

L'HISTOIRE
DE
L'AMÉRIQUE.

TOME TROISIEME.

Tome III.

A

HISTOIRE
DE
L'AMÉRIQUE

PAR M. L. J. B. L.

Gre
Obten
P¹
Lemine
L 8cs

267-

L'HISTOIRE DE L'AMÉRIQUE,

PAR M. ROBERTSON, Principal
de l'Université d'Edimbourg, &
Historiographe de Sa Majesté Bri-
tannique pour l'Ecosse.

TRADUITE DE L'ANGLOIS;

Seconde Édition revue & corrigée.

TOME TROISIEME.

Preservé & lue 1786.

Obtenu en cession de la Bibliothèque
du

Seminaire des Miss. Strang. de Québec 1802
le 8 Mai 1862 A PARIS,

Chez PISSOT, Libraire, Quai des
Augustins.

M. DCC. LXXX.

Avec approbation & privilège du Roi.



PHISTOIRE

DE

AMÉRIQUE

PAR M. ROBERTSON, Prof.

de la Faculté de Théologie

Université de la Nouvelle-Écosse

traduit par J. H. B.

TRADUIT DE L'ANGLAIS

PAR J. H. B.

TOME TROISIÈME

Bibliothèque,
Le Séminaire de Québec,
3, rue de l'Université,
Québec 4, QUE.

M. DCC LXXX

M. DCC LXXX



L'HISTOIRE

DE

L'AMERIQUE.

LIVRE CINQUIEME.

2
GRIJALVA étant retourné à Cuba, trouva presqu'achevés les préparatifs de l'armement destiné à la conquête du riche pays qu'il avoit découvert. L'avidité & l'ambition avoient également poussé Velasquès à les hâter ; & l'espérance de satisfaire ces deux passions l'avoit déterminé à prendre sur sa fortune des sommes considérables pour les avances de l'entreprise. Il s'étoit servi en même tems du crédit que lui donnoit sa place, pour engager les Colons les plus considérables à embrasser le service militaire (1).

1518.
Préparatifs de Velasquès pour une expédition dans la nouvelle Espagne.

(1) Voyez la NOTE I.

1518.

Comme la nation Espagnole, à cette époque, étoit passionnée pour les entreprises de courage, on trouva bientôt un grand nombre de soldats qui brûloient de se signaler; mais il n'étoit pas aussi aisé de trouver un chef pour une entreprise de cette importance; & le caractère du gouverneur à qui il appartenoit de nommer ce chef, rendoit encore le choix beaucoup plus difficile. Quoique Velasques eût une ambition excessive & qu'il ne fût pas destitué de talens pour gouverner, il n'avoit ni le courage, ni la vigueur, ni l'activité d'esprit, nécessaires pour exécuter lui-même l'expédition qu'il préparoit. Arrêté par cet obstacle, il forma le projet chimérique, non seulement de faire cette grande conquête pour ainsi dire par un député, mais de se conserver la gloire d'un exploit qu'un autre auroit achevé par ses ordres. C'étoit se proposer deux objets impossibles à concilier. Il vouloit un commandant d'un courage intrépide & d'un grand talent, parce qu'il savoit bien que sans ces qualités il n'y avoit point de succès à espérer; mais en même tems, par la

jealousie naturelle aux petits esprits, il le vouloit assez docile & assez complaisant pour demeurer soumis à toutes ses volontés. Mais quand il vint à chercher parmi les officiers à qui on pouvoit confier le commandement, un homme qui réunit ces qualités, il reconnut bientôt qu'il étoit impossible de les trouver dans un même caractère. Tous ceux qui se distinguoient par le courage & les talens, avoient trop de hauteur pour consentir à n'être entre ses mains que des instrumens passifs; & ceux qui paroissoient plus doux & plus dociles, manquoient des autres qualités nécessaires pour conduire une si grande entreprise. Ces considérations augmentoient ses inquiétudes & ses craintes. Il délibéroit encore, & n'osoit fixer son choix, lorsqu'Amador de Lares, trésorier du roi à Cuba, & André Duero, son secrétaire, les deux personnes en qui il avoit le plus de confiance, furent encouragés par son irrésolution même à lui proposer un sujet auquel on n'avoit pas encore pensé; ils appuyèrent leur recommandation avec tant d'adresse & de suite, que malheureu-

1518.

sement pour Velasquès, & fort heureusement pour leur patrie, ils parvinrent à le déterminer (1).

Il choisit Cortès pour la commander.

L'homme qu'ils lui proposèrent étoit Fernand Cortès. Il étoit né, en 1485, à Medellin, petite Ville de l'Estramadure, d'une famille noble, mais peu riche. Il avoit été destiné d'abord à l'étude des loix, carrière qu'on croyoit propre à le conduire à la fortune, & il fut envoyé à Salamanque, où il prit quelque teinture de savoir. Mais il se dégoûta bientôt de la vie académique, qui ne convenoit pas à son génie ardent & inquiet, & se retira à Medellin, où il s'adonna tout entier à la chasse & aux exercices militaires. Il se montra si impétueux, si dissipé, si emporté, que pour satisfaire l'inclination qui le portoit au métier de la guerre, son pere consentit à l'envoyer hors de sa patrie, en qualité de volontaire, dans quelque une des armées Espagnoles. Cette nation avoit alors deux théâtres sur lesquels les jeunes gens qui cherchoient à se distinguer pou-

(1) B. Diaz, *chap.* 19. Gomera, *Cron.* cap. Herrera, *decad.* 2, *Lib.* III, *cap.* 11.

voient déployer leur valeur : l'un étoit l'Italie, où commandoit Gonsalve de Cordoue ; l'autre étoit le nouveau monde. Cortès choisit le premier ; mais une maladie l'empêcha de s'embarquer avec un corps de troupes qu'on envoyoit à Naples. Ce contretems lui fit tourner les vues du côté de l'Amérique, où il étoit d'ailleurs attiré par l'espérance d'être protégé par Ovando, gouverneur d'Hispaniola, & son parent (1). A son arrivée à Saint-Domingue, en 1504, il fut accueilli comme il s'y étoit attendu, & le gouverneur l'employa dans plusieurs places honorables & lucratives ; mais c'étoit peu pour son ambition. En 1511, il sollicita la permission d'accompagner Diego Velasquès dans son expédition de Cuba. Il s'y distingua tellement, que malgré quelques disputes violentes avec Velasquès, occasionnées par des causes trop peu importantes pour que nous en occupions nos lecteurs, il obtint à la fin ses bonnes grâces & une ample concession de terres & d'Indiens ; sorte de

1518.

(1). Voyez la NOTE II.

1518.

récompense qu'on accordoit ordinairement aux aventuriers du nouveau monde (1).

Quoique Cortès n'eût pas jusquelà commandé en chef, les qualités qu'il avoit montrées en différentes occasions difficiles, donnoient les plus grandes espérances, & tournoient vers lui tous les yeux de ses compatriotes, comme sur un homme capable des plus grandes choses. L'ardeur de son âge, en trouvant des objets & des occupations propres à l'exercer, s'étoit calmée par degrés, & s'étoit tournée en une activité infatigable. L'impétuosité de son caractère, contenue par la discipline & adoucie par le commerce de ses égaux, n'étoit plus que la mâle franchise d'un soldat. Ces qualités étoient accompagnées d'une prudence calme dans les projets, d'une vigueur soutenue dans l'exécution, & ce qui est le caractère des génies supérieurs, de l'art de gagner la confiance & de gouverner l'esprit des hommes. Il joignit enfin à tout cela les dons de la nature qui frappent le

(1) Gomera, *Cron. cap.* 1, 2, 3.

Vulgaire & attirent le respect; une figure agréable, une adresse extraordinaire dans les exercices militaires, & une constitution robuste capable de soutenir les plus grandes fatigues.

1518.

Aussi-tôt que les deux confidens de Velasques lui eurent proposé Cortès, le gouverneur crut avoir trouvé ce qu'il cherchoit en vain depuis si long-tems, un homme doué du talent de commander & qui ne fût pas pour lui un objet de jalousie. Il imaginoit que le rang & la fortune de Cortès ne lui permettroient pas d'aspirer à l'indépendance. Il avoit lieu de croire que la facilité avec laquelle il avoit oublié lui-même ses anciens différens avec Cortès & les graces récentes qu'il venoit de lui accorder, lui avoient gagné sa bienveillance; il se flattoit enfin qu'une nouvelle marque de confiance aussi honorable & à laquelle Cortès ne pouvoit guere s'attendre, acheveroit de le lui attacher pour toujours.

Cortès reçut sa commission avec les plus vives expressions de respect & de reconnoissance pour le gouverneur. Il arbora sur le champ son

A v.



1518.

drapeau à la porte de sa maison, se montra dans un appareil militaire, & prit toutes les marques de sa nouvelle dignité. Il employa en même tems toute son activité & son crédit à déterminer plusieurs de ses amis à le suivre, & à presser les préparatifs de son voyage. Tous ses fonds & tout l'argent qu'il put recueillir, en hypothéquant ses terres & ses Indiens, furent employés à acheter des munitions de guerre & des provisions, ou à fournir aux besoins de ceux de ses officiers qui ne pouvoient pas s'équiper d'une manière convenable à leur rang (1). Toute innocente & même louable que fût cette conduite, les concurrens auxquels il avoit été préféré, parvinrent à y donner une tournure défavorable. Ils le représentèrent comme travaillant sans beaucoup de déguisement à se donner un empire absolu sur les troupes, & cherchant à s'assurer leur respect & leur dévouement par l'ostentation d'une libéralité intéressée. Ils rappelèrent à Velasquès ses anciens démêlés avec

(1) Voyez la NOTE III.

homme à qui il venoit imprudem-
 ment de montrer une si grande con-
 fiance, lui prédirent que Cortès se
 serviroit de son nouveau pouvoir,
 bien plutôt pour venger les injures
 anciennes qu'il avoit essuyées, que
 pour reconnoître le bienfait qu'il ve-
 noit de recevoir. Ces insinuations
 firent des impressions si profondes sur
 l'esprit soupçonneux du gouverneur,
 que Cortès reconnut bientôt dans sa
 conduite les marques de la défiance
 & du refroidissement; & d'après les
 conseils de ses amis, Lares & Duero,
 il hâta son départ avant que les dis-
 positions du gouverneur achevas-
 sent de se fortifier & d'éclater avec vio-
 lence. Connoissant tout le danger d'un
 retardement, il pressa ses préparatifs
 avec tant de promptitude, qu'il mit
 à la voile de Sant-lago de Cuba le 18
 novembre. Velasquès l'accompagnant
 au rivage, prit congé de lui avec l'ap-
 parence de la confiance & de l'amitié,
 quoiqu'il eût chargé quelques-uns des
 officiers d'avoir toujours l'œil ouvert
 sur la conduite de leur commandant(1).

1518.

(1) Gomera, *Cron. cap. 7.* B. Diaz, *chap. 20.*

1518.

Il veut
lui ôter
sa com-
mission.

Cortès alla descendre à la Trinité, petit établissement sur la même côte que Sant-Iago. Là il fut joint par plusieurs aventuriers, & reçut un renfort de munitions de guerre & de bouche dont il étoit assez mal pourvu. A peine avoit-il quitté Sant-Iago, que la jalousie qui s'étoit emparée de l'ame de Velasquès, s'accrut au point qu'il ne pouvoit plus la contenir. L'armement n'étant plus sous ses yeux ni à ses ordres, il sentoît que son pouvoir avoit cessé, & que celui de Cortès devenoit plus absolu. Son imagination grossissoit toutes les circonstances qui avoient auparavant excité ses soupçons. Les rivaux de Cortès ramenoient avec adresse Velasquès sur toutes les réflexions qui pouvoient augmenter ses craintes; ils appellerent même la superstition à leur secours; & avec autant d'adresse que de méchanceté, ils furent faire servir les prédictions d'un astrologue à porter ses alarmes au plus haut degré. Le concours de tant de moyens produisit l'effet qu'on en attendoit. Velasquès se repentit amèrement de la confiance imprudente qu'il avoit mise en un.

homme dont la fidélité lui paroissoit si suspecte, & dépêcha en hâte des instructions à Verdugo, principal magistrat à la Trinité, avec des ordres pour ôter à Cortès sa commission : mais celui-ci avoit déjà si bien gagné l'estime & la confiance de ses troupes, & se trouva si assuré de leur zele, qu'en employant tantôt la séduction & tantôt la menace, il obtint la permission de quitter la Trinité, sans que les ordres de Velasquès fussent exécutés.

De la Trinité, Cortès fit voile vers la Havanne pour lever encore des soldats & achever d'approvisionner sa flotte. Là plusieurs Espagnols de distinction se déterminèrent à le suivre, & s'engagerent à fournir le reste des approvisionnemens qui manquoient. Mais comme il leur falloit du tems pour remplir leurs engagements, Velasquès convaincu qu'il ne devoit plus compter sur un homme à qui il avoit fait connoître si ouvertement sa défiance, voulut profiter de l'intervalle que lui donnoit ce retardement, pour tenter encore de dépouiller Cortès de son commandement. Il se plaignit hautement de la conduite de Verdugo,

1518.

Et le
faire ar-
rêter.

3518.

l'accusant d'une foiblesse puérile ou d'une trahison manifeste, pour avoir permis à Cortès de sortir de la Trinité. Pour mieux s'assurer de l'exécution de son dessein, il envoya un homme de confiance à la Havanne, chargé de remettre à Pedro Barba, son lieutenant dans cette colonie, l'ordre positif d'arrêter sur le champ Cortès, de l'envoyer prisonnier à Sant-Iago sous une bonne escorte, & de suspendre le départ de la flotte jusqu'à ce qu'il eût reçu des ordres ultérieurs. Il écrivit en même tems aux principaux officiers, pour leur commander d'assister Barba dans l'exécution des ordres qu'il lui envoyoit. Mais avant l'arrivée de son messager, un moine de saint François avoit fait passer la nouvelle de ce qui se tramoit, à Barthélemi d'Olmedo, religieux de son ordre, aumônier de la flotte de Cortès.

Cortès
décon-
certe les
desseins
de Velas-
qués &
continue
ses pré-
paratifs.

Cortès averti du danger, eut le tems de prendre ses précautions. La première fut d'éloigner de la Havanne, sous quelque prétexte, Diego de Ordaz, officier d'un mérite distingué, mais que son attachement pour Velasqués devoit lui rendre suspect. Il

lui donna le commandement d'un vaisseau destiné à aller prendre quelques vivres dans un petit havre par-delà le cap Antoine, & fçut ainsi l'éloigner sans paroître soupçonner sa fidélité. Après son départ, Cortès ne cacha plus à ses troupes les desseins de Velasquès. Comme les officiers, ainsi que les soldats, avoient tous la plus grande impatience de commencer l'exécution d'une entreprise dans laquelle ils harnardoient toute leur fortune, ils furent étonnés & indignés de cette basse jalousie à laquelle le gouverneur vouloit sacrifier non seulement l'honneur de leur général, mais toutes les espérances de gloire & de richesses qu'eux mêmes avoient conçues. Ils supplierent tout d'une voix Cortès de ne point abandonner la place à laquelle il avoit tant de droits, & de ne pas les priver d'un chef qu'ils avoient suivi avec une confiance si bien méritée. Enfin ils lui offrirent de verser tout leur sang pour le défendre contre Velasquès. Cortès céda aisément à des instances qui n'avoient pour objet que de le déterminer à faire ce qu'il desiroit lui-même avec ardeur. Il jura de ne jamais aban-

1518.

donner des soldats qui lui avoient donné des preuves si éclatantes de leur attachement, & leur promit de les conduire incessamment à la riche contrée qui étoit depuis si long-tems l'objet de leurs pensées & de leurs desirs.

Etat de
ses for-
ces.

Tous les préparatifs étoient faits pour son départ; mais quoique les Espagnols de Cuba eussent rassemblé toutes leurs ressources pour cette expédition; quoique chaque établissement y eût fourni des hommes & des provisions; quoique le gouverneur eût dépensé des sommes considérables, & que chaque aventurier eût employé tous ses fonds & tout son crédit, on ne put s'empêcher d'être étonné de la foiblesse de l'armement, bien peu proportionné en effet à un aussi grand objet que la conquête d'un vaste empire. La flotte consistoit en onze vaisseaux, dont le plus grand, honoré du titre d'amiral, n'étoit que de cent tonneaux; trois de soixantedix ou quatre-vingt tonneaux, & sept petites barques sans ponts. Elle portoit six cens dix-sept hommes, dont cinq cens huit soldats & cent neuf

matelots & ouvriers. Les soldats étoient partagés en onze compagnies, selon le nombre des vaisseaux, chacune commandée par un capitaine qui avoit en même tems le commandement du vaisseau & celui des troupes quand elles seroient à terre (1). Comme l'usage des armes à feu parmi les nations de l'Europe étoit encore récent, & qu'on n'en donnoit dans les armées qu'à un petit nombre de bataillons d'infanterie bien disciplinée, il n'y avoit dans la troupe de Cortès que treize soldats armés de mousquets, trente-deux armés d'arquebuses, & les autres d'épées & de piques; au lieu des armes défensives ordinaires, qui eussent été embarrassantes dans un pays chaud, les Espagnols avoient des cottes d'armes de coton piqué, qu'on avoit reconnues être suffisantes pour garantir des fleches des Américains. Ils n'avoient que seize chevaux, dix petites pieces de campagne & quatre fauconneaux (2).

C'est avec ces foibles moyens que

1518.

1519.

(1) Voyez la NOTE IV.

(2) B. Diaz, *chap.* 19.

Cortès mit à la voile pour aller faire la guerre à un monarque dont les domaines étoient plus étendus que tous ceux de la couronne d'Espagne. Comme l'enthousiasme religieux se trouvoit mêlé avec l'esprit de découverte & de conquête, & par une combinaison plus étrange, avec l'avidité même dans toutes les entreprises des Espagnols, leurs étendards portoient une grande croix avec cette épigraphe : *suivons la croix, car sous ce signe nous vaincrons*. Les compagnons de Cortès, aussi avides de piller le riche pays qu'ils alloient chercher que zélés pour y établir la foi chrétienne, étoient tellement animés de ces deux passions, qu'ils se mirent en mer, non pas avec l'inquiétude que doit exciter naturellement une expédition si périlleuse, mais avec une confiance qui naît de la certitude du succès & de l'assurance d'être protégés par le ciel.

Il trou- Cortès déterminé à visiter tous les
 che à Co- endroits où Grijalva avoit été, porta
 zumel. directement à l'isle de Cozumel. Là il
 eut le bonheur de racheter des Indiens
 Jérôme d'Aguilar, Espagnol qui avoit

été huit ans prisonnier parmi eux. Cet homme qui avoit appris parfaitement un dialecte de la langue de cette partie de l'Amérique, répandue dans une grande étendue de pays, & qui avoit d'ailleurs de la prudence & de l'adresse, fut extrêmement utile à Cortès en qualité d'interprète. De Cozumel, Cortès s'avança à Tabasco, dans l'espérance d'y être aussi bien reçu que Grijalva l'avoit été, & d'en retirer une aussi grande quantité d'or. Mais la disposition des habitans étoit entièrement changée pour des raisons qu'on ne connoît pas. Après beaucoup de tentatives pour les gagner, il fut obligé d'employer la violence. Quoique les Indiens fussent nombreux & qu'ils attaquaient avec beaucoup de valeur, ils furent battus avec un grand carnage en différentes actions. Les pertes qu'ils firent, l'étonnement & la terreur que leur inspirèrent les effets destructeurs des armes à feu, enfin l'aspect effrayant des chevaux dans le combat, déconcertèrent leur courage & les forcèrent à demander la paix. Ils reconnurent le roi de Castille pour leur souverain, & don-

1519.

nerent à Cortès des provisions, des habits de coton, un peu d'or & vingt femmes esclaves (1).

Cortès continua sa course à l'ouest, sans perdre, autant qu'il le pouvoit, le rivage de vue, afin d'observer le pays; mais il ne put trouver aucune place propre au débarquement, jusqu'à ce qu'il fût arrivé à Saint-Jean d'Ulloa (2). Comme il entroit dans le havre, un grand canot rempli d'Indiens, parmi lesquels deux sembloient être des personnes de distinction, s'approcha de son vaisseau avec des signes de paix & d'amitié. Les Indiens vinrent à son bord sans crainte & sans défiance, & lui adressèrent d'un air très-respectueux un discours qu'Aguiar n'entendit point. Cortès se trouva très-embarrassé d'un incident dont il prévint toutes les conséquences. Il commença à craindre pour le grand projet qu'il méditoit, les lenteurs & l'incertitude que causeroient nécessai-

(1) Voyez la NOTE V.

(2) B. Diaz, chap. 31 - 36. Gomera, *Cron. cap.* 18-23. Herrera, *decad.* 1, *Lib. IV*, *cap.* 21, &c.

rement l'impossibilité de communi-
quer ses idées autrement que par le
secours imparfait des signes & des
gestes; mais il ne demeura pas long-
tems dans cette inquiétude. Un heu-
reux hasard suppléa à ce que toute sa
sagacité n'auroit pu faire. Une des
femmes esclaves qu'il avoit eues du
cacique de Tabasco, se trouvant pré-
sente à l'entrevue de Cortès & de ses
nouveaux hôtes, apperçut son em-
baras & la confusion d'Aguilard; &
comme elle entendoit parfaitement la
langue Mexicaine, elle expliqua dans
la langue Yucata qu'Aguilard enten-
doit, ce que disoient les Indiens. Cette
femme, connue dans la suite sous le
nom de Dona Marina, & qui fait une
grande figure dans l'histoire du nou-
veau monde, où les plus grands évé-
nemens sont presque toujours l'effet
de très-petites causes, étoit née dans
une des provinces de l'empire du Me-
xique. Après avoir été faite esclave
dans une guerre & après avoir éprou-
vé diverses aventures, elle étoit tom-
bée entre les mains des peuples de
Tabasco, & avoit vécu assez long-
tems parmi eux pour apprendre leur

1519. langue sans oublier la sienne. Quoique cette manière de converser par l'entremise de deux interprètes fût très-fatigante & très-ennuyeuse, Cortès fut ravi d'avoir découvert ce moyen de communiquer avec les habitans d'un pays où il vouloit pénétrer ; & dans les transports de sa joie, il regarda cet événement comme une marque éclatante des secours de la providence en sa faveur (1).

Il apprit alors que les deux personnes qu'il avoit reçues à son bord, étoient députées de Pilpatoë & de Teutillé, l'un gouverneur de la province à laquelle il abordoit, & qui étoit soumise à un grand monarque appelé Montezuma ; l'autre commandant des troupes de ce prince. Ces députés étoient envoyés pour s'informer des intentions de Cortès en visitant leur côte, & pour lui offrir les secours dont il pouvoit avoir besoin pour continuer sa route. L'air de ces Indiens & les intentions exprimées

(1) B. Díaz, *chap.* 37, 38, 39. Gomera, *Cron.* *cap.* 25, 26. Herrera, *decad.* 2, *Lib.* V, *cap.* 4.

dans leur message, frapperent Cortès. Il les assura dans les termes les plus respectueux, qu'il abordoit chez eux avec des sentimens d'amitié, qu'il venoit faire des propositions d'une grande importance au bien du prince & de son royaume, & qu'il les exposeroit en personne au gouverneur & au général. Le lendemain au matin, sans attendre de réponse, il débarqua ses troupes, ses chevaux & son artillerie, & ayant choisi un terrain convenable, il commença à y élever des baraquas & à en faire un camp fortifié. Les Indiens, au lieu de s'opposer à l'entrée de ces hôtes qui devoient être un jour les destructeurs de leur pays, les aidoient dans toutes les opérations de leur débarquement, avec un empressement dont ils eurent depuis tant de raison de se repentir.

Le jour suivant, Pilpatoc & Teutlé vinrent au camp avec une nombreuse suite; & Cortès les regardant comme les ministres d'un grand roi, les reçut avec beaucoup plus d'égards que les Espagnols n'avoient coutume d'en marquer aux petits caciques avec lesquels ils traitoient. Il leur apprit

1519.

Sa première entrevue avec les Mexicains.

Tome III.

B

dans

1519.

qu'il venoit en qualité d'ambassadeur de Don Charles d'Autriche, roi de Castille & le plus puissant monarque de l'est, & qu'il étoit chargé de propositions d'une telle importance qu'il ne pouvoit les communiquer qu'à Montézuma lui-même; & il leur demanda de le conduire en sa présence sans perdre de tems. Les officiers Mexicains ne purent cacher la peine que leur faisoit une demande qu'ils prévoyoiént devoir être fort mal accueillie de leur souverain, dont l'esprit étoit déjà rempli d'inquiétudes & de craintes depuis les premiers avis qu'il avoit reçus de l'apparition des Espagnols sur les côtes de son empire. Mais avant d'entreprendre de dissuader Cortès de son projet, ils s'efforcèrent de gagner sa bienveillance, en le pressant d'accepter des présens qu'ils vouloient mettre à ses pieds en qualité d'humbles esclaves de Montézuma. On les lui offrit avec beaucoup d'appareil. Ils consistoient en étoffes de coton fort belles, en plumes de différentes couleurs & en ornemens d'or & d'argent d'une valeur considérable & d'un travail curieux. La vue de ces

présens produisit un effet bien différent de celui que se proposoient les Mexicains : elle accrut l'avidité des Espagnols loin de la satisfaire, & leur inspira une si vive impatience de devenir maîtres d'un pays qui produisoit ces richesses, que Cortès se donnant à peine le tems d'écouter les raisons par lesquelles Pilpatoë & Teutilé cherchoient à le détourner d'aller à la capitale, & prenant un ton fier & décidé, il leur répéta qu'il vouloit avoir une audience du roi lui-même. Pendant cette entrevue, quelques peintres à la suite des chefs des Mexicains, avoient été occupés à dessiner sur des étoffes de coton blanches, les vaisseaux, les chevaux, l'artillerie, les soldats Espagnols & tout ce qu'ils trouvoient de plus singulier. Cortès qui s'en aperçut & qui apprit que ces desseins devoient être envoyés à Montézuma, voulut donner à ce prince une idée plus vraie & plus imposante des objets étonnans qui se présentoient pour la première fois à la vue des Indiens, & qu'aucun mot de leur langue ne pouvoit rendre ; pour cet effet, il résolut de les rendre

F519.

témoins d'un spectacle qui pût leur mieux faire connoître la bravoure de ses soldats & la force irrésistible de leurs armes. Il fit sonner l'alarme par les trompettes. En un instant les troupes se mirent en bataille. L'infanterie exécuta plusieurs mouvemens dans lesquels elle fit usage de ses différentes armes, & la cavalerie fit différentes évolutions pour montrer sa force & son agilité. L'artillerie enfin, dirigée sur les bois épais voisins du camp, fit un grand dégât dans les arbres. Les Mexicains virent d'abord les exercices militaires avec le silence & l'étonnement qui sont naturels lorsque l'esprit est frappé d'objets nouveaux qui paroissent redoutables ; mais au bruit du canon, plusieurs s'enfuirent, d'autres tombèrent de frayeur, & tous furent si épouvantés en voyant des hommes dont le pouvoir leur parut ressembler à celui des Dieux, que Cortès eut beaucoup de peine à les ramener & à les rassurer. Leurs peintres employèrent tout leur art à représenter ces nouveaux objets, & leur imagination à inventer des figures & des caractères qui pussent rendre les

choses extraordinaires dont ils venoient d'être les témoins.

1519.

On dépêcha sur le champ des courriers à Montézuma, chargés de lui remettre ces tableaux, & de lui faire le récit de ce qui s'étoit passé depuis l'arrivée des Espagnols. Cortès envoyoit en même tems au monarque quelques curiosités d'Europe de peu de valeur, mais qu'il crut pouvoir lui être agréables par leur nouveauté. Les rois du Mexique, pour être instruits promptement de tout ce qui se passoit dans les parties les plus éloignées de leur vaste empire, avoient établi une police recherchée que l'Europe même ne connoissoit pas encore. Ils avoient en différens endroits, sur les principales routes, des courriers qui, formés par l'éducation à une grande agilité, & se relevant les uns les autres à de médiocres distances, portoient les avis avec une célérité étonnante. Quoique la capitale où le monarque faisoit sa résidence, fût distante de cent quatre-vingt milles de Saint-Jean d'Ulloa, les présens de Cortès furent portés à l'empereur & sa réponse rapportée en peu de jours.

Négo-
ciations
avec
Monté-
zuma.

1519.

Les pré-
sents.

Les mêmes officiers qui avoient jusques-là traité avec les Espagnols, furent chargés de la réponse du monarque, mais comme ils savoient combien les projets & les desirs du général étoient opposés aux résolutions que venoit de prendre Montézuma, ils ne crurent pas devoir les notifier à Cortès sans avoir fait auparavant de nouveaux efforts pour l'adoucir. Afin de renouer la négociation, ils offrirent donc les présens qu'envoyoit Montézuma, & qui étoient portés par cent Indiens. La magnificence de ces dons répondoit à la grandeur du monarque, & passoit de beaucoup toutes les idées que les Espagnols s'étoient faites jusqu'alors des richesses du Mexique. On les plaça sur des nattes étendues à terre, & dans un ordre qui les faisoit paroître avec plus d'avantage. Cortès & ses gens virent avec admiration les différentes productions de l'industrie du pays; des étoffes de coton, si belles & d'un tissu si fin qu'elles égaloient les soieries; des tableaux représentant des animaux, des arbres & d'autres objets qui n'étoient formés que de plumes de dif-

férentes couleurs employées avec assez d'adresse & d'élégance pour le disputer aux ouvrages du pinceau, pour la vérité & la beauté de l'imitation. Mais ce qui attira sur-tout leurs regards, ce furent deux grands plats de forme circulaire, l'un d'or massif représentant le soleil; l'autre d'argent, emblème de la lune (1). Il y avoit en outre des bracelets, des coliers, des anneaux, & d'autres bijoux d'or; & afin que les Espagnols pussent prendre une idée complete de toutes les richesses que fournissoit le pays, des boîtes remplies de perles, de pierres précieuses, de grains d'or non travaillés, & tels qu'on les trouvoit dans les mines & les rivières. Cortès reçut ces présens avec les démonstrations d'un respect profond pour le prince qui les lui envoyoit. Mais quand les Mexicains, croyant désormais leur négociation plus facile, lui firent savoir que quoique l'empereur lui eût envoyé ces présens comme une marque des égards qu'il avoit pour le prince que Cortès représentoit, il ne con-

1519.

(1, Voyez la NOTE VI.

1519. sentoit point à ce que des troupes étrangères approchassent davantage de sa capitale, ou même demeurassent plus long-tems dans ses domaines, le général Espagnol déclara plus positivement encore qu'auparavant, qu'il ne se relâcheroit point de sa première demande, & qu'il ne pourroit sans honte retourner auprès de son souverain, s'il n'avoit été admis en la présence du prince qu'il étoit venu visiter de sa part. Les Mexicains étonnés de voir un homme qui osoit s'opposer à une volonté qu'ils étoient accoutumés à regarder comme irrésistible, effrayés en même tems du danger qu'il y auroit à s'engager dans une guerre ouverte avec de si terribles ennemis, demanderent & obtinrent de Cortès la promesse qu'il resteroit dans son camp jusqu'au retour d'un messager qu'ils envoyoient à Montezuma pour recevoir de nouveaux ordres (1).

La fermeté avec laquelle Cortès persistoit dans sa résolution, devoit

(1) B. Diaz, *chap. 39. Gomera, Cron. cap. 27. Herrera, decad. 2. Lib. V. cap. 5, 6.*

naturellement conduire la négociation entre lui & l'empereur à une prompte issue, puisqu'elle ne laissoit à celui-ci d'autre parti que de recevoir les Espagnols avec une confiance entière, ou de les traiter ouvertement en ennemis. Ce dernier parti étoit celui auquel il y avoit lieu de s'attendre de la part d'un monarque hautain & puissant. L'empire du Mexique étoit alors à un point de grandeur auquel n'a peut-être atteint aucune grande société policée en si peu de tems. Quoiqu'il ne subsistât que depuis cent trente ans, sa domination s'étendoit du nord à la mer du sud, sur un territoire de plus de cinq cens lieues de l'est à l'ouest, & de plus de deux cens lieues du sud au nord, & comprenoit des provinces qui, en fertilité, en population, en richesses, ne le cédoient à aucun des pays de la zone torride. La nation étoit guerrière & entreprenante, l'autorité du monarque illimitée, & ses revenus considérables. Si avec les forces qu'on pouvoit réunir en un moment dans un tel empire, Montézuma fût tombé sur les Espagnols lorsqu'ils étoient encore

B v

troupes
avantage
arassent
ines, le
positi-
t, qu'il
remiere
oit sans
a souve-
la pré-
nu visi-
étonnés
s'oppo-
t accou-
sistible,
danger
ans une
terribles
btinrent
resteroit
ur d'un
Monté-
eaux or-

Cortès
devoit

era, Cron.
cap. 5, 6.

1519.

campés sur une côte stérile & malfaine, sans aucun allié dans le pays, sans place de retraite, sans provisions, malgré tous les avantages de leur discipline & de leurs armes, ils n'auroient pu résister à un pareil choc; ou ils auroient péri dans un combat si inégal, ou ils auroient abandonné leur entreprise.

Carac-
tere du
monar-
que.

La puissance de Montézuma le mettoit en état de prendre ce parti vigoureux, & son caractère même sembloit l'y porter. De tous les princes qui avoient tenu le sceptre du Mexique, il étoit le plus haut, le plus violent & le plus éloigné de souffrir la moindre résistance à ses volontés. Ses sujets le voyoient avec crainte, & ses ennemis avec terreur. Il gouvernoit les premiers avec une sévérité terrible; mais ils avoient une si grande opinion de son habileté, qu'ils étoient forcés de le respecter; & les victoires nombreuses qu'il avoit remportées sur ses ennemis, avoient répandu au loin la terreur de ses armes, & avoient ajouté plusieurs grandes provinces à son empire. Mais quoiqu'il eût peut-être assez de talens pour gouverner le

Mexique dans l'état de civilisation imparfaite où étoit cet empire & dans le cours ordinaire des choses, ces talens étoient bien insuffisans pour une conjoncture si extraordinaire, & ne pouvoient pas le mettre en état de se décider avec la justesse & la promptitude nécessaires dans un moment si critique.

Depuis que les Espagnols avoient paru sur la côte, il avoit laissé voir tous les symptômes de l'embarras & de la crainte. Au lieu de prendre les résolutions que devoient lui inspirer le sentiment de son pouvoir & le souvenir de ses premiers exploits, il avoit mis dans toutes ses délibérations une inquiétude & une indécision qui n'échapperent pas aux derniers de ses courtisans. La perplexité & le trouble de Montézuma, aussi bien que le découragement de ses sujets, n'étoient pas seulement l'effet de la présence des Espagnols & de la terreur de leurs armes. On les attribue à des causes plus éloignées. Si l'on en croit les premiers historiens Espagnols & les plus estimés, il y avoit parmi les Américains une opinion presque uni-

Sa perplexité & ses terreurs à l'arrivée des Espagnols sur les côtes.

1519.

verselle que quelque grande calamité les menaçoit & leur seroit apportée par une race de conquérans redoutables venant des régions de l'est, pour dévaster leur contrée. On ne peut pas savoir si cette crainte étoit l'effet du souvenir de quelque grand bouleversement de cette partie du globe qui auroit frappé l'esprit de ses habitans de craintes superstitieuses sur l'avenir, ou seulement l'effet de l'étonnement que causoit la première vue de cette race d'hommes nouveaux qui se montroient aux Mexicains. Quoi qu'il en soit, comme cette nation étoit plus superstitieuse qu'aucune autre du nouveau monde, on y fut fortement frappé de l'apparition des Espagnols. On se les représenta comme les instrumens destinés à accomplir la fatale révolution qui menaçoit le Mexique. Dans de pareilles circonstances, on conçoit plus facilement comment une poignée d'aventuriers put porter l'alarme au cœur du monarque d'un grand empire & de tous ses sujets (1).

(1) Cortès, *Relatione seconda* ap. Ramus,

C
rive
nou
sa p
à l'o
pay
reun
tion
natu
n'av
ses
ses l
ses
vinn
des
à ex
min
leur
déli
droi
mes
du c
le ch
pou
voy
tifs
Il,
cap.
cap.

Cependant lorsque le messager arrivé du camp Espagnol, apporta la nouvelle que Cortès persistant dans sa première demande, refusoit d'obéir à l'ordre qui enjoignoit de quitter le pays, Montézuma, malgré ses terreurs, montra un moment de résolution; & dans un transport de colere naturel à un prince orgueilleux qui n'avoit jamais rencontré d'obstacle à ses volontés, il menaça de sacrifier à ses Dieux ces insolens étrangers. Mais ses incertitudes & ses craintes revinrent bientôt, & au lieu de donner des ordres pour mettre ses menaces à exécution, il appella encore ses ministres pour consulter & prendre leur avis. Des hommes assemblés pour délibérer dans un moment où il faudroit agir, ne prennent jamais que des mesures lentes & foibles. Le résultat du conseil ne fut point d'employer sur le champ les moyens efficaces de repousser l'ennemi; on se contenta d'envoyer à Cortès des ordres plus positifs de quitter le pays, accompagnés

1519.

Il continue à négocier.

III, 234, 235. Herrera, decad. 2, Lib. III, cap. 11. Lib. VII, cap. 6. Gomera, Cron. cap. 66, 92, 144.

1519.

fort imprudemment sans doute d'un présent assez considérable pour offrir aux Espagnols un nouveau motif de s'y établir.

Incerti-
tude &
crainte
des Espa-
gnols.

Ceux-ci étoient cependant inquiets & incertains sur le parti qu'ils avoient à prendre. D'après ce qu'ils avoient déjà vu de la richesse du pays, plusieurs d'entr'eux s'en formoient des idées si exagérées, qu'ils étoient déterminés à braver toutes les difficultés & tous les dangers pour achever une conquête qui devoit les mettre en possession de trésors inépuisables. D'autres jugeant de la force de l'empire du Mexique par ses richesses mêmes, assurés par plusieurs observations que ce pays avoit une forme régulière de gouvernement, prétendoient que c'étoit une folie véritable que d'attaquer un si grand état avec une poignée d'hommes, manquant de provisions, affoiblis déjà par les maladies particulières au climat, qui en avoient fait périr plusieurs, & sans avoir d'ailleurs l'appui d'aucune alliance dans le pays (1). Cortès applau-

(1) B. Diaz, *chap.* 40.

dissoit secrètement à ceux qui tenoient pour les résolutions hardies; il encourageoit des espérances romanesques qu'il partageoit avec eux, & qui concouroient à l'exécution de ses vues.

1519.

Depuis le moment où les soupçons de Velasques s'étoient déclarés & où il avoit tenté de dépouiller Cortès de l'autorité qu'il lui avoit confiée, celui-ci avoit senti la nécessité de n'avoir plus avec le gouverneur de Cuba aucune liaison, dans la juste crainte de voir traverser toutes ses opérations; il ne demandoit même qu'une occasion d'en venir à une rupture ouverte. Dans cette vue il n'avoit rien négligé pour s'assurer de ses soldats. Ses talens pour le commandement lui méritèrent aisément leur estime, & il ne lui fut pas plus difficile d'acquérir leur affection. Parmi des aventuriers de même rang, faisant la guerre à leurs dépens, la dignité de chef n'élevoit pas un général assez au-dessus de ceux qui étoient sous ses ordres, pour ne pas établir entr'eux un commerce continuel. Cortès sçut profiter de cette circonstance pour s'insinuer dans leur

Plan de Cortès.

1519.

esprit par des manieres affables & par des préférences adroites, en permettant à quelques uns de commercer pour leur compte avec les Indiens (1); enfin enflammant les espérances de tous, il s'attacha tellement la plus grande partie de ses soldats, qu'ils oublièrent presque que l'armement avoit été fait sous l'autorité & aux dépens d'un autre que Cortès.

Son
adresse à
l'exécuteur.

Pendant que le général Espagnol conduisoit ainsi ses projets, Teutilé arriva avec le présent de Montézuma, & un nouvel ordre pour que les étrangers eussent à quitter sur le champ les états. Mais lorsque le général renouvela la demande d'une audience de l'empereur, le Mexicain le quitta brusquement & sortit de son camp avec des regards & des gestes qui exprimoient beaucoup de surprise & de ressentiment. Le lendemain au matin, il ne parut aucun des Indiens qui avoient coutume de fréquenter le camp en grand nombre, & d'y apporter des provisions qu'ils échangeoient avec les soldats. Tout commerce pa-

(1) Voyez la NOTE VII.

rut cesser , & l'on s'attendoit à tout moment à voir commencer les hostilités. Cet événement, quoiqu'on eût dû le prévoir, causa parmi les Espagnols une consternation subite qui enhardit les partisans de Velasquès non-seulement à murmurer & à cabaler contre le général, mais à charger l'un d'entr'eux de lui faire des remontrances sur l'imprudence quil y avoit à tenter la conquête d'un grand empire avec des forces si insuffisantes, & de le presser de retourner à Cuba pour y ravitailler sa flotte & y augmenter son armée. Diego de Ordaz, un de ses principaux officiers, chargé de cette commission par les mécontents, s'en acquitta avec toute la liberté & la grossiereté d'un soldat, en lui assurant qu'il exprimoit le sentiment de toute l'armée. Cortès l'écouta sans la moindre apparence d'émotion; & comme il connoissoit fort bien les dispositions & le caractère de ses soldats, & qu'il prévoyoit la maniere dont ils recevroient une proposition qui renversoient en un instant toutes les belles espérances qu'ils avoient jusques-là nourries, il porta la dissimulation

1519.

jusqu'à paroître abandonner ses propres mesures pour se prêter aux représentations d'Ordaz, & il donna des ordres pour que l'armée se tint prête le jour suivant à se rembarquer pour Cuba. Dès que cette résolution fut connue, les aventuriers frustrés de leurs espérances se plaignirent & menacerent. Les émissaires de Cortès se joignant à eux, enflammerent leur dépit. La fermentation devint générale. Tout le camp étoit prêt à se mutiner ; tous demandoient avec empressement à voir le général. Cortès ne se fit pas presser long-tems. A sa vue, ils exprimerent tout d'une voix l'étonnement & l'indignation que leur causoient les ordres qu'ils venoient de recevoir. Il étoit honteux, disoient-ils, pour des Castillans, de s'effrayer au premier aspect du danger, & infame de fuir avant que l'ennemi se fût même montré. Quant à eux, ils étoient déterminés à ne pas abandonner une entreprise qui avoit été heureuse jusqu'à ce moment, & qui tendoit si manifestement à répandre la connoissance de la religion, & à procurer à leur patrie tant de gloire & d'avant-

tages. Heureux de marcher sous les ordres de Cortès, ils étoient disposés à le suivre au travers de tous les dangers pour former un établissement & recueillir les trésors qui faisoient depuis si long-tems l'objet de leurs desirs ; mais s'il vouloit retourner à Cuba & céder honteusement toute sa gloire & ses espérances à un rival envieux, ils se choisiroient dans le moment même un autre général qui les guideroit dans le chemin de la gloire qu'il n'avoit pas le courage de suivre.

Cortès enchanté de leur ardeur, ne s'offensa point de la hardiesse avec laquelle ils énonçoient des sentimens que lui-même avoit inspirés & dont il voyoit, à la chaleur de leurs expressions, combien ils étoient pénétrés. Il affecta cependant d'être surpris de ce qu'il entendoit. Il déclara qu'il n'avoit donné l'ordre pour le rembarquement que d'après la persuasion que c'étoit-là le desir général des troupes ; qu'il avoit sacrifié en cela sa propre opinion par déférence pour celle qu'il croyoit être la leur ; qu'il avoit toujours eu le dessein de former un établissement sur la côte pour pénétrer

1519.

ensuite dans l'intérieur du pays; qu'on l'avoit trompé en lui persuadant que leurs vues étoient différentes des siennes; qu'il les voyoit avec une grande satisfaction pleins de ce courage qui devoit animer tout véritable Espagnol; que cette certitude alloit lui faire reprendre son premier plan avec une ardeur nouvelle, & qu'il étoit très-assuré de les conduire par le chemin de la victoire à la fortune que leur valeur méritoit. Cette déclaration de Cortès fut reçue avec des applaudissemens & des cris de joie. La résolution parut unanime & prise d'un consentement universel, car ceux qui la condamnoient secrètement furent obligés de se réunir au plus grand nombre dans les acclamations, tant pour cacher leur opposition au général, que pour ne pas s'attirer de la part de leurs compagnons le reproche de lâcheté (1).

Cortès
établit
une forme de
gouvernement
civil.

Sans laisser à ses gens le tems de se refroidir ou de réfléchir sur le parti qu'on venoit de prendre, Cortès s'oc-

(1) B. Diaz, *chap.* 40, 41, 42. Herrera, *decad.* 2, *Lib. V*, *cap.* 6, 7.

cupa sur le champ de l'exécution. Pour commencer l'établissement d'une colonie, il assembla les principaux de son armée; & d'après leur suffrage, il forma un conseil & nomma des magistrats qu'il revêtit de la plus grande autorité. Comme les hommes sont naturellement disposés à transporter les institutions de leur gouvernement dans les nouveaux établissemens qu'ils forment, la colonie fut établie sur le modèle de l'administration Espagnole. Les magistrats furent distingués par les mêmes noms & les mêmes marques de dignité, & eurent les mêmes emplois. On ne choisit pour remplir les places, que ceux des compagnons de Cortès qui lui étoient entièrement dévoués, & les actes de leur élection & de leur nomination furent dressés au nom du roi, sans y faire mention d'aucune dépendance de Velasquès. Les deux mobiles des Espagnols dans toutes leurs entreprises au nouveau monde, l'avidité & l'enthousiasme religieux, semblent avoir suggéré à Cortès le nom qu'il donna à son établissement. Il l'appella la riche ville de la vraie croix: *Villa rica de la Vera-Cruz*.

1719.
Cortès
résigne sa
commis-
sion.

La première assemblée du nouveau conseil fut remarquable par un acte très-important. Dès qu'elle fut formée, Cortès fit demander la permission de s'y présenter, & s'approchant avec une contenance respectueuse, propre à relever la dignité du tribunal, & à donner un exemple de soumission à son autorité, il commença un long discours dans lequel il employa beaucoup d'art, & adressa les choses les plus flatteuses aux magistrats qui entroient dans leurs nouvelles fonctions. Il fit d'abord observer qu'étant revêtus de l'autorité suprême sur la colonie, il les considéroit comme exerçant toute celle du souverain & comme représentant sa personne; qu'il se croiroit désormais obligé de leur communiquer tout ce qu'il regarderoit comme intéressant le bien public, avec la même fidélité & le même zèle que s'il s'adressoit à son maître même; que la sûreté d'une colonie qui s'établissoit dans un grand empire, dont le monarque monroit déjà des dispositions ennemies, dépendoit des armes & par conséquent de la subordination & de la bonne

discipline parmi les troupes ; qu'il avoit tenu d'abord son droit au commandement du gouverneur de Cuba, mais que comme Velasquès avoit depuis long-tems révoqué sa commission, on pouvoit contester la légitimité de son pouvoir, & qu'il craignoit lui-même d'exercer une autorité qui ne seroit fondée que sur un titre vicieux ou du moins équivoque ; que la colonie ne pouvoit confier sa défense à des troupes autorisées à mettre en question le pouvoir du général dans un moment critique où l'obéissance implicite à ses ordres étoit absolument nécessaire ; que toutes ces considérations le déterminoient à se démettre entre leurs mains de toute l'autorité qu'il pouvoit avoir, afin qu'ayant le droit de la conférer toute entière à celui qu'ils choisiroient, ils donnassent à l'armée, au nom du roi, un général qui pût déformais la commander ; que quant à lui, son dévouement à sa patrie étoit tel qu'il se réduiroit, s'il étoit nécessaire, à n'être qu'un simple officier, qu'il serviroit avec le même zèle en cette qualité qu'en celle de général,

1519.

& prouveroit à ses compagnons de guerre que, quoiqu'accoutumé à commander, il savoit aussi obéir. Son discours fini, il déposa sur la table du conseil la commission de Velasquès, & après avoir baisé son bâton de commandement, le remit entre les mains du président, & se retira.

La délibération ne fut pas longue. Cortès avoit concerté toutes ces mesures avec ses partisans les plus fideles, & préparé avec beaucoup d'adresse les autres membres du conseil à prendre la résolution qu'il desiroit. On accepta sa démission; & comme la prospérité continue qui avoit jusques-là couronné son expédition, étoit une preuve incontestable de son talent pour le commandement, ils le nommerent tous, d'une voix unanime, premier magistrat de la colonie & général de l'armée, en ordonnant que sa commission lui seroit expédiée au nom du roi, avec les pouvoirs les plus étendus, & qu'il les exerceroit jusqu'à ce que les volontés du roi fussent connues. Afin que ces dispositions ne pussent pas être regardées comme une intrigue du conseil,

conseil, on communiqua aux troupes la résolution qu'on venoit de prendre; les soldats ratifierent le choix du général avec de grands applaudissemens. On proclama le nom de Cortès, & tous lui jurèrent de verser leur sang pour la défense de son autorité.

Cortès ayant heureusement accompli ses desseins & secoué la dépendance mortifiante dans laquelle il sembloit être à l'égard du gouverneur de Cuba, accepta, avec beaucoup de respect pour le conseil & de reconnaissance pour l'armée, la commission qu'on lui donnoit, & se trouva revêtu de l'autorité suprême, tant au civil qu'au militaire, sur la colonie. Il prit avec sa nouvelle autorité un air de dignité plus imposant, & commença à exercer les pouvoirs presque illimités qu'il venoit de recevoir. Il ne s'étoit regardé jusques à ce moment que comme le député d'un simple sujet du roi d'Espagne: il commença à agir comme le représentant de son souverain. Les partisans de Velasquès prévoyant toutes les suites de ce changement, ne purent demeurer plus long-tems spectateurs oisifs de ce qui

1519.

se passoit. Ils se récrierent ouvertement contre le procédé du conseil, qu'ils regardoient comme illégal, & contre la conduite de l'armée qu'ils traitoient de désobéissance. Cortès sentant la nécessité de prévenir de bonne heure, par un acte de vigueur, les effets de ces discours séditeux, fit arrêter Ordaz, Escudero & Velasques de Leon, les chefs de cette faction, & les envoya sur la flotte les fers aux pieds. Leurs partisans effrayés & confondus, restèrent tranquilles; & Cortès, qui avoit plus d'envie de rappeler que de punir ces officiers, dont il connoissoit le mérite, sollicita leur amitié avec tant de soins & d'adresse, qu'il se fit entr'eux une sincère reconciliation; tellement que dans les occasions les plus délicates, ni leur liaison avec le gouverneur de Cuba, ni le souvenir du traitement qu'ils avoient essuyé, ne purent les détacher de ses intérêts (1). Dans cette occasion, ainsi que dans d'autres également cri-

(1) B. Diaz, *chap.* 42, 43. Gomera, *Cron.* cap. 30, 31. Herrera, *decad.* 2, *Lib.* V, cap. 7.

tiques pour sa fortune & sa renommée, Cortès dut en grande partie ses succès à l'or du Mexique qu'il distribuoit avec profusion à ses amis & à ses ennemis (1).

Cortès ayant fortifié ainsi l'attachement de son armée pour lui, pensa qu'il pouvoit quitter désormais son camp & s'avancer dans le pays. Il fut encouragé dans son projet par un événement aussi heureux en lui-même que par la circonstance dans laquelle il arrivoit. Quelques Indiens s'approchèrent de son camp & furent secrètement admis en sa présence. Ils étoient envoyés avec des propositions d'alliance & d'amitié, par le cacique de Zempoalla, ville considérable & peu éloignée. Par leurs réponses à un grand nombre de questions qu'il leur fit, selon son usage ordinaire dans ses entrevues avec les Indiens, il apprit que leur maître, quoique sujet de l'empire du Mexique, souffroit impatiemment le joug, & craignoit & haïssoit si fortement Montézuma, que rien ne pouvoit lui être plus agréable que l'espé-

Les Zempoallans recherchent son amitié.

(1) B. Diaz, chap. 44.

1519.

rance de se délivrer de l'oppression sous laquelle il gémissoit. Cet avis fit luire à l'esprit de Cortès un rayon de lumière & d'espérance. Il vit que le grand empire qu'il se proposoit d'attaquer étoit désuni, & que le souverain n'y étoit pas aimé. Il conjectura que les causes du mécontentement ne pouvoient pas être bornées à une seule province, & qu'il se trouveroit en d'autres parties de l'empire des mécontents, las de la soumission ou désirant un changement, & prêt à suivre les drapeaux du premier libérateur qui se montreroit. Plein de ces idées & commençant dès-lors à se tracer un plan que le tems & une connoissance plus exacte de l'état du pays, devoient le mettre bientôt en état de suivre & d'exécuter, il reçut très-bien les Zempoallans, & leur promit d'aller incessamment visiter leur cacique (1).

Il mar-
che à
Zem-
poalla.

Pour remplir sa promesse, il n'étoit pas nécessaire qu'il s'écartât de la route qu'il s'étoit déjà proposé de suivre en s'avancant dans le pays. Quelques

(1) B. Diaz, chap. 41, Gomera, *Cron.* cap. 28.

officiers employés à visiter la côte, ayant reconnu un village nommé Quiabiflan, à environ quarante milles au nord, qui à raison de la fertilité du sol environnant & de la bonté de son havre, sembloit être un poste plus commode que celui que les Espagnols avoient jusqu'alors occupé, Cortès étoit déterminé à y transporter son camp. Zempoalla se trouvoit sur son chemin. Le cacique le reçut aussi bien que Cortès pouvoit l'espérer. Il lui fit des présens & des caresses qui mon- troient un extrême desir de gagner sa bienveillance, le traita comme un li- bérateur, & lui montra un respect porté presque jusqu'à l'adoration. Cortès apprit de lui plusieurs particu- larités du caractère de Montézuma, & les causes de la haine de ses sujets pour lui. Montézuma, lui disoit en pleurant le cacique, étoit un tyran hautain, cruel & soupçonneux, qui traitoit ses sujets avec une arrogance extrê- me; ruinoit les provinces par des exactions; enlevoit les enfans aux peres & aux meres, les garçons pour les immoler à ses dieux, les filles pour en faire ses concubines ou celles de

1519.

ses favoris. Cortès, dans sa réponse au cacique, lui insinua adroitement qu'un des principaux objets des Espagnols, en visitant des pays si éloignés de leur patrie, étoit de redresser les torts & de délivrer les hommes de l'oppression; & lui ayant fait espérer ses secours quand il en seroit tems, il continua sa marche vers Quiabiflan.

Le lieu que ses officiers lui avoient indiqué lui parut si favorablement situé & si bien choisi, qu'il y traça sur le champ le plan d'une ville. Les maisons ne devoient être que des hûtes, mais enceintes de remparts assez forts pour résister à l'attaque d'une armée d'Indiens. Comme ces fortifications étoient nécessaires, tant à l'établissement & à la conservation de la colonie, qu'à l'exécution du dessein que le général & les soldats avoient de s'avancer dans le pays, soit pour se ménager un lieu de retraite, soit pour conserver leur communication avec la mer, toute l'armée, officiers & soldats, mit la main à l'œuvre; Cortès lui-même leur donnoit l'exemple de l'activité & de la constance dans le travail. Les Indiens de Zempoalla &

de Quiabiflan les aiderent, & ce petit poste par lequel commencèrent des établissemens nombreux & puissans, fut bientôt en état de défense (1).

1519.

Pendant que ces travaux essentiels s'exécutoient, Cortès avoit des entrevues avec les caciques de Zempoalla & de Quiabiflan, & profitant de leur étonnement & de leur admiration à la vue des objets nouveaux qu'on présentait à leurs yeux, il leur inspira par degrés une si haute opinion des Espagnols, il leur persuada si bien que leurs hôtes étoient des êtres d'un ordre supérieur à qui rien ne pouvoit résister, que comptant sur la protection de ces étrangers, ils osèrent braver le pouvoir de l'empereur au nom duquel ils étoient accoutumés de trembler.

Cortès
fait un
traité
avec dif-
ferens ca-
ciques.

Quelques-uns des officiers de Montezuma se présentèrent pour lever le tribut ordinaire, & pour demander un certain nombre de victimes humaines pour l'expiation de la faute

(1) B. Diaz, chap. 45, 46, 48. Gomera, *Cron. cap.* 32, 33, 37. Herrera, *decad.* 2, *Lib. V, cap.* 8, 9.

1519.

que ces deux nations venoient de commettre en entretenant quelque commerce avec des étrangers à qui l'empereur avoit ordonné de sortir de ses domaines. Au lieu d'obéir à ses ordres, les Zempoallans se saisirent des envoyés du monarque, les maltraitèrent; & comme leur superstition n'étoit pas moins atroce que celle des Mexicains, ils se disposoient à les sacrifier à leurs dieux. Cortès les empêcha, en leur montrant la plus grande horreur pour cette abominable pratique. Les deux caciques s'étant jetés dans une rébellion ouverte, & ne voyant pour eux aucun salut s'ils ne s'attachoient inviolablement aux Espagnols, conclurent bientôt une alliance avec eux en se reconnoissant vassaux du roi d'Espagne. Leur exemple fut suivi par les Totonagues, nation courageuse qui habitoit les montagnes voisines; & tous s'étant soumis volontairement à la couronne de Castille, offrirent d'accompagner Cortès avec toutes leurs forces à Mexico (1).

(1) B. Diaz, *chap. 47. Gomera, Cran*

Il y avoit à cette époque trois mois que Cortès étoit dans la nouvelle Espagne ; & quoique tout ce tems n'eût pas été marqué par des entreprises militaires, chaque moment avoit été consacré à des opérations qui , moins brillantes peut-être , étoient d'une grande importance. Par son adresse à s'attacher son armée & à conduire ses négociations avec les Indiens, il jettoit les fondemens de ses succès futurs. Mais quelque bien concerté que fût son plan, il ne pouvoit se dissimuler que son droit au commandement étant émané d'une autorité qu'on pouvoit contester , la sienne étoit elle-même chancelante & précaire. Velasquès ne pouvoit manquer de se plaindre au roi des insultes qu'il avoit reçues de Cortès , & pouvoit présenter la conduite d'un officier subalterne qui s'étoit joué de ses ordres , de manière à lui attirer une prompte destitution & une punition sévère. Avant de se mettre en marche, le général crut devoir prévenir ce coup.

1519.

Ses mesures pour obtenir du roi la confirmation de son autorité.

cap. 35, 36. Herrera , *deca 1. 2 , Lib. V. cap. 9, 10, 11.*

Cv

1519.

Dans cette vue, il persuada aux magistrats de la colonie, d'adresser au roi une lettre contenant un long détail de leurs services; une description pompeuse du pays qu'ils avoient découvert, de ses richesses, de sa population, de sa civilisation & de ses arts; un tableau des progrès qu'ils y avoient déjà faits en soumettant plusieurs provinces à la couronne de Castille, & des moyens qu'ils se proposoient d'employer pour en achever la conquête; enfin un long exposé des motifs qui les avoient déterminés à renoncer à toute liaison avec Velasques pour établir une colonie dépendante immédiatement du roi lui-même, & d'en confier à Cortès le gouvernement, tant civil que militaire: ils finissoient par supplier humblement le roi de ratifier, par son autorité, tout ce qu'ils avoient fait. Cortès écrivit dans les mêmes vues; & comme il savoit fort bien que la cour d'Espagne, accoutumée à voir exagérer les richesses des pays nouveaux par ceux qui les découvroient, n'accorderoit que peu de croyance à la description merveilleuse qu'on lui faisoit de la

nouvelle Espagne, si l'on n'y joignoit des échantillons des riches productions qu'elle fournissoit, il pressa ses soldats d'abandonner ce qu'ils pouvoient réclamer pour leur part des trésors qu'on avoit jusques-là rassemblés, afin qu'on pût les envoyer en entier au roi. Tel étoit l'ascendant de Cortès sur son armée, & telles étoient les espérances romanesques que les Espagnols avoient conçues de la richesse des pays qu'ils alloient conquérir, qu'une troupe d'aventuriers indigens & avide fut capable de ce généreux effort, & fit à son souverain le plus riche présent que le nouveau monde ait jamais fait à l'Espagne (1). Porto-Carrero & Montéjo, principaux magistrats de la colonie, furent nommés pour aller porter le présent, avec défenses expresses de toucher à Cuba dans leur route en Europe (2).

Tandis qu'on armoit le vaisseau qui devoit les conduire, un événement inattendu causa une alarme générale. Quelques soldats & quelques matelots,

Conf.
piration
contre
Cortès.

(1) Voyez la NOTE VIII.

(2) B. Diaz, chap. 54. Gomera, *Cron. c. 40.*

1519.

partisans cachés de Velasquès, ou effrayés à la vue des dangers inséparables d'une expédition où il s'agissoit de pénétrer avec une poignée d'hommes jusques dans le cœur d'un grand empire, avcient formé le dessein de s'emparer d'un brigantin & de gagner Cuba pour donner avis au gouverneur de ce qui se passoit, & de le mettre en état d'intercepter les trésors & les dépêches que Cortès envoyoit en Espagne. La conspiration, quoique formée par de simples matelots, fut conduite avec un profond secret; mais au moment où tout étoit prêt pour l'exécution, ils furent trahis par un de leurs camarades.

Quoique Cortès pût compter peut-être sur sa bonne fortune, qui l'avoit servi si à propos dans cette occasion, la découverte de ce complot remplit son esprit de vives inquiétudes, le porta à exécuter un projet qu'il méditoit depuis long-tems. Il voyoit encore dans son armée quelques restes cachés d'un mécontentement qui, jusqu'alors étouffé par ses succès ou contenu par son autorité, pouvoit se réveiller tout-à coup. Il remarquoit

que plusieurs de ses soldats, las du service, desiroient de revoir leurs établissemens de Cuba, & qu'au premier danger ou au premier revers il lui seroit impossible de les retenir. Il sentoît que si ses forces, déjà trop peu considérables, diminuoient encore par la désertion d'une partie de son armée, il seroit forcé d'abandonner son entreprise. Après avoir pesé souvent avec la plus grande sollicitude toutes ces circonstances, il se persuada qu'il n'y avoit point de succès à espérer pour lui, s'il n'ôtoit à ses soldats jusqu'à la possibilité de quitter le pays, & s'il ne les réduisoit à la nécessité de prendre comme lui la résolution de vaincre ou de périr. Dans cette vue il se déterminâ à détruire sa flotte; mais comme il n'osoit exécuter une résolution si hardie par sa seule autorité, il travailla à convaincre ses soldats de la nécessité de cette mesure. Il falloit toute son adresse pour venir à bout d'un projet si difficile. Il persuada aux uns que les navires avoient tellement souffert par un long séjour à la mer, qu'ils étoient absolument incapables de servir davan-

1519.

tage ; à d'autres il fit valoir l'augmentation de forces qu'apporteroient à l'armée cent hommes de plus employés inutilement sur les vaisseaux , & à tous il représenta la nécessité de fixer leurs regards & toutes leurs espérances sur le pays qui s'ouvroit devant eux , & d'éloigner toute idée de retraite. Ses exhortations produisirent tout l'effet qu'il en attendoit : d'un consentement général , les vaisseaux furent tirés à terre & mis en pièces , après qu'on en eut ôté les voiles , les cordages , les fers & tout ce qui pouvoit être de quelque utilité. C'est ainsi que par un effort de courage , auquel l'histoire n'offre rien qu'on puisse comparer , cinq cens hommes consentirent de plein gré à s'enfermer dans un pays ennemi , peuplé de nations puissantes & inconnues , en s'ôtant tous les moyens d'échapper au danger par la fuite , & ne se réservant d'autre ressource que leur constance & leur valeur (1).

(1) Relat. de Corrès. Ramus III, 225. B. Diaz, chap. 57, 58. Herrera, *decad.* 2, *Lib.* V. cap. 14.

Rien alors ne retarda plus Cortès. L'ardeur de ses troupes & les dispositions de ses alliés étoient deux circonstances également favorables. Mais tous les avantages de cette dernière, quoique ménagés avec beaucoup d'adresse & de soins, furent sur le point de lui échapper par une faillie de ce zèle religieux, qui, en plusieurs occasions, poussa Cortès à des actions inconsidérées, bien contraires à la prudence qui distinguoit son caractère. Quoique jusques-là il n'eût eu ni le tems ni la facilité de prouver aux Indiens l'absurdité de leurs superstitions, & de leur faire connoître les principes de la foi chrétienne, il ordonna à ses soldats de renverser les autels, de détruire les idoles du principal temple de Zempoalla, & d'élever à la place un crucifix & une image de la vierge Marie. Cette violence inspira aux Indiens autant d'étonnement que d'horreur. Les prêtres leur firent prendre les armes; mais l'autorité de Cortès étoit si grande, & l'ascendant des Espagnols sur ces peuples déjà si puissant, que ce mouvement fut apaisé sans effusion de sang, &

l'augmen-
teroient à
plus em-
vaisseaux,
écessité de
leurs es-
uvroit de-
te idée de
produi-
attendoit:
les vais-
& mis en
ut ôté les
rs & tout
elque uti-
effort de
offre rien
inq cens
ein gré à
emi, peu-
connues,
d'échap-
& ne se
que leur

que la concorde fut bientôt parfaitement rétablie (1).

1519.

Cortès commença sa marche & partit de Zempoalla le 16 d'août, avec cinq cens hommes, quinze chevaux & six pieces de canon de campagne. Le reste de ses troupes, composé principalement de ceux que l'âge ou la maladie rendoit moins propres à un service fatigant, fut laissé en garnison à Villa-Rica, sous les ordres d'Escalante, officier de mérite & très-attaché à Cortès. Le cacique de Zempoalla fournit à l'armée des provisions & deux cens Indiens appelés *Tamemès*, chargés de porter les fardeaux, & destinés à tous les travaux serviles. Ils furent d'un grand secours aux Espagnols qui, dans un pays dépourvu d'animaux domestiques, avoient été jusqu'alors obligés de porter leur bagage & même de tirer à bras leur artillerie. Le cacique offrit à Cortès un corps considérable de ses Indiens; mais le général se contenta d'en prendre quatre cens des plus dis-

(1) B. Diaz, *chap.* 41, 42. Herrera, *decad.* 2, *Lib. V*, *cap.* 3, 4.

ringués parmi eux, afin qu'ils pussent
 lui servir d'ôtages qui lui répon-
 droient de la fidélité de leur maître.
 Il ne lui arriva rien de remarquable
 dans sa route jusqu'à ce qu'il eût at-
 teint les frontieres du pays de Tla-
 cala. Les habitans de cette province,
 peuples belliqueux, étoient ennemis
 implacables des Mexicains, & avoient
 été anciennement alliés des Zempoal-
 lans. Quoique moins civilisés que les
 Mexicains, ils étoient bien plus avan-
 cés dans les arts que les autres nations
 grossieres de l'Amérique dont nous
 avons parlé jusqu'à présent. Ils avoient
 fait de grands progrès dans l'agricul-
 ture; ils habitoient de grandes villes,
 & avoient une sorte de commerce;
 & si nous en croyons les relations
 imparfaites des historiens Espagnols,
 on découvroit dans leurs institutions
 & leurs loix, quelques traces d'une
 justice distributive & d'une jurispru-
 dence criminelle. Cependant, comme
 avec cette civilisation incomplète l'a-
 griculture seule ne suffisoit pas à leur
 subsistance, & qu'ils étoient obligés
 d'y joindre la chasse, ils conservoient
 en partie les mœurs & le caractère

1519.

des peuples chasseurs. Ils étoient féroces, implacables dans la vengeance, courageux, altiers & indépendans, en guerre continuelle & presque sans communication avec les états voisins. Ils abhorroient tellement la servitude que non-seulement ils avoient constamment repoussé toute domination étrangère & maintenu leur liberté contre toute la puissance de l'empire du Mexique, mais qu'ils s'étoient encore défendus contre toute tyrannie domestique; ne reconnoissant aucun maître, ils vivoient sous l'autorité douce & limitée d'un conseil choisi par leurs différentes tribus.

Cortès, quoiqu'instruit du caractère guerrier de cette nation, se flatta que son intention connue de délivrer les Indiens de la tyrannie de Montézuma, la haine que les Tlascalans eux-mêmes portoient aux Mexicains & l'exemple de leurs anciens alliés les Zempoallans, pourroient les engager à le bien recevoir. Pour les y disposer, quatre Zempoallans des plus distingués de ceux qui l'accompagnoient, furent envoyés aux Tlascalans pour demander, au nom de Cortès & de

étoient fé-
vengeance,
pendans, en
resque sans
rats voisins.
la servitude
oient cons-
domination
eur liberté
de l'empire
étoient en-
te tyrannie
ssant aucun
s l'autorité
nseil choisi
ts.

t du carac-
on, se flatta
de délivrer
de Monté-
scalans eux-
exicains &
s alliés les
les engager
es y dispo-
es plus dis-
pagnoient,
alans pour
ortès & de

leur cacique, le passage sur les terres des
Tlascalans. Mais au lieu de répondre
favorablement à cette requête, les
Tlascalans saisirent les ambassadeurs ;
& sans égard pour leur caractère, se
disposèrent à les sacrifier à leurs dieux.
En même-tems ils rassemblèrent leurs
troupes pour s'opposer à l'invasion
de ces inconnus, s'ils tentoient à se
faire un passage par force. Plusieurs
motifs pouissoient les habitans à cette
résolution. Un peuple féroce, ren-
fermé dans son pays & presque sans
communication au dehors, est dispo-
sé à considérer tout étranger comme
ennemi, & court facilement aux armes.
Le projet de Cortès de faire une vi-
site à Montézuma dans sa capitale,
leur faisoit croire, malgré toutes les
protestations de l'étranger, qu'il re-
cherchoit l'amitié d'un monarque,
objet de leur haine & de leur crainte.
Le zèle imprudent que Cortès avoit
montré en profanant les temples de
Zempoalla, remplissoit les Tlascalans
d'horreur ; & comme ils n'étoient pas
moins superstitieux que les autres na-
tions de la nouvelle Espagne, ils
étoient impatiens de venger les in-

1519.

sultes faites à leurs dieux, & de se faire auprès de leurs idoles un mérite d'immoler ces hommes impies qui avoient osé profaner les autels. Ils méprisoient les Espagnols à raison de leur petit nombre, parce qu'ils ne s'étoient pas encore mesurés avec ces étrangers, & qu'ils n'avoient aucune idée de l'avantage que peut donner la supériorité des armes & de la discipline.

Cortès après avoir attendu quelques jours inutilement le retour de ses envoyés, s'avança sur le territoire des Tlascalans. Les résolutions de ce peuple guerrier s'exécutoient avec la même promptitude qu'elles se formoient. Les Espagnols trouverent devant eux un corps de troupes destiné à les arrêter dans leur marche. Les Indiens attaquèrent avec une grande intrépidité, & dans la première action, blessèrent quelques Espagnols, & leur tuerent deux chevaux, perte fort considérable, parce qu'elle ne pouvoit pas se réparer. Cet événement fit sentir à Cortès la nécessité de s'avancer avec précaution au milieu d'ennemis si courageux.

L'armée marcha en bon ordre. On choisit des postes; on s'arrêta à propos; on se fortifia dans chaque camp. Durant quatorze jours les Espagnols esfuèrent des attaques presque continues, renouvelées sous diverses formes & par des corps nombreux, avec une bravoure & une persévérance dont ils n'avoient point encore vu d'exemple dans le nouveau monde. Leurs historiens décrivent toutes ces actions avec pompe, en entrant dans les détails les plus minutieux, & en mêlant aux faits étonnans & réels beaucoup de circonstances incroyables & exagérées (1). Mais toutes les ressources du langage ne peuvent rendre intéressant un combat où le danger est si inégal des deux côtés. Les descriptions les plus soignées d'un plan de bataille ou des vicissitudes d'un combat ne peuvent exciter ni l'attention ni l'intérêt, lorsqu'elles se terminent constamment à présenter d'une part des milliers de morts, tandis que de l'autre on ne perd pas un seul homme.

(1) Voyez la NOTE IX.

1519.

Circons-
tances re-
marqua-
bles dans
la manie-
re de fai-
re la guer-
re chez
les Tlas-
calans.

On peut cependant recueillir de leurs récits quelques circonstances remarquables, en ce qu'elles font connoître en même-tems le caractère des habitans de la nouvelle Espagne & de celui de leurs vainqueurs. Quoique les Tlascalans se missent en campagne avec des armées nombreuses qui sembloient devoir écraser les Espagnols, ils ne purent jamais entamer le petit bataillon des Européens. Ce fait, tout singulier qu'il est, n'est pas inexplicable. Les Tlascalans, quoique continuellement en guerre, ne connoissoient, comme toutes les nations barbares, aucun ordre, aucune discipline militaire. Ils perdoient tout l'avantage qu'ils auroient pu retirer de leur nombre & de l'impétuosité de leur attaque, par le soin constant qu'ils avoient au milieu de l'action, d'emporter les blessés & les morts. Ce point d'honneur, fondé sur une sensibilité naturelle à l'homme & fortifié par le desir de dérober les corps de leurs compatriotes à des ennemis qui les dévoreroient, étoit universel parmi les peuples de la nouvelle Espagne. Ce pieux devoir les occupant pendant

la chaleur du combat (1), les défunis-
soit & diminuoit la force de l'impres-
sion qu'ils auroient pu produire en se
tenant plus ferrés.

1519.

Non-seulement ils ne tiroient au-
cun avantage de leur nombre, mais
l'imperfection de leurs armes rendoit
encore leur valeur sans effet. Après
trois batailles & un grand nombre
d'escarmouches, il n'y avoit pas en-
core eu un Espagnol de tué : leur fle-
ches & leurs lances, armées de pierres
pointues ou d'os de poissons, leurs
piques faites d'un bois aiguisé & durci
au feu, leurs épées de bois, étoient
des armes redoutables pour des Indiens
nuds, mais ne pouvoient pénétrer ni
les boucliers des Espagnols, ni leurs
corselets piqués appelés *escaupiles*.
Les Tlascalans s'avançoient courageu-
sement à la charge, combattoient sou-
vent en corps. Beaucoup d'Espagnols
furent blessés, mais tous légèrement ;
ce qu'il ne faut pas attribuer au dé-
faut de courage de leurs ennemis,
mais à l'inégalité des armes dont ils
se servoient.

(1) B. Diaz, *chap.* 65.

1519.

Malgré la furie avec laquelle les Tlascalans combattoient, ils se conduisoient à l'égard des Espagnols avec une sorte de générosité remarquable. Ils les avertissoient quelquefois qu'ils alloient les attaquer ; & comme ils savoient que ces étrangers manquoient de vivres, & qu'ils imaginoient peut-être comme les autres Américains, que ces Européens n'avoient quitté leur pays que parce qu'ils n'y trouvoient pas assez de subsistance, ils envoioient à leur camp de grandes quantités de volailles & de maïs, en leur faisant dire qu'ils se nourrissoient bien, parce qu'ils dédaignoient d'attaquer des ennemis affoiblis par la faim ; qu'ils croiroient manquer de respect à leurs divinités en leur offrant des victimes affamées, & qu'ils craignoient que les Espagnols, devenus trop maigres, ne fussent plus bons à manger (1).

Cependant lorsque dans les combats multipliés qu'ils livrerent aux Espagnols, ils s'apperçurent qu'il

(1) Herrera, *decad.* 2, *Lib.* VI, *cap.* 6.
Gomera, *Cron.* *cap.* 47.

n'étoit

n'étoit pas aisé d'exécuter ces menaces, & que malgré toute leur valeur, dont ils avoient une très-haute opinion, il n'y avoit pas un Espagnol de tué ou de pris, ils commencerent à croire qu'ils avoient affaire à des êtres d'une nature supérieure, contre lesquels les forces humaines ne pouvoient rien. Dans cette extrémité ils eurent recours à leurs prêtres, qu'ils presserent de leur expliquer des événemens si extraordinaires & de leur enseigner quelque moyen de repousser ces terribles conquérans. Les prêtres, après les sacrifices & des cérémonies magiques, répondirent que ces étrangers étoient enfans du soleil, & produits par la vive énergie de cet astre dans les régions de l'est; que de jour, soutenus par l'influence de ses rayons paternels, ils étoient invincibles; mais que la nuit, privés de sa chaleur vivifiante, leur force déclinoit, qu'ils se flétrissoient comme les plantes dans les champs, & s'affoiblissoient jusqu'à devenir semblables aux autres hommes (1).

(1) B. Diaz, chap. 66.
Tome III.

quelle les
ls se con-
gnols avec
marquable.
fois qu'ils
comme ils
enquoient
oient peut-
méricains,
ent quitté
n'y trou-
ce, ils en-
andes quan-
is, en leur
ffent bien,
d'attaquer
la faim;
de respect
offrant des
qu'ils crai-
s, devenus
plus bons à

s les com-
rerent aux
rent qu'il

VI, cap. 6.

n'étoit

1519.

Des théories bien moins plausibles ont souvent pris du crédit chez des nations plus éclairées, & ont dirigé leur conduite. En conséquence de la réponse des prêtres, les Tlascalans, pleins d'une confiance aveugle en des hommes qu'ils regardoient comme éclairés par le ciel, s'écarterent d'une de leurs maximes les plus constantes en guerre, & se disposèrent à attaquer leurs ennemis pendant la nuit, espérant de les détruire en les surprenant dans un tems où ils croyoient les trouver affoiblis. Mais Cortès avoit trop de vigilance & de discernement pour être trompé par les stratagèmes grossiers d'une armée d'Indiens. Les sentinelles avancées, observant quelque mouvement extraordinaire parmi les Tlascalans, donnerent l'alarme. En un moment les troupes furent prêtes à marcher, & sortant de leur camp, disperferent les Indiens avec un grand carnage, avant même qu'ils eussent pu s'approcher. Convaincus par cette malheureuse expérience que leurs prêtres les avoient trompés, & qu'ils tenteroient inutilement de surprendre ou de vaincre leurs ennemis, les Tlaf-

calans furent découragés, & commencèrent à desirer sérieusement la paix.

1519.

Ils étoient pourtant incertains sur la maniere dont ils traiteroient avec ces étrangers. Ils ne savoient quelle idée se former de leur caractère, ni s'ils devoient les regarder comme des êtres bons ou malfaisans. La conduite des Espagnols, en différentes circonstances, pouvoit donner d'eux ces opinions opposées; d'un côté, ils avoient presque toujours renvoyé libres les prisonniers qu'ils avoient faits avec quelque présent des bagatelles d'Europe, & renouvelé leurs propositions de paix après chaque victoire. Cette douceur étonnoit des peuples accoutumés à la maniere cruelle de faire la guerre, établie par les Américains, qui sacrifioient ou dévoroient sans pitié tous les prisonniers. Les Indiens pouvoient avoir pris de là une idée assez favorable de l'humanité de leurs vainqueurs. D'un autre côté, Cortès ayant soupçonné des Tlascalans qui apportoit des provisions à son camp, d'être des espions, en avoit saisi cinquante, & leur avoit

Dij

1519.

fait couper les mains (1). L'impres-
 sion qu'avoit faite sur les Indiens le
 spectacle de ces malheureux, jointe à
 la terreur que leur causoient les armes
 à feu & les chevaux, leur faisoient
 regarder les Espagnols comme des
 êtres féroces (2). Leur incertitude se
 montra dans la harangue que leurs
 députés firent à Cortès. « Si vous
 » êtes, dirent-ils, des divinités d'une
 » nature cruelle & sauvage, nous vous
 » offrons cinq esclaves, afin que vous
 » buviez leur sang & que vous man-
 » giez leur chair. Si vous êtes des di-
 » vinités plus douces, acceptez ces
 » présens de parfums & de plumes.
 » Si vous êtes des hommes, voilà des
 » viandes, du pain & des fruits pour
 » vous nourrir » (3). La paix que les
 deux partis desiroient également, fut
 bientôt conclue. Les Tlascalans se re-
 connurent vassaux de la couronne de
 Castille, & s'engagerent à secourir
 Cortès dans toutes ses expéditions.

(1) Cortès, *relat.* Ramus III, 228. Go-
 mera, *Cron. cap.* 48.

(2) Voyez la NOTE X.

(3) B. Diaz, *chap.* 70. Gomera, *Cron.*
cap. 47, Herrera, *decad.* 2, *Lib. VI, cap.* 7.

Il prit la république sous sa protection , & promit de défendre leurs personnes & leurs biens. Ce traité fut conclu très-à propos pour les Espagnols. Les fatigues du service, pour un petit corps de troupes environné d'une multitude nombreuse d'ennemis, étoient excessives. La moitié des soldats étoient debout chaque nuit, & même ceux qui prenoient quelque repos dormoient tout armés, afin d'être prêts à courir à leur poste au premier signal. Plusieurs étoient blessés, & beaucoup d'autres, parmi lesquels on comptoit Cortès lui-même, étoient attaqués de la maladie particulière au climat, qui en avoit fait périr un grand nombre depuis le départ de la Vera-cruz. Malgré les provisions qu'ils recevoient des Tlascalans, ils manquoient souvent de vivres & se trouvoient dans un besoin si grand des choses les plus nécessaires pour un service si pénible, qu'ils étoient réduits à panser leurs plaies avec un onguent fait de la graisse des Indiens (1). Excédés de tant de fa-

1519.

(1) B. Diaz, chap. 62, 65. Gomera, Cron. cap. 51.

1519.

tigues & de souffrances, les Espagnols commençoient à murmurer; & lorsqu'ils réfléchissoient sur la multitude & le courage de leurs ennemis, ils étoient près de tomber dans le désespoir. Il falloit toute l'autorité & toute l'adresse de Cortès pour empêcher les progrès de ce découragement, & pour ranimer dans ses compagnons le sentiment de leur supériorité sur les hommes qu'ils avoient à combattre (1). La soumission des Tlascalans & l'entrée triomphante des Espagnols dans la capitale de la république, où ils furent reçus comme des êtres au-dessus de l'homme, bannit de leur mémoire le souvenir de leurs souffrances passées, dissipa leurs inquiétudes sur l'avenir, & leur persuada qu'aucune force en Amérique ne pouvoit désormais résister à leurs armes (2).

Cortès
s'occupe
à gagner
la con-
fiance des
Ind. ens.

Cortès demeura vingt jours à Tlascalala, pour donner à ses troupes quel-

(1) Cortès, *relat.* Ramus III, 229. B. Diaz, *chap.* 69.

(2) Cortès, *relat.* Ramus II, 230. B. Diaz, *chap.* 72.

que repos. Pendant ce tems-là il s'occupa de soins importans au succès de ses projets. Par ses entretiens suivis avec les chefs des Tlascalans, il s'instruisit de l'état de l'empire du Mexique, du caractère du souverain & de tous les détails qui pouvoient régler sa conduite & le déterminer à agir en ami ou en ennemi. Comme il reconnut que l'antipathie de ses nouveaux alliés pour les Mexicains étoit aussi forte qu'on le lui avoit dit, & qu'il en pouvoit tirer de puissans secours, il employa toute son adresse à gagner leur confiance, & il y réussit facilement; car les Tlascalans, avec la légèreté d'esprit naturelle à des hommes peu civilisés, étoient d'eux-mêmes disposés à passer en peu de tems de l'excès de la haine à la plus grande affection. Tout ce qu'ils voyoient des Espagnols excitoit leur étonnement & leur admiration (1); & persuadés que ces étrangers avoient une origine céleste, ils s'empresserent non-seulement de satisfaire à toutes leurs demandes, mais même d'aller au-devant

(1) Voyez la NOTE XI.

1519.

de leurs desirs. Ils offrirent donc à Cortès de l'accompagner à Mexico avec toutes les forces de la république, sous les ordres de leurs capitaines les plus expérimentés. Mais Cortès, après s'être donné tant de peine pour établir cette union entre les Indiens & lui, fut sur le point d'en perdre tous les avantages par une nouvelle faillie du zèle inconsideré. Il est sur le point de la perdre par un zèle inconsideré. Tous les aventuriers Espagnols de ce siècle se regardoient comme destinés par Dieu même à étendre la foi chrétienne; & moins ils étoient capables de s'acquitter d'un tel emploi par leur ignorance & le déreglement de leurs mœurs, plus ils avoient d'ardeur à remplir leur prétendue mission. La profonde vénération des Tlascalans pour les Espagnols ayant encouragé Cortès à expliquer à quelques-uns des principaux d'entr'eux la doctrine chrétienne, il leur proposa avec instance d'abandonner leurs superstitions, & d'embrasser la religion de leurs nouveaux amis. Les Indiens, d'après une idée généralement établie chez les nations barbares, convinrent de la vérité & de l'excel-

lence de la doctrine qu'il leur enseignoit ; mais ils soutinrent que les *Teu-
lés* de Tlascalá étoient des divinités non moins dignes de leurs hommages que le Dieu de Cortès, & que comme celui-ci avoit droit aux adorations des Espagnols, les Tlascalans étoient obligés de conserver le culte des dieux qu'avoient honorés leurs ancêtres. Cortès insista avec un ton d'autorité, mêlant les menaces aux argumens. Les Tlascalans fatigués & mécontents le conjurerent de ne plus leur parler sur ce sujet. Cortès surpris & indigné de leur obstination, se prépara à exécuter par la force ce qu'il ne pouvoit obtenir par la persuasion. Il alloit détruire leurs autels & renverser leurs idoles avec la même violence qu'à Zempoalla, si le pere Barthelemi d'Olmedo, aumônier de l'armée, n'avoit arrêté l'impétuosité de son zèle. Ce religieux lui représenta l'imprudence d'une telle démarche dans une grande ville, remplie d'un peuple également superstitieux & guerrier, avec lequel les Espagnols venoient de s'allier. Il déclara que ce qui s'étoit fait à Zempoalla lui avoit toujours paru injuste ;

1519.

que la religion ne devoit pas être prêchée le fer à la main, ni les infideles convertis par la violence; qu'il falloit employer d'autres armes pour cette conquête, l'instruction qui éclaire les esprits & les bons exemples qui captivent les cœurs; que ce n'étoit que par ces moyens qu'on pouvoit engager les hommes à renoncer à leurs erreurs & à embrasser la vérité (1). Parmi les scènes d'horreur que présente l'histoire de ce siècle, & dans lesquelles on voit le fanatisme absurde secondant si souvent l'oppression & la cruauté, des sentimens si humains font éprouver un plaisir aussi doux qu'inattendu. Au seizieme siècle, dans un tems où les droits de la conscience étoient si mal connus dans tout le monde chrétien, où le nom de tolérance étoit même ignoré, on est étonné de trouver un moine Espagnol au nombre des premiers défenseurs de la liberté religieuse & des premiers improbateurs de la persécution. Les remontrances de cet ecclésiastique,

(1) B. Diaz, *chap. 77, pag. 54, chap. 83, pag. 61.*

aussi vertueux que sage, firent impression sur l'esprit de Cortès. Il laissa les Tlascalans continuer l'exercice libre de leur religion, en exigeant seulement qu'ils renonçassent à sacrifier des victimes humaines.

Dès que les troupes furent en état de reprendre le service, Cortès se déterminà à marcher à Mexico, malgré les représentations les plus pressantes des Tlascalans, qui l'assuroient que sa perte étoit inévitable, s'il se mettoit au pouvoir d'un prince aussi cruel que Montézuma & aussi infidèle à ses paroles. Comme il étoit accompagné de six mille Tlascalans, il se trouvoit à la tête d'une espèce d'armée régulière. Il s'avança d'abord vers Cholula. Montézuma avoit à la fin consenti à admettre les Espagnols en sa présence, & avoit fait dire à Cortès qu'il seroit reçu avec amitié par les Cholulans. Cholula étoit une ville considérable qui, quoique distante de cinq lieues seulement de Tlascalala, avoit été la capitale d'un état indépendant, & n'étoit soumise à l'empire du Mexique que depuis peu de tems. Elle étoit regardée par tous les

1519.

Il s'avance vers Cholula.

13 Octobre.

1519.

habitans de ce qu'on appelle aujourd'hui la nouvelle Espagne, comme une ville sainte, le sanctuaire & la résidence chérie de leurs dieux. On y venoit en pèlerinage de toutes les provinces, & on immoloit plus de victimes humaines dans son temple que dans celui de Mexico (1). On peut croire que Montézuma avoit invité les Espagnols à s'y rendre, soit dans l'espérance superstitieuse que ses dieux ne souffriroient pas que leurs demeures sacrées fussent profanées, sans faire éclater leur colere sur ces impies qui venoient les braver jusques dans leur sanctuaire le plus respecté; soit dans la persuasion qu'il pourroit lui-même réussir plus facilement à les exterminer, en les attaquant sous les yeux & sous la protection immédiate de ses divinités.

Conspiration
des Cholulans,
cruelle-
ment punie.

Cortès, avant de se mettre en marche, avoit été averti par les Tlascalans de se défier des Cholulans. Lui-même, quoique reçu dans la ville avec

(1) Torquemada, *Monar. Ind.* I, 281, 282. II, 291. Gomera, *Cron. cap.* 61. Herrera, *decad.* 2, *Lib. VII, cap.* 2.

e aujour-
 , comme
 e & la ré-
 ux. On y
 es les pro-
 s de vic-
 emple que
 On peut
 oit invité
 soit dans
 e ses dieux
 leurs de-
 anées, fans
 ces impies
 sque dans
 ecté; soit
 urroit lui-
 nt à les ex-
 ht sous les
 immédiate

mettre en
 ar les Tlaf-
 ulans. Lui-
 a ville avec

*Ind. I, 281 ,
 ap. 61. Her-*

beaucoup de témoignage de respect
 & de cordialité, avoit observé di-
 verses circonstances qui excitoient ses
 soupçons. Les Tlascalans étoient cam-
 pés à quelque distance de la ville, par-
 ce que les Cholulans avoient refusé
 d'admettre dans leurs murs leurs an-
 ciens ennemis. Deux Tlascalans trou-
 verent le moyen d'y entrer déguisés,
 & instruisirent Cortès qu'ils avoient
 remarqué qu'on faisoit sortir toutes
 les nuits beaucoup de femmes & d'en-
 fans des principaux citoyens, & qu'on
 avoit sacrifié six enfans dans le prin-
 cipal temple, pratique ordinaire à ces
 peuples lorsqu'ils se préparoient à
 quelque expédition militaire. En mê-
 me-tems l'interprète Marina apprit
 d'une femme Indienne de distinction
 dont elle avoit gagné la confiance,
 qu'on concertoit la perte des Espa-
 gnols; qu'un corps de troupes Mexi-
 caines étoit caché à peu de distance
 de la ville; qu'on barricadoit les rues;
 qu'on creusoit des fossés & des trous
 légèrement recouverts, pour y faire
 tomber les chevaux; qu'on faisoit au-
 haut des temples des amas de pierres
 & de traits; que l'heure fatale aux Es-

1519.

pagnols s'approchoit, & que leur destruction étoit inévitable. Cortès alarmé par le concours des témoignages, fit arrêter secrètement trois des principaux prêtres, & tira d'eux une confession qui confirma les informations qu'il avoit reçues. Il n'y avoit pas un moment à perdre. Il résolut de prévenir ses ennemis, & d'exercer une vengeance si terrible, qu'elle effrayât à jamais Montézuma & les sujets. Pour exécuter son projet, il assembla les Espagnols & les Zempoallans dans une cour ou place vers le milieu de la ville où ses quartiers étoient établis. Les Tlascalans eurent ordre de s'avancer. Il envoya chercher, sous divers prétextes, les magistrats & plusieurs des principaux citoyens. A un signal donné, les troupes se mirent en mouvement, & tombèrent sur la multitude qui, demeurée sans chef & surprise d'une attaque si imprévue, laissa tomber les armes de ses mains, & resta sans défense & sans mouvement. Tandis que les Espagnols les pressoient de front, les Tlascalans les attaquoient par derrière. Les rues furent remplies de sang & de morts;

On mit le feu aux temples où s'étoient retirés les prêtres & quelques-uns des chefs, qui périrent sous les ruines & dans les flammes. Cette scène de carnage dura deux jours, pendant lesquels les malheureux habitans de Cholula souffrirent tous les maux que purent inventer la rage des Espagnols & la vengeance implacable des Indiens, alliés de ces étrangers. A la fin le carnage cessa, après le massacre de six mille Cholulans, sans la perte d'un seul Espagnol. Cortès alors relâcha les magistrats, leur reprochant amèrement la trahison qu'ils avoient préparée, & leur déclarant que comme sa justice étoit satisfaite, il pardonnoit l'offense à condition qu'ils rappelleroient les citoyens qui s'étoient enfuis & rétabliroient l'ordre dans la ville. Tel étoit l'ascendant des Espagnols sur les Indiens & la persuasion que ces étrangers étoient plus puissans & plus éclairés qu'eux, que pour obéir aux ordres de Cortès la ville se remplit en peu de jours d'habitans, qui parmi les ruines de leurs temples rendirent les services les plus vils à ces mêmes hommes, dont les mains

1519. étoient encore teintes du sang de leurs freres & de leurs concitoyens (1).

De Cholula Cortès s'avança directement à Mexico, qui n'en est éloignée que de vingt lieues. Par-tout où les Espagnols passoient, ils étoient reçus comme des libérateurs puissans qui venoient soulager les peuples de l'oppression, & comme des êtres d'une nature au-dessus de l'humanité. Les caciques mêmes & les chefs des Indiens firent connoître à Cortès tous les sujets qu'ils avoient de détester la tyrannie de Montézuma. Lorsque Cortès s'aperçut pour la première fois qu'il y avoit du mécontentement dans les provinces éloignées, il conçut quelque espérance; mais lorsqu'il vit que le souverain étoit haï de ses sujets jusques dans le cœur de ses états, il se regarda comme sûr de renverser un empire dont la constitution, attaquée dans ses principes mêmes, étoit d'ailleurs affoiblie par la division de ses forces. Tandis que ces réflexions

(1) Cortès, *relat.* Ramus III, 231. B. Diaz, chap. 83. Gomera, *Cron. cap.* 64. Herrera, *decad.* 2, *Lib. VII*, cap. 1, 2. Voyez la NOTE XII.

soutenoient le courage du général dans une entreprise si hasardeuse, les soldats n'avoient besoin pour être animés, que des objets qui frappoient leurs sens. A mesure qu'ils descendoient des montagnes de Chalco, la vaste plaine de Mexico se découvroit par degrés à leurs yeux. A l'aspect de cette campagne, une des plus belles du monde, des champs cultivés & fertiles qui s'étendoient à perte de vue, d'un lac qui ressembloit à une mer par son étendue, & qui étoit environné de grandes villes, enfin en voyant la capitale s'élever sur une isle au milieu de ce lac, ornée de temples & de tours, ce spectacle frappa tellement leur imagination, que quelques-uns crurent voir les descriptions de romans réalisées; ces palais, ces tours dorées leur parurent autant d'enchantemens. D'autres croyant rêver, prenoient pour les fantômes d'un songe ce qui s'offroit à leurs yeux (1). A mesure qu'ils avançaient, leurs doutes se dissipoient, mais leur étonnement ne faisoit que croître. Ils furent alors

1519.

(1) Voyez la NOTE XIII.

ng de leurs
yens (1).
ança direc-
n est éloi-
ar-tout où
étoient re-
rs puissans
peuples de
des êtres
l'humanité.
es chefs des
Cortès tous
e détester la
a. Lorsque
la première
ontentement
ées, il con-
lais lorsqu'il
it haï de ses
r de ses états,
de renverser
tution, atta-
nêmes, étoit
division de
es réflexions

, 231. B. Diaz,
. 64. Herrera,
, 2. Voyez la

1519.

persuadés que le pays étoit encore plus riche qu'ils ne l'avoient imaginé, & se flatterent qu'à la fin ils alloient recueillir le fruit de leurs travaux.

Nul ennemi jusques - là ne s'étoit opposé à leur marche, quoique plusieurs circonstances leur fissent soupçonner qu'on avoit dessein de les surprendre. Des messagers arrivoient successivement de la part de Montézuma, leur permettant un jour d'avancer, & le jour suivant les pressant de se retirer, selon que ses espérances ou ses craintes prévalaient alternativement. Son trouble étoit si grand qu'on ne peut l'expliquer qu'en le regardant comme l'effet de la superstition qui lui faisoit craindre les Espagnols comme des êtres d'une nature supérieure à celle de l'homme. Enfin Cortès étoit presque aux portes de la capitale avant que le monarque eût décidé s'il recevrait ces étrangers en amis ou en ennemis. Mais comme on n'éprouvoit de la part des Mexicains aucun acte d'hostilité, Cortès, sans s'embarasser des incertitudes de Montézuma & sans paroître soupçonner ses intentions, continua sa route le long de la chau-

lée qui conduit à Mexico au travers
du lac, marchant avec la plus grande
circonspection & faisant observer la
plus exacte discipline dans son armée.

1519.

Lorsqu'il fut près de la ville, environ un millier d'Indiens qui lui paroissoient d'un rang distingué, parés avec des plumes & vêtus d'étoffes de coton très-belles. Ils vinrent à sa rencontre, & défilèrent devant lui en le saluant avec le plus grand respect à la manière de leur pays. Ils annonçoient la venue de Montézuma lui-même, & bientôt après ses coureurs parurent. Ils étoient au nombre de deux cens, habillés uniformément, marchant deux à deux en un profond silence, nuds pieds & les yeux fixés en terre. Ceux-ci furent suivis d'une troupe plus distinguée, plus richement vêtue, au milieu de laquelle étoit Montézuma dans une espece de fauteuil ou de litieré resplendissante d'or ornée de plumes de diverses couleurs. Quatre de ses principaux favoris le portoient sur leurs épaules, tandis que d'autres soutenoient sur sa tête un pavillon d'un travail curieux. Devant lui marchoient trois officiers,

Sa première entrevue avec les Espagnols.



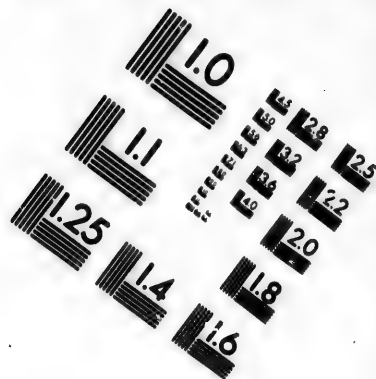
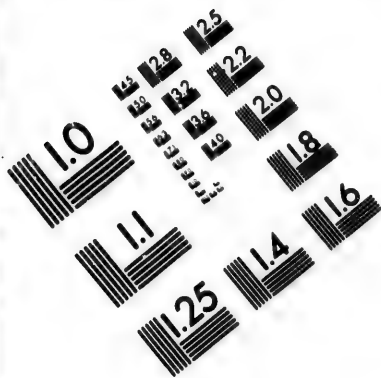
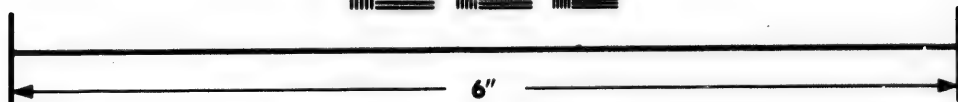
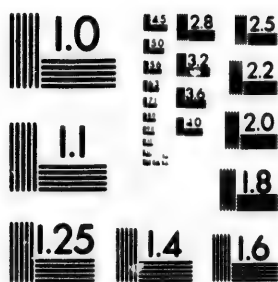


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)



Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

18 20 22 25
E E E E E

10 11 12 13 14 15 16 17
E E E E E E E E

1519.

tenant à la main des baguettes d'or qu'ils élevoient de tems en tems, & à ce signal les Indiens baissoient la tête & cachoient leur visage, comme indigne de regarder un si grand monarque. Lorsqu'il fut près des Espagnols, Cortès descendit de cheval & s'avança vers lui avec empressement & d'un air respectueux. En même-tems Montézuma descendit de sa litière, & s'appuyant sur les bras de deux de ses parens, s'approcha lui-même d'un pas lent & majestueux, tandis que ses gens étendoient devant lui des étoffes de coton, afin que ses pieds ne touchassent pas la terre. Cortès l'aborda avec une profonde révérence à la maniere Européenne. Le monarque lui rendit son salut à la mode de son pays, en touchant la terre avec sa main & la baisant ensuite. Cette cérémonie qui étoit au Mexique l'expression ordinaire du respect des inférieurs envers leurs supérieurs, parut aux Mexicains une condescendance si étonnante de la part d'un monarque orgueilleux qui daignoit à peine croire que ses sujets fussent de la même espece que lui, qu'ils crurent

fermement que ces étrangers devant qui leur souverain s'humilioit ainsi, étoient des êtres d'une nature supérieure. Les Espagnols marchant au milieu de la foule du peuple, furent flattés de s'entendre appeler *Teules*, c'est-à-dire, divinités. Il ne se passa rien de remarquable dans cette première entrevue. Montézuma conduisit Cortès & ses soldats dans les quartiers qui leur avoient été préparés & prit congé d'eux avec une politesse digne d'une cour Européenne. Vous êtes maintenant, leur dit-il, parmi vos freres & chez vous; reposez-vous de vos fatigues, & soyez heureux jusqu'à ce que je revienne vous voir (1). Le palais donné aux Espagnols pour leur logement étoit un édifice bâti par le pere de Montézuma. Il étoit environné d'une muraille de pierre avec des tours de distance en distance, qui servoient en même-tems de défense & d'ornement; les appartemens & les cours étoient assez vastes pour loger

(1) Cortès, *relat.* Ramus III, 232 - 235. B. Diaz, *chap.* 83-88. Gomera, *Cron. chap.* 64, 65. *Decad.* 2, *Lib.* VII, *cap.* 3, 4, 5.

1519.

les Espagnols & les Indiens leurs alliés. Le premier soin de Cortès fut de pourvoir à sa sûreté dans ce nouveau poste en plaçant son artillerie en face des différentes avenues ; en ordonnant qu'une grande division de ses troupes seroit toujours sous les armes ; en plaçant des sentinelles ; en un mot , en faisant observer une discipline aussi exacte & aussi vigilante que si l'on eût été à la vue d'une armée ennemie.

Opinion
de Montezuma
sur les Espagnols.

Le soir Montezuma retourna visiter ses hôtes avec la même pompe qu'à la première entrevue , & porta non-seulement au général , mais aux soldats des présens dont la magnificence attestoit la libéralité du souverain & l'opulence de son royaume. Il eut avec Cortès un long entretien , dans lequel celui-ci apprit l'opinion que le monarque s'étoit faite des Espagnols. L'empereur lui dit que selon une tradition ancienne parmi les Mexicains , leurs ancêtres étoient venus originellement d'un pays éloigné , & avoient conquis l'empire du Mexique ; qu'après y avoir formé un établissement , le grand capitaine qui avoit amené

cette colonie étoit retourné dans son pays, en promettant que dans un tems à venir, ses descendans reviendroient les visiter, reprendre les rênes du gouvernement & réformer leur constitution & leurs loix; que par tout ce qu'il avoit appris & vu des Espagnols, il étoit convaincu qu'ils étoient les descendans de ces premiers conquérans, dont la venue leur étoit annoncée par leurs traditions & leurs prophéties; que dans cette persuasion il les avoit reçus, non comme des étrangers, mais comme des parens formés du même sang, & qu'il les prioit de se regarder comme maîtres de ses états; que ses sujets & lui-même seroient toujours prêts à exécuter leurs volontés, & même à prévenir leurs desirs. Cortès répliqua avec le ton du plus grand respect pour la dignité & le pouvoir de son souverain le roi d'Espagne: il parla des vues qu'avoit eues ce prince en l'envoyant, s'efforçant autant qu'il le pouvoit, de concilier son discours avec l'idée que Montézuma avoit des Espagnols. Le lendemain au matin Cortès & ses principaux officiers furent admis à une

1519.

audience publique de l'empereur. Les trois jours suivans furent employés à parcourir la ville, que les Espagnols ne purent voir sans admiration, & qu'ils trouverent supérieure à tout ce qu'ils avoient vu en Amérique, tant par le nombre de ses habitans que par la beauté de ses édifices, & par des particularités qui la rendoient absolument différente de toutes les villes d'Europe.

Mexico, appelé anciennement par les Indiens *Tenuchtitlan*, est situé dans une grande plaine environnée de montagnes assez hautes pour que son climat soit doux & sain, quoique sous la zone torride. Toutes les eaux qui descendent des hauteurs se rassemblent dans différens lacs communiquant les uns aux autres. Le plus grand a environ neuf milles de circuit; l'eau d'un de ces lacs est douce, celle des autres est faumache. C'étoit sur les bords d'un de ceux-ci & sur quelques isles voisines, qu'étoit bâtie la capitale du Mexique. On arrivoit à la ville par des chaussées de pierre & de terre, d'environ trente pieds de large. Comme les eaux des lacs inondoient

percur. Les
t employés
es Espagnols
piration, &
ure à tout ce
érique, tant
itans que par
s, & par des
oient absolu-
tes les villes

ennement par
, est situé dans
environnée de
pour que son
, quoique sous
s les eaux qui
se rassemblent
muniquant les
s grand a en-
circuit; l'eau
uce, celle des
C'étoit sur les
& sur quelques
t bâtie la capi-
arrivoit à la
de pierre & de
e pieds de large.
acs inondoient
la

la plaine dans la saison des pluies, ces
chaussées s'étendoient très-loin. Celle
de Tacuba à l'ouest étoit d'un mille
& demi, celle de Texeuco au nord-
ouest de trois milles, celle de Cuoya-
can au sud de six milles. Du côté de
l'est il n'y avoit point de chaussée, &
on ne pouvoit arriver à la ville qu'en
canot (1); à chaque chaussée il y
avoit des ouvertures de distance en
distance, par lesquelles les eaux com-
municoient d'un côté à l'autre, &
sur ces ouvertures des madriers re-
couverts de terre qui servoient de
ponts. La construction de la ville n'é-
toit pas moins remarquable que les
avenues en étoient singulieres. Non-
seulement les temples, mais les mai-
sons appartenant au monarque & aux
personnes de distinction, pouvoient
être appellés magnifiques en compa-
raison des édifices qu'on avoit trou-
vés dans le reste de l'Amérique. Les
habitations du peuple étoient malpro-
pres, ressemblant aux hûtes des autres
indiens; mais elles étoient placées avec
régularité sur les bords des canaux qui

(1) Torribio, MS.
Tome III.

1519.

passoient dans la ville en certains quartiers, ou le long des rues qui la partageoient. On y trouvoit de grandes places, parmi lesquelles on dit que celle du grand marché pouvoit contenir quarante ou cinquante mille personnes. Ceux des Espagnols qui ont mis le plus de modération dans leurs calculs comptoient à Mexico au moins soixante mille habitans : l'industrie humaine, privée de l'usage du fer & du secours de tout animal domestique, n'a jamais élevé un plus grand monument (1).

Situation
dange-
reuse des
Espa-
gnols.

La nouveauté de ces objets pouvoit amuser & étonner les Espagnols; mais ils n'en éprouvoient pas moins une grande inquiétude sur le danger de leur situation. Un concours de circonstances inattendues & favorables leur avoit permis de pénétrer jusques au centre d'un grand empire, & ils s'étoient établis dans la capitale sans aucune opposition ouverte de la

Cortès, *relat.* Ramus III, 239. D. *relat.* della. gran. cita de Mexico, da un gentiluomo del Cortès, Ramus *ibid.* 304, E. Herrera, *decad.* 2, *Lib.* VII, cap. 14. &c.

ertains quar-
qui la par-
de grandes
on dit que
pouvoit con-
te mille per-
sols qui ont
n dans leurs
ico au moins
: l'industrie
ge du fer &
domestique,
grand monu-

objets pou-
es Espagnols;
nt pas moins
sur le danger
concours de
es & favora-
de pénétrer
grand empire,
ans la capitale
ouverte de la

I, 239. D. relat.
da un gentiluomo
04, E. Herrera,
&c.

part du monarque; les Tlascalans les
avoient constamment détournés d'en-
trer dans une ville telle que Mexico,
dont la situation singulière les livre-
roit à la merci de Montézuma en qui
ils ne pouvoient avoir aucune con-
fiance, & d'où il leur seroit impos-
sible d'échapper. Ils avoient averti
Cortès que si l'empereur s'étoit déter-
miné à les recevoir dans sa capitale,
c'étoit par le conseil des prêtres qui
lui avoient indiqué au nom de leurs
dieux ce moyen de détruire d'un seul
coup & sans risque tous les Espa-
gnols (1). Le général voyoit alors
clairement que les craintes de ses al-
liés n'étoient pas sans fondement;
qu'en rompant les ponts placés de dis-
tance en distance sur les chaussées
mêmes, sa retraite deviendroit im-
praticable, & qu'il demeureroit en-
fermé au milieu d'une ville ennemie,
environné d'une multitude qui pou-
voit l'accabler sans qu'il pût recevoir
aucun secours de ses alliés. A la vérité
Montézuma l'avoit reçu avec de gran-
des marques de respect; mais pou-

(1) B. Diaz, chap. 85, 86.

1519.

voient - elles être regardées comme sinceres? Quand elles l'auroient été, qui pouvoit lui répondre qu'elles se soutiendroient? Le salut des Espagnols dépendoit de la volonté d'un prince sur l'attachement duquel ils n'avoient aucune raison de compter, & dont un ordre donné par caprice, ou un seul mot échappé dans la colere pouvoit décider irrévocablement leur perte (1).

Inquiétude & perplexité de Cortès,

Ces réflexions qui se présentoient au dernier des soldats n'échappoient pas au général. Avant de partir de Cholula il avoit appris des Espagnols de Villa-rica (2) que Qualpopoca, un des généraux Mexicains, commandant sur la frontiere, avoit assemblé une armée, dans le dessein d'attaquer quelques-unes des provinces que les Espagnols avoient engagées à secouer le joug, & qu'Escalante avoit marché au secours de ses alliés avec une partie de sa garnison; que dans un combat où les Espagnols étoient demeurés victorieux, Escalante avoit été blessé

(1) B. Diaz, chap. 94.

(2) Cortès, relat. Ramus III, 235, C.

à mort, & qu'il y avoit eu sept Espagnols tués & un autre enveloppé par les ennemis & pris vivant ; que la tête du malheureux prisonnier avoit été portée en triomphe dans différentes villes, pour faire voir aux Indiens que leurs ennemis n'étoient pas immortels, & envoyée ensuite à Mexico (1). Cortès, quoiqu'alarmé de cet avis qui lui faisoit connoître les intentions de Montézuma, avoit continué sa marche ; mais il ne fut pas plutôt dans Mexico, qu'il s'aperçut de la faute où l'avoient jetté un excès de confiance dans la valeur & la discipline de ses troupes, & le défaut de guide dans un pays inconnu, où il ne pouvoit communiquer ses idées que d'une manière très-imparfaite. Il reconnut qu'il s'étoit engagé dans une situation où il étoit aussi dangereux pour lui de rester, qu'il lui étoit difficile d'en sortir. Tenter une retraite, c'étoit s'exposer à tout perdre. Le succès de son entreprise dépendoit de l'opinion que les peuples de la nou-

1519.

(1) B. Diaz, *chap.* 93, 94. Herrera, *decad.* 2, *Lib. VIII*, *cap.* 1.

1519.

velle Espagne s'étoient formée de la force invincible des Espagnols. Au premier signe de crainte que ceux-ci laisseroient appercevoir, Montézuma, qui n'étoit retenu lui-même que par la crainte, armeroit contre eux tout son empire. Cortès étoit en même-tems persuadé qu'il n'y avoit qu'une suite non interrompue de victoires, & des succès complets & extraordinaires qui pussent le faire avouer de son souverain & couvrir les fautes & l'irrégularité de sa conduite. Toutes ces considérations lui firent sentir la nécessité de garder le poste qu'il avoit pris; & il vit que pour se tirer de l'embarras où l'avoit jetté une démarche aussi hardie, il falloit en risquer une autre plus hardie encore. Le danger étoit grand, mais les ressources de son esprit étoient plus grandes encore. Après avoir pesé la matiere avec une profonde attention, il s'arrêta à une idée aussi étrange qu'audacieuse.

Il se dé-
termine à
se rendre
maître de
Monté-
zuma.

Il imagina d'aller saisir Montézuma dans son palais & de le conduire prisonnier au quartier des Espagnols. Il espéroit qu'en se rendant maître de la personne de l'empereur, le respect

superstitieux des Mexicains pour leur monarque & leur soumission aveugle à toutes ses volontés mettoient bien-tôt entre ses mains tout le pouvoir du gouvernement, ou qu'au moins ayant en sa puissance un ôtage si sacré, lui & les siens seroient à couvert de toute violence.

Il proposa sur le champ son projet à ses officiers. Les plus timides furent épouvantés & firent des objections. Les plus éclairés & les plus hardis, persuadés que c'étoit le seul moyen qui pût les tirer du danger qui les menaçoit, l'approuverent hautement & entraînerent leurs compagnons, de manière qu'on convint d'en tenter sur le champ l'exécution. A l'heure ordinaire de la visite que Cortès faisoit tous les jours à Montézuma, il se rendit au palais, accompagné d'Alvarado, Sandoval, Lugo, Velasquès de Leon & Davila, cinq de ses principaux officiers, & de plusieurs soldats de confiance. Trente hommes choisis le suivoient sans ordre, séparés & paroissant guidés par la seule curiosité. De petites troupes furent postées de distance en distance dans toutes les rues qui condui-

E iv

1519.

Com-
ment il
exécute
ce projet.

1519.

soient du quartier des Espagnols à la cour, & le reste des Espagnols avec les Tlascalans étoient sous les armes prêts à sortir au premier signal. Cortès & sa suite furent admis sans difficulté en présence du monarque, & les Mexicains se retirèrent par respect comme ils avoient coutume de faire. Le général s'adressa alors au monarque d'un ton tout à fait différent de celui qu'il avoit pris dans les conférences précédentes. Il lui reprocha amèrement d'être l'auteur de l'attentat commis par un de ses officiers contre les Espagnols, & lui demanda une réparation publique pour la mort de quelques-uns de ses compagnons, ainsi que pour l'insulte faite au grand prince dont ils étoient les serviteurs. Montézuma confondu de cette accusation inattendue & changeant de couleur, soit qu'il fût coupable, soit qu'il ressentît vivement l'indignité avec laquelle on le traitoit, protesta de son innocence avec une grande vivacité; & pour en fournir une preuve, ordonna sur le champ qu'on allât saisir Qualpopoca & ses complices, & qu'on les conduisît à Mexico. Cortès

répliqua qu'une assurance aussi respectable que celle que lui donnoit l'empereur le persuadoit entièrement, mais qu'il falloit quelque chose de plus pour rassurer ses compagnons, qui persistoient à regarder Montézuma comme leur ennemi s'il ne leur donnoit une preuve de sa confiance & de son attachement, en quittant son palais & en venant faire sa résidence au milieu des Espagnols, où il feroit servi avec tous les égards dûs à un si grand monarque. A cette étrange proposition, Montézuma demeura muet & presque sans mouvement. Enfin ranimé par l'indignation, il répondit avec hauteur que les personnes de son rang n'étoient pas accoutumées à se rendre elles-mêmes prisonnières, & que quand même il auroit la foiblesse d'y consentir, ses sujets ne souffriroient pas qu'on fît un pareil affront à leur souverain. Cortès voulant éviter les moyens de violence s'efforça tour à tour de l'adoucir & de l'intimider. La dispute devint vive; il y avoit plus de trois heures qu'elle duroit, lorsque Velasquès de Leon, jeune homme brave & impétueux, s'écria: pour-

1519.

quoï perdre le tems en vaines paroles ! Qu'il se laisse conduire ou je lui perce le cœur. La voix menaçante dont l'Espagnol prononça ces mots & le geste terrible dont il les accompagna frapperent Montézuma de terreur. Il vit bien que les Espagnols s'étoient trop avancés pour reculer. Le danger qui le menaçoit étoit grand ; la nécessité de prendre un parti étoit pressante ; il sentit la force de ces circonstances, & s'abandonnant à sa destinée il céda à la volonté des Espagnols.

Monté-
zuma est
conduit
au quar-
tier des
Espa-
gnols.

Ses Officiers furent appelés. Il leur communiqua sa résolution. Malgré l'étonnement & la douleur dont ils étoient pénétrés, aucun d'eux n'osa faire une question à l'empereur. Ils le conduisirent en silence & baignés de larmes au quartier des Espagnols. A peine fut-on dans la ville que les étrangers emmenoièrent l'empereur, que le peuple s'abandonnant à tous les transports de la douleur & de la rage, menaça d'exterminer sur le champ les Espagnols pour les punir de leur audace impie. Mais lorsqu'ils virent Montézuma paroître avec l'air de la gaité sur le visage, & leur faire signe

de la main en leur déclarant que c'étoit de son propre choix qu'il alloit résider pour quelque tems au milieu de ses amis, le tumulte s'appaisa; la multitude, accoutumée à respecter les moindres signes de la volonté de son souverain, se dispersa tranquillement (1).

Ce fut ainsi qu'un monarque puissant se vit, au milieu de sa capitale, en plein jour, saisi par une poignée d'étrangers, & emmené prisonnier, sans résistance & sans combat. L'histoire ne présente rien qu'on puisse comparer à cet événement, soit pour la témérité de l'entreprise, soit pour le succès de l'exécution; & si toutes les circonstances de ce fait extraordinaire n'étoient pas constatées par les témoignages les plus authentiques, elles paroîtroient si extravagantes & si incroyables qu'on n'y trouveroit pas même le degré de vraisemblance nécessaire pour les admettre dans un roman.

(1) B. Diaz, *chap. 95. Gomera, Cron. cap. 83. Cortès, relat. Ramus III, pag. 235, 236. Herrera, decad. 2, Lib. VIII. cap. 2, 3.*

1519. Montézuma fut reçu dans le quartier des Espagnols, avec toutes les marques de respect qu'avoit promises Cortès. Ses domestiques vinrent l'y servir à la manière accoutumée. Ses principaux officiers eurent un libre accès auprès de sa personne, & il exerça toutes les fonctions du gouvernement comme s'il eût été en parfaite liberté. Les Espagnols le gardoient cependant avec toute la vigilance que méritoit un prisonnier de cette importance (1), en s'efforçant d'ailleurs d'adoucir l'amertume de sa situation par toutes les marques extérieures de respect & d'attachement; mais le moment de l'humiliation & de la douleur n'est jamais bien loin d'un prince captif. Qualpopoca, son fils & cinq des principaux qui servoient sous lui, furent amenés dans la capitale en conséquence des ordres donnés par l'empereur. Montézuma les livra à Cortès, afin qu'il pût constater leur crime & en prononcer la punition. Ils furent jugés par un conseil de guerre Espagnol, & quoiqu'ils

Ensuite
 exposé à
 de cruel-
 les insultes.

(1) Voyez la NOTE XIV.

n'eussent fait que remplir le devoir de fideles sujets & de braves gens, en obéissant aux ordres de leur légitime souverain & en combattant les ennemis de la patrie, ils furent condamnés à être brûlés vifs. L'exécution de pareils actes de cruauté est rarement suspendue. Les malheureuses victimes furent envoyées sur le champ au supplice. On forma leur bûcher de toutes les armes amassées dans les arsenaux du roi pour la défense publique. Un peuple innombrable vit avec un muet étonnement la double insulte faite à la majesté de son empire; un de ses généraux livré aux flammes par une autorité étrangère pour avoir rempli son devoir envers son souverain, & le même feu consumer à ses yeux les armes assemblées par la prévoyance de ses ancêtres pour la défense publique.

Mais une insulte plus cruelle encore étoit réservée au malheureux Montézuma. Convaincu que Qualpopoca n'eût jamais osé attaquer Escalante s'il n'en avoit eu l'ordre de son maître, Cortès ne fut pas satisfait de la vengeance qu'il venoit de tirer de celui

1519.

qui avoit été l'instrument du crime & n'en voulut pas laisser le premier auteur impuni. Un moment avant d'envoyer Qualpopoca au supplice, il entra dans l'appartement de Montézuma, suivi de quelques officiers & d'un soldat qui portoit des fers, & s'approchant du monarque avec un air sévère, il lui dit que les criminels qui alloient subir leur supplice l'avoient accusé d'être le premier auteur de leur attentat, qu'il étoit nécessaire qu'il expiât sa faute, & sans attendre de réplique il ordonna au soldat de mettre l'empereur aux fers. L'ordre fut exécuté sur le champ. Le monarque nourri dans l'idée que sa personne étoit inviolable & sacrée, & considérant cette profanation comme un avant-coureur de sa mort prochaine, exhala sa douleur en plaintes & en gémissemens. Ses courtisans, muets d'horreur, tombèrent à ses pieds, les baignèrent de larmes, & soutenant ses fers, s'efforçoient avec une tendresse respectueuse d'en rendre le poids plus léger. Leur douleur & leur désespoir ne se calmerent que lorsque Cortès, revenu de l'exécu-

tion de Qualpopoca avec une contenance satisfaite, ordonna qu'on ôtât les fers à Montézuma. Ce prince qui d'abord avoit montré une foiblesse indigne d'un homme, se livra sur le champ à une joie indécente, & passa sans intervalle de l'excès du désespoir aux transports de la reconnoissance & de la tendresse envers ses libérateurs.

Ces faits, tels qu'ils sont racontés par les historiens Espagnols eux-mêmes, s'accordent peu sans doute avec les qualités qui distinguent Cortès dans d'autres parties de sa conduite. Exercer un droit qui ne peut appartenir à un étranger, lequel ne se donnoit lui-même que comme l'envoyé d'un souverain étranger; infliger une peine capitale & un supplice cruel à des hommes dont la conduite méritoit son estime, est une atrocité sans exemple: mettre aux fers le monarque d'un grand royaume, & après lui avoir fait essuyer un traitement si ignominieux lui rendre la liberté, c'est faire du pouvoir l'abus le plus étrange.

On n'explique cette conduite qu'en disant que Cortès, enivré de ses succès & présumant tout de l'ascendant

1519.

Raisons
de la con-
duite de
Cortès.

1519.

qu'il avoit pris sur les Mexicains , ne trouvoit rien de trop hardi à entreprendre ni de trop dangereux à exécuter. Mais à voir la chose d'un certain côté , ses procédés , quoique contraires à la justice & à l'humanité, peuvent avoir été dictés par la même politique artificieuse que le général semble avoir constamment suivie. Aux yeux des Mexicains les Espagnols avoient paru des êtres au-dessus de l'homme. Il étoit de la plus grande importance pour Cortès de nourrir cette erreur & de maintenir le respect qui en étoit la suite. Cortès vouloit persuader aux Indiens que le meurtre d'un Espagnol étoit le plus grand des crimes , & rien ne lui paroissoit plus propre à établir cette opinion , que de condamner à une mort cruelle les premiers Mexicains qui avoient osé le commettre & d'obliger leur souverain lui-même à se soumettre à une punition honteuse pour expier la part qu'il avoit eue au crime de ses sujets (1).

Augmen-
tation du
pouvoir
de Cortès.

La rigueur avec laquelle Cortès

(1) Voyez la NOTE XV.

traita les malheureux Mexicains qui avoient osé porter leurs mains sur les Espagnols, paroît avoir produit l'effet qu'en attendoit Cortès. Montézuma demeura abattu & soumis. Durant six mois que Cortès passa à Mexico, le monarque continua de rester dans le quartier des Espagnols, avec l'apparence de la tranquillité & de la satisfaction, comme si ce séjour eût été de son choix. Ses ministres & ses domestiques le servoient à leur maniere accoutumée. Il prenoit connoissance de toutes les affaires. Tous les ordres se donnoient en son nom. L'aspect du gouvernement paroissoit le même, & comme toutes les formes anciennes subsistoient, la nation qui ne s'apercevoit d'aucun changement continuoit d'obéir au monarque avec la même soumission & le même respect. Les Espagnols avoient inspiré à Montézuma & à ses sujets tant de crainte ou de respect qu'il ne se fit pas une seule tentative pour délivrer le souverain de sa prison; Cortès même se confiant sur l'ascendant qu'il avoit pris permettoit à Montézuma non-seulement d'aller aux temples, mais

E
xicains, ne
di à entre-
eux à exé-
e d'un cer-
, quoique
l'humanité,
ar la même
le général
suivie. Aux
Espagnols
- dessus de
plus grande
s de nourrir
ir le respect
rtès vouloit
e le meurtre
us grand des
roissoit plus
pinion, que
rt cruelle les
avoient osé
r leur souve-
mettre à une
expier la part
e de ses su-
uelle Cortès

1520.

même de chasser au-delà des lacs , accompagné d'une garde de quelques Espagnols , qui suffisoient pour en imposer à la multitude & s'assurer du roi prisonnier (1).

Ainsi Cortès s'étant rendu maître de la personne de Montézuma , son heureuse témérité valut tout d'un coup aux Espagnols une autorité plus étendue dans l'empire du Mexique , qu'il ne leur eût été possible de l'acquérir avec beaucoup de tems à force ouverte ; & ils exercèrent , sous le nom de l'empereur , un pouvoir bien plus absolu que celui dont ils auroient pu faire usage en leur propre nom. Les moyens employés par les nations civilisées pour soumettre celles qui le sont moins , ont été à peu près les mêmes dans tous les tems. Le système de cacher une usurpation en empruntant le nom des souverains naturels d'un pays , d'employer les magistrats & les formes établies pour introduire une domination nouvelle , artifices que nous regardons volontiers comme

(1) Cortès , *relat.* pag. 236. E. Diaz , *chap.* 97, 98, 99.

des inventions subtiles de la politique moderne ; ce systême , dis-je , est bien plus ancien qu'on ne pense , & a été mis en usage avec succès dans l'Occident long-tems avant qu'il ait été pratiqué en Orient.

1520.

Cortès mit à profit tous les avantages que lui donnoit le pouvoir qu'il avoit obtenu par les moyens qu'on vient d'exposer. Il choisit quelques Espagnols propres à cette commission , & les chargea de visiter différentes parties de l'empire , accompagnés de Mexicains qu'avoit nommés l'empereur pour leur servir en même-tems de guides & de défenseurs. Ils parcoururent un grand nombre de provinces , en examinerent le sol & les productions , observerent avec plus de soin les districts qui pouvoient fournir de l'or & de l'argent , reconnurent différens endroits propres à recevoir des colonies de leur nation , & s'efforcèrent de préparer les esprits à recevoir le joug de l'Espagne , tandis que Cortès , au nom & par l'autorité de Montézuma , ôtoit les emplois aux principaux officiers de l'empire , dont les talens &

Usage
qu'il en
fait.

1520.

l'esprit d'indépendance lui faisoient craindre quelque résistance à ses volontés, & mettoit à leur place des hommes plus ineptes ou plus disposés à la soumission.

Une autre précaution lui étoit encore nécessaire pour son entière sûreté. Il falloit qu'il fût maître des lacs pour assurer sa retraite dans le cas où les Mexicains, soit par impatience du joug, soit simplement par légèreté, prendroient les armes contre lui & romproient les ponts, les chaufées. Son adresse ou la facilité de Montézuma le mit en état d'exécuter ce dessein. En entretenant souvent son prisonnier de la marine Européenne & de l'art merveilleux de la navigation, il excita sa curiosité & lui fit desirer de voir ces palais mouvans qui sans le secours des rames marchent & se dirigent sur les eaux. Pour cet effet, Cortès lui persuada d'envoyer chercher une partie des agrêts de la flotte déposés à la Vera-cruz, & de faire couper & préparer des bois. Les charpentiers Espagnols en eurent bientôt construit deux brigantins qui furent pour Montézuma un frivole

amusement, & pour Cortès une res-
source assurée s'il étoit obligé de se
retirer. 1520.

Enhardi par tant de preuves de la
soumission servile du monarque à
toutes ses volontés, Cortès osa le
mettre à une épreuve encore plus
forte. Il pressa Montézuma de se re-
connoître vassal du roi de Castille,
tenant sa couronne de lui, & de lui
payer un tribut annuel. Montézuma
se soumit encore à ce sacrifice, le
plus humiliant qu'on pût exiger d'un
souverain absolu. Les grands de l'em-
pire furent appelés. Montézuma dans
une harangue leur rappella les tradi-
tions & les prophéties qui annon-
çoient depuis long-tems l'arrivée d'un
peuple de la même race qu'eux, &
qui devoit prendre possession du pou-
voir suprême ; il leur déclara qu'il
croyoit que les Espagnols étoient ce
peuple, qu'il reconnoissoit les droits
de leur souverain sur l'empire du
Mexique, qu'il vouloit mettre sa
couronne à ses pieds & être désormais
son tributaire. En prononçant son dis-
cours, le malheureux prince laissa
voir combien il étoit douloureux.

1520.

ment affecté du sacrifice qu'on l'obligeoit de faire. Les soupîrs & les larmes lui couperent souvent la parole. Malgré l'abattement de son esprit & de son courage, il conservoit encore assez du sentiment de sa dignité pour éprouver les angoisses qui déchirent le cœur d'un souverain forcé de se dépouiller du pouvoir suprême. Aux premiers mots qui firent connoître sa résolution, l'assemblée fut frappée d'un muet étonnement, & bientôt après il s'éleva un murmure confus qui exprimoit à la fois la douleur & l'indignation. Les Mexicains parurent vouloir se porter à quelque mouvement de violence. Cortès le prévint à propos, en déclarant que les intentions de son maître n'étoient point de priver Montézuma de sa couronne, ni d'apporter aucune innovation dans la constitution & les loix de l'empire. Cette assurance, soutenue de la crainte qu'inspiroient les Espagnols & de l'exemple de soumission que donnoit l'empereur lui-même, arracha à l'assemblée un consentement forcé (1). Cet acte de foi

(1) Voyez la NOTE XVI.

& h
pag
sole
de p
M
Cor
fiqu
ses s
aussi
butio
tout
tairen
avoie
diver
l'arge
des bi
espec
étoien
monte
pesos
avec
tage.
mit à
(1)
101. G
2, Lib
(2)
valant
notre

& hommage envers la couronne d'Espagne fut accompagné de toutes les solennités qu'il plut aux Espagnols de prescrire (1).

1520.

Montézuma, sur la demande de Cortès, y joignit un présent magnifique pour son nouveau suzerain; & ses sujets, à son exemple, fournirent aussi très-libéralement à une contribution. Les Espagnols rassemblèrent tout ce que leur avoit donné volontairement Montézuma & tout ce qu'ils avoient extorqué des Mexicains sous divers prétextes. On fondit l'or & l'argent, & ces métaux, sans parler des bijoux & ornemens de diverses especes qu'on conserva tels qu'ils étoient pour la beauté du travail, monterent ensemble à six cens mille pesos (2). Les soldats attendoient avec impatience qu'on en fît le partage. Cortès voulut les satisfaire. On mit à part un cinquieme comme le

Trésors
amassés
par les
Espa-
gnols.

(1) Cortès, *relat.* 238. B. Diaz, *chap.* 101. Gomera, *Cron. cap.* 92. Herrera, *decad.* 2, *Lib. X. cap.* 4.

(2) Environ 2,500,000 livres, le pesos valant à peu près 4 liv. & quelques sous de notre monnoie.

1520.

droit du roi d'Espagne ; un autre cinquieme fut réservé à Cortès comme commandant en chef. On reprit encore sur la masse les sommes avancées par Velasquès , Cortès & quelques autres officiers , pour les frais de l'armement. Le reste fut partagé entre les troupes , y compris la garnison de la Vera-Cruz , tant officiers que soldats , en proportion de leur rang. Après tant de déductions , la part de chaque soldat ne passa pas cent pesos. Cette somme étoit si fort au-dessous de leurs espérances que quelques soldats la refuserent avec dédain ; d'autres murmurerent si hautement qu'il fallut , pour les apaiser , que Cortès joignît l'adresse à des libéralités considérables. Ces plaintes n'étoient pas tout à fait sans fondement : la couronne n'ayant point contribué aux frais de l'armement , les soldats voyoient avec peine qu'on lui abandonnoit une partie si considérable des trésors qu'ils avoient achetés par leurs travaux & leur sang. La part du général , eu égard aux idées qu'on se faisoit de la richesse dans le seizieme siecle , étoit

une

une somme énorme. Quelques - uns des favoris de Cortès s'étoient secrètement approprié différens bijoux d'or qui ne payerent pas le quint du roi & ne furent point mis dans la masse commune. Il faut croire pourtant que les objets qui avoient été détournés n'étoient pas d'une grande valeur ; car dans ces circonstances l'intérêt de Cortès étoit que la portion du roi fût très-considérable.

La somme amassée par les Espagnols ne répond point aux idées qu'on se faisoit communément des richesses du Mexique , d'après les descriptions que les historiens nous ont laissées de son ancienne splendeur & d'après les produits actuels de ses mines. Mais il faut considérer que parmi les anciens Mexicains , l'or & l'argent n'étoient pas la mesure de la valeur des autres marchandises , & que cette circonstance n'influant pas sur leur prix ils n'étoient recherchés que comme ornemens ou bijoux. Ils étoient consacrés aux dieux dans les temples , ou employés comme des marques de distinction par les princes & les personnes du plus haut rang. La destruc-

Raisons pour lesquelles les Espagnols ne trouvent au Mexique qu'une si petite quantité d'or.

1520.

tion que souffroient l'or & l'argent par l'usage , étant peu considérable , la demande n'en étoit pas assez grande pour exciter l'industrie des Mexicains à en augmenter la quantité par le travail des mines dont leur pays abonde , & cet art leur étoit entièrement inconnu. Tout ce qu'ils possédoient d'or étoit ramassé dans le lit des rivières , ou natif & recueilli dans l'état où la mine le donne (1). Le plus grand effort de leur industrie dans la recherche de ce métal étoit de laver les terres détachées des montagnes par les torrens , pour en séparer les grains d'or ; & même cette opération si simple étoit exécutée très-maladroitement , selon le rapport des Espagnols envoyés par Cortès pour examiner l'état des provinces où l'on pouvoit espérer de trouver des mines (2). Par l'effet de ces différentes causes , la masse d'or existante alors au Mexique ne devoit pas être fort grande. La quantité d'argent étoit encore moindre ; parce qu'on trouve

(1) Cortès , *relat.* pag. 236. F. B. Diaz , *chap.* 102 , 103. Gomera Cron. *chap.* 90.

(2) B. Diaz , *chap.* 103.

rarement ce métal dans un état de pureté, & que les Indiens n'avoient pas encore assez d'industrie pour suivre les procédés nécessaires pour l'extraire de sa mine & le purifier (1). Ainsi quoique les Espagnols eussent mis en usage tout leur pouvoir & se fussent abandonnés à toute leur avidité pour satisfaire la plus forte de leurs passions, la soif de l'or, & que Montézuma eût épuisé ses trésors pour la raffiner, le produit de ces deux sources, qui formoient la plus grande partie des métaux précieux de l'empire, ne monta pas au-delà de ce que nous avons dit plus haut (2).

Mais quelque facile que se fût montré Montézuma pour tout ce que Cortès avoit exigé de lui, il fut inflexible sur un point. En vain le général le pressa avec tout le zèle importun d'un missionnaire, de renoncer à ses faux dieux & d'embrasser la foi chrétienne, il rejeta la proposition avec horreur. La superstition étoit profondément gravée dans l'esprit des

Monté-
zuma
montre
une résis-
tance in-
vincible
au sujet
de la re-
ligion.

6. F. B. Diaz,
on, chap. 90.

(1) Herrera, *decad.* 1, *Lib.* IX, *cap.* 4.

(2) Voyez la NOTE XVII.

1520.

Mexicains , parce qu'elle y étoit établie sur un système complet & régulier , & tandis que les peuples grossiers des autres parties de l'Amérique renonçoient aisément à un petit nombre de notions & de cérémonies religieuses , trop peu fixes pour mériter le nom de religion nationale , les Mexicains restoient obstinément attachés à leur culte , quelque barbare qu'il fût , parce qu'il étoit accompagné d'une solemnité , & pratiqué avec une régularité qui le rendoient respectable à leurs yeux. Cortès voyant tous ses efforts inutiles pour ébranler la fermeté de Montezuma , fut si furieux de cette obstination , que dans un transport de zèle il se mit à la tête de ses soldats pour aller renverser les idoles dans le grand temple de Mexico. Mais les prêtres prenant les armes & le peuple accourant en foule pour défendre leurs autels , le général modéra enfin son ardeur & il se déterminà à renoncer à cette entreprise téméraire , après avoir ôté seulement une idole de sa niche & y avoir placé une image de la vierge Marie (1).

(1) Voyez la NOTE XVIII.

Dès ce moment, les Mexicains qui avoient souffert l'emprisonnement de leur souverain & les exactions de ces étrangers presque sans résistance, commencerent à méditer les moyens de chasser ou d'exterminer les Espagnols & se crurent obligés de venger leurs divinités insultées. Les prêtres & les principaux Mexicains eurent de fréquens entretiens avec Montézuma sur ce sujet. Mais ce prince pouvant être lui-même victime d'une entreprise violente, tentée contre les Espagnols tant qu'il seroit en leur pouvoir, voulut essayer d'abord des moyens plus doux. Il fit appeller Cortès & lui dit que les vues que les Espagnols s'étoient proposées en venant au Mexique, députés par leur souverain, étant entièrement remplies, c'étoit la volonté des dieux & le desir des peuples qu'ils quittassent sur le champ le pays, qu'il le prioit de se préparer à partir, sans quoi il craignoit tout pour eux de la part de la nation. Cette proposition & le ton déterminé dont elle fut faite ne permirent pas à Cortès de douter qu'elle ne fût le résultat de quelque grand

1520.

Projet

des Mexicains pour exterminer les Espagnols.

1520.

projet concerté entre Montézuma & ses sujets. Il comprit sur le champ qu'il seroit plus avantageux de paroître céder au desir du Monarque, que de tenter mal-à-propos de le combattre. Il répondit sans hésiter & sans se troubler qu'il s'étoit déjà occupé de son retour ; mais que comme il avoit détruit les vaisseaux dans lesquels il étoit arrivé , il lui falloit du tems pour en construire d'autres. On trouva la réponse raisonnable. L'empereur envoya à la Vera-cruz des ouvriers Mexicains pour couper des bois sous la direction de quelques charpentiers Espagnols & Cortès se flatta que dans cet intervalle il pourroit trouver des moyens de détourner le danger ou de recevoir des renforts qui le mettroient en état de le braver.

Inquiétude
des &
danger
de Cortès.

Près de neuf mois s'étoient écoulés depuis que Porto - Carrero & Montejo avoient fait voile pour l'Espagne, chargés de ses dépêches & de ses présens. Il attendoit tous les jours leur retour , & par eux la confirmation de son autorité des mains du roi. Sans cela son état demeueroit incertain & précaire ; & après avoir exécuté tant

de grandes choses , sa destinée pou-
voit être de se voir donner les
noms de rébelle & de traître , & d'en
subir le châtement. Quelqu'étendus &
rapides qu'eussent été ses progrès , il
ne pouvoit pas espérer d'achever la
conquête d'un grand empire avec le
peu de troupes qui lui restoit , réduit
à un bien petit nombre par les tra-
vaux & les maladies , ni de recevoir
aucun renfort des établissemens Es-
pagnols des isles , sans avoir préala-
blement obtenu du roi l'approbation
de tout ce qu'il avoit fait jusques-là.

Tandis qu'il étoit dans cette cruelle
situation , inquiet sur le passé , in-
certain sur l'avenir , & que ses craintes
s'augmentoient encore par la dernière
déclaration de Montézuma , la nou-
velle arriva à Mexico que quelques
vaisseaux paroissoient sur la côte.
Cortès se flatta sur le champ que
Porto-Carrero étoit de retour d'Es-
pagne & que ses vœux étoient enfin
remplis. Il fit part de ces heureuses
nouvelles à ses compagnons qui les
reçurent avec transport. Mais leur joie
ne fut pas longue. Un courier de San-
doval qui avoit succédé à Escalante

Arrivée
d'un
nouvel
arme-
ment Es-
pagnol
au Mexi-
que.

1520.

dans son commandement si la Veracruz, vint instruire Gortès que l'armement avoit été fait par Velasquès gouverneur de Cuba, & qu'au lieu de lui apporter les secours qu'il attendoit, il étoit destiné contre lui-même.

Envoyé
par Ve-
lasquès.

Les motifs qui portoient Velasquès à ce parti violent étoient évidens. Dès l'instant du départ de Cortès le gouverneur de Cuba avoit pu soupçonner en lui le projet de secouer toute dépendance. Ses soupçons se fortifièrent lorsqu'il vit qu'on ne lui rendoit aucun compte des opérations, & ils se changèrent en conviction par l'indiscrétion des officiers envoyés par Cortès à la cour d'Espagne. Porto-Carrero & Montejo, par des motifs que les historiens contemporains ne nous font pas assez clairement connoître, avoient touché à l'isle de Cuba contre les ordres positifs de leur général (1). Velasquès apprit d'eux que Cortès & ses compagnons, après

(1) B. Diaz, *chap.* 54, 55. Herrera, *decad.* 2, *Lib.* V, *cap.* 14. Gomera, *Cron.* *cap.* 96.

avoir renoncé formellement à toute liaison avec lui , avoient établi une colonie indépendante dans la nouvelle Espagne & qu'ils demandoient au roi une confirmation de tout ce qu'ils avoient fait. Ils l'instruisirent aussi de la richesse du pays , des magnifiques présens que Cortès avoit reçus & des espérances que ce général avoit encore d'étendre & d'affermir son pouvoir dans ces nouvelles contrées.

Toutes les passions qui peuvent agiter un esprit ambitieux , la honte d'avoir été si grossièrement trompé , l'indignation d'avoir été trahi par un homme qu'il avoit lui-même choisi & en qui il avoit placé sa confiance , la douleur d'avoir employé une partie de sa fortune à l'agrandissement d'un ennemi , & le désespoir de trouver jamais une si belle occasion d'établir sa fortune & d'étendre son autorité , tous ces motifs réunis excitoient le gouverneur à faire les plus grands efforts pour tirer une vengeance éclatante de son ennemi & pour enlever à la fois à Cortès ses conquêtes & l'autorité qu'il avoit usurpée. Il ne

la Vera-
que l'ar-
Velasques
qu'au lieu
qu'il at-
ontre lui-

nt Velas-
oient évi-
rt de Cor-
a avoit pu
de secouer
oupçons se
n'on ne lui
opérations,
viction par
rs envoyés
pagne. Por-
par des mo-
temporaires
ement con-
l'île de Cu-
tifs de leur
pprit d'eux
mons , après

55. Herrera ;
Comera , Croa,

1520.

manquoit pas de raisons plausibles pour justifier cette tentative. Le compte qu'il avoit fait passer en Espagne du voyage de Grijalva avoit été reçu très-favorablement. Sur les échantillons qu'il avoit envoyés des productions & des richesses de la nouvelle Espagne, on avoit conçu à la cour une haute idée de cette contrée. Velasquès avoit été autorisé à en poursuivre la découverte & en avoit été fait gouverneur sa vie durant, avec des pouvoirs & des privilèges plus étendus que ceux qu'on avoit accordés à aucun aventurier depuis Colomb (1). Fier de ces marques d'une faveur distinguée, & autorisé à regarder Cortès non-seulement comme empiétant sur son gouvernement, mais comme rébelle aux ordres du roi, il se détermina à venger par la force des armes les droits & l'autorité de son souverain (2). Il pressa les préparatifs de son expédition avec l'ardeur qu'on pouvoit attendre des passions violentes dont il étoit animé,

Sous le
commandement
de Nar-
vaès.

(1) Herrera, *decad. 2, Lib. III, cap. 11,*

(2) Voyez la NOTE XIX.

& en peu de tems il mit sur pied un armement consistant en dix-huit vaisseaux, quatre-vingt hommes de cavalerie, huit cens hommes d'infanterie dont quatre-vingt mousquetaires, cent vingt albalétriers & douze pieces de canon. Velasquès avoit déjà éprouvé le danger de confier à un autre l'expédition qu'il auroit dû conduire lui-même; mais cette expérience ne l'avoit pas rendu plus entreprenant. Il donna le commandement de ce corps formidable, qui dans l'enfance de l'établissement des Espagnols en Amérique méritoit le nom d'armée, à Pamphilo de Naryaès, avec ordre de se saisir de Cortès & de ses principaux officiers, de les lui envoyer prisonniers & d'achever ensuite en son nom la découverte & la conquête du pays.

Après un voyage heureux, Naryaès débarqua ses troupes sans opposition près de Saint-Jean d'Ulloa. Trois soldats envoyés à la recherche des mines de ce district le joignirent. Non-seulement ils lui firent connoître la situation de Cortès; mais comme ils avoient fait quelques progrès dans la connoissance de la langue Mexi-

1520.

Con-
duite de
Naryaès.
Avril.

usibles
e com-
Espagne
été reçu
échan-
es pro-
la nou-
çu à la
contrée.
isé à en
en avoit
durant,
privileges
on avoit
er depuis
marques
autorisé à
ment com-
ernement,
ordres du
nger par la
& l'auto-
Il pressa les
ition avec
attendre des
étoit animé,

1520.

caine , il trouva en eux des interprètes qui le mirent en état d'avoir quelque communication avec les naturels du pays. Il est vrai que selon l'artifice bas & grossier des déserteurs, ceux-ci chercherent plutôt à flatter Narvaès par des espérances agréables qu'à lui dire l'exacte vérité. Ils lui représenterent la situation de Cortès si désespérée & le mécontentement de ses troupes si général , que la présomption naturelle de Narvaès en prit une nouvelle force. Sa premiere opération auroit dû cependant lui inspirer quelque défiance sur les relations de ses espions ; car ayant envoyé sommer le gouverneur de la Vera-cruz de se rendre , Guevara, ecclésiastique chargé de cette commission , s'en acquitta avec une telle insolence que Sandoval, homme de courage & très-attaché à Cortès , loin d'obéir , se saisit de lui & de ceux qui l'accompagnoient , & les envoya prisonniers & enchainés à Mexico.

Cortès les reçut non pas en ennemis, mais en amis , & condamnant la sévérité de Sandoval , les remit sur le champ en liberté. Cet acte de

clémence placé à propos & accompagné de caresses & de présens , lui gagna leur confiance , & il en obtint des instructions sur les forces & les projets de Narvaès , d'après lesquelles il conçut toute l'étendue du danger qui le menaçoit. Ce n'étoient plus des Indiens demi-nuds qu'il avoit à combattre , mais une armée qui ne le cédoit à la sienne ni en courage ni en discipline , & qui l'emportoit de beaucoup par le nombre , agissant au nom & par l'autorité du monarque & commandée par un officier d'une bravoure reconnue. Il avoit appris que Narvaès , plus occupé de seconder le ressentiment de Velasquès que jaloux de maintenir la gloire du nom Espagnol & l'intérêt même de sa patrie dans son commerce avec les Indiens , l'avoit représenté lui & ses compagnons comme des proscrits , coupables de révolte envers leur propre souverain & d'injustice envers les Mexicains , envahissant leur pays : Narvaès avoit ajouté que son unique objet étoit de punir leurs oppresseurs & de délivrer le Mexique de leur tyrannie. Cortès vit bientôt que Mon-

1520.

tézuma avoit reçu toutes ces impressions défavorables ; il fut que Narvaès avoit trouvé le moyen de faire assujer l'empereur que la conduite des Espagnols qui le retenoient prisonnier étoit désaprouvée du roi son maître , & qu'il étoit chargé de lui rendre , non-seulement sa liberté , mais encore son ancienne autorité & toute son indépendance. Les provinces espérant dès - lors de pouvoir secouer bientôt le joug de ces étrangers , commencerent à se révolter ouvertement contre Cortès & à regarder Narvaès comme ayant & le pouvoir & la volonté de les arracher à l'oppression. Montézuma lui-même entretenoit une correspondance secrète avec le nouveau commandant , & sembloit avoir recours à lui & le regarder comme supérieur en pouvoir & en dignité aux Espagnols , qu'il avoit jusques-là respectés comme les premiers des hommes (1).

Corrès
délibère
sur la
conduite
qu'il doit
tenir.

Tels étoient l'embarras & le danger où se trouvoit Cortès. Il est impossible d'imaginer une situation qui

(1) Voyez la NOTE XX.

p
ra
da
pr
M
pa
les
hon
fon
déj
la f
cetr
qu'i
don
bert
au-c
tout
& d
des
reco
naire
au li
acco
haut
cour
Cort
mon
Aprè
féren

pût mettre son habileté & son courage à une épreuve plus critique, & dans laquelle il fût plus difficile de prendre un parti. S'il attendoit à Mexico l'arrivée de Narvaès sa perte paroïssoit inévitable ; car tandis que les Espagnols le presseroient du dehors, les habitans, que malgré toute son autorité & tous ses soins il avoit déjà beaucoup de peine à retenir dans la soumission, feroient avec ardeur cette occasion de se venger de tout ce qu'il leur avoit fait souffrir. S'il abandonnoit la capitale en rendant la liberté au monarque captif & en allant au-devant de l'ennemi, il perdoit tout à la fois le fruit de ses travaux & de ses victoires, & renonçoit à des avantages qu'il ne pourroit plus recouvrer sans des efforts extraordinaires & des dangers infinis. Enfin, si au lieu de combattre, il tentoit un accommodement avec Narvaès, la hauteur naturelle de cet officier, encouragée par la démarche même de Cortès, seroit un obstacle insurmontable au succès de sa négociation. Après avoir pesé & comparé ces différens projets avec la plus grande

1520.

attention, Cortès s'arrêta à celui dont l'exécution étoit plus difficile , mais qui devoit être le plus avantageux à sa patrie s'il étoit suivi du succès : il s'arma de la résolution & de l'intrépidité nécessaires dans les situations qui ne laissent qu'un seul objet d'espérance ; & il se détermina à faire un dernier & courageux effort en risquant de combattre , malgré tous ses désavantages ; plutôt que de sacrifier ses conquêtes & les intérêts de l'Espagne dans le Mexique.

Il négocia
secretement
avec les
soldats
de Narvaës.

Quoique Cortès prévît bien qu'il en faudroit toujours venir à décider ses différens avec Narvaës par le sort des armes, il pensa qu'il seroit non-seulement indécent mais criminel d'attaquer ses compatriotes sans avoir auparavant tenté la voie de la négociation. Il employa pour cela son aumônier Olmedo , que son caractère rendoit très-propre à cet emploi & qui avoit d'ailleurs l'adresse & la prudence nécessaires pour bien conduire les intrigues secretes que Cortès avoit le projet de se ménager parmi les troupes de Narvaës , & dans lesquelles il mettoit sa plus grande confiance.

Na
pr
lui
bea
de
qui
vo
plu
avo
leur
anci
tres
com
d'au
don
idée
faire
leurs
à for
dès-
décl
avec
bien
vint
quer
port
renv
Espa
enco

Narvaès rejetta avec dédain toutes les propositions d'accommodement que lui fit Olmedo , & ce ne fut qu'avec beaucoup de peine qu'on l'empêcha de maltraiter cet ecclésiastique & ceux qui l'accompagnoient ; mais les envoyés de Cortès trouverent un accès plus favorable parmi les troupes. Ils avoient apporté diverses lettres de leur chef & de ses officiers à leurs anciens amis & compagnons. Les lettres étoient accompagnées de présens, comme d'anneaux , de chaînes d'or & d'autres bijoux précieux , propres à donner à ces aventuriers de grandes idées de la richesse de Cortès , & leur faire envier le bonheur de ceux de leurs compatriotes qui étoient engagés à son service. Quelques-uns espérant dès-lors une part dans ces trésors, se déclarerent pour un accommodement avec Cortès. D'autres , par amour du bien public , vouloient qu'on prévînt une guerre civile qui ne manqueroit pas , quelque parti qui l'emportât , d'ébranler , & peut-être de renverser entierement la puissance des Espagnols dans un pays où elle étoit encore si imparfaitement établie. Nar-

1520.

vaës ne daigna écouter aucun de ces avis & déclara par un acte public Cortès & ses compagnons rebelles & ennemis de leur pays. Il est probable que Cortès, connoissant l'arrogance de Narvaës, s'attendoit à cette réponse. Après avoir donné une preuve de ses dispositions pour la paix, & justifié ainsi la nécessité où il seroit de recourir à d'autres moyens, il se déterminâ à marcher contre un ennemi qu'il avoit inutilement tenté de fléchir.

Il mar-
che con-
tre lui.
Mai.

Il laissa en partant cent cinquante hommes dans la capitale sous le commandement de Pedro d'Alvarado, officier d'un grand courage, & pour lequel les Mexicains mêmes avoient conçu beaucoup de respect. C'est à cette foible garnison qu'il confia la garde d'une grande ville, de tous les trésors qu'il avoit amassés, & ce qui étoit plus important encore, du monarque prisonnier. Il employa toute son adresse à cacher à Montézuma la véritable cause de son départ. Il s'efforça de lui persuader que les étrangers nouvellement arrivés étoient ses amis, sujets du même souverain,

& qu'après une courte entrevue ils partiroient tous ensemble pour retourner dans leur patrie. Montézuma ne pouvant ni pénétrer les desseins des Espagnols , ni concilier ce qu'on lui disoit avec les déclarations de Narvaès , craignant d'ailleurs de laisser voir aucune marque de soupçon ou de défiance à l'égard de Cortès , lui promit de rester tranquille au milieu des Espagnols & d'avoir pour Alvarado la même amitié qu'il avoit pour Cortès lui-même. Le général paroissant se confier à cette promesse, mais comptant bien plus encore sur les ordres qu'il laissoit à Alvarado de garder son prisonnier avec la plus grande vigilance , partit de Mexico.

Ses troupes après leur jonction avec Sandoval & la garnison de la Veracruz , ne formoient pas ensemble plus de deux cens cinquante hommes. Comme il mettoit sa principale confiance dans la célérité de ses mouvemens , il n'avoit pris avec lui que fort peu de bagage & d'artillerie ; mais il craignoit beaucoup la cavalerie de l'ennemi , il s'étoit précautionné contre ce désavantage avec la sagacité d'un

 1520.

Nombre
de ses
troupes.

1520.

grand homme de guerre. Il avoit observé que les Indiens de la province de Chinantla se servoient de piques très-longues & très-fortes. Il donna à ses soldats cette arme , la meilleure qu'on pût employer contre la cavalerie , & les accoutuma à se tenir ferrés pour en faire l'usage le plus avantageux.

Il continue de négocier & de s'avancer.

Avec son petit corps , Cortès s'avança vers Zempoalla dont Narvaès s'étoit emparé. Pendant sa marche il réitéra ses propositions d'accommodement ; mais Narvaès exigeant que Cortès & ses compagnons le reconnussent sur le champ comme gouverneur de la nouvelle Espagne , en vertu des pouvoirs qu'il tenoit de Velasquès , & Cortès refusant de se soumettre à toute autorité qui ne seroit pas émanée immédiatement du roi d'Espagne (devenu empereur), sous la protection duquel sa colonie naissante s'étoit mise , toutes les négociations ne produisirent aucun effet ; seulement la communication qui s'établit à cette occasion entre les deux armées donna de grands avantages à Cortès , en lui fournissant des oc-

casions de gagner quelques officiers de Narvaës par des présens , d'en adoucir d'autres par l'air de modération qu'il se donnoit, & de les ébriour tous par les richesses dont les soldats faisoient parade en se montrant avec des bracelets , des chaînes & d'autres bijoux d'or. Toute l'armée de Narvaës , excepté lui-même & un petit nombre de ses créatures , penchoit vers un accommodement avec leurs compatriotes. Cette disposition irrita ce caractère, violent jusqu'à la fureur. Il mit à prix la tête de Cortès & de ses principaux officiers , & ayant appris que leur petite troupe s'étoit avancée jusqu'à une lieue de Zem-poalla , il regarda cette hardiesse comme une insulte qu'il falloit châtier sur le champ , & marcha pour lui offrir la bataille.

Mais Cortès avoit trop de talens & d'expérience pour combattre un ennemi si supérieur en nombre , sans se donner l'avantage de la situation. Il laissa entre lui & Narvaës la rivière de Canoas , & vit de-là l'approche de l'ennemi sans inquiétude & ses vaines bravades avec mépris. On étoit au

1520.

Cortès
attaque
Narvaës
pendant
la nuit,

1520.

commencement de la saison des pluies, qui tomboient déjà avec toute la violence qu'elles ont sous la zone torride. Les soldats de Narvaës, peu accoutumés aux travaux du service militaire, murmurèrent si hautement de ce qu'on les y exposoit, à leur avis sans nécessité, que leur général cédant à leur impatience & méprisant d'ailleurs ses ennemis, consentit à se retirer à Zempoalla. Les mêmes circonstances qui le déterminoient à cette démarche encouragerent Cortès à tenter une entreprise par laquelle il espéroit de terminer la guerre d'un seul coup. Il observa que ses soldats endurcis aux fatigues, quoiqu'exposés sans tentes & sans aucun abri aux torrens de pluie qui ne cessoient de tomber, loin d'être découragés, conservoient toute leur bonne volonté & toute leur activité. Il prévoyoit que ceux de Narvaës se livreroient naturellement au repos, & que jugeant de leurs ennemis par leur propre mollesse, ils se croiroient à l'abri d'être attaqués dans un tems si peu propre à toute action. D'après ces considérations, il se détermina à profiter de

l'obscurité de la nuit, lorsque la surprise & la terreur compenseroient avantageusement pour lui l'infériorité du nombre. Ses soldats convaincus qu'il ne leur restoit de ressource que dans quelque effort extraordinaire de courage, approuverent sa résolution avec tant de chaleur, que Cortès, dans un discours qu'il leur fit avant de se mettre en marche, fut plus occupé de modérer leur ardeur que de l'enflammer. Il forma trois petits corps & donna le commandement du premier à Sandoval, qui eut la commission aussi périlleuse qu'importante de s'emparer de l'artillerie, placée au-devant de la principale tour du temple où Narvaès avoit établi son quartier. Cristoval d'Olid, qui commandoit la seconde division, fut chargé d'attaquer la tour & de soutenir Sandoval. Cortès conduisoit la troisième division qui étoit la moins considérable, formant un corps de réserve destiné à se porter aux endroits où l'on auroit besoin de son secours. Il fallut d'abord passer la rivière de Canoas, ce qui ne se fit pas sans difficulté. Elle étoit grossie par les

3520.

pluies & les soldats avoient de l'eau presque jusqu'au cou. On s'avança ensuite dans un profond silence, sans tambour & sans bruit d'aucun instrument militaire : chaque homme étoit armé d'une épée, d'un poignard & d'une pique de Chinantla. Narvaès, dont la négligence étoit proportionnée à sa confiance, n'avoit laissé que deux sentinelles pour veiller sur les mouvemens d'un ennemi qu'il avoit tant de raison de craindre. L'une fut saisie par l'avant-garde de Cortès, l'autre s'échappa & arriva à la ville assez à tems pour donner à Narvaès tout le loisir de se préparer à recevoir l'ennemi. Mais l'aveuglement & la présomption de ce général lui firent perdre des momens si précieux. Il taxa la sentinelle de lâcheté & traita de chimere l'avis qu'on lui donnoit, n'imaginant pas que Cortès pût l'attaquer avec des forces si inégales. Les cris des assaillans le convinquirent enfin que le danger qu'il avoit méprisé étoit réel. La promptitude de l'attaque fut telle que la division de Sandoval, après avoir essuyé un seul coup de canon, s'empara de l'artillerie

lerie
la
égal
hâte
ple
Olie
pagn
gnan
l'atta
Ce p
préfe
front
vant l
res, &
maître
feu au
couve
fortir.
l'œil
par ter
Des
tendre
compa
tenoie
comme
& la c
défend
tours
grande
To

serie & commença à s'avancer vers la tour. Narvaès, dont la bravoure égaloit la présomption, s'arme en hâte, & par ses paroles & son exemple anime ses soldats au combat. Olid s'avance pour soutenir ses compagnons, & Cortès lui-même gagnant les devans conduit & presse l'attaque avec une nouvelle vigueur. Ce petit corps serrant ses rangs, & présentant avec ses longues piques un front impénétrable renverse tout devant lui. Il eut bientôt gagné les portes, & il combattoit pour s'en rendre maître lorsqu'un soldat ayant mis le feu aux roseaux dont la terre étoit couverte, Narvaès se vit obligé d'en sortir. Au premier choc il fut blessé à l'œil d'un coup de pique, renversé par terre & mis aux fers.

Il rem-
porte la
victoire.

Des cris de victoire se firent entendre aussitôt. Ceux qui avoient accompagné Narvaès dans sa sortie soutenoient le combat foiblement ou commençoient à se rendre. La terreur & la confusion gagnèrent ceux qui se défendoient encore dans deux petites tours du temple. L'obscurité étoit si grande qu'ils ne pouvoient distinguer

1520.

les amis des ennemis. Leur propre artillerie étoit tournée contr'eux. De quel côté qu'ils jettassent les yeux, les insectes lumineux qui abondent dans les climats chauds & humides, & qui brilloient dans la nuit, paroissoient à leur imagination effrayée autant d'ennemis qui s'avançoient avec les mèches de leurs arquebuses allumées. Après une courte résistance les soldats forcèrent leurs chefs à capituler, & avant le jour tous avoient mis bas les armes & s'étoient soumis à leur vainqueur.

Suites de
cette vic-
toire.

Une victoire si complète étoit d'autant plus heureuse qu'elle n'avoit presque point coûté de sang. Cortès n'avoit eu que deux hommes de tués, & du côté de Narvaès on n'avoit perdu que deux officiers & quinze soldats. Le vainqueur traita les vaincus en amis & en compatriotes; il leur donna le choix ou d'être renvoyés directement à Cuba ou d'entrer à son service pour partager sa fortune aux mêmes conditions que ses anciens soldats. Cette dernière offre, secondée de quelques présens & de beaucoup de promesses, flatta tellement les es-

P
de
au
to
tic
zel
les
tat
un
pre
pou
une
trao
écha
vital
pou
tête
vre
duire
laque
toire
l'unar
de Na
dards
s'emp
aux i
ses ar
pagn

pérances romanesques qui avoient déterminé ces aventuriers à s'engager au service, qu'elle fut acceptée par tous les soldats de Narvaës, à l'exception d'un petit nombre de ses plus zelés partisans, & que tous, à l'envi les uns des autres, firent des protestations d'un attachement inviolable à un général qui venoit de donner des preuves si éclatantes de son talent pour commander. C'est ainsi que par une suite de circonstances aussi extraordinaires qu'heureuses, Cortès échappa à la perte qui paroissoit inévitable, & se vit, au moment où il pouvoit s'y attendre le moins, à la tête de mille Espagnols prêts à le suivre par-tout où il voudroit les conduire. En considérant la facilité avec laquelle il remporta cette grande victoire, ainsi que la promptitude & l'unanimité avec lesquelles les soldats de Narvaës se rangerent sous les étendards de son rival, on ne peut guere s'empêcher d'attribuer ces événemens aux intrigues de Cortès autant qu'à ses armes, & à la trahison des compagnons de Narvaës autant qu'à

1520.

Les Mexicains prennent les armes contre les Espagnols.

la valeur de son ennemi (1).

On reconnoît également le bonheur & l'habileté de Cortès dans les événemens qui suivirent. Si, depuis son départ de Mexico, il n'eût pas mis dans ses marches & dans ses opérations toute la célérité que nous venons de décrire, sa victoire, quelque décisive qu'elle fût, n'eût pas sauvé les Espagnols qu'il avoit laissés dans la capitale. Peu de jours après la défaite de Narvaès, il reçut avis que les Mexicains avoient pris les armes & détruit les deux brigantins qu'il avoit fait construire pour s'assurer des lacs; qu'ils avoient attaqué les Espagnols dans leurs quartiers, qu'après en avoir tué plusieurs & blessé un plus grand nombre, ils avoient réduit leurs magasins en cendres & poussé leur attaque avec une telle furie que quoiqu'Alvarado & les siens se défendissent avec le plus grand courage, ils étoient à la veille de périr par la famine ou d'être accablés sous la mul-

(1) Cortès, *relat.* 242. B. Diaz, *chap.* 110-125. Herrera, *decard.* 2, *Lib.* IX, *cap.* 18, &c. Gomera, *Cron. cap.* 97, &c.

titude de leurs ennemis. Les motifs
 qui avoient excité cette révolte la
 rendoient encore plus alarmante. Au
 départ de Cortès pour Zempoalla ,
 les Mexicains s'étoient flattés que
 l'occasion si long-tems attendue de
 rendre à leur monarque sa liberté &
 de délivrer leur pays de la tyrannie
 des étrangers étoit enfin arrivée ; que
 tandis que les forces de leurs oppres-
 seurs étoient ainsi divisées & leurs
 armes tournées contre eux - mêmes ,
 il seroit facile de détruire l'un & l'au-
 tre parti. Dans cette vue les Indiens
 tenoient des conseils & formoient
 des plans. Les Espagnols restés à Me-
 xico , connoissant leur propre foi-
 blesse , étoient remplis de soupçons
 & de craintes. Alvarado , quoique
 bon officier , n'avoit ni la capacité
 ni la dignité qui avoient donné à Cor-
 tès un si grand ascendant sur l'esprit
 des Mexicains & qui les avoient em-
 pêchés de se former une idée juste de
 leur force & de sa foiblesse. Ce com-
 mandant ne connoissoit d'autre moyen
 que la rigueur. Au lieu d'employer
 quelqu'adresse pour déconcerter les
 projets ou adoucir l'esprit des Mexi-

1520.

cains , il attendit l'occasion d'une de leurs fêtes solennelles , & tandis que selon l'usage les citoyens les plus distingués de l'empire étoient assemblés pour danser dans la cour du grand temple , il s'empara de toutes les avenues qui y conduisoient , & tenté par la richesse des ornemens dont les Mexicains étoient parés en l'honneur de leurs dieux , & par la facilité de se défaire d'un seul coup des auteurs de la conspiration qu'il craignoit , il les avoit attaqués , défarmés & sans aucune défiance , & en avoit massacré un grand nombre ; de sorte qu'il ne s'étoit sauvé que ceux qui avoient pu s'échapper par les toits des bâtimens voisins du temple. Tant de perfidie & de cruauté avoit allumé l'indignation & la rage des Mexicains , non-seulement dans la capitale , mais dans tout l'empire. Tous s'excitoient mutuellement à la vengeance , & bravant le danger qui menaçoit leur souverain tant qu'il seroit entre les mains des Espagnols & celui auquel ils s'exposeroient eux-mêmes en attaquant un ennemi qui leur inspiroit depuis si long-tems une si grande terreur , ils

avo
gn
tès
I
gén
bér
cha
for
qu'i
taqu
join
cho
des M
qu'o
pas
prin
quel
nées
se p
les t
avoi
ne tr
paré
à sa
qui
avec
ter
gnol
mer.

avoient commencé contre les Espagnols l'attaque vigoureuse dont Cortès recevoit la nouvelle.

1520.

Le danger parut assez pressant au général pour ne permettre ni délibération ni délai. Il partit sur le champ de Zempoalla avec toutes ses forces & avec la même promptitude qu'il avoit mis à s'y rendre pour attaquer Narvaès. A Tlascala , il fut joint par deux mille soldats Indiens choisis. En entrant sur le territoire des Mexicains il reconnut que la haine qu'on portoit aux Espagnols n'étoit pas bornée à la seule capitale. Les principaux habitans des villes par lesquelles il passoit les avoient abandonnées; aucune personne de marque ne se présentoit pour le recevoir avec les témoignages de respect qu'on lui avoit rendus jusqu'alors. Ses troupes ne trouvoient aucunes provisions préparées , & quoique rien ne s'opposât à sa marche, la solitude & le silence qui regnoient par-tout , & l'horreur avec laquelle le peuple paroissoit éviter tout commerce avec les Espagnols , étoient bien propres à l'alarmer. Mais les Mexicains , malgré la

Cortès
revient à
Mexico.

1520.

24 Juin.

Conduite
peu sage
de Cortès.

haine dont ils étoient animés, étoient si ignorans dans l'art de la guerre qu'ils ne savoient prendre aucune mesure efficace pour leur propre sûreté ou contre leurs ennemis. L'expérience même ne les avoit pas éclairés sur la grandeur de la faute qu'ils avoient faite en admettant les Espagnols dans leur capitale : & au lieu de rompre les chaussées & les ponts pour enfermer Alvarado & arrêter Cortès dans sa marche, ils le laisserent rentrer dans la ville sans aucun obstacle & prendre paisiblement possession de son ancien poste.

Les transports de joie avec lesquels Alvarado & ses soldats reçurent leurs compatriotes ne peuvent s'exprimer. Les premiers se voyoient délivrés d'un danger pressant ; ceux-ci venoient d'obtenir une victoire signalée. Ce succès enfla tellement le cœur des uns & des autres, que Cortès même s'en laissa éblouir & oublia en cette occasion & la prudence & l'attention qui lui étoient ordinaires ; non-seulement il négligea de rendre visite à Montézuma, mais il ajouta à cette insulte les expressions du plus grand

mé
pou
il a
soie
de
quin
lequ
dess
avo
tenc
rès
com
Ils f
tent
guin
que
pays
voit
liand
cond
idée
de fu
corp
dans
du m
tirer
ce fu
leurs
cible

mépris pour ce malheureux prince & pour toute sa nation. Les forces dont il avoit le commandement lui paroissent invincibles. Il se crut en état de prendre un ton plus haut & de quitter le masque de modération sous lequel il avoit jusqu'alors caché ses desseins. Quelques Mexicains qui avoient appris un peu l'Espagnol entendirent le langage insultant de Cortès & excitèrent l'indignation de leurs compatriotes en le leur rapportant. Ils furent alors convaincus que les intentions du général étoient aussi sanguinaires que celles d'Alvarado , & que son projet , en venant dans leur pays , n'avoit pas été , comme il l'avoit toujours dit , de faire une alliance avec leur souverain , mais de conquérir le Mexique. Dans cette idée , ils reprirent les armes avec plus de fureur que jamais , & attaquant un corps assez considérable d'Espagnols dans sa marche , vers la grande place du marché , ils le forcèrent à se retirer avec quelque perte. Enhardis par ce succès & persuadés dès lors que leurs oppresseurs n'étoient pas invincibles , ils allèrent le jour suivant

Nouvel.
les hos-
tilités des
Mexi-
cains.

1520.

avec toute leur pompe guerrière attaquer les Espagnols dans leur quartier. Leur multitude & leur courage étoient bien capables d'inspirer de l'effroi. Quoique l'artillerie pointée contre l'avenue des rues qu'ils remplissoient en emportât un grand nombre à chaque décharge, & que pour des hommes nus chaque coup porté par les Espagnols fût mortel, l'impétuosité de l'attaque ne se ralentissoit point. De nouveaux assaillans se précipitoient pour occuper la place des morts & périssant à leur tour ils étoient remplacés par d'autres aussi intrépides & aussi avides de vengeance. Cortès, malgré tous ses efforts & toute son habileté, malgré la valeur & la discipline de ses troupes, eut beaucoup de peine à empêcher l'ennemi de forcer ses quartiers.

Fâcheuse
situation
des Espa-
gnols.

Ce général vit avec surprise ce peuple qui paroissoit accoutumé au joug & qui l'avoit supporté si longtemps sans résistance, devenu féroce & implacable envers ses vainqueurs. Les soldats de Narvaès, qui s'étoient imaginé trop légèrement qu'ils sui-

voient Cortès au partage des dépouilles d'un empire déjà conquis, furent étonnés de se voir engagés dans une guerre dangereuse avec un ennemi dont la vigueur n'étoit pas encore affoiblie & se reprocherent hautement leur crédule confiance dans les promesses trompeuses de leur nouveau chef (1). Mais la surprise & les plaintes étoient désormais inutiles. Il falloit un effort extraordinaire & prompt pour les tirer de cette périlleuse situation. Dès que les Mexicains selon leur coutume eurent cessé les hostilités aux approches de la nuit, Cortès se prépara à une sortie qui pût ou forcer l'ennemi d'abandonner son entreprise ou l'obliger d'en venir à quelque accommodement.

Il se mit lui-même à la tête des troupes qui devoient faire la sortie. Cortès fait une sortie sans succès. Il mit en œuvre toutes les ressources de l'art de la guerre alors connues en Europe & toutes celles que pouvoit lui fournir l'expérience qu'il avoit de la manière de combattre les Indiens; mais il trouva les Mexicains préparés

(1) B. Diaz, chap. 126.

1520.

& en état de lui opposer toutes leurs forces. Des troupes fraîches arrivoient continuellement aux Mexicains de toutes les provinces & leur courage se soutenoit. Conduits par leurs nobles & enflammés par les exhortations de leurs prêtres, ils combattoient pour la défense de leurs temples & de leurs familles, sous les yeux de leurs divinités, de leurs femmes & de leurs enfans. Malgré leur nombre & le mépris de la mort que l'enthousiasme leur inspiroit, par-tout où les Espagnols pouvoient les joindre, ils ne résistoient pas à la supériorité de la discipline & des armes Européennes; mais dans les rues étroites & dans les endroits où les ponts de communication étoient rompus, les Espagnols se trouvoient exposés à des grêles de fleches & de pierres lancées du haut des maisons. Le combat avoit duré une journée entière; un nombre prodigieux de Mexicains avoient été tués & une partie de la ville brûlée, lorsque les Espagnols las de meurtres & pressés sans relâche par de nouveaux assaillans qui remplaçoient les premiers, furent enfin obligés de se

ret
fait
dés
dou
Une
forc
dan
mên
C
tard
pris
vain
le p
d'un
cour
rest
pouv
médi
lende
reco
à la
la tr
de fa
tion
de se
pom
dans

(1)

retirer avec la douleur de n'avoir rien fait d'assez décisif pour compenser le désavantage peu ordinaire d'avoir eu douze soldats tués & soixante blessés. Une autre sortie avec de plus grandes forces ne fut pas plus heureuse, & dans cette dernière le général lui-même fut blessé à la main.

1520.

Cortès apperçut alors, mais trop tard, l'erreur où l'avoit jetté son mépris pour les Mexicains; il fut convaincu qu'il ne pouvoit ni maintenir le poste qu'il avoit pris au milieu d'une ville ennemie ni se retirer sans courir le plus grand danger. Il lui restoit une ressource : Montézuma pouvoit calmer les Mexicains par sa médiation ou par son autorité. Le lendemain au matin, lorsque l'assaut recommença, ce malheureux prince à la merci des Espagnols & réduit à la triste nécessité d'être l'instrument de sa honte & de l'esclavage de sa nation (1), parut sur la muraille vêtu de ses habits royaux & avec toute la pompe qu'il avoit coutume d'étaler dans les occasions solennelles. A la

Monté-
zuma est
tué.

(1) Voyez la NOTE XXI.

1520.

vue de leur souverain , qu'ils hono-
roient & respectoient presque com-
me une divinité , les Mexicains lais-
serent tomber les armes de leurs
mains & garderent un profond silence
tous en inclinant leur tête & plusieurs
en se prosternant. Montézuma leur
adressa un discours où il s'efforçoit
de calmer leur fureur & de les engager
à cesser les hostilités. A peine eut-il
fini qu'un murmure de mécontente-
ment se fit entendre & fut suivi de
reproches & de menaces. Bientôt leur
fureur s'accrut au point de leur faire
oublier le respect qu'ils avoient mon-
tré d'abord pour leur empereur. Les
fleches & les pierres recommencerent
à voler en si grand nombre & avec
tant de violence , qu'avant que les
soldats Espagnols , chargés de cou-
vrir Montézuma de leurs boucliers,
eussent eu le tems de les élever , le
malheureux monarque fut blessé de
fleches & atteint à la tempe d'une
pierre qui le renversa. En le voyant
tomber , les Mexicains furent si ef-
frayés que par un de ces changemens
subits , assez ordinaires dans les mou-
vemens populaires , ils passerent su-

bitem
Le re
s'enfu
me qu
persu
alloit
porte
ment
conso
prince
d'hum
nant
l'avoit
dédai
affron
venue
non-s
pagno
de so
du mé
pres
déchi
ses bl
ment
qu'il
jettan
tions
la reli
La

bitement d'une extrémité à l'autre. Le remords succéda à l'insulte : ils s'enfuirent tous, épouvantés du crime qu'ils venoient de commettre & persuadés que la vengeance du ciel alloit tomber sur eux. Les Espagnols porterent Montézuma à son appartement, & Cortès s'empressa d'aller le consoler dans son infortune ; mais ce prince voyant alors dans quel abîme d'humiliation il étoit tombé & reprenant la hauteur d'ame qui paroissoit l'avoir abandonné depuis si long-tems, dédaigna de survivre à ce dernier affront & de prolonger une vie devenue trop honteuse depuis qu'il étoit non-seulement le prisonnier des Espagnols & l'instrument de la servitude de son peuple, mais encore l'objet du mépris & de la haine de ses propres sujets. Transporté de rage, il déchira l'appareil qu'on avoit mis à ses blessures, & refusa si obstinément de prendre aucune nourriture qu'il termina bientôt ses jours, rejetant avec dédain toutes les sollicitations des Espagnols pour embrasser la religion chrétienne.

La mort de Montézuma fit perdre

Non-
veaux
combats,

1520.

à Cortès toute espérance d'accommodement avec les Mexicains. Il ne vit plus de salut que dans la retraite & il commença à s'y disposer. Mais un nouveau mouvement des Mexicains l'engagea dans de nouveaux combats. Ils prirent possession d'une haute tour du grand temple qui commandoit le quartier des Espagnols & y placèrent une troupe de leurs principaux guerriers. Aucun Espagnols ne pouvoit se montrer sans être exposé à leurs traits. Il étoit nécessaire de déloger, à quelque prix que ce fût, les Indiens de ce poste, & Jean d'Escobar avec un nombreux détachement de soldats choisis fut chargé de cette attaque; mais Escobar, quoique brave lui-même & à la tête d'hommes accoutumés à vaincre & animés par la présence de leurs compatriotes, fut trois fois repoussé. Cortès qui vit bien que le salut de son armée dépendoit du succès de cet assaut, se fit attacher au bras son bouclier, que sa blessure l'empêchoit de tenir de la main & se jeta au plus fort de la mêlée. Encouragés par la présence de leur général, les Espagnols retournerent

à la charge avec une telle vigueur qu'ils parvinrent par degrés jusqu'au haut de la tour & repoussèrent les Mexicains jusques sur la plate-forme qui en couronnoit le faite. Là commença un carnage horrible. Deux jeunes Mexicains, reconnoissant Cortès qui animoit ses soldats de sa voix & de son exemple, résolurent de sacrifier leur vie pour faire périr l'auteur des calamités de leur patrie. Ils s'approchèrent de lui dans une posture suppliante, comme s'ils avoient voulu mettre bas les armes, & le saisissant au corps, ils le tirèrent vers les créneaux par lesquels ils se précipiterent, espérant l'entraîner avec eux. Mais la force & l'agilité de Cortès le délivrèrent de leurs mains, & ces braves Mexicains périrent dans cette tentative généreuse & inutile pour le salut de leur pays. Dès que les Espagnols furent maîtres de la tour ils y mirent le feu & continuèrent les préparatifs pour leur retraite.

Elle devenoit d'autant plus nécessaire que les Mexicains étonnés de ce dernier effort de valeur des Espagnols commençoient à changer de plan, &

Les Espagnols abandonnent la ville.

1520.

au lieu de continuer leurs attaques, barricadoient les rues & rompoient les chaussées pour couper la communication avec le continent, & affamer un ennemi qu'ils ne pouvoient vaincre. Les Espagnols eurent d'abord à délibérer s'ils se mettroient en marche en plein jour afin de pouvoir reconnoître tous les dangers, regler leurs mouvemens & opposer une résistance mieux concertée aux attaques de l'ennemi, où s'ils tenteroient de s'échapper pendant la nuit. On préféra le dernier parti, parce qu'on espéra que la superstition des Mexicains les empêcheroit d'agir pendant la nuit, & parce qu'un soldat qui prétendoit avoir quelques connoissances en astrologie, promit un succès assuré si l'on choisissoit ce tems pour la retraite. On se mit donc en marche vers minuit en trois divisions. Sandoval commandoit l'avant garde, Alvarado & Velasquès de Leon l'arrière-garde & Cortès le centre où étoient placés les prisonniers, parmi lesquels étoient un fils & deux filles de Montézuma & quelques Mexicains de distinction. On y avoit placé aussi

l'artillerie, le bagage, & on avoit un pont volant de bois pour traverser les parties de chaussées rompues. On suivit dans un profond silence la chaussée qui conduisoit à Tacuba, parce qu'il y avoit par-là moins de distance de la ville au continent, & qu'étant plus éloignée de la route de Tlascala & de la mer, les Mexicains l'avoient moins endommagée que les autres. Les Espagnols le suivirent sans être inquiétés jusqu'au premier endroit où elle étoit rompue, se flattant que l'ennemi ne s'étoit pas aperçu de leur retraite.

Mais les Mexicains sans se montrer avoient non-seulement suivi tous les mouvemens des Espagnols, mais préparé une attaque terrible. Tandis que ceux-ci s'occupoient à établir leur pont & à faire passer leurs chevaux & leur artillerie, ils furent tout à coup alarmés par le son d'un grand nombre d'instrumens guerriers & par les cris d'une multitude d'ennemis. Le lac fut couvert de canots. Les fleches & les pierres pleuvoient de tous les côtés. Les Mexicains se précipitoient sur eux avec furie dans l'espérance de

1520.

Ils sont
attaqués
par les
Mexi-
cains.

1520.

se venger enfin de tout ce qu'ils avoient souffert. Le pont de bois s'enfonça tellement par le poids de l'artillerie qu'il fut impossible de le dégager. Troublés par cet accident, les Espagnols s'avancerent avec précipitation vers la seconde brèche faite à la chaussée ; mais quoiqu'ils se défendissent avec leur courage ordinaire, refferés sur une chaussée étroite, leur discipline & leur adresse leur étoient d'un foible secours, tandis que l'obscurité de la nuit leur faisoit perdre en grande partie l'avantage que leur donnoit la supériorité de leurs armes.

Tous les habitans de Mexico s'étoient mis à la poursuite de leurs oppresseurs, & avec une telle ardeur que ceux qui ne pouvoient s'approcher pouffoient leurs compatriotes sur l'ennemi avec une violence terrible. De nouveaux soldats succédoient sans cesse à ceux qui tomboient. Les Espagnols las du carnage & ne pouvant plus soutenir l'effort du torrent qui fondeoit sur eux commencerent à céder. En un moment le désordre fut général, cavaliers & gens de pieds, officiers & soldats, amis &

enn
ble
riss
par
C
de f
vin
nier
l'aic
bloi
terr
bata
& r
cor
vori
reste
sa p
ainsi
fait
reste
ou
cris
viva
pour
xica
étoi
cuba
trer
bris

ennemis se trouverent mêlés ensemble & tous combattant ; ceux qui périssoient pouvoient à peine distinguer par quelles mains ils étoient frappés.

Cortès avec environ cent hommes de son infanterie & quelques cavaliers vint à bout de franchir les deux dernières brèches faites à la chaussée à l'aide des corps morts qui les combloient & mit enfin le pied sur la terre ferme. Il rangea ses soldats en bataille à mesure qu'ils arrivoient , & retourna avec ceux qui étoient encore en état de combattre pour favoriser la retraite de ceux qui étoient restés en arriere & les encourager par sa présence & son exemple. Il reçut ainsi une partie des siens qui s'étoient fait jour au travers de l'ennemi. Le reste avoit été accablé par le nombre ou noyé dans le lac. Il entendit les cris lamentables de ceux qui pris vivans étoient emmenés en triomphe pour être sacrifiés au dieux des Mexicains. Avant le jour tout ce qui étoit échappé se trouva réuni à Tacuba ; mais lorsque l'aube vint à montrer aux yeux de Cortès les tristes débris de ses troupes, diminuées de plus

1520.

de moitié, découragées, le plus grand nombre de ce qui restoit couvert de blessures, la pensée de ce qu'ils avoient souffert & le souvenir des braves amis & des fideles compagnons qu'il venoit de perdre dans cette nuit de douleur (1), pénétrèrent son ame de si vives douleurs qu'en faisant ses dispositions & en donnant quelques ordres nécessaires, les larmes tombaient de ses yeux. Ses soldats virent avec une grande satisfaction que les occupations qu'exigeoient les devoirs de sa place, ne fermoient point son ame aux sentimens de l'humanité.

Leurs
pertes.

Cette fatale retraite coûta la vie à plusieurs officiers de distinction (2), & entr'autres à Velasquès de Leon qui ayant abandonné le parti de son parent, le gouverneur de Cuba, pour suivre la fortune de ses compagnons, étoit regardé comme la seconde personne de l'armée, tant pour le sacrifice qu'il avoit fait que

(1) *Noche-triste* est le nom qu'on donne encore à cette nuit dans la nouvelle Espagne.

(2) Voyez la NOTE XXII.

pou
rille
tion
che
cala
sauv
de l
trav
pres
avo
mall
toie
leur
& c
avoi
aussi
mi c
pagn
Mari
com
à tan
Le
cher
excé
voit
(1)
chap.
decad

pour son mérite supérieur. Toute l'artillerie fut perdue ainsi que les munitions & le bagage. Presque tous les chevaux & plus de deux mille Tlascalans furent tués. Les Espagnols ne sauverent qu'une très-petite portion de leurs trésors amassés par tant de travaux. Ces richesses même, le but presque unique de leur expédition, avoient été la principale cause de leur malheur ; car plusieurs soldats s'étoient tellement chargés d'or, qu'il leur avoit été impossible de combattre, & que retardés dans leur fuite ils avoient péri victimes d'une avidité aussi inconsidérée que honteuse. Parmi ces désastres, ce fut pour les Espagnols une consolation qu'Aguilar & Marina qui leur étoient si nécessaires comme interpretes, eussent échappé à tant de dangers (1).

Le premier soin de Cortès fut de chercher un asyle pour ses troupes excédées de fatigues, car il ne pouvoit plus tenir où il étoit : les Mexi-

Retraite
des Espa-
gnols
difficile,

(1) Cortès, *relat.* pag. 248. B. Diaz ; chap. 128. Gomera, *Cron. cap.* 109. Herrera, *décad.* 2, *Liv. X*, cap. 11, 12.

1520.

cains le pressôient de tous les côtés & les habitans de la province de Tacuba commençoient à prendre les armes. Il dirigea sa marche vers un terrain élevé, & y ayant apperçu heureusement un temple il s'en mit en possession. Il y trouva non-seulement l'abri qu'il cherchoit, mais quelques provisions de bouche qui ne lui étoient pas moins nécessaires; l'ennemi continua de l'attaquer pendant toute la journée, mais il ne reçut aucun échec. Cependant il consultoit avec ses officiers sur le choix de la route qu'il devoit prendre. Les Espagnols se trouvoient alors à l'ouest du lac. Tlascala, le seul endroit où ils pussent espérer d'être bien reçus, étoit à soixante-quatre milles à l'est de Mexico (1); de sorte qu'il leur falloit tourner tout autour de l'extrémité nord du lac pour joindre la route qui conduit à cette ville. Un soldat Tlascalan entreprit d'être leur guide, & les conduisit par un pays tantôt marécageux, tantôt monta-

(1) Villa Señor, *Teatro Americano*, Lib. II, cap. 11.

gneux,

les côtés
ce de Ta-
endre les
vers un
aperçu
s'en mit
non-seule-
mais quel-
qui ne lui
ires ; l'en-
pendant
ne reçut
consultoit
hoix de la
e. Les Es-
rs à l'ouest
droit où ils
en reçus ,
les à l'est de
il leur fal-
r de l'ex-
r joindre la
te ville. Un
t d'être leur
par un pays
tôt monta-

Américano ,

gneux,

gneux, mal peuplé & mal cultivé. Ils marcherent six jours presque sans s'arrêter & dans de cruelles alarmes. Des corps nombreux de Mexicains les harceloient sans cesse , tantôt de loin avec des traits & quelquefois se formant en corps & les attaquant de front , en flanc & à leur arriere-garde avec une grande audace , parce qu'ils venoient de voir que ces étrangers n'étoient pas invincibles. Tant de fatigues & de dangers n'éroient pas même les plus grands des maux qu'eussent à souffrir les Espagnols. Le pays qu'ils traversoient ne leur fournissoit aucune ressource ; ils étoient réduits à vivre de bayes sauvages , de racines & de tiges du maïs encore verd. La faim abattoit leur ame & diminueoit leurs forces , tandis que leur situation demandoit les plus grands efforts de courage & d'activité. Au milieu de toutes leurs détresses , ils étoient soutenus & animés par l'inaltérable fermeté de leur chef. Sa présence d'esprit ne l'abandonna jamais. Il prévoyoit avec une étonnante sagacité & sa vigilance faisoit face à tout. Il étoit le premier à s'ex-

Tome III.

H

1520.

poser au danger & supportoit les fatigues avec sérénité. Les difficultés sembloient développer en lui de nouveaux talens, & ses soldats qui, sans lui, eussent désespéré de leur salut, continuoient de le suivre avec une confiance qui ne faisoit qu'augmenter.

Bataille
d'Otumba.

Le sixième jour de leur marche ils arriverent à Otumba, non loin de la route qui conduit de Mexico à Tlascala. Dès la pointe du jour ils se mirent en marche, les ennemis inquiétant toujours leur arrière-garde. Parmi les insultes dont ceux-ci accompagnoient leurs hostilités, Marina remarqua qu'ils répétoient souvent, *allez, brigands, allez au lieu où vous trouverez bientôt la punition de vos crimes.* Les Espagnols ne comprirent le sens de cette menace qu'en arrivant sur une hauteur qui étoit sur le chemin. De là ils découvrirent une vaste pleine couverte d'une armée immense qui s'étendoit autant que la vue pouvoit porter. Les Mexicains, pendant qu'un corps de troupes fatiguoit les Espagnols dans leur retraite, avoient rassemblé leurs principales forces de l'au-

tre côté du lac , & suivant directement la route de Mexico à Tlascala s'étoient postés dans la plaine d'Otumba par où Cortès devoit nécessairement passer. A la vue de cette multitude effrayante d'ennemis , que l'élévation du terrain leur permettoit de découvrir toute entière , les Espagnols furent saisis d'étonnement & même les plus courageux commencèrent à perdre tout espoir. Mais Cortès , sans donner à leurs craintes le tems de se fortifier par la réflexion , après les avoir avertis en peu de mots qu'ils étoient dans la nécessité de vaincre ou de périr , les mena à la charge. Les Mexicains les attendirent avec une fermeté extraordinaire. Telle étoit cependant la supériorité de la discipline & des armes des Espagnols que le choc de leur petite troupe renversoit tout devant elle , & que partout où elle se portoit , elle perçoit & dissipoit les plus nombreux bataillons. Mais tandis que les uns se dispersoient , d'autres leur succédoient sans relâche , & les Espagnols quoique victorieux dans chacun de ces petits combats , étoient prêts à suc-

1520.

comber sous la fatigue que leur cau-
soit tant d'efforts répétés sans pré-
voir la fin de leurs travaux & sans
espérer de remporter une victoire
générale. Dans cet instant critique,
Cortès vit s'avancer le grand étendard
de l'empire qu'on portoit de-
vant le général Mexicain, & se sou-
venant heureusement d'avoir entendu
dire que la destinée des batailles chez
cette nation dépendoit de celle de cet
étendard, il assemble un petit nombre
de ses plus braves officiers dont les
chevaux étoient encore capables de
service; il se met à leur tête & ren-
verse avec impétuosité tout ce qu'il
rencontre devant lui. Une troupe
choisie de nobles qui gardoient l'é-
tendard fit quelque résistance, mais
elle fut bientôt rompue. Cortès d'un
coup de lance blessa le général Mexi-
cain & le renversa par terre; un Es-
pagnol descendant de cheval l'acheva
& se saisit de l'étendard impérial. Dès
que le général fut tué & que l'éten-
dard vers lequel tous les yeux étoient
dirigés, cessa de paroître, une ter-
reur panique frappa tous les Mexi-
cains, & comme si le lien qui les

ten
les
dar
ave
gne
pou
bien
cuei
de l
prin
s'éto
orne
victo
confi
parti
qu'ils
de M
grand
le ter
Ma
fento
ils se
mis,
tude
être

(1)
128. C
decad.

tenoit réunis eût été rompu, toutes les enseignes s'abattirent, chaque soldat jetta ses armes & tous s'enfuirent avec précipitation vers les montagnes. Les Espagnols trop fatigués pour être en état de les poursuivre bien loin, retournerent pour recueillir les dépouilles sur le champ de bataille. L'armée étant formée des principaux guerriers de la nation qui s'étoient parés de leurs plus riches ornemens comme s'ils alloient à une victoire assurée, le butin fut assez considérable pour dédommager en partie Cortès & ses gens de la perte qu'ils avoient faite dans leur retraite de Mexico. Le lendemain, à leur grande satisfaction, ils entrèrent sur le territoire des Tlascalans (1).

Mais au milieu de la joie qu'ils ressentirent d'être sortis d'un pays où ils se voyoient environnés d'ennemis, ils n'étoient pas sans inquiétude sur la maniere dont ils alloient être reçus de leurs anciens alliés chez les Tlascalans.

(1) Cortès, *relat. pag.* 219. B. Diaz, *chap.* 128. Gomera, *Cron. cap.* 110. Herrera, *decad.* 2, *Lib. X, cap.* 12, 13.

1520.

lesquels ils retournoient dans un état bien différent de celui où ils étoient en les quittant peu de tems auparavant. Heureusement pour eux la haine des Tlascalans pour le nom Mexicain étoit si invétérée, le desir de venger la mort de leurs compatriotes si ardent, & l'ascendant que Cortès avoit acquis sur les chefs de la république si absolu, que loin d'avoir la pensée de prendre avantage de la malheureuse situation où ils voyoient les Espagnols, ils les reçurent avec une tendresse & une cordialité qui dissipèrent promptement toutes les craintes.

Nouvel-
les déli-
bérations
de Cor-
tès.

Les Espagnols avoient le plus pressant besoin de prendre du repos & de trouver du secours non-seulement pour la guérison de leurs blessures trop long-tems négligées, mais pour recouvrer leurs forces épuisées par tant de fatigues & de souffrances. Cortès apprit alors que ses troupes n'étoient pas les seules qui eussent éprouvé le ressentiment des Mexicains. Un détachement considérable allant de Zempoalla à la capitale avoit été détruit par les peuples de Tepeaca. Un parti moins nombreux qui

ret
ave
par
pris
Da
éto
non
sent
fêc
diffi
méd
fon
Espa
tache
veno
rêter
arme
restâ
quitt
avoit
force
véran
prend
taché
de so
la cou
& ina
noit
un m

retournoit de Tlascala à la Vera-cruz avec la portion du butin tombée en partage à la garnison, avoit été surpris & massacré dans les montagnes. Dans un moment où les Espagnols étoient déjà réduits à un si petit nombre, ces pertes étoient vivement senties. Cortès en étoit sur-tout affecté, parce qu'elles rendoient plus difficile l'exécution des plans qu'il méditoit. Les ennemis qu'il avoit dans son armée, & même plusieurs des Espagnols qui lui étoient encore attachés, regardoient les désastres qu'il venoit d'essuyer comme devant arrêter absolument les progrès de ses armes & ne croyoient pas qu'il lui restât d'autre parti à prendre que de quitter incessamment un pays dont il avoit entrepris la conquête avec des forces insuffisantes; mais aussi persévérant à exécuter qu'ardent à entreprendre, il demeurait fermement attaché à son premier & grand projet de soumettre l'empire du Mexique à la couronne de Castille. Quelque rude & inattendu que fût l'échec qu'il venoit de recevoir, il n'y voyoit pas un motif suffisant pour abandonner

1520.

les conquêtes qu'il avoit déjà faites & pour renoncer à reprendre ses opérations avec des espérances d'un plus heureux succès. La colonie de la Vera-cruz n'avoit pas été entamée ni même attaquée. Les peuples de Zempoalla & des districts voisins n'avoient laissé appercevoir aucune disposition à se détacher de lui. Les Tlascalans lui demeuroient fideles. Il pouvoit espérer de puissans secours de ce peuple ennemi implacable des Mexicains & dont l'esprit guerrier pouvoit être mis aisément en activité. Il avoit encore sous ses ordres un corps d'Espagnols aussi nombreux que celui avec lequel il s'étoit ouvert un chemin jusqu'au centre de l'empire & s'étoit rendu maître de la capitale ; enfin avec les avantages que lui donnoit une plus grande expérience & une plus parfaite connoissance du pays, il ne désespéroit pas de recouvrer promptement tout ce qu'il venoit de perdre par des événemens malheureux.

Mesures
qu'il
prend.

Plein de ces idées , il montra aux chefs des Tlascalans tant d'égards & répandit entr'eux si libéralement le

ric
tê
ro
fes
mu
can
con
flot
Jam
ave
y ac
& d
com
tero
gard
tre c
pare
cala
douz
port
ceaux
l'eau
Ma
préca
proje
obsta

(1)
Cron,

riche butin d'Otumba qu'il fut bientôt sûr d'obtenir de la république tout ce qu'il demanderoit. Il tira de ses magasins de la Vera-cruz quelques munitions & deux ou trois piéces de campagne. Il dépêcha un officier de confiance avec quatre vaisseaux de la flotte de Narvaès à Hispaniola & à la Jamaïque, pour engager de nouveaux aventuriers à venir le joindre & pour y acheter des chevaux, de la poudre & d'autres munitions de guerre. Enfin comme il étoit convaincu qu'il tenteroit inutilement de soumettre & de garder Mexico s'il ne se rendoit maître du lac, il donna ordre de préparer dans les montagnes de Tlascalala des bois pour la construction de douze brigantins qui pussent être portés sur les bords du lac par morceaux, afin d'être assemblés & mis à l'eau lorsqu'il en auroit besoin (1).

Maïs tandis qu'il prenoit de si sages précautions pour l'exécution de ses projets, il vit s'élever devant lui un obstacle formidable auquel il ne s'at-

Esprit de
mutinerie
parmi ses
troupes.

(1). Cortès, *relat.* pag. 253. E. Gomera, *Cron.* pag. 117.

1520.

tendoit pas. L'esprit de mutinerie & de mécontentement éclata de toutes parts dans son armée. Plusieurs des compagnons de Narvaès étoient planteurs plutôt que soldats, & n'avoient suivi cet officier à la nouvelle Espagne que dans l'espérance d'y former des établissemens & sans penser à s'exposer aux fatigues & aux dangers de la guerre. Comme ils ne s'étoient attachés à Cortès que dans les mêmes vues, ils n'eurent pas plutôt essayé l'espece de service qu'on exigeoit d'eux qu'ils se repentirent amèrement du parti qu'ils avoient pris. Ceux qui avoient eu le bonheur d'échapper aux dangers passés frémissaient à la pensée de s'y exposer une seconde fois. Dès qu'ils connurent les intentions de Cortès ils commencerent à murmurer & à cabaler secrètement, & devenant de moment en moment plus audacieux, ils firent des représentations sur l'imprudence qu'il y auroit à attaquer un empire puissant avec les foibles moyens qui lui restoit & demanderent hautement de retourner sur le champ à Cuba. Cortès, quelque talent qu'il eût pour conduire les

ho
rai
po
Se
de
eff
Les
tro
rou
fut
tem
voy
perr
P
men
l'oiss
ses
prop
Tep
d'atta
ment
plus
étoit
solda
se d
cette
se m
corps
en qu

hommes , employa inutilement les raisons , les prieres & les présens pour les persuader ou les adoucir. Ses anciens soldats animés de l'esprit de leurs chefs seconderent en vain ses efforts avec la plus grande chaleur. Les craintes étoient trop violentes & trop profondément enracinées , & tout ce qu'on put obtenir des mutins fut de différer leur départ de quelques tems , en leur promettant de les renvoyer dès que les circonstances le permettroient.

Pour ne pas laisser le mécontentement fermenter & se nourrir dans l'oïveté , il se détermina à mettre ses troupes en mouvement. Il leur proposa de punir sur les peuples de Tepeaca l'audace qu'ils avoient eue d'attaquer & de détruire un détachement Espagnol , ainsi qu'on l'a dit plus haut ; & comme ce détachement étoit composé en grande partie des soldats de Narvaès , leurs compagnons se déterminèrent plus volontiers à cette expédition pour les venger. Il se mit à leur tête accompagné d'un corps nombreux de Tlascalans , & en quelques semaines , après différens

1520.

Moyens
qu'il em-
ploie
pour les
calmer.

Août.

1520.

combats & un grand carnage des Tepeacans, il les réduisit entièrement. Il employa de même plusieurs mois pendant lesquels il attendoit des isles un secours d'hommes & de munitions, à avancer les préparatifs de la construction des brigantins & à faire différentes incursions dans les provinces environnantes, toujours avec un succès égal. Par ces moyens ses gens se familiarisèrent de nouveau avec la victoire & reprirent le sentiment de leur ancienne supériorité. Les Mexicains s'affoiblirent. Les Tlascalans acquirent l'habitude d'agir de concert avec les Espagnols & les chefs de la république charmés de voir leur pays s'enrichir des dépouilles des provinces voisines, & étonnés des preuves journalières qu'ils acquéroient de la force invincible de leurs alliés, se prêterent à tout ce que Cortès demandoit d'eux.

Toutes ces précautions, les plus sages que la situation de Cortès lui permît de prendre, ne lui auroient pas suffi sans un renfort de troupes Espagnoles. Il sentoît si bien la nécessité absolue de ce secours que c'étoit-

la 1
pen
pen
de l
les is
enco
une
impr
sagac
pu fa
avoit
de N
envo
avec
renfo
de g
avoit
côte
le hav
vaiffe
soldat
chef p
les en
trois
parém
faifoie
par F

(1) 1

la le principal objet de toutes ses pensées & de tous ses désirs , & cependant ses espérances sur le retour de l'officier qu'il avoit envoyé dans les isles pour y faire une recrue étoient encore incertaines & éloignées ; mais une suite d'événemens heureux & imprévus fit pour lui ce que toute sagacité & tous ses talens n'auroient pu faire. Le gouverneur de Cuba qui avoit regardé le succès de l'expédition de Narvaès comme infailible , ayant envoyé après lui deux petits vaisseaux avec de nouvelles instructions , un renfort d'hommes & de munitions de guerre , l'officier à qui Cortès avoit confié le commandement de la côte eut l'adresse de les attirer dans le havre de la Vera-cruz , se saisit des vaisseaux & persuada aisément aux soldats de suivre les drapeaux d'un chef plus habile que celui auquel on les envoyoit (1). Peu de tems après , trois vaisseaux plus forts entrèrent séparément dans le même havre. Ils faisoient partie d'une escadre armée par François de Gray , gouverneur

(1) B. Diaz , chap. 131.

1520.

28 Oct.
bre.

de la Jamaïque qui , possédé de la fureur des découvertes & des conquêtes , comme tous les Esprgnols alors établis en Amérique, avoit cherché long-tems à pénétrer dans quelque partie de la nouvelle Espagne & à partager avec Cortès la gloire & les avantages que pouvoit attendre celui qui soumettroit cet empire à la couronne de Castille. Ces aventuriers avoient fait imprudemment leur descente dans une province où le pays étoit pauvre & le peuple féroce & guerrier ; & après une longue & cruelle suite de malheurs , la famine les avoit forcés à se hasarder d'entrer à la Vera-cruz & à se mettre à la merci de leurs compatriotes. Leur fidélité ne tint pas contre les espérances flatteuses & les grandes promesses qui avoient séduit d'autres aventuriers avant eux ; & comme si l'esprit de révolte fût alors contagieux dans la nouvelle Espagne , il quitterent aussi le service du chef qui les avoit engagés & se donnerent à Cortès (1). L'Amérique même ne fut pas la seule

(1) Cortès , *relat. pag. 253.* F. B. Diaz, *chap. 133.*

partie du monde qui lui fournit des secours inattendus. Un vaisseau freté par quelques négocians toucha à la nouvelle Espagne. Il étoit chargé de munitions de guerre qu'ils envoyoiient vendre dans l'espérance de faire de grands profits dans un pays dont la richesse commençoit à être connue en Europe. Cortès acheta avec beaucoup d'empressement une cargaison qui étoit pour lui sans prix, & l'équipage, suivant l'exemple des autres, alla le joindre à Tlascala (1).

Par tous ces événemens l'armée de Cortès se trouva augmentée de cent quatre-vingt hommes & de vingt chevaux, forces trop peu considérables pour mériter qu'on en fit mention dans l'histoire d'aucune autre partie du globe; mais dans celle de l'Amérique, où l'on voit constamment de grandes révolutions opérées par des causes qui semblent n'avoir aucune proportion avec les effets qu'elles produisent, ces petites circonstances prennent de l'importance parce qu'elles décident de la destinée

(1) *Ibid.* cap. 136.

1520.

des royaumes. Il est sur-tout à remarquer que les deux hommes qui ont le plus contribué au succès de Cortès, en lui fournissant si à propos ces secours, étoient, l'un son ennemi déclaré qui travailloit de toutes ses forces à le perdre, & l'autre un rival envieux qui cherchoit à le supplanter. L'histoire de Cortès ne présente aucun exemple plus frappant du bonheur singulier qui accompagna toutes ses entreprises.

Erat de
ses for-
ces.

Le premier avantage que tira Cortès de ces renforts fut de pouvoir renvoyer ceux des soldats de Narvaès qui demeuroient contre leur gré à son service. Après leur départ, il se trouva encore à la tête de cinq cens cinquante hommes d'infanterie, dont quatre-vingt étoient armés de mousquets ou d'arquebuses, & de quarante cavaliers. Il avoit avec cela neuf pieces de canon de campagne (1). A la tête de cette petite armée & de dix mille Tlascalans & autres Indiens, il commença sa marche vers Mexico le 28 décembre, six mois après la fatale

(1) Cortès, *relat.* pag. 255. E.

retra
voie

L
à le
télus
qui
emp
frere
invé
un ti
mém
choir
quali
son é
ses ta
attaq
gnols
que l
respi
préve
autan
à les
Tlasc
instru
tions
form
à le

(1)

retraite à laquelle les Mexicains l'avoient forcé (1).

1520.

L'ennemi se préparoit de son côté à le recevoir. Après la mort de Montezuma les principaux Mexicains à qui appartenoit le droit d'élever un empereur avoient élevé au trône son frere Quetlavaca. Sa haine connue & invétérée pour les Espagnols eût été un titre suffisant auprès d'eux, quand même il eût été moins digne de leur choix par son courage & ses grandes qualités. Il eut immédiatement après son élection une occasion de montrer ses talens en dirigeant en personne les attaques qui avoient forcé les Espagnols à abandonner la capitale. Dès que leur retraite lui donna le tems de respirer, il prit des mesures pour prévenir leur retour à Mexico avec autant de prudence qu'il en avoit mis à les en chasser. La proximité de Tlascala lui donnoit la facilité d'être instruit des mouvemens & des intentions de Cortès. Il vit l'orage qui se formoit & se prépara de bonne heure à le repousser. Il répara les parties de

Préparatifs des Mexicains pour leur défense.

(1) *Relat.* 256. A. B. Diaz, chap. 137.



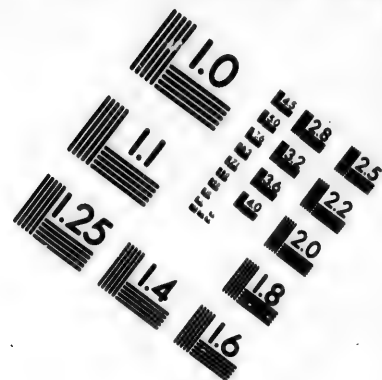
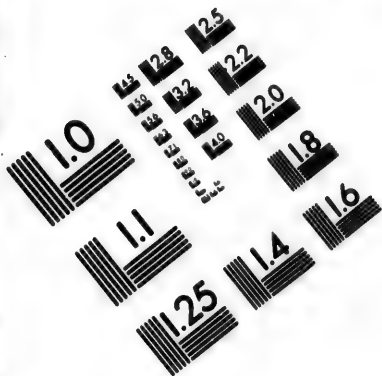
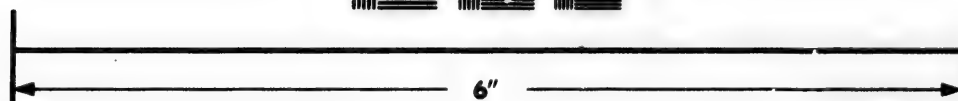
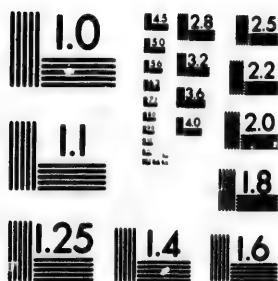


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)



Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

0
1
2
3
4
5
6
7
8
9
10
11
12
13
14
15
16
17
18
19
20
21
22
23
24
25

10
11
12
13
14
15
16
17
18
19
20
21
22
23
24
25

1520.

la ville que les Espagnols avoient détruites , & y ajouta de nouvelles fortifications , telles que l'art des Mexicains étoit capable de les élever. Après avoir rempli ses magasins des armes en usage parmi les Indiens , il fit faire de longues piques , armées des épées & des poignards pris sur les Espagnols , dans le dessein de les employer contre la cavalerie. Il exhorta les peuples de toutes les provinces à prendre les armes contre leurs oppresseurs ; & pour les encourager à une vigoureuse résistance , il leur promit l'exemption de toutes les taxes que ses prédécesseurs avoient imposées (1).

Mais le principal objet de son attention fut d'enlever aux Espagnols les avantages qu'ils retiroient de l'amitié des Tlascalans. Il tâcha d'engager ces républicains à renoncer à toute liaison avec des hommes ennemis déclarés des dieux des Indiens , & qui ne manqueroient pas de les soumettre eux-mêmes au joug qu'on

(1) Cortès , *relat.* pag. 253 E , 254 A.
B. Diaz , *chap.* 140.

DE

les aide
reste de
frappan
avec ta
besoin
facier le
faites f

Mais

paroit f
rare da
porté p
ladie qu
nouvell
lignité ,
avant c
pénétré
une de
l'ancien
nouveau
trône G
de Mon
ti grand
& la va
voix da
l'empire

(1) B.

Lib. X, c.

(2). B.

les aidait si imprudemment à imposer au reste de la nation. Ces raisons étoient frappantes & elles furent présentées avec tant de force , que Cortès eut besoin de toute son adresse pour effacer les impressions qu'elles avoient faites sur les chefs des Tlascalans (1).

Mais tandis que Quetlavaca préparoit sa défense avec une prévoyance rare dans un Américain , il fut emporté par la petite vérole. Cette maladie qui venoit de se montrer dans la nouvelle Espagne avec toute sa malignité , étoit inconnue en Amérique avant que les Européens y eussent pénétré, & doit être regardée comme une des plus grandes calamités que l'ancien monde ait répandues sur le nouveau. Les Mexicains élevèrent au trône Guatimozin , neveu & gendre de Montézuma , jeune homme d'une si grande réputation pour les talens & la valeur qu'il fut choisi tout d'une voix dans la circonstance critique où l'empire se trouvoit (2).

(1) B. Diaz, *chap.* 129. Herrera, *decad.* 2, *Lib. X, cap.* 14-19.

(2). B. Diaz, *chap.* 130.

1521.
Cortès
s'avance
vers Me-
xico.

Cortès à son entrée sur les terres de l'ennemi trouva par-tout des dispositions faites pour arrêter ses progrès. Mais ses troupes surmonterent facilement ces obstacles & s'emparèrent de Tezeuco, la seconde ville de l'empire, située sur les bords du lac à environ vingt milles de Mexico (1). C'est-là qu'il établit son principal quartier, tant parce que c'étoit le lieu le plus propre à mettre à l'eau ses brigantins que pour s'approcher de là vers la capitale avec plus de facilité. Persuadé qu'il importoit à sa sûreté de disposer du cacique ou chef qui commandoit dans la ville, il mit à sa place un Indien plus qualifié, qu'un parti de nobles lui désignoit comme ayant plus de droits à cette place. Attachés par ce nouveau bienfait, le cacique & ses partisans servirent les Espagnols avec une inviolable fidélité (2).

(1) Villa Senor, *Teatro Americano*, Lib. I, cap. 156.

(2) Cortès, *relat.* pag. 256, &c. B. Diaz, *chap.* 137. Gomera, *Cron. cap.* 121. Herrera, *decad.* 3, *cap.* 1.

La
exécute
soldats
Cortès
aider t
qui s'é
dans son
beaucou
point le
paniola
l'empêc
vers la
qu'il au
nouvell
si bien p
avantage
poser se
inévitab
avant qu
gantins
cune nou
tion à H
resta pa
successiv
sur le la
truisit, c
employé
défendre
avec qu

La construction des brigantins , 1521.
 exécutée en grande partie par des Lenteur
 soldats & des Indiens ignorans que & cir-
 Cortès étoit obligé d'employer à conspec-
 aider trois ou quatre charpentiers tion de
 qui s'étoient heureusement trouvés Cortès,
 dans son armée, ne se faisoient qu'avec
 beaucoup de lenteur. Il ne recevoit
 point le renfort qu'il attendoit d'His-
 paniola. Toutes ces circonstances
 l'empêchoient de porter ses armes
 vers la capitale aussi promptement
 qu'il auroit voulu. Attaquer sans de
 nouvelles forces une ville si peuplée,
 si bien préparée à se défendre & si
 avantageusement située, c'eût été ex-
 poser ses troupes à une destruction
 inévitable. Trois mois s'écoulerent
 avant que les matériaux de ses bri-
 gantins fussent prêts & qu'il eût au-
 cune nouvelle des effets de sa négocia-
 tion à Hispaniola ; cependant il ne
 resta pas dans l'inaction. Il attaqua
 successivement différentes villes situées
 sur le lac & les soumit ou les dé-
 truisit , quoique les Mexicains eussent
 employé toutes leurs forces pour les
 défendre. Il n'en usa pas de même
 avec quelques autres villes. Il em-

1521.

ploya des moyens plus doux. Quoiqu'il ne pût traiter avec les habitans que par l'intervention des interpretes, il n'avoit pas laissé d'acquérir par cette maniere de communiquer avec eux , toute imparfaite & pénible qu'elle étoit, une grande connoissance de l'état du pays & des dispositions des peuples; en sorte qu'il conduisit ses négociations & ses intrigues avec une dextérité merveilleuse & un succès étonnant. Plusieurs de ces villes voisines de Mexico , avoient été autrefois les capitales de petits états indépendans. Quelques - unes n'étant soumises que depuis peu de tems à l'empire , conservoient encore le souvenir de leur ancienne liberté & portoient avec impatience le joug de leurs nouveaux maîtres. Les marques de leur mécontentement n'échappèrent pas à Cortès qui sçut mettre à profit cette découverte pour gagner leur confiance & leur amitié. En leur promettant de les délivrer de la domination des Mexicains & de les traiter avec plus de douceur s'ils vouloient se réunir aux Espagnols contre leurs oppresseurs , il engagea les peu-

ples d
ment
comm
nir à
abonda
troupe
mosin
fection
ses soins
tous ses
des prop
de nou
Indien v
mant co
qui aur
cer cont
nombreu
Corrè
tion de
ferrant p
puissance
desseins
taine ni
les voir
tion auff

(1) Cor
chap. 137-
1. Hetrera

ples de plusieurs districts non-seulement à reconnoître le roi de Castille comme leur souverain, mais à fournir à son camp des provisions en abondance & à fortifier son armée de troupes auxiliaires. A peine Guatimozin se fut-il aperçu de cette défection parmi ses sujets, qu'il mit tous ses soins à la prévenir. Mais malgré tous ses efforts l'esprit de révole fit des progrès. Les Espagnols acquirent de nouveaux alliés & le monarque Indien vit avec douleur Cortès, armant contre l'empire les mêmes mains qui auroient dû le défendre, s'avancer contre Mexico à la tête d'un corps nombreux de ses propres sujets (1).

Cortès préparoit ainsi la destruction de l'empire du Mexique en resserrant par degrés les limites de sa puissance ; l'exécution de ses grands desseins ne paroissoit plus ni incertaine ni éloignée, lorsqu'il faillit à les voir renversés par une conspiration aussi dangereuse qu'inattendue.

(1) Cortès, *relat.* pag. 256-260. B. Diaz, *chap.* 137-140. Gomera, *Cron. cap.* 122, 1. Herrera, *decad.* 3, *Lib. I*, *cap.* 123, 2.

1521.

Les soldats de Narvaës n'avoient jamais été fort unis avec les premiers soldats de Cortès , & il s'en falloit bien qu'ils secondassent avec le même zele que ceux-ci les projets du général. Ils se laissoient facilement abattre dans toutes les occasions où il falloit quelque effort extraordinaire de patience & de courage. Les plus anciens compagnons de Cortès , ceux même qui lui étoient restés fideles quand tous les autres l'avoient abandonné , s'effrayoient à la vue des dangers auxquels il falloit s'exposer pour réduire une ville aussi avantageusement située que l'étoit Mexico , & défendue par une armée nombreuse. La crainte les conduisoit à discuter avec une présomption & une liberté peu convenables à de simples soldats les plans de leur général & la difficulté du succès. Delà ils passerent à la censure & aux declamations , & enfin ils se déterminèrent à pourvoir à leur sûreté que Cortès leur paroissoit négliger entièrement. Antoine Villefagna , simple soldat , mais audacieux , intrigant & fortement attaché à Velasques , nourrissoit avec adresse ce mécontentement.

D
mécor
bitoit
séditie
moyen
riere q
officier
étoient
commen
lequel
leur pa
droit de
salut co
courage
pour l'e
officiers
leur dev
désigné.
signé un
liés entr
solemnel
précédoi
pagnons
séduire
repentir
menacé
long-tem
frappé d
propre tr
auprès du
Tome I

mécontentement. La maison qu'il habitoit devint le rendez-vous des séditieux. Ils ne trouverent d'autre moyen d'arrêter Cortès dans sa carrière que de l'assassiner lui & ceux des officiers les plus considérables qui lui étoient attachés, & de donner le commandement à un autre officier, lequel abandonnant des projets qui leur paroissoient extravagans, prendroit de meilleures mesures pour le salut commun. Le désespoir les encourageoit au crime. Le moment fixé pour l'exécution de ce complot, les officiers qui devoient périr, ceux qui leur devoient succéder, tout étoit désigné. Les conspirateurs avoient signé un acte d'association & s'étoient liés entr'eux par les sermens les plus solennels. Mais le soir du jour qui précédoit l'exécution, un des compagnons de Cortès qui s'étoit laissé séduire par les conjurés, touché de repentir à la vue du danger dont étoit menacé un homme qu'il étoit depuis long-tems accoutumé à respecter, ou frappé d'horreur à la pensée de sa propre trahison, se rendit en secret auprès du général & lui découvrit

1521.

tout le complot. Cortès, quoique
 vivement alarmé, ne laissa pas de dé-
 mêler sur le champ ce qu'il avoit à
 faire dans une situation si critique. Il
 se rend sur le champ à la maison de
 Villefagna, accompagné de quelques-
 uns de ses officiers en qui il avoit plus
 de confiance. L'étonnement & la con-
 fusion du coupable à cette visite inat-
 tendue furent bientôt suivis de l'aveu
 du complot. Tandis que les officiers
 de Cortès se saisissoient de ce traître,
 le général arracha de son sein un papier
 contenant l'acte d'association signé par
 les conspirateurs. Impatient de con-
 noître toute l'étendue du danger qu'il
 avoit couru il se retira chez lui pour
 le lire & y trouva des noms qu'il n'y
 put voir sans être pénétré de surprise
 & de douleur; mais il sentit que dans
 cette circonstance il pouvoit y avoir
 du danger à faire des recherches trop
 rigoureuses & prit le parti de ne pour-
 suivre que le seul Villefagna. Comme
 la preuve de son crime n'étoit pas
 équivoque, son procès fut court. Il
 fut condamné & pendu le jour sui-
 vant à la porte de la maison où il
 étoit logé. Cortès assembla ensuite ses

(1) Co
 chap. 140
 sap. 1.

troupes & leur ayant exposé d'abord l'atrocité du crime & la justice de la punition , il ajouta avec un air de satisfaction que les détails de cet abominable complot lui étoient entièrement inconnus , parce que Villefagna , au moment où il s'étoit vu arrêté avoit déchiré un papier qui vraisemblablement contenoit son plan & les noms de ses complices , qu'il en avoit avalé les morceaux & que malgré la rigueur des tourmens il n'avoit rien avoué. Cette artificieuse déclaration tranquillisa les complices , que tourmentoient la conscience de leur crime & plus encore la crainte de le voir découvert. Cortès retira de cet événement l'avantage de connoître ceux de ses compatriotes qui étoient ses ennemis & de pouvoir observer leurs démarches avec plus d'attention : tandis que sa modération leur laissant croire que la conspiration ne lui étoit pas connue , ils s'efforcèrent de détourner d'eux tous les soupçons en redoublant de zèle & d'activité pour son service (1).

(1) Cortès , *relat.* pag. 283. C. B. Diaz , *chap.* 146. Herrera , *decad.* 3 , *Lib.* 1 , *cap.* 1.

1521.
Ses pré-
paratifs
singuliers
pour la
construc-
tion de
ses bri-
gantins.

Cortès ne laissa pas à ses troupes le tems de réfléchir beaucoup sur ce qui venoit d'arriver, il les mit sur le champ en action pour empêcher plus efficacement le retour de l'esprit de mutinerie. Une circonstance heureuse lui en offrit le moyen sans qu'il eût paru le chercher. On lui donna avis que les matériaux de ses brigantins étoient enfin prêts & qu'on n'attendoit pour les conduire à Tezeuco qu'un corps d'Espagnols qui les escortât. Le commandement de cette troupe, composée de deux cens fantassins & quinze cavaliers, ayant avec eux deux pieces de canon, fut confié à Sandoval, qui acquéroit tous les jours de plus en plus l'estime & la confiance des soldats par sa vigilance, son activité & son courage. L'expédition étoit aussi difficile qu'importante. Il falloit conduire les pieces de bois, les planches, les mâts, les cordages, les voiles, les fers & tout ce qui étoit nécessaire à la construction de treize brigantins, par une route de soixante milles à travers un pays de montagnes, & avec l'aide des Indiens qui n'avoient aucun animal domestique &

ne con-
ces ma-
travaux
huit m-
destine
mestiq-
compa-
mille g-
Sandoval
avec be-
menes f-
un corp-
un seco-
partis c-
chacun c-
tain nom-
ment po-
nemi, m-
l'ordre &
nombreu-
marche n-
de lenteu-
Dans les
bois ou
tendoit a-
partis de
vent sur
ne voyan-
cès contr-

ne connoissoient l'usage d'aucune de ces machines qui facilitent les grands travaux. Les Tlascalans fournirent huit mille *Tamenes*, classe d'hommes destinés parmi eux aux travaux domestiques & qui devoient être accompagnés & protégés par quinze mille guerriers de la même nation. Sandoval régla l'ordre de leur marche avec beaucoup d'intelligence. Les *Tamenes* furent placés au centre, ayant un corps de Tlascalans à leur tête, un second à leur arrière-garde & des partis considérables sur les flancs. A chacun de ces corps il joignit un certain nombre d'Espagnols, non-seulement pour les aider à repousser l'ennemi, mais pour les accoutumer à l'ordre & à l'obéissance. Ce corps si nombreux & si embarrassé dans sa marche n'avançoit qu'avec beaucoup de lenteur, mais en très-bon ordre. Dans les endroits resserrés par les bois ou les montagnes, la ligne s'étendoit au-delà de six milles. Des partis de Mexicains paroissoient souvent sur les hauteurs voisines; mais ne voyant aucune espérance de succès contre un ennemi sans cesse sur

1521.

ses gardes & préparé à les recevoir , ils n'osèrent tenter aucune attaque , & Sandoval eut la gloire de conduire sans aucun échec à Tezeuco un convoi d'où dépendoit désormais le sort de toutes les opérations des Espagnols (1).

Il reçoit
de nou-
veaux se-
cours.

Cet heureux succès fut suivi d'un événement non moins important pour Cortès. Quatre vaisseaux arriverent d'Hispaniola à la Vera-cruz avec deux cens soldats , quatre-vingts chevaux , deux pieces de canon de siege & une grande quantité d'armes & de munitions (2). Cortès encouragé par la réussite de tous ses projets , & voulant ou affaiblir ses ennemis ou se fortifier lui-même , impatient d'ailleurs de commencer le siege de Mexico , hâta la construction de ses brigantins & le moment de les lancer à l'eau. Pour faciliter cette dernière opération , il avoit employé pendant deux mois un grand nombre d'In-

(1) Cortès , *relat.* 260, C. E. B. Diaz , *chap.* 140.

(2) Cortès , *relat.* 259, F. 262. Gomera , *Cron.* *cap.* 129.

DE

diens à
feu qui
& à en
deux mi
étoit enfi
efforts de
pre les t
les brigar

Le ving
pes Espa
auxiliaire
du canal
l'eau ; ce
pompe mi
plus solem
mysteres
ligion rom
troient dan
les béniss
spectateur
animés par
des yeux j
lac. Dès qu
rent leurs
un cri géné
airs ; ils

(1) Voyez

(2) B. Diaz

diens à creuser le lit d'un petit ruisseau qui coule de Tezeuco dans le lac & à en former un canal de près de deux milles de long (1). L'ouvrage étoit enfin terminé , malgré tous les efforts des Mexicains pour interrompre les travailleurs ou pour brûler les brigantins (2).

1521.

Le vingt-huit avril toutes les troupes Espagnoles & tous les Indiens auxiliaires furent rangés sur les bords du canal & les brigantins lancés à l'eau ; ce qui se fit avec la plus grande pompe militaire, consacrée & rendue plus solennelle par la célébration des mystères les plus respectés de la religion romaine. A mesure qu'ils entroient dans le canal, le P. Olmedo les bénissoit & les nommoit. Les spectateurs pénétrés d'admiration & animés par l'espérance, les suivoient des yeux jusqu'à leur entrée dans le lac. Dès que les brigantins déployèrent leurs voiles & prirent le vent, un cri général de joie s'éleva dans les airs ; ils admiroient tous le génie

Les brigantins sont lancés à l'eau.

(1) Voyez la NOTE XXIII.

(2) B. Diaz, chap. 140.

1521.

hardi & entreprenant qui , par des moyens si extraordinaires , avoit sçu se créer une flotte , sans le secours de laquelle les Espagnols ne pouvoient espérer de se rendre maîtres de Mexico (1).

Disposi-
tions pour
le siege.

Cortès se détermina à former le siege par trois différens côtés ; à l'est du lac vis-à-vis de Tezeuco , à l'ouest vis-à-vis de Tacuba , & au sud vis-à-vis de Cuyocan. Ces villes , situées sur les principales chaussées qui conduisent à la capitale , avoient été placées ainsi pour la garde des chaussées. Sandoval commandoit la premiere attaque, Pedro d'Alvarado la seconde & Christoval de Olid la troisieme , chacun d'eux avec un nombre égal d'Espagnols & un corps nombreux d'Indiens auxiliaires. Les Espagnols , depuis l'arrivée du renfort d'Hispaniola , étoient au nombre de huit cens dix-huit fantassins , dont cent dix-huit étoient armés de mousquets ou arquebuses & quatre - vingts-six

(1) Cortès , *relat.* 266, C. Herrera, *decad.* 3, *Lib. I*, *cap.* 5. Gomera, *Cron.* *cap.* 129.

DE

étoient
sistoit e
quinze
tès se ré
des brig
plus imp
Chaque
petit can
Espagno
Alvar
postes q
rompire
les eaux
mités qu
frir (2).
ils devoi
données
toient re
Guatimo
ciples fo
le seul en
pérer ave
résister à

Le pre
dirigé co

(1) Cor

(2) Cor
150. Herre

étoient à leur service. Leur artillerie consistoit en trois canons de siege & quinze pieces de campagne (1). Cortès se réserva à lui-même la conduite des brigantins, comme l'opération la plus importante & la plus dangereuse. Chaque brigantin étoit armé d'un petit canon & monté par vingt-cinq Espagnols.

1521.

Alvarado & Olid en s'avancant aux postes qui leur avoient été assignés, rompirent les aqueducs qui portoient les eaux à Mexico, prélude des calamités que les habitans auroient à souffrir (2). Ils trouverent les villes dont ils devoient prendre possession abandonnées par leurs habitans, qui s'étoient réfugiés dans la capitale où Guatimozin avoit rassemblé les principales forces de son empire; c'étoit le seul endroit en effet où il pût espérer avec quelque vraisemblance de résister à l'ennemi qui le menaçoit.

10 Mai.

Le premier effort des Mexicains fut dirigé contre les brigantins dont ils

Les Mexicains
attaquent
les brigantins.

(1) Cortès, *relat.* 266, C.

(2) Cortès, *relat.* 267. B. Diaz, *chap.* 150. Herrera, *decad.* 3, *Lib. 1*, *cap.* 13.

292 L.

prévoyoient & redoutoient avec raison les terribles effets. Quelque peine que se fût donnée Cortès & quelque talent qu'il eût montré à les faire construire, ces bâtimens étoient fort petits, grossièrement faits & montés presque uniquement de soldats qui n'entendoient pas l'art de les conduire. Mais tout imparfaits qu'ils étoient, on conçoit qu'ils devoient être encore des objets d'admiration & de terreur pour un peuple qui n'avoit que des canots & ne connoissoit d'autre navigation que celle de ses lacs. La nécessité força cependant Guatimozin à tenter de les attaquer. Il espéra de suppléer par le nombre de ses canots à ce qui leur manquoit en force. Il en rassembla une si grande multitude qu'ils couvrirent la surface du lac. Ils s'avancèrent hardiment contre les brigantins qui retenus par un calme plat, ne pouvoient venir à leur rencontre. Mais lorsque les Mexicains se trouverent près des bâtimens Espagnols un petit vent s'éleva. En un moment les voiles furent déployées & les brigantins se portant au milieu de leurs foibles ennemis

ils sont
impouls

avec u
ci ne p
un gra
perent
xicains
que les
connoi
noient à
riorité
qu'ils a
terre (1

Dès
maître
briganti
cation e
cupés p
très-élo
ils furent
chauffée
voulu ro
nots lor
cher pou
sure qu'e
On fit tr
chacune

(1) Cor
mera, Cro
lib. I, ca

avec une impétuosité à laquelle ceux-ci ne pouvoient résister, renversèrent un grand nombre de canots & dissipèrent tout le reste. La perte des Mexicains fut considérable ; ils crurent que les progrès des Européens dans les connoissances & les arts, leur donnoient à la mer sur les Indiens une supériorité plus grande encore que celle qu'ils avoient montrée jusqu'alors sur terre (1).

Dès ce moment Cortès demeura maître du lac & non-seulement les brigantins conserverent la communication entre les différens postes occupés par les Espagnols, quoique très-éloignés les uns des autres, mais ils furent occupés à défendre les chaussées que les Indiens auroient voulu rompre & à en éloigner les canots lorsqu'ils tentoient d'en approcher pour inquiéter les troupes à mesure qu'elles s'avançoient vers la ville. On fit trois divisions des brigantins & chacune fut employée à une des trois

15217

Plan fin
gulier
pour la
conduite
du siège.

(1) Cortès, *relat.* 267, chap. 150. Gomera, *Cron. cap.* 131. Herrera, *decad.* 37 lib. I, cap. 17.

1521.

attaques , avec ordre de seconder les opérations de l'officier qui la commandoit. Les attaques furent alors poussées des trois côtés avec une égale vigueur , mais d'une maniere si différente de celle qui se pratique dans les sieges ordinaires que Cortès dans sa relation paroît craindre qu'elle ne soit mal entendue ou désapprouvée par les personnes qui ne connoissent pas la situation de Mexico (1). Chaque jour au matin ses troupes attaquoient les barricades sur les chaussées, passoient les tranchées creusées par les Mexicains ou le canal lui-même lorsque les ponts étoient rompus. On s'efforçoit ainsi de pénétrer jusqu'au cœur de la ville dans l'espérance de remporter quelque avantage décisif qui pût forcer l'ennemi à se rendre & terminer la guerre en un coup. Mais lorsque la valeur des Mexicains rendoit les travaux de la journée sans effet , les Espagnols se retiroient dans leurs premiers quartiers. Ainsi la fatigue & le danger se renouvelloient en quelque maniere chaque jour ,

(1) Cortès , *relat.* 270, F.

parce
penda
avoien
noient
chassés
cette m
troupe
nombr
blir av
dans un
vironne
d'ennen
avoit de
avec les
dangere
son espr
la fatigue
conserv
chaque j
fut rem
n'osoien
peu acco
litaire &
eût été in
vouloit
qu'il lui
capitale
conquéri
durable à

parce que les Mexicains réparaient pendant la nuit ce que les Espagnols avoient détruit dans le jour & reprenoient les postes dont ils avoient été chassés. Mais la nécessité prescrivait cette marche ennuyeuse & lente. Les troupes de Cortès étoient en si petit nombre qu'il n'osoit tenter de s'établir avec cette poignée d'hommes dans une ville où il pouvoit être environné par une si grande multitude d'ennemis. Le souvenir de ce que lui avoit déjà coûté l'excès de confiance avec lequel il s'étoit mis dans cette dangereuse situation, étoit présent à son esprit. Les Espagnols épuisés par la fatigue étoient dans l'impuissance de conserver les postes qu'ils gagnaient chaque jour, & quoique leur camp fût rempli d'Indiens auxiliaires, ils n'osoient confier ce soin à des gens si peu accoutumés à la discipline militaire & sur la vigilance desquels il eût été imprudent de compter. Cortès vouloit aussi conserver la ville autant qu'il lui seroit possible, comme la capitale des grands pays qu'il alloit conquérir & comme un monument durable à sa gloire. Toutes ces con-

1521.

fidérations l'engagerent à suivre opiniâtrément pendant un mois entier le système de siege qu'il avoit adopté. Les Mexicains montrèrent à se défendre presqu'autant de valeur que les Espagnols à les attaquer. Par terre & par eau, la nuit & le jour, un combat furieux succédoit à un autre. Beaucoup d'Espagnols furent tués, un plus grand nombre blessés & tous prêts de succomber sous les travaux d'un service qui ne leur laissoit aucun repos & qui devint encore plus difficile à l'arrivée de la saison des pluies qui commençoient à tomber avec leur violence ordinaire (1).

Cortès
vint de
prendre
la ville

Cortès étonné & déconcerté de la longueur & des difficultés du siege se détermina à faire un grand effort pour se rendre maître de la ville, avant d'abandonner le plan qu'il avoit suivi jusques-là & d'embrasser un nouveau système d'attaque. Il envoya ordre à Alvarado & à Sandoval de s'avancer avec leurs divisions pour un assaut général & se mit à la tête du corps posté sur la chaussée du Cuyo-

(1) B. Diaz, chap. 151.

can. Anim
poir de q
Espagnols
tuosité à la
verserent
après les
sés & les
ville, où
degrés, r
Mexicains
satisfactio
de ses pro
prendre de
de sa retra
il avoit c
officier est
le renfort
les canaux
aux endro
mesure qu
Cet officie
digne de l
pagnons é
bat & dan
il abandon
étoit charg
combattan
soient infer
l'art de la

can. Animés par sa présence & par l'espoir de quelqu'événement décisif, les Espagnols attaquèrent avec une impétuosité à laquelle rien ne résista: ils renversèrent toutes les barricades les unes après les autres, franchirent les fossés & les canaux & arriverent à la ville, où ils gagnèrent du terrain par degrés, malgré tous les efforts des Mexicains. Cortès, au milieu de la satisfaction que lui donnoit la rapidité de ses progrès, n'avoit pas oublié de prendre des précautions pour la sûreté de sa retraite au cas qu'il y fût forcé; il avoit chargé Julien de Alderete, officier estimé qui lui étoit venu avec le renfort d'Hispaniola, de combler les canaux & de défendre les passages aux endroits rompus de la chaussée à mesure que les corps s'avanceroient. Cet officier jugea cet emploi trop indigne de lui, & tandis que ses compagnons étoient au plus fort du combat & dans le chemin de la victoire, il abandonna le soin important dont il étoit chargé & vint se mêler parmi les combattans. Les Mexicains qui faisoient insensiblement des progrès dans l'art de la guerre ayant observé cette

1521.

3 juillet

1521.

Il est repoussé.

négligence , en instruisirent Guatimozin.

Ce prince vit sur le champ les conséquences de la faute que commettoient les Espagnols , & avec une grande présence d'esprit se disposa à en profiter. Il donna ordre aux troupes qui combattoient les Espagnols de front de céder peu à peu du terrain pour les attirer plus avant dans la ville & envoya en même - tems un corps nombreux de guerriers par différentes rues , les uns par terre , les autres par eau , vers la grande brèche faite à la chaussée. A un signal qu'il donna , les prêtres du principal temple frapperent le grand tambour consacré au Dieu de la guerre. Aussitôt que les Mexicains entendirent ces sons lugubres & solennels , propres à leur inspirer l'enthousiasme & le mépris de la mort , ils se précipiterent sur l'ennemi avec une nouvelle furie , allumée par le fanatisme & par l'espérance du succès. Les Espagnols ne pouvant tenir contre des hommes animés par de si puissans motifs , commencèrent à se retirer d'abord lentement & en bon ordre. Mais l'ennemi

DE

les pressa
venant de
nécessaire
se mirent
arrivant
chaussée ,
infanterie
pêle mèle
les Mexic
de toutes
nots s'app
plus près
voient le
tilement
soldats. La
à ses ordre
pouvant l
s'occupa
ceux qui é
Mais tandi
ce soin &
sûreté , fix
sirent de
triomphe.
officiers l'a
dépens de
sieurs blef
pouvoir
perdirent

les pressant toujours & la retraite devenant de moment en moment plus nécessaire, la terreur & la confusion se mirent parmi eux ; de sorte qu'en arrivant à la grande brèche de la chaussée, Espagnols & Tlascalans, infanterie & cavalerie y tomboient pêle mêle, & y étoient accablés par les Mexicains, qui fondoient sur eux de toutes parts & dont les petits canots s'approchoient de la chaussée plus près que les brigantins ne pouvoient le faire. Cortés s'efforça inutilement d'arrêter & de rallier ses soldats. La crainte les rendoit sourds à ses ordres & à ses prières. Enfin ne pouvant les ramener au combat, il s'occupa de sauver quelques-uns de ceux qui étoient tombés dans le canal. Mais tandis qu'il étoit tout entier à ce soin & qu'il négligeoit sa propre sûreté, six officiers Mexicains se saisirent de lui & l'emmenaient en triomphe. Heureusement deux de ses officiers l'arracherent à ce danger aux dépens de leur vie ; mais il reçut plusieurs blessures dangereuses avant de pouvoir se dégager. Les Espagnols perdirent plus de soixante des leurs,

1521.

Avec une
perte
considérable.

1521.

Les Espagnols prisonniers sont sacrifiés au dieu de la guerre.

& ce qui rendit cette perte encore plus cruelle, dans ce nombre quarante tomberent vivans entre les mains d'un ennemi qui ne faisoit point de quartier à ses prisonniers (1).

Les approches de la nuit, en éloignant les Mexicains, amenerent pour les Espagnols une situation presque aussi cruelle que celle dont ils fortoient. Ils entendoient les cris de triomphe & le tumulte de l'horrible fête par laquelle les Mexicains célébroient leur victoire. Toute la ville étoit illuminée & le grand temple étoit si brillant de clarté qu'on pouvoit distinguer de loin les environs remplis du peuple en mouvement & les prêtres empressés à faire les préparatifs pour la mort des prisonniers. Au milieu de l'obscurité de la nuit, les Espagnols s'imaginoient reconnoître leurs compagnons à la blancheur de leur peau & les voir dépouillés & contraints de danser devant la statue du dieu à qui ils alloient être immo-

(1) Cortès, *relat.* p. 273. B. Diaz, *chap.* 152. Gomera, *Cron.* cap. 138. Herrera, *deca.* 3, *Lib. I*, cap. 20.

lés. Ils en croyoient par le son augmentoit les plus inmes, & le soient à la cle (1).

Cortès, dans les sentimens leu ter encore naturelles à leur si inat soulager co dans toute & ranimer rances de obligé d'aff n'avoit poi doit en effe fermeté. Le par leur fuc demain m mais ils ne à cette at têtes des

(2) Voyez

lés. Ils entendoient leurs cris & croyoient distinguer chaque victime par le son de sa voix. L'imagination augmentoit l'horreur de ces tableaux ; les plus insensibles fendoient en larmes , & les plus courageux frémissaient à la vue de ce terrible spectacle (1).

1521.

Cortès, en partageant avec ses soldats les sentimens que ce cruel événement leur inspiroit, avoit à supporter encore les accablantes réflexions, naturelles à un général après un malheur si inattendu ; il ne pouvoit se soulager comme eux en le montrant dans toute son étendue. Pour soutenir & ranimer le courage & les espérances de ses compagnons, il étoit obligé d'affecter une tranquillité qu'il n'avoit point. La conjoncture demandoit en effet de sa part la plus grande fermeté. Les Mexicains, encouragés par leur succès, l'attaquèrent le lendemain matin dans ses quartiers ; mais ils ne s'en tinrent pas uniquement à cette attaque. Ils envoyèrent les têtes des Espagnols qu'ils avoient

Nouveaux efforts des Mexicains.

(2) Voyez la NOTE XXIV.

1521.

immolés, aux gouverneurs des provinces voisines, en les assurant que le Dieu de la guerre, appaisé par le sang de leurs ennemis versé abondamment sur ses autels, avoit fait entendre sa voix & déclaré que dans huit jours leurs ennemis seroient entièrement détruits & la paix & le bonheur rétablis dans tout l'empire.

Cortès
est abandonné
par plusieurs
tribus
d'Indiens
alliés.

Une prédiction énoncée avec tant de confiance & en termes si précis, fut universellement adoptée par un peuple superstitieux. Le zèle des provinces qui s'étoient déjà déclarées contre les Espagnols en devint plus ardent; & d'autres qui s'étoient jusqu'alors tenues dans l'inaction, échauffées par l'enthousiasme religieux, prirent les armes pour exécuter les décrets des Dieux. Les Indiens auxiliaires qui s'étoient joints à Cortès, adoreurs des mêmes divinités que les Mexicains & accoutumés à croire aussi aveuglément qu'eux aux réponses de leurs prêtres, abandonnerent les Espagnols comme des hommes dévoués à une destruction certaine. La fidélité des Tlascalans eux-mêmes fut ébranlée & les Espagnols demeurèrent

prèsque
Cortès ay
siper par
tes superfi
vit avanta
que les fa
avoient eu
ment à un
donner un
imposture
opérations
le tems fix
& en se
qui écarton
passerent
quiétées,
sans aucun
Ses alliés
crédulité
D'autres t
dieux qui v
les Mexicain
empire, se
& telle fut
que fort pe
fection gé

(1) B. Dia
sup. 138.

prèsque seuls dans leurs quartiers. Cortès ayant essayé en vain de dissiper par des raisonnemens les craintes superstitieuses de ses alliés, se servit avantageusement de l'imprudence que les fabricateurs de la prophétie avoient eue d'en fixer l'accomplissement à un terme si prochain. Pour donner une preuve frappante de leur imposture, il suspendit toutes ses opérations militaires jusqu'à ce que le tems fixé par l'oracle fût écoulé, & en se couvrant de ses brigantins qui écartoient l'ennemi, ses troupes passèrent tout ce tems sans être inquiétées, & le terme fatal expira sans aucun désastre pour lui (1).

Ses alliés honteux alors de leur crédulité revinrent à leurs postes. D'autres tribus, jugeant que les dieux qui venoient de tromper ainsi les Mexicains avoient abandonné cet empire, se joignirent aux Espagnols; & telle fut la légèreté de ce peuple que fort peu de tems après une défection générale de tous ses alliés,

Il regagne leur amitié.

(1) B. Diaz, *chap. 153*. Gomera, *Cron.*
chap. 138.

1521.

Il adopte
un nou-
veau sys-
tème
d'attaque

Cortès, si nous l'en croyons lui-même, se vit à la tête de cent cinquante mille Indiens.

Quoique maître d'une armée si nombreuse, il crut devoir former un nouveau système d'attaque qui seroit conduit avec plus de circonspection. Au lieu de tenter encore de s'emparer brusquement de la ville par la bravoure de ses troupes, il prit le parti de s'en approcher par degrés & avec toutes les précautions possibles, pour ne pas exposer ses gens aux malheurs qu'ils avoient déjà éprouvés. A mesure que les Espagnols avançoient, les Indiens leurs alliés réparaient en les suivant les chauffées; dès qu'ils se rendoient maîtres de quelques parties de la ville, ils faisoient raser les maisons. Peu à peu les Mexicains, forcés de se replier à mesure que leurs ennemis gagnoient du terrain se trouverent referrés dans un plus petit espace. Guatimozin ne pouvant empêcher entièrement les progrès de ses ennemis, continuoit de se défendre avec le plus grand courage & disputoit le terrain pied à pied. Cependant les Espagnols avoient changé non-seulement leur système

DE

d'attaque
lesquelle
leur avo
piques de
ployées
Narvaès.
cilité de c
soient pre
mis qui le
périt un m
xicains da
renouvelle
ainsi par
tems en pr
la famine.
maîtres du
de toutes le
leur venir
des Indiens
les avenues
magasins
étoient épu
mes réunis
fendre leur
de leurs die
ple, mais

(1) Cortès
Diz, chap. 1

d'attaque , mais les armes mêmes avec lesquelles ils combattoient. Cortès leur avoit fait prendre les longues piques de Chinatlan , qu'il avoit employées avec tant de succès contre Narvaès. Cette arme leur donna la facilité de combattre ferrés ; ils repoussèrent presque sans danger des ennemis qui les attaquoient sans ordre. Il périt un nombre prodigieux de Mexicains dans ces combats chaque jour renouvelés (1). La ville dévastée ainsi par la guerre étoit en même-tems en proie à toutes les horreurs de la famine. Les brigantins Espagnols maîtres du lac empêchoient l'abord de toutes les provisions qui pouvoient leur venir par eau. Le grand nombre des Indiens auxiliaires fermoit toutes les avenues de la ville par terre. Les magasins formés par Guatimozin étoient épuisés par le nombre d'hommes réunis dans la capitale pour défendre leur souverain & les temples de leurs dieux. Non-seulement le peuple , mais les premiers des citoyens

(1) Cortès , *relat.* pag 275, C. 276, F. B. Diaz , *chap.* 153.

1521.

étoient réduits aux plus cruelles extrêmités. Les maladies mortelles & contagieuses, la dernière des calamités qu'éprouvent les villes assiégées, combloient enfin la mesure de leurs maux (1).

Constan-
ce &
courage
de Gua-
timosin.

27 juillet.

Le courage de Guatimosin se soutenoit cependant au milieu de tant de malheurs, & son ame demouroit ferme. Il rejetoit avec mépris toutes les ouvertures de paix que lui faisoit faire Cortès & ne pouvoit supporter l'idée de se soumettre aux oppresseurs de son pays; il étoit déterminé à ne pas survivre à sa ruine. Les Espagnols avançoient toujours. Enfin les trois divisions à la fois pénétrèrent jusqu'à la grande place qui étoit au milieu de la ville & s'y logerent. Les trois quarts de la ville se trouvoient en leur puissance, & le reste étoit si pressé que les Mexicains désespérèrent de pouvoir résister à des ennemis qui les attaqueroient désormais avec plus d'avantages encore & plus de moyens

(1) Cortès, *relat.* 276, E. 277, F. B. Diaz, 155. Gomera, *Cron.* cap. 141.

de

DE

de succès
sauver la
respectoi
qu'il qu
pouvoit
tireroit d
de l'emp
exciter le
mune & c
savantage
de ce pro
Cortès pa
afin que
pendant l
Mais Cort
ment & c
tromper p
çonna leur
lui étoit r
cher l'exéc
Sandoval,
pouvoit le
dement des
de veiller
mens de l'e
exécuter ses
ques grande
qui travers
trême rapid
Tome I

de succès. Les nobles , empressés de sauver la vie d'un monarque qu'ils respectoient, obtinrent de Guatimosin qu'il quitteroit une ville qu'on ne pouvoit plus défendre & qu'il se retireroit dans les provinces éloignées de l'empire, où il pourroit encore exciter les peuples à la défense commune & combattre avec moins de désavantage. Pour faciliter l'exécution de ce projet , ils tâcherent d'amuser Cortès par des propositions de paix, afin que Guatimosin pût s'échapper pendant le cours de la négociation. Mais Cortès avoit trop de discernement & de sagacité pour se laisser tromper par leurs artifices. Il soupçonna leur dessein & persuadé qu'il lui étoit très - important d'en empêcher l'exécution , il avoit confié à Sandoval , sur la vigilance duquel il pouvoit le plus compter , le commandement des brigantins , avec ordre de veiller sur les moindres mouvemens de l'ennemi. Sandoval attentif à exécuter ses ordres , observant quelques grands canots remplis d'Indiens qui traversoient le lac avec une extrême rapidité donna le signal de la

1521.

1521.

Il est fait
prison-
nier.

chasse ; Garcia Holguin qui commande le brigantin le plus léger , les ayant bientôt atteints étoit prêt à faire feu sur le plus avancé qui sembloit porter un homme auquel le reste obéissoit. A l'instant les rameurs éleverent leurs rames & tous ceux qui étoient dans le canot , renonçant à faire aucune résistance , le conjurerent avec des pleurs & des cris d'arrêter ses gens , parce que l'empereur étoit parmi eux. Holguin se saisit sur le champ de sa proie. Guatimosin se remettant entre ses mains le pria avec dignité d'épargner les insultes à sa femme & à ses enfans. Le malheureux prince conduit devant Cortès ne montra ni la férocité sombre d'un barbare, ni l'abattement d'un suppliant. *J'ai rempli , dit-il à l'Espagnol , le devoir d'un roi , j'ai défendu mon peuple jusqu'à la dernière extrémité. Il ne me reste qu'à mourir. Prends ce poignard , continua-t-il en mettant la main sur celui de Cortès , enfonce-le dans mon sein & termine une vie qui ne peut plus être utile (1).*

(1) Cortès, r lat 279 , B. Diaz , chap. 156 , Gomera , Cron. cap. 142. Herrera , decad. 3 , Lib. II , cap. 7.

DE
Auf
fur cor
cessa &
partie
encore
siege de
événem
rique. I
jours ,
passé san
de la pa
pour l'a
ville , du
& les au
l'empire
avoit été
cune aut
de l'ancie
veau. Le
nombre d
avantageu
balancé la
discipline
qui se sero
ner leur e
été second
Mais Mexi
des villes
puissance &

Aussitôt que le sort du monarque fut connu, la résistance des Mexicains cessa & Cortès prit possession de la partie de la capitale qui n'étoit pas encore détruite. Ainsi fut terminé le siège de Mexico, le plus mémorable événement de la conquête de l'Amérique. Il avoit duré soixante - quinze jours, dont presque aucun ne s'étoit passé sans quelque effort extraordinaire de la part des assaillans ou des assiégés pour l'attaque ou la défense d'une ville, du destin de laquelle les uns & les autres savoient que celui de l'empire entier dépendoit. La défense avoit été plus vigoureuse qu'en aucune autre action entre les habitans de l'ancien monde & ceux du nouveau. Le talent de Guatimolin, le nombre de ses troupes, la situation avantageuse de sa capitale avoient balancé la grande supériorité de la discipline & des armes des Espagnols, qui se seroient vus forcés d'abandonner leur entreprise s'ils n'eussent pas été secondés par des secours étrangers. Mais Mexico fut perdu par la jalousie des villes voisines qui redoutoient sa puissance & par la révolte des sujets

1521.
13 Août.
La ville
se rend.

1521.

de l'empire las du joug qu'ils port-
toient. Leurs secours mirent Cortès
en état d'exécuter un projet qu'il n'eût
peut-être pas osé tenter s'il eût été
réduit à ses propres forces. Si le
compte que nous venons de rendre
de la réduction de Mexico fait dis-
paroître le merveilleux dont les his-
toriens Espagnols ont embelli le ré-
cit de cet événement ; si nous avons
montré des causes simples & natu-
relles où ils ne voient que des faits &
prouesses romanesques de leurs com-
patriotes ; on y trouve d'un autre
côté des motifs d'admirer encore plus
les grands talens de Cortès qui , avec
toutes fortes de désavantages , eut
l'art d'acquérir sur des nations qui
n'entendoient pas sa langue un ascen-
dant assez puissant pour les faire ser-
vir d'instrument à l'exécution de ses
desseins (1).

Esperan-
ces des
Espa-
gnols
trompée
par la
médiocri-
té du bug-
t.n.

La joie que ressentirent les Espa-
gnols du succès de cette périlleuse
entreprise fut d'abord excessive ; mais
elle se calma bientôt lorsqu'ils se

(2) Voyez la Note XXV.

de
virent
riques
tant de
lieu de
puisable
en deve
Montezu
ples, to
sembler
désolatio
butin for
mosin pré
rassemblé
par ses an
dans le lac
toient emp
du reste
combattro
sembler le
étoit si pe
d'entr'eux
part qui leu
& les mur
contre Co
souponno
plus grande
leur écheoi
ble, & ensu
les irritoit p

virent frustrés des espérances chimériques qui les avoient animés à braver tant de difficultés & de dangers. Au lieu de ces richesses immenses & inépuisables sur lesquelles ils comptoient en devenant maîtres des trésors de Montézuma & de l'or de tant de temples, toute leur avidité ne put rassembler du milieu des ruines & de la désolation d'une ville immense qu'un butin fort peu considérable. Guatimosin prévoyant sa destinée, avoit rassemblé toutes les richesses laissées par ses ancêtres & les avoit fait jeter dans le lac. Les Indiens auxiliaires s'étoient emparés de la meilleure partie du reste, tandis que les Espagnols combattoient. Ce qu'en purent rassembler les conquérans eux-mêmes étoit si peu de chose, que plusieurs d'entr'eux dédaignèrent d'accepter la part qui leur en revenoit. Les plaintes & les murmures s'éleverent d'abord contre Cortès & ses favoris, qu'on soupçonnoit de s'être approprié une plus grande part que celle qui devoit leur échoir dans un partage équitable, & ensuite contre Guatimosin qui les irritoit par un refus obstiné de dé-

1521.

couvrir le lieu où il avoit, disoit-on, caché ses trésors (1).

Guati-
mosin
mis à la
torture.

Les raisons, les prières & les promesses furent inutilement mises en usage pour calmer les mécontents & il faut croire que cette inutilité même & la crainte de voir le mécontentement s'augmenter, poussèrent Cortès à une action qui ternit la gloire de tout ce qu'il avoit fait jusques-là de grand. Sans égard pour le rang qu'avoit occupé Guatimozin, sans respect pour les vertus qu'avoit déployées ce malheureux monarque, il le fit mettre à la torture, ainsi que son premier favori, pour les forcer à découvrir l'endroit où l'on supposoit qu'il avoit caché le trésor de l'empire. Guatimozin supporta tout ce que l'ingénieuse cruauté de ses bourreaux put imaginer de tourmens avec le courage indomptable d'un guerrier Américain. Le compagnon de ses souffrances cédant à la violence de la

(1) L'or & l'argent, selon la relation de Cortès, 280, A, ne monterent qu'à 120 mille pesos, valeur bien intérieure à celle que les Espagnols avoient partagée entr'eux à Mexico.

douleur
maître p
permis
mais le
sur lui un
à la fois
leva sa f
suis-je sur
ce reproch
le silence
Cortès ho
ble scene
ses bourre
réservée à
à de nouv
Le sort
de tout l'en
partis l'avo
se soumise
aux vainqu
mens d'Esp
tout le pay
grande mer
espéroient
de Colomb

(1) B. Dia
cap. 146. He
8. Torquemad

douleur sembloit demander à son maître par un regard languissant la permission de révéler ce qu'il savoit ; mais le courageux monarque jettant sur lui un coup-d'œil où se peignoient à la fois l'autorité & le dédain , releva sa foiblesse en lui disant , & moi suis-je sur un lit de roses ? Terrassé par ce reproche , le favori persévéra dans le silence & expira dans les tourmens. Cortès honteux enfin de cette horrible scene tira la victime des mains de ses bourreaux & prolongea une vie réservée à de nouvelles indignités & à de nouvelles souffrances (1).

Le sort de la capitale entraîna celui de tout l'empire , ainsi que les deux partis l'avoient prévu. Les provinces se soumirent les unes après les autres aux vainqueurs. De petits détachemens d'Espagnols pénétrèrent dans tout le pays sans obstacle & jusqu'à la grande mer du sud , par laquelle ils espéroient toujours , selon les idées de Colomb , s'ouvrir aux Indes orientales. Toutes les provinces de l'empire se soumettent.

(1) B. Diaz , chap. 157. Gomera , *Cron.* cap. 146. Herrera , *decad.* 3 , *Lib. II* , cap. 8. Torquemada , *mond. Ind.* 1 , 571.

1521.

Cortès
forme
des plans
pour de
nouvel-
les dé-
couver-
tes qui
font fait
par Ma-
gellan.

tales un passage court & facile , & assurer à la couronne de Castille les richesses si enviées de ces belles régions (1). L'esprit actif de Cortès commença dès-lors à s'occuper de ce projet (2). Il ignoroit que pendant le cours de ses victoires au Mexique ce même plan avoit été exécuté. Cet événement étant un des plus intéressans dans l'histoire des découvertes des Espagnols , & ayant beaucoup influé sur l'état du pays que Cortès venoit de soumettre , nous devons à nos lecteurs quelque détail à ce sujet.

Ferdinand Magalhaens ou Magellan, Portugais , d'une naissance honorable , ayant servi plusieurs années dans les Indes orientales avec une grande valeur , sous le fameux Albuquerque , demanda les récompenses qu'il croyoit lui être dues , avec la hauteur naturelle à un homme de courage ; mais pour des raisons qu'on ignore , son général & son souverain

(1) Cortès , *relat.* 280. D. & c. B. Diaz , *chap.* 157.

(2) Herrera , *decad.* 3 , *Lib. II* , *cap.* 17. Gomera , *Cron. cap.* 149.

rejetterent ses
Magellan se
ce qu'il avoit
ne put suppo-
ressentiment ,
ment de fidéli-
maître ingrat
de Castille ,
rendroit plus
Pour commen-
avantageuse-
jet dont l'exé-
l'endroit le plu-
dont il avoit à
plan favori de
verte d'un passa-
par l'ouest , fan-
rie du globe att-
par la ligne de
tracée Alexand-
espérances sur
navigateur , con-
d'observations
expérience & d-
patriotes avoie-
commerce avec
L'entreprise éto-
dieuse ; il en con-
une escadre assez

rejetterent ses demandes avec dédain. Magellan se rendant témoignage de ce qu'il avoit fait & de qu'il méritoit, ne put supporter ce refus. Dans son ressentiment, il se crut dégagé du serment de fidélité qu'il avoit fait à un maître ingrat & se présenta à la cour de Castille, où il espéroit qu'on rendroit plus de justice à ses talens. Pour commencer à s'y faire connoître avantageusement, il proposa un projet dont l'exécution devoit bleffer à l'endroit le plus sensible le monarque dont il avoit à se plaindre : c'étoit le plan favori de Colomb, la découverte d'un passage aux Indes orientales par l'ouest, sans empiéter sur la partie du globe attribuée aux Portugais par la ligne de démarcation qu'avoit tracée Alexandre VI. Il fonda ses espérances sur les idées de ce grand navigateur, confirmées par beaucoup d'observations, fruit de sa propre expérience & de celle que ses compatriotes avoient acquise par leur commerce avec les régions orientales. L'entreprise étoit difficile & dispendieuse; il en convenoit; il lui falloit une escadre assez forte & pourvue de

1521.

1517.

1517.

deux années de vivres. Heureusement il eut affaire à un ministre qui ne se laissoit effrayer ni par les difficultés ni par la dépense. Le cardinal Ximenès qui gouvernoit alors l'Espagne, voyant à la fois dans le succès de cette entreprise un accroissement de richesses & de gloire pour son pays, écouta favorablement les propositions de Magellan. Charles - Quint à son arrivée dans son nouveau royaume, adopta les mesures de Ximenès avec la même chaleur & donna ses ordres pour un armement aux dépens de la couronne, dont le commandement fut donné à Magellan avec les titres de chevalier de saint-Jacques & de capitaine général (1).

Voyage
de Ma-
gellan.

Le dixième d'août 1519, Magellan fit voile de Séville avec cinq vaisseaux, armement considérable pour l'état de la navigation dans ce tems-là, quoique le plus grand de ses navires n'excédât pas cent-vingt tonneaux. Les équipages montoient en tout à deux cens trente-quatre hommes, parmi

(1) Herrera, *decad.* 2, *Lib. II*, *cap.* 19;
Lib. IV, *cap.* 9. Gomera, *hist.* *cap.* 91.

lesque
des m
sieurs
encore
Après
prit fa
long c
essuya
rant de
baies &
bloient
municar
découv
janvier
de la Pl
bouchur
si grande
atlantiqu
roit trou
cherchoi
pendant
servé qu
que les
reprit sa
mars il to
à quaran
quateur
l'hiver. Il
& les Es

lesquels se trouvoient quelques - uns des meilleurs pilotes d'Espagne & plusieurs Portugais en qui Magellan avoit encore une plus grande confiance. Après avoir touché aux Canaries, il prit sa route directement au sud le long de la côte de l'Amérique. Il essuya des calmes si longs & employa tant de tems à reconnoître toutes les baies & toutes les golfes qui lui sembloient pouvoir former une communication avec la mer qu'il comptoit découvrir au sud , qu'au douze de janvier il ne se trouva qu'à la riviere de la Plata. En voyant la large embouchure de ce fleuve qui porte une si grande abondance d'eau à l'océan atlantique , il se persuada qu'il pourroit trouver par-là le passage qu'il cherchoit, mais après l'avoir remonté pendant quelques jours & avoir observé que le canal se rétrécissoit & que les eaux devenoient douces, il reprit sa route vers le sud. Le 31 de mars il toucha au port de saint-Julien, à quarante-huit degrés au sud de l'équateur, où il se détermina à passer l'hiver. Il y perdit un de ses vaisseaux & les Espagnols y souffrirent tant de

1521.

1520.

1521.

l'excessive rigueur du climat que les équipages de trois des vaisseaux , leurs officiers à leur tête , se mutinèrent ouvertement & demandèrent qu'on abandonnât le projet d'un aventurier inconsideré & qu'on retournât en Espagne. Magellan réprima cette révolte dangereuse avec autant de promptitude que d'intrépidité , en punissant les chefs. Avec le reste de ses gens , subjugués par sa fermeté , sans être reconciliés avec son entreprise , il continua son voyage & découvrit enfin , au cinquante - troisieme degré de latitude , l'entrée d'un détroit où il se jetta , malgré les murmures & les remontrances de tout ce qui étoit sous ses ordres. Après avoir navigué vingt jours dans ce canal tortueux & dangereux , auquel il donna son nom & où il fut abandonné par un de ses vaisseaux , il vit enfin se découvrir à ses yeux la grande mer du sud & remercia le ciel en répandant des larmes de joie de l'heureux succès de son entreprise (1).

(1) Herrera , *decad. 2 , Lib. IV , cap. 10 ; Lib. IX , cap. 10 , &c.* Gomera , *hist. chap. 92.* Pigafetta *Viagg. apud. Ramus. II , pag. 352 , &c.*

Mais i
distance
de son v
& ving
au nord
terre. D
gue qui
océan d
les borne
Ses prov
sées. L'e
gens fur
ration né
de faim ,
des malac
les navig
nifester.
donna qu
un beau t
favorable
océan le
serve enc
réduits au
tomberent
îles très-f
rafraîchiss
dance qu
fanté. De
nerent le

Mais il se trouvoit à une plus grande distance qu'il ne l'imaginoit du but de son voyage. Il navigua trois mois & vingt jours portant constamment au nord-ouest sans découvrir aucune terre. Dans cette route, la plus longue qui eût jamais été faite sur un océan dont on ne connoissoit point les bornes, il eut beaucoup à souffrir. Ses provisions étoient presque épuisées. L'eau douce se corrompt ; ses gens furent réduits à la plus petite ration nécessaire pour ne pas mourir de faim, & le scorbut la plus terrible des maladies auxquelles sont exposés les navigateurs, commença à se manifester. Une circonstance seule leur donna quelque consolation. Ils eurent un beau tems soutenu & des vents si favorables que Magellan donna à cet océan le nom de pacifique qu'il conserve encore. Enfin lorsqu'ils étoient 6 Mars réduits aux dernières extrémités, ils tombèrent sur une groupe de petites îles très-fertiles où ils trouverent des rafraîchissemens en si grande abondance qu'ils recouvrerent bientôt la santé. De ces îles auxquelles ils donnerent le nom d'*îles des Larrons*, Ma-

1521.

gellan s'avança encore plus à l'est & découvrit celles qu'on nomme aujourd'hui *Philippines*. Il y eut malheureusement une querelle avec les naturels du pays qui l'attaquerent avec un corps nombreux & des troupes bien armées, & Magellan périt, ainsi que plusieurs de ses principaux officiers, en combattant ces barbares avec sa valeur ordinaire.

26 'Avril.

8 Nov.

L'expédition se continua sous d'autres commandans. Après avoir visité plusieurs des petites isles répandues dans la partie orientale de l'océan Indien, ils touchèrent à la grande isle de Borneo & ensuite à Tidor, une des Moluques, où ils prirent terre au grand étonnement des Portugais qui ne pouvoient comprendre comment les Espagnols en naviguant à l'ouest, étoient arrivés à cet établissement reculé de leur commerce, auquel eux-mêmes se rendoient en faisant route dans une direction opposée. Les Espagnols trouverent dans ces isles & dans les isles voisines, des peuples instruits des avantages du commerce & disposés à trafiquer avec une nation inconnue. Ils prirent une car-

DE L'

gaison de
font une
cherchées
trésors &
marchand
dans les au
visitées, l
vaisseaux
qui étoit
encore un
pour l'Eur
de Jean-S
la route d
Bonne. Et
beaucoup
Lucar le 7
le tour du
huit jours

Quoiqu
ait privé M
de termine
treprise,
justice à f
talens lui o
la gloire d

(1) Herre
Lib. IV, ca
&c. Pigafetta

gaison de ces épices précieuses qui sont une des productions les plus recherchées de ces climats. Avec ces trésors & des échantillons des riches marchandises qu'ils avoient trouvées dans les autres contrées qu'ils avoient visitées , la *Viñtoire* , celui des deux vaisseaux restans de toute l'escadre , qui étoit le plus en état de soutenir encore un long voyage , fit voile pour l'Europe sous le commandement de Jean-Sébastien del Cano. Il suivit la route des Portugais par le cap de Bonne - Espérance , & après avoir beaucoup souffert il arriva à Saint-Lucar le 7 septembre 1522 , ayant fait le tour du globe en trois ans & vingt-huit jours (1).

1522.

Janvier
1522.

Quoiqu'une destinée malheureuse ait privé Magellan de la satisfaction de terminer lui-même sa grande entreprise , ses compatriotes rendant justice à sa mémoire & à ses grands talens lui ont conservé non-seulement la gloire d'en avoir formé le plan ,

(1) Herrera , *decad.* 3 , *Lib.* I , *cap.* 3-9 ; *Lib.* IV , *cap.* 1. Gomera , *Cron.* *cap.* 93 , &c. Pigafetta , *apud.* Ramus. II , *pag.* 361 , &c.

1521.

mais encore celle d'avoir surmonté presque tous les obstacles qui en traversoient l'exécution ; & il est encore aujourd'hui au rang des plus habiles navigateurs. La gloire des navigateurs Espagnols éclipsa à cette époque celle de toutes les autres nations & dans le court d'un petit nombre d'années ils eurent le rare bonheur de découvrir un nouveau continent presque aussi étendu que l'ancien monde & celle de constater par l'expérience la figure & l'étendue du globe terrestre.

Les Espagnols ne se contentoient pas cependant de la gloire d'avoir les premiers fait le tour du monde ; ils prétendoient recueillir de grands avantages pour leur commerce de cet effort hardi de leur habileté dans l'art de la navigation. Les sçavans parmi eux croyoient que les isles à épiceries & plusieurs des pays les plus riches de l'est étoient situés dans les limites de la partie du globe attribuée à la couronne de Castille, par le partage d'Alexandre VI. Les négocians, sans s'embarrasser de cette discussion, se livrèrent avec empressement à ce que le commerce avec ces pays nouveaux

leur offroient. Les concurrents s'efforcèrent de vaincre leurs ennemis en même temps qu'ils étoient en force pour surmonter de l'impossibilité. Le traité par lequel on s'étendit donna par conséquent une protection. Enfin le monde fut épuisé. Les parties de s'en furent. Les Portugais à ceux-ci. Les Moluques. Cens cinquante. Cependant le droit de en rembourser d'autres. Son attention. Seurs, & un commerce si long-ter

leur offroit d'avantageux & de séduisant. Les Portugais, alarmés de la concurrence de rivaux si dangereux, s'efforcèrent de leur susciter des ennemis en Europe par les négociations, tandis qu'ils les traversoient en Asie à force ouverte. Charles, peu instruit de l'importance de cet objet, ou distrait par ses autres projets & par l'étendue de ses autres opérations, ne donna pas à ses commerçans d'Asie la protection dont ils avoient besoin. Enfin le mauvais état de ses finances, épuisées par ses guerres dans toutes les parties de l'Europe, & la crainte de s'en susciter une nouvelle avec les Portugais, le déterminèrent à céder à ceux-ci toutes ses prétentions sur les Moluques pour la somme de trois cens cinquante mille ducats. Il réserva cependant à la couronne de Castille le droit de rentrer dans ses droits, en remboursant cette somme. Mais d'autres objets détournèrent toute son attention & celle de ses successeurs, & l'Espagne perdit tout à fait un commerce qu'elle avoit travaillé si long-tems à s'ouvrir & dont elle

1521.

espéroit tirer le plus grand bénéfice (1).

Quoique le commerce vers les Moluques fût abandonné , le voyage de Magellan eut d'abord des suites fort avantageuses pour l'Espagne. Philippe II , en 1564 , soumit à sa couronne les isles découvertes dans l'océan oriental & y forma des établissemens avec lesquels la nouvelle Espagne établit une communication régulière dont nous parlerons dans la suite. Je reviens à présent à ce qui se passoit dans la nouvelle Espagne.

Cortès
rappelé
par le
roi d'Es-
pagne.

Tandis qu'il acquéroit à sa patrie de si vastes possessions & préparoit encore d'autres conquêtes , la destinée de Cortès étoit non-seulement d'être dépouillé de toute autorité par le souverain qu'il servoit avec tant de zèle & de succès , mais d'être regardé comme un sujet rébelle. Par les intrigues de Fonzeca , évêque de Burgos , sa conduite , lorsqu'il prit le gouvernement de la nouvelle Espagne , fut déclarée une usurpation contraire

(1) Herrera , *decad.* 3 , *Lib. VII* , *cap.* 5 , *decad.* 4 ; *Lib. V* , *cap.* 7 , &c.

à l'autorité
Tapia fut
qui l'autori
se saisir de
ses biens &
avoit fait ju
compte au
l'évêque d
Quelques se
de Mexico,
cruz , y po
dépouiller l
torité & de
Fonzeca av
propre à se
Cortès. Tap
ni les talens
la commiss
étoit chargé
publiqueme
pour l'auto
secrètement
inutiles les
chargé. Il e
ciation si
tellement le
tour à tour
messes & le
adroite ,

à l'autorité royale ; & Christoval de Tapia fut revêtu d'une commission qui l'autorisoit à destituer Cortès , à se saisir de sa personne , à confisquer ses biens & à rechercher tout ce qu'il avoit fait jusqu'alors pour en rendre compte au conseil des Indes dont l'évêque de Burgos étoit président. Quelques semaines après la réduction de Mexico, Tapia débarqua à la Vera-cruz , y portant l'ordre souverain de dépouiller le conquérant de toute autorité & de le traiter en criminel. Mais Fonzeca avoit choisi un homme peu propre à seconder son inimitié pour Cortès. Tapia n'avoit ni la réputation ni les talens nécessaires pour exécuter la commission importante dont il étoit chargé. Cortès , en témoignant publiquement le plus grand respect pour l'autorité de l'empereur , prit secrètement des mesures pour rendre inutiles les ordres dont Tapia étoit chargé. Il entama avec lui une négociation si compliquée , il multiplia tellement les conférences , il employa tour à tour & les menaces & les promesses & les présens d'une manière si adroite , qu'il déterminâ enfin ces

Cortès
élude ces
ordres.

1521. homme foible à abandonner un pays qu'il n'étoit pas digne de gouverner (1).

1522. Cependant malgré l'adresse avec laquelle il venoit de parer ce coup , Cortès étoit si persuadé qu'il ne tenoit pas son pouvoir d'une autorité légitime & suffisante , qu'il se déterminâ à envoyer en Espagne des députés , pour rendre compte du succès de ses armes , pour y porter des échantillons des productions du pays & de riches présens pour l'empereur , comme des gages des grands revenus que la couronne pourroit tirer dans la suite de ses nouvelles conquêtes , & pour demander en récompense de tous ses services l'approbation de tout ce qu'il avoit fait & le gouvernement des pays que sa conduite & la valeur de ses compagnons avoient soumis à la couronne de Castille. Le moment où les députés se présentèrent à la cour étoit favorable. Les mouvemens qui avoient troublé l'Espagne à

(1) Herrera, *decad.* 3 , *Lib.* III , *cap.* 16 , *decad.* 4 , *cap.* 1. Cortès, *relat.* 281, E. B. Diaz, *chap.* 158.

DE L'
l'avènement
achevoient
nistres av
des affaire
publioit d
plissoient
tion ; l'é
pays conq
jet d'espér
nes. Ce q
régulier d
s'étoit éle
vert par l'
des action
l'aide de ce
esprits se
punir un
méritoient
marques d
blique s'éle
veur, & C
dans le mē
timens de
son âge. M
Velasques
de Burgos,
général & g

(1) Histoire

l'avènement de ce prince au trône achevoient de se calmer (1). Les ministres avoient le tems de s'occuper des affaires du dehors; les récits qu'on publioit des victoires de Cortès remplissoient ses compatriotes d'admiration; l'étendue & les richesses des pays conquis étoient pour eux un objet d'espérances flatteuses & sans bornes. Ce qu'il pouvoit y avoir d'irrégulier dans la manière dont Cortès s'étoit élevé au pouvoir, étoit couvert par l'éclat & le mérite des grandes actions qu'il n'avoit faites qu'à l'aide de ce pouvoir même. Tous les esprits se révoltoient à la pensée de punir un homme dont les services méritoient plutôt les plus grandes marques de distinction. La voix publique s'élevoit hautement en sa faveur, & Charles arrivant en Espagne dans le même-tems, adopta les sentimens de ses sujets avec l'ardeur de son âge. Malgré les réclamations de Velasquès & la résistance de l'évêque de Burgos, il nomma Cortès capitaine général & gouverneur de la nouvelle

1522.

Il est
nommé
capitaine
général
& gou-
verneur
de la
nouvelle
Espagne.

(1) Histoire de Charles V, Tome II.

1522.

Espagne, jugeant que personne n'étoit aussi capable de maintenir l'autorité royale ou d'établir un bon gouvernement parmi ses sujets Espagnols & Indiens de la nouvelle Espagne, que le même commandant à qui les premiers s'étoient volontairement soumis, & que les derniers étoient accoutumés à craindre & à respecter depuis si long-tems (1).

Ses plans
& ses
disposi-
tions.

Cortès, avant d'avoir obtenu de son souverain la confirmation légale de son autorité, l'employoit à assurer sa conquête & à la rendre utile à sa patrie. Il résolut d'établir le chef lieu de son gouvernement au même endroit où étoit situé l'ancien, & il entreprit de relever Mexico de ses ruines. Comme il se faisoit une brillante idée de la future grandeur de l'état qu'il fondeoit, il commença à rebâtir sa capitale sur un plan dont l'exécution en a fait peu à peu la plus belle ville du nouveau monde. Il employa en même-tems dans différentes pro-

(1) Herrera, *decad.* 3, *Lib. IV*, *cap.* 3, Gomera, *Cron.* *cap.* 164, 165. B. Diaz, 167, 168.

vinces
recherch
quelque
celles qu
ques-là
détacha
les prov
ragea à s
en leur
sions de
accordan
autorité
services
attribués
Ce ne
siculté qu
réduit à
gnose. Ce
l'oppressio
riorité de
armes pou
la discipli
péens l'en
heureusem
pagne,
leur victo
traiterent
qu'ils fire
de la per

vinces des personnes instruites pour rechercher les mines , & il en ouvrit quelques-unes , les plus riches de celles que les Espagnols eussent jusques-là découvertes en Amérique. Il détacha ses principaux officiers dans les provinces éloignées & les encouragea à s'y établir , non - seulement en leur donnant de grandes concessions de terre , mais encore en leur accordant sur les Indiens la même autorité & les droits d'en exiger des services que les Espagnols s'étoient attribués dans les isles.

Ce ne fut pas cependant sans difficulté que l'empire du Mexique fut réduit à former une colonie Espagnole. Ce peuple poussé à bout par l'oppression oublia souvent la supériorité des Espagnols & courut aux armes pour recouvrer sa liberté ; mais la discipline & la valeur des Européens l'emportèrent par-tout. Malheureusement pour la gloire de l'Espagne , les vainqueurs souillèrent leur victoire par la manière dont ils traitèrent le peuple vaincu. Aussitôt qu'ils furent maîtres de la capitale & de la personne de Guatimozin , ils

1522,

Révolte
des Me-
xicains
& cruauté des Es-
pagnols.

1522.

supposèrent que le roi de Castille entroît dès ce moment en possession de tous les droits du monarque prisonnier & affectèrent de considérer les moindres efforts des Mexicains pour assurer leur indépendance, comme une rébellion de vassaux contre leur souverain, ou une révolte d'esclaves contre leur maître. Sur le prétexte de ces maximes arbitraires, ils violèrent tous les droits de la guerre entre les nations. A chaque mouvement d'une province, ils y réduisoient le peuple à la plus humiliante des conditions, la servitude personnelle. Les chefs, regardés comme plus criminels, étoient mis à mort par les supplices les plus honteux & les plus cruels que pussent imaginer l'insolence & la férocité du vainqueur. Les progrès des Espagnols étoient marqués par des traces de sang & par des actions d'une atrocité révoltante. Dans celle de Panuco soixante caciques ou chefs & quatre cens nobles furent brûlés vifs à la fois, & cette exécration barbare ne fut pas commise dans un moment d'emportement, ni par un subalterne. Elle fut l'ouvrage de Sandoval, officier dont

DE

le nom
celui de
nouvel
concert
mettre
scene, c
enfants de
on les fo
Il paroît
excès :
d'une atr
cains plus
sant senti
mépris in
l'ancienne
un léger
témoignag
mosin avo
couer le jo
sujets à pr
sans forme
malheureux
de Tezeuco
personnes
pire. Les M
reur & éto

(1) Cortès

cap. 155.

Tome III

le nom tient le premier rang après celui de Cortès dans les annales de la nouvelle Espagne , & elle avoit été concertée avec Cortès lui-même. Pour mettre le comble à l'horreur de cette scène , on assembla les parens & les enfans de ces malheureuses victimes & on les força d'en être les témoins (1). Il paroît impossible d'ajouter à ces excès : ils furent cependant suivis d'une atrocité qui révolta les Mexicains plus fortement encore, en leur faisant sentir tout leur avilissement & le mépris insultant des vainqueurs pour l'ancienne dignité de leur empire. Sur un léger soupçon , appuyé sur des témoignages sans force , que Guatimozin avoit formé le projet de secouer le joug & d'exciter ses anciens sujets à prendre les armes , Cortès , sans forme de procès , fit pendre le malheureux monarque & les caciques de Tezeuco & de Tacuba , les deux personnes les plus qualifiées de l'empire. Les Mexicains virent avec horreur & étonnement ce supplice hon-

(1) Cortès , *relat.* 291. C. Gomera , *Cron.* cap. 155.

1522.

reux infligé à des personnes qu'ils respectoient presque à l'égal de leurs dieux (1). L'exemple de Cortès & de ses principaux officiers encouragea les moindres Espagnols à commettre les plus grands excès. Nuno de Gusman en particulier , dans plusieurs expéditions qu'il commanda , déshonora un nom illustre par un grand nombre d'actions cruelles (2).

Une circonstance paroît avoir sauvé les Mexicains de l'entière destruction que les Espagnols avoient portée dans les isles. Les premiers conquérans du Mexique n'entreprirent pas d'y fouiller les mines. Ils n'avoient ni les fonds pour les avances des grands travaux nécessaires pour pénétrer jusqu'à ces profondeurs où la nature a caché les métaux précieux , ni les connoissances des procédés de métallurgie par lesquels on sépare le métal de sa mine. Ils se contenterent de la méthode plus simple pratiquée par les Indiens de laver les terres entraînées

(1) Gomera , *Cron. cap. 170.* B. Diaz , *chap. 177.* Herrera , *decad. 3, Lib. VIII, cap. 9.* Voyez la NOTE XXVI .

(2) Herrera , *decad. 4 & 5. Passim.*

des
torr
qu'o
la no
vers
ne fu
année
&c. (1)
avoit
verne
main.
mieres
quérans
de ces
qu'en
qui tra
de trav
ils souff
de dépo
avoient
moins é
des prem
La gra
évanou
nouveau
mines m
de riches

(1) Her

des montagnes par les rivières & les torrens & d'en retirer les grains d'or qu'on y trouve. Les riches mines de la nouvelle Espagne , qui ont depuis versé tant de richesses sur le globe , ne furent découvertes que plusieurs années après la conquête , vers 1552, &c. (1), & à cette époque l'Espagne avoit déjà établi au Mexique un gouvernement mieux réglé & plus humain. L'expérience , fruit des premières fautes , avoit suggéré aux conquérans beaucoup de loix utiles & de ces en faveur des Indiens, & quoiqu'en augmentât le nombre de ceux qui travailloient aux mines, espèce de travail la plus funeste à l'homme, ils souffrirent moins de maux & moins de dépopulation que les isles n'en avoient souffert des exploitations moins étendues mais plus mal réglées des premiers conquérans.

La grande mortalité des Indiens fit évanouir aussi les espérances de leurs nouveaux maîtres. Les travaux des mines mal conduits rapportèrent peu de richesses aux entrepreneurs ; &

1522.

(1) Herrera , *decad.* 8 , *Lib.* X , *cap.* 21.

1522.

comme on le remarque dans les nouveaux établissemens , les dangers & les difficultés furent pour les premiers Colons , tandis que les fruits de leurs travaux & de leurs succès , réservés à des tems plus tranquilles , furent recueillis par des successeurs qui avoient plus d'industrie avec moins de mérite. Les premiers historiens de l'Amérique nous parlent sans cesse des maux qu'eurent à souffrir ses conquérans & de leur extrême pauvreté (1). Dans la nouvelle Espagne leur condition devint encore plus fâcheuse par des arrangemens particuliers à cette colonie.

Charles V , en nommant Cortès gouverneur , établit en même-tems des commissaires indépendans de lui , pour y recevoir & administrer ses revenus (2). Ces gens, pris dans des emplois subalternes à Madrid, se crurent appelés à un rôle de la première importance ; accoutumés aux formalités minutieuses des bureaux & remplis

(1) Cortès , *relat.* pag. 283, F. B. Diaz , C. 209.

(1) Herrera , *decad.* 3 , *Lib. IV* , *cap.* 3.

des idées
dans la
cés jus
nés de
soit &
manier
velleme
celle qu
état où
& régu
tems. Il
cour d'E
& comm
un pouv
aspiroit
ses rich
fluence
en état
paroissio
tions fire
sur les m
tous form
nistratio
dinand, q
vices de
cessifs aux
en condui

(1) Herr

des idées étroites qu'ils avoient prises dans la sphere où ils s'étoient exercés jusqu'alors , ils furent très-étonnés de l'autorité dont Cortès y jouissoit & ne conçurent pas combien la maniere de gouverner un pays nouvellement conquis est différente de celle qu'on peut employer dans un état où un gouvernement tranquille & régulier est établi depuis longtemps. Ils représentèrent Cortès à la cour d'Espagne comme un ambitieux & comme un tyran , qui se donnant un pouvoir supérieur à la loi même , aspirait à l'indépendance , & qui , par ses richesses excessives & par l'influence qu'elles lui donnoient , étoit en état d'exécuter les projets qu'il paroïssoit méditer (1). Ces insinuations firent des impressions si fortes sur les ministres Espagnols , presque tous formés aux affaires sous l'administration sévère & jalouse de Ferdinand , qu'ils oublièrent tous les services de Cortès & les travaux excessifs auxquels il venoit de se livrer , en conduisant lui-même une expédi-

1522.

(1) Herrera , *decad.* 3 , *Lib. V* , *cap.* 14.

15²².

tion dans laquelle il s'étoit avancé du lac de Mexico à l'extrémité occidentale du pays de Honduras (1). Ils firent bientôt passer leurs soupçons dans l'esprit de leur maître , & déterminèrent Ferdinand à envoyer au Mexique le licentié Paul de Leon , pourvu d'amples pouvoirs , pour rechercher la conduite de Cortès & même pour le faire arrêter & l'envoyer prisonnier en Espagne, s'il le trouvoit coupable (2).

La mort soudaine de Paul de Leon, peu de jours après son arrivée dans la nouvelle Espagne , empêcha l'exécution de ces ordres ; mais comme ils étoient connus , Cortès fut vivement blessé de cette ingratitude pour des services les plus grands qu'un roi d'Espagne eût jamais reçu d'aucun de ses sujets.

Il travailla cependant à regagner la confiance de son souverain & à conserver sa place. Mais tous les Espagnols employés par le gouvernement dans

(1) Voyez la NOTE XXVII.

(2) Herrera, *decad.* 3, *Lib. VIII*, cap. 14, 15.

la no
d'esp
les in
& les
action
ses mi
une no
pouvo
différen
la résist
dace d
sujet (1
mer l'oi
toutes l
turelles
& qui a
qu'on l
 traiteme
uns de f
terminés
la justice
ingrate &
le pouvo
eusoit d

(1) Her
15, *decad.*
9, 10. B.
Cron. cap

(2) B. D

la nouvelle Espagne étoient autant d'espions de sa conduite & donnoient les interprétations les plus malignes & les plus défavorables à toutes ses actions. Les craintes de Charles & de ses ministres redoublèrent. On forma une nouvelle commission revêtue de pouvoirs plus étendus & l'on prit différentes précautions pour prévenir la résistance de Cortès s'il avoit l'audace de manquer à la fidélité d'un sujet (1). Cortès, en voyant se former l'orage qui le menaçoit, éprouva toutes les émotions violentes, naturelles à un homme qui a l'ame fiere & qui au lieu de la reconnoissance qu'on lui doit, reçoit un indigne traitement. Mais quoique quelques-uns de ses compagnons les plus déterminés le pressassent de faire valoir la justice de sa cause contre une patrie ingrate & de saisir d'une main hardie le pouvoir que de bas courtisans l'accusoit de convoiter (2), il demeura

(1) Herrera, *decad.* 3., *Lib. VIII*, *cap.* 15, *decad.* 4; *Lib. II*, *cap.* 1; *Lib. IV*, *cap.* 9, 10. B. Diaz, *cap.* 172, 196. Gomera, *Cron.* *cap.* 166.

(2) B. Diaz, *chap.* 194.

1525.

si bien maître de lui-même, ou fut retenu si fortement par des sentimens de fidélité pour son souverain, qu'il rejetta ces dangereux conseils & prit le seul moyen qui lui restât pour conserver sa dignité sans s'écarter de son devoir. Il résolut de ne pas s'exposer à la honte de se voir appelé en jugement dans un pays qui avoit été le théâtre de sa gloire & de ses triomphes & au lieu d'attendre l'arrivée des juges qu'on envoyoit, il se rendit sans délai en Espagne pour y confier sa cause & sa personne à la justice & à la générosité de son souverain (1).

Cortès parut dans sa patrie avec un éclat convenable au conquérant d'un royaume. Il avoit apporté avec lui une grande partie de ses richesses, beaucoup de bijoux & d'ornemens de grand prix, & différentes productions de la nouvelle Espagne (2). Il étoit accompagné par quelques Mexicains du premier rang & par les plus considérables de ses officiers. Son

(1) Herrera, *decad.* 3, *Lib. IV*, *cap.* 8.

(2) Voyez la Note XXVIII.

arriv
les so
L'em
doute
Cortè
qui so
reposa
la gra
des dr
On lui
Valle
grand
pagne;
polies
milieu
éducati
sa fami
les plus
leur ran
Cep
ques de
défiance
core. Q
ment so
verneme

(1) He
Lib. VI,
mera, Cr

arrivée dissipa en un moment tous les soupçons & toutes les craintes. L'empereur ne voyant plus rien à redouter des desseins qu'on prêtoit à Cortès, le reçut comme un sujet fidele qui se presentoit à son maître en se reposant sur son innocence & à qui la grandeur de ses services donnoit des droits aux plus hautes distinctions. On lui accorda le titre de marquis del Valle de Guaxaca & la propriété d'un grand territoire dans la nouvelle Espagne; & comme ses manieres étoient polies, quoiqu'il eût passé sa vie au milieu d'aventuriers grossiers & sans éducation, l'empereur l'admit dans sa familiarité, comme ses courtisans les plus élevés par leur naissance ou leur rang (1).

Cependant au milieu de ces marques de considération les traces de la défiance se laissoient appercevoir encore. Quoique Cortès sollicitât vivement son rétablissement dans le gouvernement de la nouvelle Espagne,

(1) Herrera, *decad.* 3, *Lib. IV*, *cap.* 13. *Lib. VI*, *cap.* 4. B. Diaz, *chap.* 196. Gomera, *Cron.* *cap.* 182.

1528.

Charles trop sage pour confier un emploi si important à un homme qu'il avoit soupçonné, refusa de lui donner de nouveau un pouvoir qu'il craignoit de ne pouvoir plus borner ou réprimer. Cortès, quoiqu'honoré de nouveaux titres, ne remporta à Mexico qu'une autorité diminuée. On lui laissa le commandement des troupes avec le droit de tenter de nouvelles découvertes ; mais toute l'administration civile fut confiée à un conseil, appelé audience de la nouvelle Espagne. Dans des tems postérieurs, lorsque l'accroissement de la colonie y rendit nécessaire une autorité unique & plus étendue, Antoine de Mendoza, de la première noblesse d'Espagne, y fut envoyé en qualité de vice-roi & réunit dans sa personne les deux pouvoirs qu'on avoit séparés du tems de Cortès.

Cette séparation même devint la source de dissensions continuelles, de chagrins pour Cortès & d'obstacles à tous ses projets. Comme il n'avoit plus d'occasions de déployer ses talens & d'exercer son activité qu'en tentant de nouvelles découvertes, il forma

DI
différ
genre
racter
au gra
s'avan
le long
rique
quelqu
occiden
Darien
quelqu
du nor
espéran
l'une &
aux exp
des por
la mer
ment di
les une
vinrent
couvert
d'autres
il se mit
vel arme
coup fo
de toute
péninsule

(1) Cort

différens plans d'entreprises de ce genre , qui toutes portent le caractère d'un génie hardi & porté au grand. Il avoit toujours cru qu'en s'avancant dans le golfe de la Floride, le long de la côte orientale de l'Amérique septentrionale , on trouveroit quelque détroit conduisant à l'océan occidental , ou que dans l'isthme de Darien mieux connu, on découvroit quelque communication entre la mer du nord & celle du sud (1). Mais ses espérances ayant été trompées dans l'une & l'autre tentative , il se borna aux expéditions qu'on pouvoit faire des ports de la nouvelle Espagne sur la mer du sud. Il y arma successivement différentes petites escadres, dont les unes périrent & les autres revinrent sans avoir fait aucune découverte importante. Las de confier à d'autres la conduite de ses opérations, il se mit lui-même à la tête d'un nouvel armement , & après avoir beaucoup souffert & essuyé des dangers de toute espece, il découvrit la grande péninsule de la Californie & recon-

(1) Cortès , *relat.* Ramus III , 294. B.

1536.

nut la plus grande partie du golfe qui la sépare de la nouvelle Espagne. La découverte d'un pays si étendu auroit fait honneur à tout autre qu'à lui ; mais elle n'ajouta rien à la gloire de Cortès & ne satisfit pas les grandes espérances qu'il avoit conçues (1). Dégouté par de mauvais succès auxquels il n'étoit pas accoutumé , & las de trouver toujours des oppositions à ses vues de la part de gens avec lesquels il trouvoit honteux pour lui d'être obligé de contester , il retourna une seconde fois en Espagne pour demander ce qu'il croyoit lui être dû.

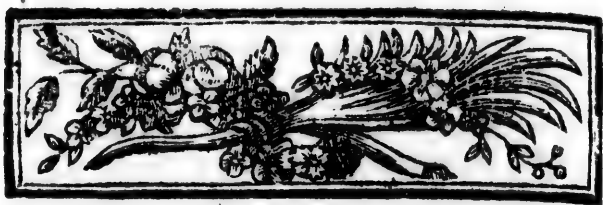
Il n'y reçut pas l'accueil que ses services & même l'honneur de la couronne le mettoient en droit d'espérer. La gloire de ses anciens exploits étoit déjà en partie oubliée ou éclipsée par celle des nouvelles conquêtes plus récentes & plus importantes faites en d'autres parties de l'Amérique. On

(1) Herrera , *decad.* 7 , *Lib.* III , *cap.* 9 , 10 ; *decad.* 8 , *Lib.* VI , *cap.* 14. Venegas , *hist. of Californ.* 1 , 125. Lorenzana , *hist.* pag. 322 , &c.

n'atten
déjà av
çoit à é
reçut p
ministre
gereté
plaintes
valoir i
avoir p
citer in
magistra
que mor
caractere
presque
finir ses
dans la s
son âge.
celle de r
par des d
dans le m
ses contes
par le sou
a été adm
suivans. P
son caract
avec impa
actions.

n'attendoit plus rien d'un homme déjà avancé en âge, & qui commençoit à être malheureux. L'empereur le reçut poliment, mais froidement. Les ministres le traitèrent tantôt avec légèreté & tantôt avec insolence. Ses plaintes ne furent pas écoutées. Il fit valoir inutilement ses droits. Après avoir perdu plusieurs années à solliciter inutilement les ministres & les magistrats, occupation aussi ennuyeuse que mortifiante pour un homme d'un caractère altier, qui jusques-là avoit presque toujours commandé, Cortès finit ses jours le 2 décembre 1547, dans la soixante-deuxième année de son âge. Sa destinée fut semblable à celle de tous ceux qui se sont illustrés par des découvertes ou des conquêtes dans le nouveau monde. Envie par ses contemporains & mal récompensé par le souverain qu'il avoit servi, il a été admiré & célébré par les siècles suivans. Pour se former une idée de son caractère il suffit de considérer avec impartialité toute la suite de ses actions.

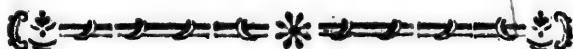
Fin du Livre cinquième.



L'HISTOIRE

DE

L'AMÉRIQUE.



LIVRE SIXIEME.

1523.
Entre-
prises
pour la
décou-
verte du
Pérou.

DEPUIS que Nugnes de Balboa, en partant des côtes occidentales de l'Amérique, avoit découvert la mer du sud & acquis quelques notions imparfaites des riches contrées auxquelles elle pouvoit conduire, tous les yeux & tous les projets des aventuriers Espagnols, établis dans les colonies de Darien & de Panama, se tournoient vers ces pays inconnus. Dans un siecle où l'esprit aventurier étoit assez ardent pour engager un grand nombre d'hommes à hasarder

L'HIST.
toute le
plus gra
découve
moindre
avec ard
légeres
rilleuses
C'est
furent f
des pays
ces entr
dont les
difficulté
Comme
pas au-d
vince à
donné le
couvert
mal-fain
tour firen
des maux
du peu d
lieux qu'i
calmeren
couvertes
une opini

(1) Voy
(2) Cala

toute leur fortune & à braver les plus grands dangers pour tenter une découverte simplement possible , le moindre rayon d'espérance étoit saisi avec ardeur & sur des informations légères on entreprenoit les plus périlleuses expéditions (1).

1523.

C'est ainsi que différens armemens furent faits pour prendre possession des pays situés à l'est de Panama. Mais ces entreprises confiées à des chefs dont les talens étoient au-dessous des difficultés , n'eurent aucun succès (2). Comme ces excursions ne tendoient pas au-delà des limites de la province à laquelle les Espagnols ont donné le nom de *Tierra-firme* , pays couvert de bois , peu peuplé & très-mal sain , les aventuriers à leur retour firent des rapports décourageans des maux qu'ils avoient soufferts & du peu d'espérances qu'offroient les lieux qu'ils avoient visités. Ces récits. calmerent un peu la fureur des découvertes de ce côté , & il s'établit une opinion générale que Balboa s'é-

Leurs
mauvais
succès.

(1) Voyez la NOTE XXIX.

(2) Calanca , *Cronica* , pag. 100.

1523.

toit laissé séduire par quelque Indien ignorant, qui avoit voulu le tromper, ou qui avoit été mal entendu.

Nouvelle
tentative
faite par
Pizarre,
Almagro
& Luque.

Mais il y avoit alors à Panama trois hommes sur lesquels ces circonstances qui décourageoient tous les autres faisoient si peu d'impression, qu'au moment même où tous regardoient comme chimérique l'espoir de découvrir à l'est le riche pays qu'avoit annoncé Balboa, ils se déterminèrent à entreprendre l'exécution de son projet. Ces hommes extraordinaires étoient François Pizarre, Diego d'Almagro & Fernand de Luque. Pizarre étoit fils naturel d'un gentilhomme de bonne famille & d'une femme de basse naissance; & comme il arrive ordinairement aux enfans illégitimes, son éducation avoit été entièrement négligée. Son pere ne le croyoit pas destiné à s'élever au-dessus de la condition de sa mere; car il l'employa dans sa jeunesse à garder les cochons. Mais le jeune Pizarre dédaignant cette vile occupation se fit soldat, & après avoir servi quelques années en Italie, s'embarqua pour l'Amérique où une carrière ouverte

1524.

tion de son projet. Ces hommes extraordinaires étoient François Pizarre, Diego d'Almagro & Fernand de Luque. Pizarre étoit fils naturel d'un gentilhomme de bonne famille & d'une femme de basse naissance; & comme il arrive ordinairement aux enfans illégitimes, son éducation avoit été entièrement négligée. Son pere ne le croyoit pas destiné à s'élever au-dessus de la condition de sa mere; car il l'employa dans sa jeunesse à garder les cochons. Mais le jeune Pizarre dédaignant cette vile occupation se fit soldat, & après avoir servi quelques années en Italie, s'embarqua pour l'Amérique où une carrière ouverte

DE

aux tale
bitieux
tune à f
se distin
un cara
son corp
premier
infatigab
épreuve
savoir p
tôt com
mander.
tions do
sa person
vent rare
rance &
la combi
dence da
tant de b
sans autr
son adre
sur lui-m
curité, i
noissance
qu'il se r
duire les
autres (1)

(1) He

aux talens, attiroit tout aventurier ambitieux qui prétendoit égaler sa fortune à ses desirs. Sur ce théâtre Pizarre se distingua promptement. Né avec un caractère aussi entreprenant que son corps étoit robuste , il étoit le premier à tous les dangers , toujours infatigable & d'une patience à toute épreuve. Quoiqu'ignorant jusqu'à ne savoir pas lire , on le regarda bientôt comme un homme né pour commander. Il réussit dans toutes les opérations dont il fut chargé , unissant en sa personne des qualités qui se trouvent rarement ensemble , la persévérance & l'ardeur , la hardiesse dans la combinaison de ses plans & la prudence dans leur exécution. En se jetant de bonne heure dans les affaires , sans autres moyens que ses talens & son adresse , & ne comptant que sur lui-même pour se tirer de l'obscurité , il acquit une si grande connoissance des affaires & des hommes , qu'il se rendit bientôt propre à conduire les unes & à gouverner les autres (1).

(1) Herrera , *decad. 1 & 2 , passim* ;

3524.

La naissance d'Almagro n'étoit pas plus relevée que celle de Pizarre. Celui-ci étoit bâtard, l'autre étoit un enfant trouvé. Almagro élevé dès sa jeunesse dans le métier des armes, comme son compagnon, ne lui cédoit en aucune des vertus militaires. Il avoit comme lui une valeur intrépide, une activité infatigable & une constance à l'épreuve de toutes les fatigues que la guerre pouvoit entraîner après elle dans le nouveau monde; mais ces qualités dans Almagro étoient accompagnées de la franchise & de la générosité d'un soldat. Dans Pizarre elles étoient unies avec l'adresse, la ruse & la dissimulation d'un politique, l'art de cacher ses desseins & la sagacité qui démêle ceux des autres.

Fernand de Luque étoit un prêtre, maître d'école à Panama, qui par des moyens que les historiens ne nous ont pas fait connoître, avoit amassé des richesses qui lui firent concevoir l'espérance de s'élever aux plus hauts emplois.

decad. 4, Lib. VI, cap. 107. Gomera, hist. cap. 144. Zarate, Lib. IV, cap. 9.

DE

Tels

à renver
pires du
autorisé
de Panam
tune po
treprise.
trois, n
fonds q
plus gran
danger,
der en p
au prem
découve
les renf
visions d
besoin. L
pour tra
veiller a
thousiafr
ici, com
qui se se
monde,
couverte
soit l'un
confédér
& l'amb
cérémon
religion.

Tels étoient les hommes destinés à renverser un des plus grands empires du monde. Leur association fut autorisée par Pedrarias gouverneur de Panama. Chacun mit toute sa fortune pour former le capital de l'entreprise. Pizarre , le moins riche des trois , ne pouvant fournir autant de fonds que les autres , prit sur lui la plus grande partie de la fatigue & du danger , en se chargeant de commander en personne l'armement destiné au premier voyage & à la première découverte. Almagro devoit conduire les renforts de troupes & de provisions dont Pizarre pourroit avoir besoin. Luque devoit rester à Panama pour traiter avec le gouverneur & veiller aux intérêts communs. L'enthousiasme religieux se trouve encore ici , comme chez tous les aventuriers qui se sont signalés dans le nouveau monde , uni avec la passion des découvertes ; union étrange qui fortifioit l'un & l'autre sentiment. Cette confédération , formée par l'avidité & l'ambition , fut confirmée par les cérémonies les plus solennelles de la religion. Luque célébra la messe , &

1524.

Condi-
tions de
leur asso-
ciation.

1524.

Leur
premiere
expédi-
tion.

4 Nov.

partagea l'hostie pour lui & ses deux associés; un contrat qui avoit pour objet le pillage & le meurtre fut ratifié au nom du Dieu de paix (1).

La force de leur premier armement ne répondoit pas à la grandeur de l'entreprise. Pizarre partit de Panama avec un seul vaisseau de peu de port & cent douze hommes. Les Espagnols connoissoient encore si peu les mers de cette partie de l'Amérique que le tems pris pour le départ se trouva être le moins favorable de toute l'année; les vents réglés qui souffloient alors étoient directement contraires à la route qu'ils avoient à tenir (2). Après avoir louvoyé pendant soixante-dix jours avec beaucoup de danger & de fatigue, Pizarre n'avoit pas fait plus de chemin vers le sud-est, que n'en feroit aujourd'hui un bon navigateur en trois jours. Il toucha en beaucoup d'endroits de la côte de terre-ferme; mais il trouva

(1) Herrera, *decad.* 3, *Lib. VI*, chap. 13. Zarate, *Lib. I*, cap. 1.

(2) Herrera, *decad.* 4, *Lib. II*, cap. 8. Xerès, pag. 179.

DE

par-tout
premiers
les terre-
vieses,
bois imp
mais féro
la fatigue
les natur
tout les
humides
petite arm
tint quel
quoiqu'o
faire déco
or, où il
duire. A
donner c
retirer à
des perles
de Panam
fions.

Almagr
voile de
hommes s
partie du
ver son af
soldats qu
pagnons,
gers & ef

par-tout le pays désagréable que les premiers navigateurs avoient décrit ; les terrains bas inondés par les rivières , les plus hauts couverts de bois impénétrables ; peu d'habitans , mais féroces & courageux. La faim , la fatigue , les combats fréquens avec les naturels du pays , & par-dessus tout les maladies propres aux pays humides concoururent à affoiblir sa petite armée. Le courage du chef soutint quelque-tems celui de sa troupe , quoiqu'on n'appêrçût rien qui pût faire découvrir ces pays abondans en or , où il leur promettoit de les conduire. A la fin il fut obligé d'abandonner cette côte sauvage & de se retirer à Cuchama vis-à-vis des isles des perles , où il espéroit de recevoir de Panama un renfort & des provisions.

Suivie de
peu de
succès.

Almagro de son côté ayant fait voile de ce port avec soixante-dix hommes s'étoit porté en droiture à la partie du continent où il espéra trouver son associé. Il avoit débarqué ses soldats qui , en cherchant leurs compagnons , coururent les mêmes dangers & essuyèrent les mêmes souff-

1524.

frances qui avoient forcé la troupe de Pizarre de quitter ce pays. Repoussés à la fin dans un combat opiniâtre avec les Indiens, dans lequel Almagro perdit un œil par un coup de fleche, ils furent aussi forcés de se rembarquer. Le hasard les conduisit au lieu où Pizarre s'étoit retiré. Ils se consolerent mutuellement en se conta-
 24 Juin. nt leurs aventures & en comparant leurs souffrances. Comme Almagro s'étoit avancé jusqu'à la riviere de Saint-Jean dans le Popayan, où l'aspect du pays & des habitans lui avoit paru moins décourageant, ce rayon d'espérance fut suffisant pour déterminer ces hommes avides à ne pas abandonner leur projet, malgré tout ce qu'ils avoient déjà souffert en voulant en suivre l'exécution (1).

1726.

Ils reprennent leur entreprise.

Almagro retourna à Panama pour y recruter quelques troupes. Mais ce que Pizarre & lui avoient souffert donna à ses compatriotes une si mauvaise opinion de son entreprise, que ce fut avec beaucoup de difficulté

(1) Herrera, *decad.* 3, *Lib. VIII*, cap. 11, 12. Voyez la NOTE XXX.

qu'il pa
 homme
 renfort
 leurs op
 les mên
 premier
 l'armem
 Mathieu
 barquan
 viere de
 une con
 qu'aucun
 vites ju
 mer du
 bitans v
 coton &
 d'or & d

Cepen
 favorable
 vanité d
 compte &
 qui on le
 magro n'
 pays si
 d'homme
 les malac
 petite isle

(1) Zara

qu'il parvint à lever quatre-vingt hommes (1). Tout foible que fût ce renfort ils n'hésiterent pas à reprendre leurs opérations. Après avoir essuyé les mêmes calamités que dans leur première expédition, une partie de l'armement toucha à la baie de Saint-Mathieu sur la côte de Quito, & débarquant à Tacames au sud de la rivière des Emeraudes, ils reconnurent une contrée plus unie & plus fertile qu'aucune de celles qu'ils avoient vues jusques-là sur les côtes de la mer du sud, & trouverent les habitans vêtus d'étoffes de laine & de coton & parés de différens ornemens d'or & d'argent.

Cependant malgré ces apparences favorables, exagérées encore par la vanité de ceux qui en rendoient compte & par l'imagination de ceux à qui on les présentoit, Pizarre & Almagro n'osèrent tenter d'envahir un pays si peuplé avec une poignée d'hommes affoiblis par la fatigue & les maladies. Ils se retirèrent à la petite isle Gallo où Pizarre demeura

(1) Zarate, *Lib. I, cap. 1.*

oupe
Re-
opi-
quel
coup
de se
isit au
Ils se
con-
parant
magro
ere de
où l'af-
i avoit
rayon
déter-
ne pas
ré tout
en vou-
a pour
Mais ce
ouffert
si mau-
se, que
fficulté
II, cap.

avec une partie des troupes , tandis que son associé retourna à Panama dans l'espérance d'en ramener un renfort assez considérable pour prendre possession des riches pays dont l'existence n'étoit plus douteuse à leurs yeux (1).

Pizarre est rappellé par le gouverneur de Panama.

Quelques-uns des aventuriers , moins entreprenans & moins hardis que leurs chefs , avoient envoyé secrètement à leurs amis de Panama des relations lamentables de leurs souffrances & de leurs pertes. Almagro fut mal reçu de Pedro de Los Rios qui avoit succédé à Pedrarias. Après avoir pesé la chose avec cette prudence froide & phlegmatique , qui paroît la première des vertus aux hommes incapables de concevoir & d'exécuter de grands desseins , il conclut qu'une expédition qui entraînoit une perte si grande d'hommes ne pouvoit être que funeste à une colonie naissante & foible. Non-seulement il défendit qu'on fit de nouvelles levées , mais il dépêcha un bâtiment

(1) Xerès , 181. Herrera , *decad.* 3. *Lib. VIII* , cap. 13.

pour r
gnons
Luque
fures q
auxque
trouver
Pizarre
terent à
treprise
pérances
leur uni
leur répu
avoient c
fâcheuse
flexible o
ractere , n
cité à per
son projet
aux ordre
ma & em
toute son
compagno
le souveni
soufferts ét
moire , &
famille &
longue abs
maniere si
que Pizarre
Tome III

pour ramener Pizarre & ses compagnons de l'isle Gallo. Almagro & de Luque , très mécontents de ces mesures qu'ils n'avoient pu prévenir & auxquelles ils n'osoient s'opposer , trouverent moyen de faire savoir à Pizarre leurs sentimens & l'exhorterent à ne point abandonner une entreprise sur laquelle toutes leurs espérances étoient fondées & qui étoit leur unique ressource pour rétablir leur réputation & leur fortune , qui avoient déjà reçu l'une & l'autre une fâcheuse atteinte. Pizarre , avec l'inflexible obstination qui faisoit son caractère , n'avoit pas besoin d'être excité à persévérer dans l'exécution de son projet. Il refusa nettement d'obéir aux ordres du gouverneur de Panama & employa toute son adresse & toute son éloquence pour engager ses compagnons à ne pas le quitter. Mais le souvenir des maux qu'ils avoient soufferts étoit si récent dans leur mémoire , & la pensée de revoir leur famille & leurs amis après une si longue absence se présentait d'une manière si séduisante à leur esprit , que Pizarre ayant tiré avec son épée

Il refuse
de revenir.

1526.

une ligne au-delà de laquelle ceux qui voudroient retourner à Panama devoient passer il n'y eut que treize de ses anciens soldats qui eurent le courage de rester avec lui (1).

Ce petit nombre d'hommes déterminés, dont les historiens Espagnols ont conservé les noms avec les éloges qu'ils méritent & à qui l'Espagne est redevable de ses plus belles possessions en Amérique, s'établirent dans l'isle de la Gorgonne. Cette isle, plus éloignée de la côte que l'Isle Gallo & tout à fait inhabitée, leur parut une retraite sûre où ils pourroient attendre avec plus de tranquillité les secours que leurs associés devoient leur procurer. Almagro & de Luque ne les servirent pas avec négligence & avec froideur, & leurs importunités furent secondées par la voix de toute la colonie. On crioit qu'il étoit honteux d'abandonner de braves gens, engagés dans une entreprise utile & glorieuse à la nation & à qui on ne

(1) Herrera, *decad* 3, *Lib. X*, *cap.* 2.
3. Zarate, *Lib. I*, *cap.* 2. Xerès, 181.
Gomera, *Hist. chap.* 109.

pouv
zele
laisser
une is
tes &
neur
petit
afin qu
Pizarre
il ne la
que de
Pizar
passé ci
nue pou
cette pa
dant tou
été tour
péroient
enverro
lassés en
excédés
ne voyo
noient
s'abando
radeau, p
tems dan
rivée du

(1) Voy

pouvoit reprocher que l'excès de leur zèle & de leur courage , & de les laisser périr comme des criminels dans une île déserte. Vaincu par les plaintes & les sollicitations , le gouverneur consentit enfin à envoyer un petit vaisseau à la Gorgonne ; mais afin qu'il ne semblât pas encourager Pizarre à aucune entreprise nouvelle il ne laissa passer dans ce bâtiment que des hommes de mer.

Pizarre & ses compagnons avoient passé cinq mois dans cette île , connue pour l'endroit le plus mal-sain de cette partie de l'Amérique (1). Pendant tout ce tems leurs yeux avoient été tournés vers Panama , d'où ils espéroient que leurs compatriotes leur enverroient quelques secours. Mais lassés enfin d'une attente inutile & excédés de souffrances auxquelles ils ne voyoient plus de terme , ils venoient de prendre la résolution de s'abandonner sur l'océan avec un radeau, plutôt que de rester plus long-tems dans cet horrible séjour. A l'arrivée du vaisseau de Panama , les

1526.

Extrémement réduits aux-
quelles il
est réduit

(1) Voyez la Note XXXI.

1526.

Il décou-
vrit le
Pérou.

transports de leur joie furent si vifs qu'ils oublièrent tout ce qu'ils avoient souffert. Leurs espérances se ranimèrent, & par un changement rapide, assez naturel à des hommes accoutumés par leur genre de vie aux vicissitudes les plus soudaines de la fortune, ils passèrent de l'excès de l'abattement à l'excès de la confiance. Pizarre les détermina aisément à reprendre leur premier objet avec une nouvelle ardeur. Au lieu de retourner à Panama ils portèrent au sud-est, & plus heureux que dans leurs tentatives précédentes, le vingtième jour après leur départ de l'isle de la Gorgonne, ils découvrirent la côte du Pérou. Après avoir touché à différens endroits peu considérables, ils prirent terre à Tumbès, ville assez grande, située au-delà du troisième degré au sud de l'équateur & où se trouvoient un grand temple & un palais des Incas, souverains du pays (1). Là les Espagnols eurent, pour la première fois, le spectacle de l'opulence & de la civilisation de l'empire Péruvien.

(1) Calancha, pag. 193.

Ils v
& c
& le
ayan
veau
l'usage
ce qu
tion f
si gran
ployé
ces pe
temple
& des
laissoit
une pr
pays.
crurent
leurs es
ver en
& de t
Cepe
qu'il av
ne pou
pays do
le maîtr
& com
naturels
étranger
mes l'é

Ils virent une contrée bien peuplée & cultivée avec quelque industrie, & les naturels décemment vêtus & ayant sur les autres habitans du nouveau monde l'avantage de connoître l'usage des animaux domestiques. Mais ce qui attira plus vivement leur attention fut une quantité d'or & d'argent si grande que ces métaux étoient employés non-seulement à la parure de ces peuples & à l'ornement de leurs temples, mais encore à faire des vases & des ustensiles communs, ce qui ne laissoit plus douter qu'il n'y en eût une prodigieuse abondance dans le pays. Pizarre & ses compagnons crurent dès-lors qu'ils alloient voir leurs espérances réalisées & se trouver en possession de vastes domaines & de trésors inépuisables.

Cependant avec le peu de monde qu'il avoit sous ses ordres, Pizarre ne pouvoit que reconnoître le riche pays dont il espéroit devenir bientôt le maître. Il suivit quelque-tems la côte & communiqua paisiblement avec les naturels, aussi surpris à la vue de ces étrangers que les Espagnols eux-mêmes l'étoient des marques d'opulence

1526.

Il re-
tourne à
Panama.
1527.

1527.

& de civilisation qu'ils apperço-
voient par-tout. Pizarre reconnut le
pays autant qu'il étoit nécessaire pour
constater l'importance de sa décou-
verte. Il obtint des habitans quelques
llamas , espece d'animal domestique ,
quelques vases d'or & d'argent , de
petits ouvrages de leur industrie &
deux jeunes gens à qui il se proposoit
d'enseigner la langue Espagnole pour
en faire ses interpretes dans l'expé-
dition qu'il méditoit. Il arriva à Pa-
nama vers la fin de la troisieme année
qui s'étoit écoulée depuis qu'il en
étoit parti (1). Aucun aventurier de
ce siecle n'a éprouvé autant de mal-
heurs & n'a été exposé à de si grands
dangers que Pizarre durant ces trois
années. La patience avec laquelle il
supporta les uns & le courage qu'il
montra contre les autres , surpasse
tout ce que l'histoire du nouveau
monde nous présente dans le même
genre , quoiqu'on y trouve ces ver-
tus poussées jusqu'à l'héroïsme.

(1) Herrera , *decad.* 3 , *Lib. X* , *cap.* 3 ,
6 , *decad.* 4 , *Lib. II* , *cap.* 7 , 8. Vega , 2 ,
Lib. I , *cap.* 10-14. Zarate , *Lib. I* , *cap.* 2.
Benzo , *Hist. Novi orb. s* , *Lib. III* , *cap.* 1.

Ni
l'opu
couv
le rap
où el
forme
engag
s'écart
tint to
pas en
empire
péditi
vince
sant fa
moyen
put rale
Ils vire
poursui
jet sans
ou solli
la perm
tenir d
vince.
conven
mander
verneur
gouvern
d'évêqu
posoien

Ni les relations que fit Pizarre de l'opulence des pays qu'il avoit découverts , ni ses plaintes ameres sur le rappel de ses troupes , dans un tems où elles lui étoient nécessaires pour former un établissement , ne purent engager le gouverneur de Panama à s'écarter de son premier plan. Il soutint toujours que la colonie n'étoit pas en état d'envahir un si puissant empire & refusa d'autoriser une expédition qui pouvoit ruiner la province confiée à ses soins , en lui faisant faire des efforts au-delà de ses moyens. Mais toute sa froideur ne put ralentir l'ardeur des trois associés. Ils virent seulement qu'il leur falloit poursuivre l'exécution de leur projet sans le secours du gouvernement ou solliciter auprès de leur souverain la permission qu'ils ne pouvoient obtenir de l'administrateur de la province. Dans cette vue , après être convenus entr'eux que Pizarre demanderoit pour lui la place de gouverneur , Almagro celle de lieutenant-gouverneur & de Luque la dignité d'évêque dans le pays qu'ils se proposoient de conquérir , Pizarre partit

M iv

1528.

Nouveaux
projets
des associés.

cap. 3.
ga , 2.
cap. 2.
cap. 1.

1528.

pour l'Espagne chargé de leurs intérêts communs. La fortune de tous les trois étoit tellement épuisée par les dépenses qu'ils avoient déjà faites qu'ils eurent beaucoup de peine à se procurer par un emprunt la petite somme nécessaire pour les frais de ce voyage (1).

Pizarre
se rend
en Espa-
gne pour
y négocier.

Pizarre ne perdit point de tems. Quelque nouveau que fût pour lui le théâtre sur lequel il se produisoit, il parut devant l'empereur sans embarras & avec la dignité d'un homme qui se rend à lui-même témoignage des services qu'il a rendus. Il conduisit sa négociation avec une adresse insinuante, qu'on ne devoit attendre ni de son éducation, ni du genre de vie qu'il avoit mené jusqu'alors. Les récits touchans de ses souffrances & les descriptions pompeuses des pays qu'il avoit découverts, confirmés par les échantillons de leurs productions qu'il apportoit, firent une telle impression sur Charles & sur ses ministres, que non-seulement ils approu-

(1) Herrera, *decad. 4, Lib. III, cap. 1.*
Vega, *Lib. I, cap. 14.*

ver
péd
s'int
abus
négl
affoc
pas l
pour
laque
mand
mand
voit
même
& tou
pouvo
capita
toute
verte
core d
absolu
pour l
tous le
des aux
de. Sa
gouver
tendre
lieues
la rivie
pouvo

verent le projet d'une nouvelle expédition , mais qu'ils parurent encore s'intéresser aux succès du chef. Pizarre abusant de ces dispositions favorables, négligea beaucoup les intérêts de ses associés. Comme de Luque ne couroit pas la même carrière que lui il obtint pour cet ecclésiastique la dignité à laquelle il aspirait ; mais il ne demanda pour Almagro que le commandement de la forteresse qu'on devoit bâtir à Tumbès. Quant à lui-même, il se fit accorder tous les titres & toute l'autorité que son ambition pouvoit desirer. Il fut fait gouverneur, capitaine général & adelantado de toute la contrée qu'il avoit découverte & de celles qu'il espéroit encore découvrir , avec une autorité absolue , tant pour le militaire que pour le civil ; on lui donna encore tous les privilèges jusqu'alors accordés aux conquérans du nouveau monde. Sa juridiction , indépendante du gouverneur de Panama , devoit s'étendre dans l'espace de deux cens lieues le long de la côte , au sud de la rivière de saint-Jago ; & il avoit le pouvoir de nommer tous les officiers

1528.

Il ob-
tient le
gouver-
nement
pour lui-
même.

26 Juil.

1529.

qui devoient servir sous lui. Pour ces concessions qui ne coûtoient rien à la cour d'Espagne, puisque c'étoit à Pizarre lui-même à s'en mettre en possession par la conquête, le nouveau gouverneur s'engageoit à lever deux cens cinquante hommes & à se pourvoir de vaisseaux, d'armes & de munitions, pour soumettre à la couronne de Castille le pays dont on lui donnoit le gouvernement.

Foiblesse
de son ar
mement.

Quel que peu considérable que fût le corps que Pizarre s'étoit obligé de lever, il avoit si peu de fonds & si peu de crédit, qu'il put à peine engager la moitié du nombre de soldats qu'il vouloit avoir; de sorte qu'après avoir obtenu ses patentes, il fut obligé de se dérober du port de Séville pour éviter la visite des officiers chargés d'examiner s'il avoit rempli ses engagemens (1). Cependant avant son départ il reçut quelques secours d'argent de Cortès qui, étant retourné vers ce tems-là en Espagne, voulut contribuer aux succès d'un ancien compagnon qui entroit dans

(1) Herrera, *decad.* 4, *Lib.* VII, *cap.* 9.

une carrière de gloire semblable à celle que lui-même venoit de fournir (1).

1529.

Il débarqua à Nombre de Dios & traversa l'isthme de Panama accompagné de ses trois freres Ferdinand, Jean & Gonzale. Le premier seul étoit né en mariage légitime. Les deux autres étoient bâtards & fils de François d'Alcantara frere de sa mere. Ils étoient tous les trois à la fleur de l'âge & leur courage & leurs talens les rendoient propres à le seconder dans tout ce qu'il pourroit entreprendre de difficile & de grand.

A son arrivée à Panama, Pizarre trouva Almagro indigné de la maniere dont il avoit conduit la négociation à la cour d'Espagne. Celui-ci renonça d'abord à toute liaison avec un homme dont la perfidie l'avoit exclu du pouvoir & des honneurs auxquels il avoit de si légitimes droits & travailla même à former une nouvelle société dans le dessein de traverser l'entreprise de son ancien associé, ou du moins pour partager l'honneur de ses dé-

1530.
Il se re-
concilie
avec Al-
magro.

(1) Herrera, *Lib. VII, cap. 10.*

1530.

couvertes. Mais Pizarre avoit trop de prudence & d'adresse pour ne pas prévenir une rupture qui pouvoit être si fatale à ses projets : il offrit de lui-même d'abandonner à Almagro la charge d'adelentade & de joindre ses sollicitations aux siennes pour obtenir de l'empereur ce titre & un gouvernement indépendant. Il adoucit par degrés cette ame ouverte & franche, capable d'un ressentiment violent, mais non pas implacable. De Luque, satisfait d'avoir réussi dans ses prétentions pour lui-même, seconda de toute son adresse les efforts de Pizarre. On se reconcilia & la confédération se renouvela aux anciennes conditions, que l'entreprise seroit conduite aux frais communs des trois associés & que les profits seroient partagés entre eux également (1).

Leurs
prépara-
tifs.

1531.
Février.

En réunissant ainsi leurs talens & leurs efforts, ils ne purent rassembler que trois petits vaisseaux & cent quatre-vingt soldats, dont trente-six

(1) Herrera, *decad.* 4, *Lib.* VII, *cap.* 9. Zarate, *Lib.* I, *cap.* 3. Vega, 2, *Lib.* I, *cap.* 14.

DE
cavalier
pagnol
donné
rité,
troupe
conquē
demeur
rassemb
geoit de
l'embar
Panama
nue, P
jours, c
la force
cent lie
obligé d
la baie d
point de
s'écarter
voir être
renfort
que pour
vaisseaux
beaucoup
La côte d
droits ste
bitée. Les
les rivier
où leur l

cavaliers. Mais les victoires des Espagnols en Amérique leur avoient donné une telle idée de leur supériorité, que Pizarre, avec cette petite troupe, n'hésita pas d'entreprendre la conquête d'un grand empire. Almagro demeura encore à Panama pour y rassembler un renfort qu'il se chargeoit de conduire. La saison propre à l'embarquement & la navigation de Panama au Pérou étant mieux connue, Pizarre fit le voyage en treize jours, quoiqu'il eût été emporté par la force des vents & des courans à cent lieues au nord de Tumbès & obligé de débarquer ses troupes dans la baie de saint-Mathieu. Il ne perdit point de tems & revint au sud sans s'écarter du rivage, tant pour pouvoir être joint plus aisément par le renfort qu'il attendoit de Panama, que pour s'assurer une retraite sur ses vaisseaux en cas d'accident. Il eut beaucoup à souffrir dans cette route. La côte du Pérou est en différens endroits stérile, mal-saine & peu habitée. Les Espagnols avoient à passer les rivières près de leur embouchure où leur largeur rend le passage plus

1531.

Il débar-
que au
Pérou.

1531.

difficile. Pizarre au lieu de gagner la confiance des habitans les avoit imprudemment attaqués & forcés d'abandonner leurs habitations. La famine, l'excès de la fatigue & des maladies de différens genres réduisirent les Espagnols à des extrémités presque aussi cruelles que celles qu'ils avoient souffertes dans la première expédition. Ce qu'ils éprouvoient répondoit si peu aux descriptions séduisantes que Pizarre leur avoit faites du pays où il les conduisoit, que plusieurs de ses compagnons commencerent à lui faire des reproches & que ses soldats auroient perdu toute confiance en lui, si même dans cette partie stérile du Pérou ils n'eussent trouvé quelques apparences de richesse & de culture qui sembloient justifier les rapports de leur chef.

14 Avril. Enfin ils arriverent dans la province de Coaque, & ayant surpris les habitans de la ville principale ils y trouverent des vases & des ornemens d'or & d'argent évalués à plus de trente mille pezos, & d'autres richesses qui dissipèrent leurs doutes & rendirent aux plus mécontents & leur courage &

DE L'

leurs premiers
Pizarre
de ces rich
fidéroit co
d'une terr
qu'il dépêc
seau à Pan
du butin p
bâtiment à
mes confide
en crédit da
pérance qu
qu'il avoit a
déterminer
à venir le
continuoit
côte & déd
tres moyen
attaquoit le
leurs habita
grande imp
se soumettre
térieur des
soudaine d'é
vahir leur p
mœurs éto

(1) Herrera
9, Lib. II, ca

leurs premières espérances (1).

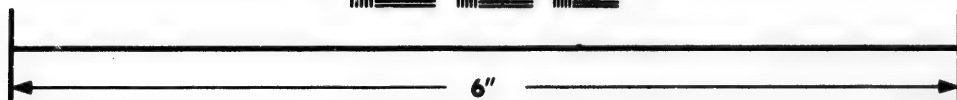
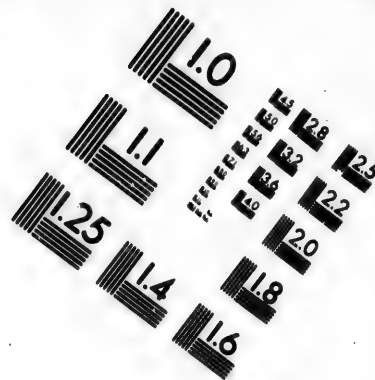
Pizarre lui-même fut si transporté de ces riches dépouilles , qu'il considéroit comme les premiers fruits d'une terre abondante en trésors , qu'il dépêcha sur le champ un vaisseau à Panama avec une cargaison de butin pour Almagro , & un bâtiment à Nicaragua chargé de hommes considérables pour des personnes en crédit dans la province , dans l'espérance que cet étalage des richesses qu'il avoit acquises en si peu de tems détermineroit beaucoup d'aventuriers à venir le joindre. En attendant il continuoit sa marche le long de la côte & dédaignant d'employer d'autres moyens que la force ouverte , il attaquoit les naturels du pays dans leurs habitations éparées avec une si grande impétuosité qu'il les forçoit à se soumettre ou à se retirer dans l'intérieur des terres. Cette apparition soudaine d'étrangers qui venoient envahir leur pays , dont la figure & les mœurs étoient également extraor-

1531.

Ses mesures pour obtenir du renfort.

(1) Herrera , *decad.* 4 , *Lib. VII* , *cap.* 9 , *Lib. II* , *cap.* 1. Xerès , 182.





Photographic Sciences Corporation

**23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503**

2.8 2.5 2.2 2.0 1.8

01

1531.

dinaires à leurs yeux, & à qui rien ne pouvoit résister, fit sur les Péruviens la même impression de terreur qu'avoient éprouvée les autres nations de l'Amérique. Pizarre ne rencontra presqu'aucune résistance jusqu'à l'isle de Puna dans la baie de Guayaquil. Cette isle étoit plus peuplée que les autres pays qu'il avoit traversés & les habitans en étoient plus courageux & moins civilisés que ceux du continent. Ils se défendirent avec tant de valeur & d'ostination que Pizarre employa six mois à les soumettre. De Puna il s'avança à Tumbès où les maladies qui s'étoient mises dans sa troupe le forcèrent de séjourner pendant trois mois (1).

1532.
Il en re-
çoit &
continue
sa mar-
che.

16 Mai.

Pendant ce tems de repos il comença à recueillir le fruit des soins qu'il avoit pris de répandre la renommée de ses premiers succès. Il lui arriva de Nicaragua deux détachemens qui n'étoient pas à la vérité de plus de trente hommes chacun, mais

(1) P. Sancho; *ap. Ramus III, pag. 371.*
F. Herrera, *decad. 4, Lib. VII, cap. 18,*
Lib. IX, cap. 1. Zarate, *Lib. II, cap. 2,*
9. Xerès, *pag. 182, &c.*

qui lu
plus c
mande
l'autre
meille
en Am
sur la
situati
bouch
lonie B
il donn

A m
vers le
plus de
la poli
empire
ces con
duire h
& fans
pourro
pliquer
avoient
causes d
suite.

A l'é
pagnols
doit du
cens mi
La prof

qui lui parurent un renfort d'autant plus considérable que l'un étoit commandé par Sébastien Benalcazar , & l'autre par Fernand Soto , deux des meilleurs officiers qui eussent servi en Amérique. De Tumbès il se porta sur la rivière de Piurara , & dans une situation avantageuse près de son embouchure , il établit la première colonie Espagnole du Pérou , à laquelle il donna le nom de saint-Michel.

A mesure que Pizarre s'avançoit vers le centre du Pérou , il acquéroit plus de connoissances sur la grandeur, la police & l'état des affaires de cet empire. Il n'auroit pas pu alors , sans ces connoissances préliminaires , conduire heureusement ses opérations , & sans cette circonstance , on ne pourroit même aujourd'hui ni expliquer les progrès que les Espagnols avoient déjà faits , ni développer les causes des succès qu'ils eurent dans la suite.

A l'époque de l'invasion des Espagnols , l'empire du Pérou s'étendait du nord au sud à plus de quinze cens milles de côte sur la mer du sud. La profondeur de l'est à l'ouest étoit

1532.

Etat de
l'empire
du Pérou.

1532.

peu considérable & bornée par les grandes chaînes des Andes qui se prolongent d'une de ses extrémités à l'autre dans toute sa longueur. Le Pérou , comme le reste du nouveau monde , étoit originairement partagé en beaucoup de petites nations ou tribus indépendantes , différant les unes des autres par leurs mœurs & par les formes grossières d'une police imparfaites ; & toutes étoient alors si mal civilisées que si nous en croyons les traditions des Péruviens, elles n'avoient rien au-dessus des nations les plus sauvages de l'Amérique. Dépourvus de toute espèce de culture & d'industrie régulière , sans demeures fixes, ne connoissant aucune de ces obligations morales qui forment les premiers liens de l'union sociale , les habitans erroient nus dans les forêts dont leur pays étoit couvert , plus semblables à des animaux sauvages qu'à des hommes. Après avoir lutté pendant plusieurs siècles contre les maux inséparables de cette barbarie , & lorsque rien ne sembloit annoncer pour eux les approches de la civilisation , une homme & une femme d'une figure majestueuse & déceimment vêt-

DE

tus leur
bords
sonnag
du sole
avoit ,
de com
humain
truire &
tions fo
piroit la
ils parlo
de ces sa
requerent
les instr
dinaires
ils s'étab
mens d'u
Mance
(tels éro
dus enfan
semblé p
blirent pa
sociale qu
de desirs
de l'espec
& amene
genres. M
hommes d
autres ar

tus leur apparurent , dit-on , sur les bords du lac Titiaca. Ces deux personnages s'annoncerent comme enfans du soleil. Cette divinité bienfaisante avoit , dirent-ils , regardé d'un œil de compassion les maux de la race humaine & les envoyoit pour l'instruire & la réformer. Leurs exhortations fortifiées par le respect qu'inspiroit la divinité au nom de laquelle ils parloient , déterminèrent plusieurs de ces sauvages errans à se réunir : ils reçurent , comme des ordres du ciel , les instructions de ces êtres extraordinaires & les suivirent à Cusco où ils s'établirent & jetterent les fondemens d'une ville.

Manco Capac & Mama Ocollo ; (tels étoient les noms de ces prétendus enfans du soleil) ayant ainsi rassemblé plusieurs tribus errantes établirent parmi les Péruviens cette union sociale qui , en multipliant les objets de desirs & en combinant les efforts de l'espece humaine, excite l'industrie & amene les progrès de tous les genres. Manco Capac instruisit les hommes dans l'agriculture & dans les autres arts utiles. Mama Ocollo en-

1532.

seigna aux femmes l'art de filer & celui de faire des tissus. Par le travail d'un sexe la subsistance devint moins précaire ; celui de l'autre rendit la vie plus douce. Après avoir pourvu aux objets de premiere nécessité pour une société naissante , c'est-à-dire à la nourriture , au vêtement & à l'habitation du peuple grossier qu'il avoit pris sous sa conduite , Manco Capac s'occupa de rendre leur félicité durable en leur donnant une police & des loix. Ses instructions , que nous détaillerons plus au long dans la suite, fixerent les différens rapports des hommes entr'eux & prescrivirent les devoirs qui en résultoient. Par-là un peuple barbare & grossier acquit des mœurs & prit des idées de décence. Les fonctions des personnes chargées de quelque administration & revêtues de quelque autorité furent réglées avec tant de précision & la subordination fut si bien établie qu'il se forma bientôt un état politique , régulier & bien gouverné.

C'est ainsi , selon la tradition des Péruviens , que fut fondé l'empire des *Incas* ou *seigneurs* du Pérou. Peu con-

DE

sidérable
doit pa
Cusco.
Manco
solue. S
leur do
rent les
tisme é
souvera
respecté
monarq
nités. L
sacré &
cun mêl
fendu en
Incas. L
séparée
distingue
ornemen
autre qu
que ne se
des mar
l'usage é
cevoit de
d'un resp
l'adoratio
Mais en
Péruvien
fut , dit-

sidérable à son origine, il ne s'étendait pas au-delà de huit lieues de Cusco. Mais dans ces bornes étroites Manco Capac exerça une autorité absolue. Ses successeurs, à mesure que leur domination s'étendit, s'arrogerent les mêmes droits. Leur despotisme étoit aussi absolu que celui des souverains de l'Asie. Les Incas étoient respectés, non-seulement comme des monarques, mais comme des divinités. Leur sang étoit regardé comme sacré & ne fut jamais souillé par aucun mélange, tout mariage étant défendu entre le peuple & la race des Incas. Leur famille demeurant ainsi séparée du reste de la nation, en étoit distinguée par l'habillement & par des ornemens qu'il étoit défendu à tout autre qu'à eux de porter. Le monarque ne se montrait lui-même qu'avec des marques de sa royauté, dont l'usage étoit réservé à lui seul, & recevoit de ses sujets des témoignages d'un respect qui alloit presque jusqu'à l'adoration.

Mais entre les mains des monarques Péruviens ce pouvoir sans bornes fut, dit-on, toujours uni à un soin

1532.

tendre pour le bonheur de leurs sujets. Si l'on en croit les Indiens, ce n'est pas la passion des conquêtes qui poussa les Incas à étendre leur empire, mais le desir de répandre les avantages de la civilisation & les connoissances des arts, parmi les peuples barbares qu'ils soumettoient. Pendant une succession de douze rois (1), aucun ne s'écarta, disent-ils de ce caractère de bienfaisance.

Lorsque les Espagnols aborderent pour la première fois à la côte du Pérou, en 1526, Huana Capac, le douzième monarque depuis la fondation de l'empire, étoit sur le trône. On nous le représente comme un prince qui réunissoit les talens militaires aux vertus pacifiques qui distinguoient ses aïeux. Il soumit le royaume de Quito, conquête qui doubla presque le pouvoir & l'étendue de l'empire. Il voulut résider dans la capitale de cette belle province, & contre la loi ancienne & fonda-

(1) Cieca de Leon, *Cron. cap. 44*.
Herrera, *decad. 3, Lib. X, cap. 4, decad.*
5, Lib. III, cap. 17.

D
menta
doit c
cune a
fille d
cu. Il
à qui
arrivé
son fr
du fan
le reste
respect
d'un m
autant
décesse
Capac
parut s
ancien
sur une
cree, c
conten
courage
sujets v
au roya
pour so
soin d'A
cher un
avoit ac
C'étoien
pire &c

mentale de la monarchie qui défendoit de fouiller le sang royal par aucune alliance étrangere , il épousa la fille du roi de Quito qu'il avoit vaincu. Il en eut un fils nommé Atahualpa, à qui il laissa ce royaume à sa mort , arrivée à Quito vers 1529. Huascar , son frere aîné par sa mere qui étoit du sang royal , eut pour son partage le reste de ses états. Quel que fût le respect des Péruviens pour la mémoire d'un monarque qui avoit regné avec autant de gloire qu'aucun de ses prédécesseurs , la disposition d'Huana Capac pour la succession à l'empire parut si contraire à une maxime aussi ancienne que la monarchie & fondée sur une autorité regardée comme sacrée , qu'elle excita à Cusco un mécontentement général. Huascar encouragé par les dispositions de ses sujets voulut que son frere renonçât au royaume de Quito & le reconnût pour son souverain. Mais le premier soin d'Atahualpa avoit été de s'attacher un gros corps de troupes qui avoit accompagné son pere à Quito. C'étoient les meilleurs soldats de l'empire & Huana Capac leur devoit

1532.

toutes ses victoires. Appuyé de ce secours , Atahualpa éluda d'abord la demande de son frere & marcha bientôt après contre lui à la tête d'une armée.

C'est ainsi que l'ambition de deux jeunes princes dont l'un avoit pour lui l'ancienne loi du Pérou & l'autre les forces de l'empire , précipita cet état dans les malheurs d'une guerre civile, dont il avoit été exempt jusques-là sous une suite de princes vertueux. Dans une telle situation l'événement n'étoit pas difficile à prévoir : la force des armes l'emporta sur l'autorité des loix. Atahualpa demeura victorieux & abusa cruellement de sa victoire. Convaincu lui-même de la foiblesse de ses droits à la couronne , il entreprit d'éteindre la race royale en faisant périr tous les enfans du soleil descendus de Manco Capac. Il conserva la vie à son infortuné rival. Huascar fait prisonnier dans la bataille qui avoit décidé du sort de l'empire , fut épargné par un motif de politique , afin qu'Atahualpa donnant des ordres au nom de son frere

frere
auto
L
baie
civile
Si da
1526
auroi
état
bile ,
soin
deux
l'arriv
gnols,
plus in
qu'ils
mouve
semblo
& qu'il
facilem
loisir.
Ce c
Pizarre
ne put é
la difficu

(1) Za
Lib. IX ,
5, Lib. I
Tome

frere pût établir plus aisément son autorité (1).

Lorsque Pizarre débarqua dans la baie de saint-Mathieu, cette guerre civile étoit dans toute sa violence. Si dans sa première expédition, en 1526, il eût attaqué ce pays, il auroit eu en tête les forces d'un grand état réunies sous un monarque habile, courageux & qu'aucun autre soin n'eût détourné. Mais alors les deux compétiteurs, en apprenant l'arrivée & les violences des Espagnols, étoient si occupés d'une guerre plus intéressante pour chacun d'eux, qu'ils donnerent peu d'attention aux mouvemens d'un ennemi qui leur sembloit trop foible pour les alarmer & qu'ils croyoient pouvoir arrêter facilement dès qu'ils en auroient le loisir.

Ce concours de circonstances que Pizarre ne pouvoit prévoir & dont il ne put être instruit que fort tard par la difficulté de communiquer avec une

1532.
Favora-
ble aux
progrès
des Es-
pagnols.

Pizarre
en pro-
fite &
s'avance.

(1) Zarate, *Lib. I, cap. 15*. Vega, 1, *Lib. IX, cap. 12*, 32-40. Herrera, *decad. 5, Lib. I, cap. 2, Lib. III, cap. 17*.

1532.

nation dont il ignoroit la langue , lui laissa la facilité de pousser ses opérations presque sans obstacles & d'arriver jusqu'au centre de l'empire avant qu'on eût fait un seul effort pour l'arrêter dans sa marche. Les Espagnols en s'avancant apprirent quelque chose de la division qui partageoit le royaume ; mais ils n'en furent bien instruits que par des envoyés d'Huascar à Pizarre , à qui ce prince demanda du secours contre Atahualpa comme contre un rébelle & un usurpateur (1). Pizarre comprit d'abord l'importance de cette ouverture & prévint si nettement tous les avantages qu'il pouvoit retirer de la guerre civile qui divisoit le royaume , que sans attendre le renfort qui lui arrivoit de Panama , il se déterminà à s'avancer pendant que la discorde intérieure mettoit les Péruviens dans l'impossibilité de l'attaquer avec toutes leurs forces ; il espéroit qu'en prenant la défense de l'un des compétiteurs selon les circonstances , il pourroit plus aisément les opprimer

(1) Zarate , *Lib. II* , cap. 3.

tous
l'au
rives
que
plus
guere
jusqu
de len
pas en
si sub
embra
gereux
Con
ses tro
chel un
fendre
nement
de port
qu'il at
mença
peu cor
état. Ell
cavalier
dont vin
ses & t
sa route
à douze

(1) Voy

tous les deux. Quoique la valeur & l'audace fussent les qualités distinctives des Espagnols de ce siècle , & que Pizarre possédât ces qualités au plus haut degré , nous ne pouvons guere supposer qu'après s'être avancé jusqu'à ce moment avec beaucoup de lenteur & de précaution , il n'eût pas eu un motif nouveau pour changer si subitement de résolution & pour embrasser un plan si hardi & si dangereux.

Comme il étoit obligé de partager ses troupes & de laisser à saint-Michel une garnison suffisante pour défendre cette place qui en cas d'événement devoit lui servir de retraite & de port où il pût recevoir les secours qu'il attendoit de Panama , il commença sa marche avec une troupe peu considérable & en assez mauvais état. Elle consistoit en soixante-deux cavaliers (1) & cent deux fantassins , dont vingt étoient armés d'arquebuses & trois de mousquets. Il dirigea sa route sur Caxamalca , petite ville à douze journées de distance de saint-

1532.

Erat de
ses for-
ces.

(1) Voyez la Note XXXII.

1532.

Michel , & où Atahualpa étoit campé avec une grande partie de ses troupes. Il n'avoit fait encore que peu de chemin , lorsqu'un officier dépêché par l'Inca vint à sa rencontre avec un riche présent de ce prince qui lui offroit son amitié & le faisoit assurer qu'il seroit bien reçu à Caxamalca. Pizarre , employant l'artifice déjà mis en usage par ses compatriotes en Amérique , se donna pour l'ambassadeur d'un prince puissant & déclara qu'il s'avançoit avec l'intention d'offrir à Atahualpa son secours contre les ennemis qui lui dispuoient le trône (1).

Opinions
des Pé-
ruviens
sur les
projets
des Es-
pagnols.

Les Péruviens ne pouvant se faire aucune idée du véritable objet que les Espagnols avoient en vue en entrant dans leur pays , s'épuisoient en conjectures. Devoient-ils regarder ces étrangers comme des êtres d'une nature supérieure qui venoient à eux pour leur faire du bien & pour punir leurs crimes , ou bien comme des ennemis de leur repos & de leur liberté ? Les protestations des Espagnols

(1) Herrera , *decad.* 5 , *Lib.* I , *cap.* 3.
Xerès , pag. 189.

qui
ven
noir
dans
noie
prem
rejet
lence
ces te
titude
de ses
crainte
recevo
conséq
paisible
entre s
plus pe
la détre
traversa
auroit é
s'avance
environn
& passere
si inacc
d'hommes
tre une a
encore ,

(1) Voye

qui ne cessoient de dire qu'ils étoient venus apporter aux Péruviens la connoissance de la vérité & les conduire dans le chemin du bonheur, donnoient quelque vraisemblance à la première opinion; mais ils étoient rejetés dans la seconde par les violences, la rapacité & la cruauté de ces terribles hôtes. Dans cette incertitude la déclaration que Pizarre fit de ses intentions pacifiques dissipa les craintes de l'Inca & le déterminâ à recevoir les Espagnols en amis. En conséquence on les laissa traverser paisiblement un désert sablonneux entre saint-Michel & Motupé où le plus petit effort d'un ennemi, joint à la détresse où ils se trouvoient en traversant un si mauvais pays, leur auroit été fatal (1). De Motupé ils s'avancèrent vers les montagnes qui environnent la partie basse du Pérou & passèrent par un défilé si étroit & si inaccessible qu'un petit nombre d'hommes auroit pu le défendre contre une armée nombreuse. Mais là encore, par l'imprudente crédulité

(1) Voyez la NOTE XXXIII.

1532-

de l'Inca, ils ne rencontrèrent aucun obstacle & prirent tranquillement possession d'un fort construit pour défendre ce passage important. A leur approche Atahualpa leur fit renouveler les assurances de son amitié & leur en donna des gages en leur envoyant des présens plus riches encore que les premiers.

Il arrive
à Caxa-
malca.

A son entrée dans Caxamalca Pizarre prit possession d'une grande cour ou place, dont un des côtés étoit fermé par une maison que les historiens Espagnols appellent le palais de l'Inca & l'autre par un temple du soleil, le tout environné d'un rempart de terre. Après avoir établi ses troupes dans ce poste avantageux, il dépêcha Fernand Soto & son frere Ferdinand au camp d'Atahualpa éloigné de la ville d'environ une lieue. Ils étoient chargés de confirmer les assurances que Pizarre avoit déjà données de ses dispositions pacifiques & de demander une entrevue avec l'Inca, afin de lui expliquer plus au long les intentions que les Espagnols avoient eues en venant dans son pays. Ils furent reçus avec les attentions de l'hospitalité que les Péru-

vie
de l
leur
main
Le
l'ord
peut
choie
ses or
qui n
rique
de que
regard
sur les
profus
Les or
person
les vase
le repa
la multi
pece, f
furent p
passoit t
pouvoi
seizieme
A leur
gination
dont ils
cupidité

viens eussent pu employer à l'égard de leurs meilleurs amis, & Atahualpa leur promit qu'il iroit dès le lendemain les visiter dans leur quartier. Le maintien décent du monarque, l'ordre qui regnoit à sa cour, le respect avec lequel ses sujets approchoient de sa personne & exécutoient ses ordres, étonnerent les Espagnols qui n'avoient encore rien vu en Amérique au-dessus des petits caciques de quelques tribus sauvages. Mais leurs regards s'attachèrent bien davantage sur les immenses richesses étalées avec profusion dans le camp du monarque. Les ornemens que portoient sur leurs personnes l'Inca & les gens de sa suite, les vases d'or & d'argent dans lesquels le repas qu'on leur donna fut servi, la multitude d'ustensiles de toute espèce, faits de ces précieux métaux, furent pour eux un spectacle qui surpassoit toutes les idées d'opulence que pouvoit se former un Européen du seizieme siecle.

A leur retour à Caxamalca, l'imagination encore échauffée du spectacle médité dont ils avoient été témoins & leur cupidité s'exaltant de plus en plus, Perfidie de Pizarre.

Niv

1532.

ils firent à leurs compagnons une description si séduisante de ce qu'ils avoient vu que Pizarre se confirma dans la résolution qu'il avoit déjà prise. Il savoit par les observations qu'il avoit faites sur les mœurs des peuples du nouveau monde, aussi bien que par l'exemple de Cortès, de quelle conséquence il pouvoit être pour lui de se saisir de la personne de l'Inca. Pour en venir à bout, il forma un plan qui demandoit autant d'audace que de perfidie. Au mépris du caractère qu'il avoit revêtu en s'annonçant comme l'ambassadeur d'un grand monarque qui recherchoit l'alliance de l'Inca, au mépris des assurances répétées d'amitié qu'il lui avoit données & des offres de service qu'il lui avoit faites, il résolut de se prévaloir de la simplicité confiante avec laquelle Atahualpa comptoit sur ces protestations & de s'emparer de la personne de ce prince dans l'entrevue à laquelle il l'avoit invité. Il prépara l'exécution de son plan aussi froidement & avec aussi peu de scrupule que si cette trahison n'eût pas dû faire un jour sa honte & celle de

son
troi
mar
de
qu'u
men
ving
pou
entre
lerie
de ca
queb
du c
arrive
pas se
faire a
donné
Dès
des Pe
mais c
roître
cence
ces étr
marche
étoit d
comme
l'ordre

(1) X

son pays. Il divisa sa cavalerie en trois petits escadrons sous le commandement de Ferdinand son frere, de Soto & de Benalcazar. Il ne fit qu'un corps de son infanterie ; seulement il garda près de sa personne vingt de ses plus déterminés soldats pour le seconder dans la périlleuse entreprise qu'il se reservoit. L'artillerie, qui consistoit en deux pieces de canon de campagne (1) & les arquebusiers, furent placés vis-à-vis du chemin par lequel l'Inca devoit arriver. Tous reçurent ordre de ne pas sortir de leurs postes & de ne faire aucun mouvement qu'on ne leur donnât le signal de l'action.

Dès le grand matin tout le camp des Péruviens fut en mouvement ; mais comme Atahualpa vouloit paroître avec la plus grande magnificence dans sa premiere entrevue avec ces étrangers, les préparatifs de sa marche furent si longs que le jour étoit déjà fort avancé lorsqu'elle commença. Même alors de peur que l'ordre n'en fût troublé, elle se fit

3532.

16 Nov.
Visite
que lui
rend l'In-
ca.

(1) Xerès, pag. 194.

1532.

avec tant de lenteur que les Espagnols s'impatientant & craignant que quelque soupçon de la part d'Atahualpa ne fût la cause de ce retardement, Pizarre lui dépêcha un de ses officiers avec de nouvelles assurances de ses intentions amicales. Cependant l'Inca s'approchoit. Il étoit précédé de quatre cents hommes, habillés uniformément, espece de coureurs qui lui ouvroient le passage. Assis lui-même sur une espece de trône ou de lit, orné de plumes de diverses couleurs, presque couvert de plaques d'or & d'argent & enrichi de pierres précieuses, il étoit porté sur les épaules de ses principaux courtisans. Derrière lui quelques-uns de ses premiers officiers étoient portés de la même manière. Plusieurs bandes de danseurs & de chanteurs accompagnoient cette marche & toute la plaine étoit couverte de troupes au nombre de plus de trente mille hommes.

Étrange harangue des Espagnols, le P. Vincent Valverde, aumônier de l'expédition, s'avança un crucifix dans une main & son bréviaire dans l'autre, & dans un

fon
do
pre
passi
cho
Pier
sur l
tran
faite
dre
mon
cette
d'em
de re
pape
légitim
s'il se
maître
protég
tinuer
clarer
plus t
d'obéi
impiété
Cet
noit d
& des
loquen
en si pe

long discours exposa au monarque la doctrine de la création , la chute du premier homme , l'incarnation , la passion & la résurrection de J. C. le choix que Dieu avoit fait de saint Pierre pour être son grand - vicaire sur la terre, le pouvoir de saint Pierre transmis aux papes , & la donation faite au roi de Castille pape Alexandre de toutes les régions du nouveau monde. Après avoir exposé toute cette doctrine , il somma Atahualpa d'embrasser la religion chrétienne , de reconnoître l'autorité suprême du pape & le roi de Castille comme son légitime souverain ; il lui promit , s'il se soumettoit , que le roi son maître prendroit le Pérou sous sa protection & lui permettroit de continuer d'y regner , & finit par lui déclarer la guerre & le menacer de la plus terrible vengeance s'il refusoit d'obéir & s'il persévéroit dans son impiété.

Cet étrange discours , qui contenoit des mysteres incompréhensibles & des faits inconnus , dont toute l'éloquence humaine ne pouvoit donner en si peu de tems une idée distincte.

Réponse
del'Inca.

1532.

un Américain , fut si mal rendu par l'interprète , qui entendoit peu l'Espagnol & qui ne pouvoit s'exprimer avec clarté dans la langue de l'Inca , qu'Atahualpa n'en comprit presque rien. Seulement quelques points de la harangue de Valverde plus facile à saisir le remplit d'étonnement & d'indignation. Sa réponse fut pourtant modérée. Il commença par observer qu'il étoit maître de son royaume par le droit de succession , & qu'il ne pouvoit concevoir comment un prêtre étranger prétendoit disposer de ce qui ne lui appartenoit pas ; & que si cette prétendue donation avoit été faite , lui qui étoit le légitime propriétaire refusoit de la confirmer ; qu'il n'étoit point du tout disposé à renoncer à la religion qu'il tenoit de ses ancêtres & à abandonner le culte du soleil , divinité immortelle que lui & son peuple adoroient , pour adorer le Dieu des Espagnols qui étoit sujet à la mort ; qu'à l'égard des autres points traités dans le discours du harangueur , il n'en avoit jamais entendu parler , qu'il n'y comprenoit rien & qu'il desiroit de savoir où Val-

verd
traon
verd
L'In
& ap
feuil
Ce q
pas &
jettan
Le mo
gnons
» tiens
» fané
» chier
Piza
confér
retenir
jetter s
sous le
l'attaqu
militair
tendre
comme
s'élanç
les Pér
malheur
attaque

(1) V

verde avoit appris des choses si extraordinaires. *Dans ce livre*, dit Verde en lui présentant son bréviaire. L'Inca prit le livre avec empressement & après en avoir tourné quelques feuillets, l'approcha de son oreille. Ce que vous me donnez-là ne parle pas & ne me dit rien, reprit-il, en jettant avec dédain le livre à terre. Le moine furieux court à ses compagnons & leur crie : « aux armes, chrétiens, la parole de Dieu est profanée, vengez ce crime sur ces chiens d'infidèles (1) ».

Pizarre qui, durant cette longue conférence, avoit eu de la peine à retenir ses soldats, impatiens de se jeter sur les richesses qu'ils avoient sous les yeux, donna le signal de l'attaque. A l'instant les instrumens militaires des Espagnols se firent entendre ; les canons & les mousquets commencerent à tirer, les chevaux s'élancerent & l'infanterie tomba sur les Péruviens l'épée à la main. Les malheureux Américains étonnés d'une attaque si soudaine & à laquelle ils

1532.

Pizarre
attaque
les Péru-
viens.

(1) Voyez la NOTE XXXIV.

1532.

s'attendoient si peu , troublés par les terribles effets des armes à feu & par l'irrésistible impétuosité de la cavalerie prirent la fuite de tous les côtés sans tenter de se défendre. Pizarre à la tête de sa troupe d'élite , pousse droit à l'Inca , & quoique les grands de sa suite s'empressassent autour de leur monarque & lui fissent un bouclier de leurs corps en se dévouant à l'envi pour le défendre , il arrive bientôt jusqu'à lui , le saisit par le bras , le fait descendre de son trône & l'em-

Il se rend maître de la personne de l'Inca.

mène dans son quartier. La prise du monarque décida la fuite de toutes ses troupes. Les Espagnols les poursuivirent de tous les côtés & continuèrent de massacrer de sang froid & avec une barbarie réfléchie des fuyards qui ne faisoient aucune résistance. Le carnage ne finit qu'avec le jour. Il y eut plus de quatre mille Péruviens égorgés ; aucun Espagnol ne périt & Pizarre seul fut légèrement blessé à la main par un de ses propres soldats qui s'étoit saisi avec trop de précipitation de la personne de l'Inca (1).

(1) Voyez la NOTE XXXV.

Les richesses amassées dans le pillage du camp surpassèrent toutes les idées que les Espagnols s'étoient faites du Pérou , & ils furent si transportés de cet étonnant succès qu'ils passèrent la nuit dans l'ivresse d'une joie insensée , naturelle à de misérables aventuriers qui faisoient en si peu de tems une fortune extraordinaire.

Aux premiers momens de sa captivité l'Inca pouvoit à peine croire à un événement si inattendu ; mais il sentit bientôt toute l'horreur de sa destinée , & son abattement fut proportionné à la hauteur d'où il étoit tombé. Pizarre craignant de perdre tous les avantages qu'il pouvoit tirer de la possession d'un prisonnier de cette importance , s'efforça de le consoler par des démonstrations de douceur & de respect , que démentaient ses actions. En vivant parmi les Espagnols l'Inca démêla bientôt la passion qui les dominoit & qu'ils ne prenoient pas la peine de cacher ; il crut pouvoir la faire servir à se procurer la liberté. Il offrit aux Espagnols une rançon qui les étonna , malgré tout ce qu'ils connoissoient

1532.

déjà de la richesse de son royaume. La chambre où il étoit gardé avoit vingt-deux pieds de long & seize de large ; il s'engagea à la remplir de vases & d'ustensiles d'or jusqu'à la hauteur où un homme peut atteindre. Pizarre accepta sans hésiter des offres si séduisantes & l'on tira une ligne sur les murs de la chambre pour marquer la hauteur à laquelle le trésor promis devoit s'élever.

Atahualpa transporté de joie par l'espoir de reconvrer sa liberté , prit sur le champ des mesures pour remplir son engagement. Il envoya des messagers à Cusco , à Quito & dans tous les lieux où l'or étoit en plus grande abondance , soit dans les palais des Incas , & les chargea de rapporter directement à Caxamalca le prix qu'on mettoit à sa rançon. Quoiqu'il fût prisonnier chez ses ennemis , les Péruviens étoient si accoutumés à respecter tous les ordres de leurs souverains , qu'ils obéirent avec la plus grande promptitude. Calmes par l'espérance de voir leur roi bientôt libre, ils ne voulurent pas mettre sa vie en danger en formant quelque tentative

pour
forces
tieres ,
on n'a
défend
rain (1)
tranqui
voya da
petits d
ver auc
reçus a
peut &

Quel
fussent
desir qu
peu l'in
bien gar
de trou
même t
étoit déb
renfort
forces (2)
étoit au
gréable a

- (1) Xer
(2) Voy
(3) Xer
Lib. III, c

pour le délivrer ; & quoique les forces de l'empire fussent encore entières , on ne fit plus de préparatifs , on n'assembla plus de troupes pour défendre l'état & venger le souverain (1). Les Espagnols demeurent tranquilles à Caxamalca. Pizarre envoya dans les provinces éloignées de petits détachemens qui , loin de trouver aucune résistance , furent partout reçus avec des témoignages de respect & de soumission (2).

Quelque peu considérables que fussent ces détachemens & quelque desir qu'eût Pizarre de connoître un peu l'intérieur du pays , il se seroit bien gardé d'affoiblir ainsi son corps de troupes s'il n'avoit pas reçu dans le même tems la nouvelle qu'Almagro étoit débarqué à saint-Michel avec un renfort qui alloit presque doubler ses forces (3). L'arrivée de ce secours étoit aussi alarmante pour l'Inca, qu'agréable aux Espagnols. Le monarque

1532.

Les Espagnols visitent différentes provinces. Almagro arrive avec un renfort.

Décemb.

(1) Xerès , 205.

(2) Voyez la NOTE XXXVI.

(3) Xerès , 104. Herrera , *decad.* 3 ; *lib.* III , *cap.* 1 , 2.

1532.

prisonnier voyoit le pouvoir de ses ennemis s'accroître, & comme il ne connoissoit ni d'où venoient ces étrangers, ni par quels moyens ils étoient conduits au Pérou, il lui étoit impossible de prévoir jusqu'où pouvoit aller l'inondation qui fondeoit sur ses états. Tandis qu'il étoit tourmenté de ces inquiétudes il apprit que quelques Espagnols marchant vers Cusco, avoient rendu visite à son frere Huascar dans le lieu où étoit le prison-

1533.
Huascar
est mis à
mort.

nier, que ce prince leur avoit représenté la justice de sa cause, & que pour les déterminer à prendre sa défense, il leur avoit promis une quantité d'or beaucoup plus considérable que celle qui avoit été offerte pour la rançon de son frere. Atahualpa vit que sa perte étoit inévitable si les Espagnols écoutoient ces propositions, & craignant que leur insatiable avidité ne les déterminât en faveur d'Huascar, il résolut de sacrifier la vie de son frere pour sauver la sienne. En conséquence il donna des ordres qui furent exécutés avec une ponctualité scrupuleuse (1).

(1) Zarate, *Lib. II, cap. 6.* Gomera;

Cependant des Indiens chargés d'or arrivoient tous les jours à Caxamalca de toutes les provinces du royaume. La plus grande partie de la quantité convenue étoit amassée & Atahualpa assuroit les Espagnols que si toute sa rançon n'étoit pas encore prête à leur être livrée, c'étoit l'éloignement des lieux d'où il falloit l'apporter qui en étoit la cause. Mais ces amas d'or, mis continuellement sous les yeux des soldats, irritoient tellement leur cupidité, qu'il devenoit impossible de contenir plus long-tems l'impatience qu'ils avoient de s'en mettre en possession. On fit fondre tous les vases & ustensiles, excepté quelques piéces d'un travail curieux qu'on réserva pour le roi d'Espagne. Après avoir mis à part le quint dû à la couronne & cent mille pesos, destinés aux soldats qui étoient arrivés avec Almagro, il resta un million cinq cens vingt-huit mille cinq cens pesos à partager entre Pizarre & ses compagnons. Le jour de la fête de saint

1533.

Les Es-

pagnols

partagent

le butin.

hist. cap. 115. Herrera, decad. 5., Lib. III,

cap. 2.

Gomera;

1533.

Jacques , patron de l'Espagne , fut choisi pour la répartition de cette somme immense , & dans la maniere dont elle se fit on reconnoît bien ce bizarre mélange de fanatisme & de rapacité , que j'ai eu plus d'une fois déjà l'occasion de faire observer comme un des traits les plus frappans des conquérans du nouveau monde. Assemblés pour se partager les dépouilles d'un peuple innocent , arrachées par la fourbe , la violence & la cruauté , ils commencerent par invoquer solennellement le nom de Dieu (1) , & par demander les lumieres du ciel pour faire la distribution de ces fruits d'iniquité. Chaque cavalier eut pour sa part huit mille pefos , somme équivalente en ce tems-là à autant de livres sterlings du nôtre , & chaque fantassin quatre mille. Les parts de Pizarre & de ses officiers furent proportionnées à leurs rangs.

Effets de
ce parta-
ge.

L'histoire n'offre aucun autre exemple d'une fortune si subite , acquise par le service militaire & jamais un si grand butin ne fut partagé par un si

(1) Herrera , *decad.* 5 , *lib.* III , *cap.* 3.

petir
d'ent
leurs
rance
tirer
guerr
jours
deren
impor
qu'il
ceux
coura
dans le
que ,
racle
tres av
hardis
peaux
sans d
soixant
Espagn
envoy
la relat
sens qu
L'In
çon en

(1) H
Vega ,

petit nombre de soldats. Plusieurs d'entr'eux se voyant récompensés de leurs travaux au-delà de leurs espérances, furent si impatiens de se retirer des dangers & des fatigues de la guerre pour passer le reste de leurs jours dans leur patrie, qu'ils demanderent leur congé à grands cris & avec importunité. Pizarre voyant bien qu'il ne pouvoit plus attendre de ceux qui étoient ainsi disposés ni courage dans les combats, ni patience dans les travaux, convaincu d'ailleurs que, par-tout où ils iroient, le spectacle de leur richesse engageroit d'autres aventuriers plus pauvres & plus hardis à venir se ranger sous ses drapeaux, leur accorda leur demande sans difficulté & permit à plus de soixante d'entr'eux d'accompagner en Espagne son frere Ferdinand, qu'il y envoyoit pour porter à l'empereur la relation de ses victoires & les présens qu'il lui destinoit (1).

L'Inca, après le partage de sa rançon entre les Espagnols, les somma

L'Inca demande inutilement sa liberté.

(1) Herrera, *decad. 5, Lib. III, cap. 4.*
Vega, *Lib. I, cap. 38, pag. 2.*

1533.

d'accomplir la promesse qu'on lui avoit faite de le mettre en liberté ; mais rien n'étoit plus éloigné de la pensée de Pizarre. En faisant la guerre dans le nouveau monde, il s'étoit accoutumé , comme tous ses compatriotes , à regarder les Américains comme des êtres d'une espece inférieure qui ne méritoient pas le nom d'hommes & n'en avoient pas les droits. Dans la convention avec Atahualpa il n'avoit eu d'autre objet que d'amuser son prisonnier , afin que l'espoir de recouvrer sa liberté l'engageât à lui prêter son autorité pour recueillir les richesses de son royaume. Après avoir réussi dans ce projet , il ne tint aucun compte de ce qu'il avoit promis , & tandis que ce prince crédule espéroit de remonter bientôt sur son trône , Pizarre avoit secrètement résolu de lui ôter la vie. Plusieurs circonstances semblent l'avoir déterminé à commettre ce forfait , un des plus lâches & des plus atroces dont les Espagnols se soient souillés dans la conquête de l'Amérique.

Défiance
mutuelle
entre
l'Inca &
les Es-
pagnols.

Pizarre en imitant la conduite que Cortès avoit tenue avec le souverain

du
néce
Com
mod
gagn
sonni
profi
perso
qu'At
cerne
Mont
mieux
des Es
fiance
lui. Le
der un
augme
du ser
vantag
peu co
tôt plu
dont il
Almag
demand
ceux de
& ils é
que les

du Mexique, manquoit des talens nécessaires pour bien suivre ce plan. Comme il n'avoit ni l'adresse ni la modération qui eussent pu lui faire gagner la confiance de son prisonnier, il n'avoit pas sçu mettre à profit l'avantage d'être maître de sa personne & de son autorité. Il est vrai qu'Atahualpa montroit plus de discernement que n'en avoit fait voir Montézuma, & qu'il paroissoit avoir mieux démêlé le caractère & les vues des Espagnols. Les soupçons & la défiance s'établirent bientôt entr'eux & lui. Le soin avec lequel il falloit garder un prisonnier de cette importance augmentoit beaucoup les embarras du service militaire, au lieu que l'avantage qu'on en retiroit paroissoit peu considérable. Pizarre ne vit bientôt plus l'Inca que comme un fardeau dont il desiroit d'être délivré (1).

Almagro & ses compagnons avoient demandé de partager également avec ceux de Pizarre la rançon de l'Inca, & ils étoient tous mécontents, quoique les nouveaux venus eussent eu, Almagro & ses compagnons demandent la mort de l'Inca.

(2) Herrera, *decad.* 5, *Lib.* III, *cap.* 4.

1533.

comme nous l'avons vu ci-dessus ; une part du butin & que leur chef eût reçu des présens considérables. Ils craignoient que tant qu'Atahualpa seroit prisonnier, les soldats de Pizarre ne regardassent les trésors qu'on pourroit amasser dans la suite comme le supplément de ce qui manquoit à la rançon de l'Inca, & que sous ce prétexte ils ne prétendissent se les approprier en entier. Ils demandoient donc sa mort afin que tous les aventuriers du Pérou fussent désormais sur le même pied & eussent les mêmes droits (1).

Motifs Pizarre lui-même commençoit à être alarmé des nouvelles qui lui parvenoit des provinces éloignées de l'empire. On y assembloit des troupes & ces mouvemens pouvoient être l'effet des ordres donnés par Atahualpa. Ces craintes & ces soupçons étoient entretenus & augmentés par les artifices de Philippillo, un des Indiens que Pizarre avoit amenés de Tumbès en 1529 pour lui servir d'in-

(1) Zarate, *Lib. II*, cap. 7. Vega, p. 2, *Lib. I*, cap. 7. Herrera, *decad. 5*, *Lib. III*, cap. 4.

terprete.

terp
lipp
men
priso
de f
jusqu
l'une
voya
tant q
cut le
à lui
des al
leur p
cesse c
tr'eux.

Tan
pagnon
la mor
travaill
malheu
même i
Durant
attacher
dinand
ayant r
que les
duisoien
décence
respect q
Tome

terprete. Cette fonction mettant Philippillo à portée de voir familièrement & fréquemment le monarque prisonnier, il osa, malgré la bassesse de sa naissance, porter ses vœux jusqu'à une *Coya* ou fille du soleil, l'une des femmes d'Atahualpa, & ne voyant aucune espérance de l'obtenir tant que le monarque vivroit, il conçut le projet d'engager les Espagnols à lui ôter la vie, en leur donnant des alarmes sur les desseins secrets de leur prisonnier & en leur parlant sans cesse des préparatifs qu'il faisoit contre eux.

Tandis qu'Almagro & ses compagnons demandoient ouvertement la mort de l'Inca & que Philippillo travailloit en secret à le perdre, ce malheureux prince contribuoit lui-même imprudemment à hâter sa perte. Durant sa captivité il avoit conçu un attachement particulier pour Ferdinand Pizarre & Fernand Soto qui, ayant reçu une meilleure éducation que les autres aventuriers, se conduisoient à son égard avec plus de décence & d'attention. Adouci par le respect que lui montroient ces officiers

Tome III.

O

1533.

d'un rang distingué parmi les Espagnols , il se plaisoit dans leur société ; mais en présence du gouverneur il étoit timide & contraint. A la crainte se joignit bientôt le mépris pour Pizarre. Parmi les arts de l'Europe , celui de lire & d'écrire attiroit sa plus grande admiration. Il recherchoit depuis long-tems si c'étoit un talent acquis ou naturel. Pour éclaircir ses doutes , il pria un des soldats qui le gardoient d'écrire sur l'ongle de son pouce le nom de Dieu. Il montra ensuite cette écriture à différens Espagnols en leur demandant ce qu'elle signifioit , & à son grand étonnement tous lui firent sans hésiter la même réponse. Pizarre entrant un jour chez lui , l'Inca lui présenta son pouce. Le gouverneur rougit & fut forcé d'avouer avec quelque confusion son ignorance. Dès ce moment Atahualpa le regarda comme un homme de rien , moins instruit que ses soldats & il n'eut pas l'adresse de cacher les sentimens que cette découverte lui avoit inspirés. Le général fut si vivement blessé de se voir l'objet du mépris d'un barbare , que son

(1) H
Vega, p

ressentiment se joignant à tous les autres motifs, il se détermina à faire périr l'Inca (1).

1533.

Mais pour donner quelque apparence de justice à une action si violente & pour n'en être pas lui seul responsable à son souverain, Pizarre se détermina à faire juger l'Inca selon toutes les formes observées en Espagne dans les procès criminels. Lui-même & Almagro avec deux conseillers furent ses juges, avec un pouvoir absolu d'absoudre & de condamner. Un procureur général pour suivit au nom du roi. On donna à l'accusé un conseil pour sa défense & des greffiers furent chargés de rédiger les actes du procès. On porta à cet étrange tribunal des accusations encore plus étranges. Elles consistoient en divers articles. Atahualpa quoique bâtard avoit usurpé le trône & fait mourir son frere son légitime souverain. Il étoit idolâtre & il avoit non-seulement permis, mais même ordonné des sacrifices humains. Il

On fait à l'Inca son procès.

(1) Herrera, *decad.* 5, *Lib.* III, *cap.* 4.
Vega, p. 2, *Lib.* I, *cap.* 38.

1533.

Il est
condam-
né.

avoit un grand nombre de concubines. Depuis son emprisonnement, il avoit dissipé & détourné frauduleusement les trésors de l'empire qui appartenoient aux Espagnols par droit de conquête & excité ses sujets à prendre les armes contr'eux. Parmi ces chefs d'accusation, quelques-uns sont si ridicules & si absurdes qu'on ne fait de quoi s'étonner le plus, ou de l'effronterie ou de l'iniquité de Pizarre qui en faisoit le fondement d'une procédure criminelle à laquelle il soumettoit le souverain d'un grand empire sur lequel il n'avoit aucune juridiction. Sur tous ces articles des témoins furent entendus; mais comme ils faisoient leur déposition dans leur langue, Philippillo chargé de les interpréter pouvoit y donner toutes les tournures qui favorisoient ses perfides intentions. Ces témoignages parurent convaincans à des juges dont l'opinion étoit arrêtée d'avance. Ils prononcèrent qu'Atahualpa étoit coupable & le condamnèrent à être brûlé vif. Le P. Valverde profita ses fonctions sacrées jusqu'à confirmer cette sentence par l'autorité de son

(1) 2
233. Ve
hist. cap
cap. 4.

ministere & à en attester la justice par sa signature. Accablé de sa destinée, Atahualpa s'efforça d'obtenir par ses larmes, ses promesses & ses prieres d'être envoyé en Espagne où un monarque seroit son juge. Mais la pitié étoit un sentiment inconnu au cœur du cruel Pizarre. Il ordonna que l'exécution fût faite sur le champ; & ce qui ajouta à l'amertume des derniers momens du malheureux prince, le même moine qui venoit de ratifier sa sentence, se présenta à lui pour le consoler & le convertir. Le plus fort argument dont fit usage Valverde pour faire embrasser à l'Inca la religion chrétienne fut la promesse qu'on adouciroit la rigueur de son supplice. La crainte d'une mort cruelle lui arracha la demande du baptême. La cérémonie fut faite & Atahualpa au lieu d'être brûlé fut étranglé au poteau auquel il étoit attaché (1).

Est exé-
cuté.

Heureusement pour l'honneur de

Plusieurs
Espa-
gnols s'é-
levent
contre
cette vio-
lence.

(1) Zarate, *lib. II, cap. 7*. Xerès, *p. 233*. Vega, *p. 2, lib. I, cap. 36, 37*. Gomera, *hist. cap. 177*. Herrera, *decad. 5, Lib. III, cap. 4*.

1533.

la nation Espagnole , parmi ces aventuriers abandonnés à tous les excès & sortis de leur patrie pour conquérir & désoler le nouveau monde , il se trouvoit encore des hommes qui conservoient des sentimens d'honneur & de générosité dignes du nom Castillan. Quoique Ferdinand Pizarre fût parti pour l'Espagne avant le procès d'Atahualpa & que Soto eût été envoyé dans un poste éloigné de Caxamalca , cette cruelle exécution ne se fit pas sans opposition. Plusieurs officiers & particulièrement quelques-uns de la plus grande réputation & des plus nobles familles firent des remontrances & même des protestations contre ce jugement , comme déshonorant pour leur patrie & contraire à toutes les maximes de l'équité. Ils ajoutoient que c'étoit violer le droit public des nations & usurper sur un souverain indépendant une juridiction à laquelle on n'avoit aucun droit. Tous leurs efforts furent vains ; le nombre & l'opinion de ceux qui regardoient comme légitime tout ce qu'ils croyoient leur être avantageux l'emporterent. Mais l'histoire se plaît à conserver

D
le sou
vertu ,
& les é
tant ces
leurs c
plus que
les nom
ainsi de
d'un si g
Après
investit
royauté
homme
entre ses
qu'il se se
que d'un
command
des pays a
me Inca M
car (2). M
souverains
décesseurs,
qui avoien
dans la gue
& ensuite

(1) Vega ,
235. Herrera
(2) Vega ,

le souvenir des efforts que fait la vertu, lors même qu'ils sont inutiles, & les écrivains Espagnols en rapportant ces événemens où la valeur de leurs compatriotes se montre bien plus que leur humanité, ont conservé les noms de ceux qui s'efforcèrent ainsi de dérober leur patrie à la honte d'un si grand crime (1).

1533.

Après la mort d'Atahualpa, Pizarre investit un des fils de ce prince de la royauté, espérant que ce jeune homme sans expérience deviendrait entre ses mains un instrument passif & qu'il se serviroit de lui plus aisément que d'un monarque accoutumé à commander. Les peuples de Cusco & des pays adjacens reconnurent comme Inca Manco Capac, frere d'Huascar (2). Mais ni l'un ni l'autre de ces souverains n'eut l'autorité de ses prédécesseurs. Les convulsions violentes qui avoient agité l'empire, d'abord dans la guerre civile des deux freres, & ensuite dans l'invasion des Espa-

Diffolu-
tion du
gouver-
nement
& de
toute po-
lice in-
térieure
au Pérou.

(1) Vega, p. 2, lib. I, cap. 37. Xerès I, 235. Herrera, decad. 5, Lib. III, cap. 5.

(2) Vega, p. 2, lib. II, cap. 7.

1533.

gnols , avoient non-seulement troublé l'ordre établi dans l'administration intérieure , mais presque brisé tous les ressorts du gouvernement. Lorsque les Péruviens virent leur monarque au pouvoir des étrangers & périssant enfin d'une mort honteuse , le peuple de différentes provinces s'abandonna aux plus grands excès , se regardant comme affranchi désormais de toute la contrainte des loix & des mœurs (1). Atahualpa avoit fait périr un si grand nombre de descendans du soleil & les avoit traités avec tant d'indignité que leur ascendant sur les peuples étoit fort affoibli & le respect qu'on avoit pour cette race sainte sensiblement diminué. Encouragés par ces circonstances , des hommes ambitieux s'éleverent en différentes parties de l'empire & aspirerent au pouvoir suprême sans être de la race des Incas. Le général qui commandoit pour Atahualpa dans Quito saisit le frere & les enfans de son maître , les fit mourir dans les supplices &

(1) Herrera , *decad.* 5 , *Lib.* II , *cap.* 12 , *lib.* III , *cap.* 5.

rejetant toute liaison avec l'un & l'autre Inca, se forma pour lui-même un royaume séparé (1).

1533.

Les Espagnols virent avec plaisir la discorde s'établir parmi les Péruviens & la vigueur du gouvernement se relâcher. Ils considérèrent ces désordres comme les avant-coureurs de la dissolution prochaine de l'état. Pizarre n'hésita plus à s'avancer vers Cusco. Il avoit reçu des renforts si considérables qu'il pouvoit désormais sans danger pénétrer dans l'intérieur du pays. Le partage des trésors de Caxamalca avoit produit les effets qu'il avoit prévus. Dès que son frere Ferdinand & les officiers & soldats à qui il avoit permis de quitter le service en emportant leur part du butin, furent arrivés à Panama & eurent étalé aux yeux de leurs compatriotes étonnés les trésors qu'ils apportoitent, la renommée de leurs victoires & de leurs richesses se répandit dans tous les établissemens Espagnols de la côte du sud & y produisit un si grand effet,

Pizarre
s'avance
vers
Cusco.

(1) Zarate, *Lib. II, cap. 8.* Vega, *p. 2, lib. II, cap. 3, 4.*

1533.

que les gouverneurs de Guatimala , de Panama & de Nicaragua eurent beaucoup de peine à retenir les Espagnols de leurs districts , qui vouloient tous abandonner leurs possessions pour se porter en foule à cette source inépuisable de richesses qui venoit de s'ouvrir au Pérou (1). Malgré toutes les défenses , il arriva à Pizarre un grand nombre d'aventuriers , de sorte qu'en se mettant en marche pour Cusco il se trouva à la tête de cinq cens hommes , après avoir laissé à saint - Michel une garnison considérable , sous le commandement de Benalcazar. Les Péruviens avoient assemblé plusieurs gros corps de troupes pour s'opposer à ses progrès. On livra plusieurs combats , qui se terminoient comme toutes les actions entre les Européens & les Américains ; c'est-à-dire qu'il y avoit un petit nombre d'Espagnols tués ou blessés, & que les Américains étoient mis en fuite à chaque fois avec un

(1) Gomera , *hist. cap.* 125. Vega , *p.* 2 , *Lib. II* , *cap.* 1. Herrera , *decad.* 5 , *lib.* III , *cap.* 5.

gr
da
tré
qu
ou
ple
fan
vain
la r
les l
avec
buti
gran
tage
fut d
le m
mier
Pe
fils d
comm
Espag
sonne
au tré
sellem
Tar
étoien

(1)

(2)

grand carnage. A la fin Pizarre entra dans Cusco & en prit possession. Les trésors qu'on y trouva , reste de ce que les Péruviens avoient détourné ou caché , soit pour sauver leurs temples du pillage qui les auroit profanés , soit en haine de leurs avides vainqueurs , excéderent de beaucoup la rançon d'Atahualpa. Mais comme les Espagnols étoient déjà familiarisés avec la richesse du pays & que le butin étoit partagé entre un plus grand nombre d'aventuriers , ce partage , malgré la part considérable qui fut distribuée à chacun , n'excita pas le même étonnement que le premier (1).

Pendant cette marche à Cusco , le fils d'Atahualpa , que Pizarre traitoit comme Inca , mourut ; & comme les Espagnols ne lui substituerent personne , les droits de Manco Capac au trône parurent être alors universellement reconnus (2).

Tandis que les troupes de Pizarre étoient ainsi occupées , Benalcazar ,

1533.

Conquête de Quito par Benalcazar.

(1) Voyez la NOTE XXXVII.

(2) Herrera , *decad. 5, lib. V, cap. 2.*

1533.

gouverneur de saint-Michel, habile & brave officier, rougissoit de son inaction & brûloit de se signaler parmi les conquérans du nouveau monde. Un corps de troupes fraîches, arrivé fort à propos de Panama & de Nicaragua le mit en état de satisfaire sa passion pour les entreprises. Après avoir laissé des forces suffisantes pour la sûreté de l'établissement confié à ses soins, il se mit à la tête du reste & partit pour soumettre Quito où, selon le rapport des Péruviens, Atahualpa avoit laissé la plus grande partie de ses trésors. Il y avoit une grande distance de saint-Michel à cette ville, & la marche étoit pénible dans un pays de montagnes couvertes de bois; il fut souvent & vivement attaqué par les meilleures troupes du Pérou conduites par un chef habile. Sa valeur, sa bonne conduite & sa constance surmonterent tous les obstacles & il entra victorieux dans Quito. Mais il éprouva une grande mortification. Les habitans connoissant par leurs malheurs mêmes la passion dominante de leurs ennemis & le moyen de la tromper, avoient emporté toutes les

ric
ils
avo
bra
P
pita
me
des
tira
vara
dans
obte
mala
s'enn
& tr
se rej
litaire
quises
exalte
déter
feigna
Quito
verne
l'enva

(1)
lib. II,
cap. 11
cap. 3,

richesses qui attiroient les Espagnols ; ils ne trouverent rien de ce qui leur avoit fait supporter tant de fatigues & braver tant de dangers (1).

1533.

Benalcazar ne fut pas le seul capitaine Espagnol qui attaqua le royaume de Quito. La renommée des grandes richesses qui s'y trouvoient y attirait un ennemi puissant. Pierre d'Alvarado qui s'étoit si fort distingué dans la conquête du Mexique , ayant obtenu le gouvernement de Guatemala pour récompense de sa valeur , s'ennuya bientôt d'une vie uniforme & tranquille , & sentit le besoin de se rejeter dans l'activité de la vie militaire. La gloire & les richesses acquises par les conquérans du Pérou exalterent en lui cette passion & en déterminèrent l'objet. Croyant ou seignant de croire que le royaume de Quito étoit hors des limites du gouvernement de Pizarre , il résolut de l'envahir. Sa grande réputation lui

Expédi-

tion

d'Alva-

rado.

(1) Zarate , *lib. II* , *cap. 9*. Vega , *p. 2* , *lib. II* , *cap. 9*. Herrera , *decad. 5* , *lib. IV* , *cap. 11* , *12* , *lib. V* , *cap. 2* , *3* , *lib. VI* , *cap. 3* .

1533.

attira de tous côtés des volontaires. Il s'embarqua avec cinq cens hommes, dont plus de deux cens étoient des gentilshommes servant à cheval. Il débarqua à Puerto-Viejo & connoissant très imparfaitement le pays, il entreprit sans guide de marcher directement à Quito, en suivant le cours de la riviere Guayaquil & en traversant les Andes vers sa source. Dans cette route, une des moins praticables de l'Amérique, ses troupes furent si excédées de fatigue en s'ouvrant des chemins au travers des forêts & des marais dans des terrains bas, & souffrirent tellement de la rigueur du froid sur les hauteurs des montagnes, qu'avant d'arriver à la plaine de Quito il avoit péri un cinquieme des Espagnols & la moitié des chevaux; le reste étoit découragé & hors d'état de servir (1). Dans cet état, ils virent venir à leur rencontre un corps de troupes non pas Américaines mais Espagnoles, qui parurent disposées à les attaquer. Pizarre ayant été instruit de l'armement d'Alvarado, avoit en-

(1) Voyez la NOTE XXXVIII.

voy
tach
fion.
réun
surp
tend
geuse
plus
agré
tarda
fatal
pendr
leurs
patric
tourne
condi
cent n
la dép
de ses
troupe
tion q
zarre &
augme

(1) 2
p. II,
hist. cap
lib. III
cap. I,

voyé Almagro à la tête d'un détachement pour s'opposer à son évafion. Benalcazar victorieux s'étoit réuni à Almagro. Alvarado, quoique surpris à la vue d'ennemis qu'il n'attendoit pas, alloit les charger courageusement lorsque quelques officiers plus modérés propoferent & firent agréer un accommodement qui retarda de quelques années le moment fatal où les Espagnols devoient fufpendre leurs conquêtes pour tremper leurs mains dans le fang de leurs compatriotes. Alvarado s'engagea à retourner dans fon gouvernement à condition qu'Almagro lui paieroit cent mille pezos pour le défrayer de la dépense de fon armement. Plusieurs de fes foldats prirent parti dans les troupes d'Almagro, & cette expédition qui sembloit devoir perdre Pizarre & fa colonie contribua ainfi à augmenter fes forces (1).

1531.

(1) Zarate, *lib. II, cap. 10-13.* Vega, *p. 11, lib. II, cap. 1, 2, 9, &c.* Gomera, *hifl. cap. 126, &c.* Remefal, *hifl. Guatimal. lib. III, cap. 6.* Herrera, *decad. 5, Lib. VI, cap. 1, 2, 7, 8.*

1534.
Hon-
neurs
conférés
par le roi
d'Espa-
gne à Pi-
zarre &
à Almagro.

Vers le même tems Ferdinand Pizarre étoit arrivé en Espagne. L'immense quantité d'or & d'argent qu'il apportoit (1) y causa autant d'étonnement qu'elle en avoit excité à Panama & dans les autres colonies Espagnoles. Pizarre fut reçu de l'empereur avec des égards dus à un homme qui lui apportoit un présent dont la valeur surpassoit toutes les idées que les Espagnols s'étoient formées de la richesse de leurs acquisitions en Amérique, même après avoir été pendant dix ans maîtres du Mexique. Pour récompenser les services de François Pizarre, l'empereur le confirma dans sa qualité de gouverneur, en y joignant de nouveaux privileges & en étendant les bornes de son gouvernement à soixante-dix lieues au sud le long des côtes, par-delà les limites fixées dans sa première patente. Almagro obtint aussi les honneurs qu'il avoit si long-tems désirés. On lui donna le titre d'adelentade ou gouverneur, & sa juridiction fut étendue sur deux cens lieues de pays,

(1). Voyez la Note XXXIX.

à con-
du g-
dinan-
récon-
l'ordre
distinc-
gentill-
au Pé-
de per-
tion q-
servi e-

On
velles
arrivâ-
plutôt
l'empe-
pendan-
où rési-
pris &
maître
Gonza-
de le r-
dans a-
dispute
des arm-

(1) Z
lib. II,
cap. 13.

à commencer des limites méridionales du gouvernement de Pizarre. Ferdinand lui-même ne demeura pas sans récompense. Il fut fait chevalier de l'ordre militaire de saint-Jacques, distinction toujours flatteuse pour un gentilhomme Espagnol, & retourna au Pérou accompagné de beaucoup de personnes de plus grande distinction que celles qui avoient jusqu'alors servi en Amérique (1).

On reçut au Pérou quelques nouvelles de sa négociation avant qu'il y arrivât lui-même. Almagro ne fut pas plutôt instruit qu'il avoit obtenu de l'empereur un gouvernement indépendant, qu'il prétendit que Cusco, où résidoient les Incas, y étoit compris & qu'il se prépara à se rendre maître de ce poste important. Jean & Gonzales Pizarre se mirent en devoir de le repousser. Chacun des contendans avoit un parti puissant, & la dispute alloit se décider par le sort des armes, lorsque François Pizarre

1534.

Com-
mence-
ment des
discus-
sions en-
tre Pi-
zarre &
Almagro

(1) Zarate, *lib. III, cap. 3.* Vega, *p. 2. lib. II, cap. 19.* Herrera, *decad. 5, lib. VI, cap. 13.*

1534.

arriva dans la capitale ; il n'y avoit jamais eu entre ce guerrier & Almagro de réconciliation sincere. La perfidie de Pizarre, qui s'étoit fait donner à lui seul des honneurs & des avantages, qu'il devoit partager avec son associé , étoit toujours présente à l'esprit de l'un & de l'autre. L'un ne pouvant se dissimuler sa mauvaise foi, ne se flattoit pas que son rival la lui pardonnât ; l'autre se souvenant toujours qu'il avoit été trompé ne cherchoit que les occasions de se venger. L'avidité & l'ambition les avoit portés tous deux à suspendre leur haine réciproque , & même à agir de concert pour obtenir les richesses & la puissance ; mais ils n'eurent pas plutôt atteint le but de leurs desirs que les mêmes passions qui avoient formé cette union passagere les diviserent de nouveau. Chacun d'eux avoit auprès de lui un certain nombre de subalternes , intéressés à les flatter , & qui avec l'art & la méchanceté particulière à cette espece d'hommes, aigrissoient leurs soupçons mutuels & grossissoient à leurs yeux les torts les plus légers. Mais malgré toutes ces causes d'ini-

D
mitié
l'autr
craig
ces d
de Pi
de fe
plaint
tifs
se fit u
la con
gro te
que s'
ment c
demni
Pérou.
fut co
nités r
observ
Dès
fut ter
provin
comme
quillite
cun en
il s'occ

(1) 2
lib. II,
Herrera

mitié, ils connoissoient si bien l'un & l'autre leurs talens respectifs qu'ils craignoient également les conséquences d'une rupture ouverte. L'arrivée de Pizarre à Cusco & l'adresse mêlée de fermeté qu'il montra dans ses plaintes contre Almagro & ses partisans, détournèrent alors l'orage. Il se fit une nouvelle réconciliation dont la condition principale fut qu'Almagro tenteroit la conquête du Chili & que s'il n'y trouvoit pas un établissement digne de lui, Pizarre pour l'indemniser lui céderoit une partie du Pérou. Cette nouvelle convention fut confirmée avec les mêmes solennités religieuses que la première, & observée avec aussi peu de fidélité (1).

Dès que cette affaire importante fut terminée, Pizarre revint dans les provinces voisines de la mer, & comme il jouissoit alors d'une tranquillité qui n'étoit troublée par aucun ennemi, ni Espagnol ni Indien, il s'occupait avec l'ardeur & la conf-

1534.

Réglements de
Pizarre.

(1) Zarate, *lib. II*, cap. 13. Vega, p. 2, *lib. II*, cap. 19. Benzo, *lib. III*, cap. 6. Herrera, *decad. 5*, *lib. VII*, cap. 8.

1534.

tance qui distinguoient son caractère, à établir un gouvernement régulier dans les vastes pays soumis à son autorité. Quoique son éducation le rendît incapable de toute recherche sur les principes de la police intérieure, & que le genre de vie qu'il avoit mené jusques - là parût peu compatible avec l'ordre que demande l'administration, sa sagacité naturelle suppléa aux lumières & à l'expérience. Il partagea le pays en différens districts, & il établit des magistrats dans chacun. Il fit des réglemens sur l'administration de la justice, la perception des impôts, le travail des mines & le traitement des Indiens. Ses loix étoient simples & n'avoient pour objet que la prospérité publique.

Fonda-
tion de
Lima.

Mais quoiqu'il proportionnât son plan à l'état de foiblesse où étoit la colonie naissante, son esprit étendu se portoit vers l'avenir. Il se considéroit lui-même comme le fondateur d'un grand empire & il délibéra long-tems avec beaucoup de sollicitude sur le lieu où il placeroit le siège du gouvernement. Cusco, la résidence des Incas, étoit située dans un coin

de l'
mille
enco
porta
Péro
ment
qui p
fixer
le pay
beaut
de R
des m
sur le
même
& qu
Calla
l'océa
lieu de
le non
parce
au ter
trois
vraise
& de
Ce ne
pagne
mais
étrang
corro

de l'empire à plus de quatre cens milles de la mer , & plus éloignée encore de Quito, province dont l'importance lui paroissoit extrême. Le Pérou n'avoit aucun autre établissement qui méritât le nom de ville & qui pût déterminer les Espagnols à y fixer leur séjour. Mais en parcourant le pays, Pizarre avoit été frappé de la beauté & de la fertilité de la vallée de Rimac , une des plus étendues & des mieux cultivées du Pérou. Ce fut sur les bords d'une petite riviere du même nom que la vallée qu'elle arrose & qu'elle enrichit , à six milles de Callao , le havre le plus commode de l'océan pacifique, qu'il établit le chef-lieu de son gouvernement. Il lui donna le nom de *Ville des trois rois* , soit parce qu'il en posa la première pierre au tems où l'église célèbre la fête des trois rois , soit , comme il est plus vraisemblable, en l'honneur de Jeanne & de Charles souverain de Castille. Ce nom se conserve encore en Espagne dans tous les actes publics ; mais la ville est plus connue par les étrangers sous celui de *Lima* , mot corrompu de l'ancien nom de la

1534.

1535.
18 Janv.

1535.

vallée où elle est située. Par les soins de Pizarre les bâtimens s'élevèrent avec tant de promptitude qu'on vit bientôt une ville : un palais magnifique pour le gouverneur , & des maisons solidement construites pour ses principaux officiers, annoncerent dès-lors sa future grandeur (1).

Invasion
du Chili
par Al.
magro.

En conséquence de sa convention avec Pizarre , Almagro se mit en marche pour le Chili. Comme il possédoit au plus haut degré les qualités qui attirent sur-tout l'admiration du soldat , une libéralité sans bornes & un courage intrépide , cinq cens soixante-dix hommes se rangerent sous ses drapeaux. C'étoit le corps d'Européens le plus nombreux qui eût été assemblé jusqu'alors au Pérou. L'impatience de terminer promptement son expédition ou l'habitude de supporter tous les travaux & de braver tous les dangers , habitude commune à tous les Espagnols qui avoient servi quelque tems en Amérique ,

(1) Herrera , *decad. 5 , lib. VI , cap. 12 , lib. VII , cap. 13*. Calancho , *Cron. lib. I , cap. 37*. Barnucuo *Lima funda II , 294*.

déte
mon
le p
chen
mais
souff
maux
épro
des r
élevé
est p
trouv
périt
résiste
plaine
de no
Ils eu
très-d
pides
sembl
nord d
tion p
Quoiq
tion d
à la v
de leur
vinren
seulem
courage

détermina Almagro à traverser les montagnes , au lieu de s'avancer par le pays plat , le long de la côte. Le chemin étoit en effet plus court , mais presqu'impraticable. Ses troupes souffrirent dans cette route tous les maux que la nature humaine peut éprouver de la fatigue , de la faim & des rigueurs du climat de ces régions élevées de la zone torride, où le froid est presqu'aussi rude que celui qu'on trouve sous le cercle polaire. Il en périt un grand nombre , & ceux qui résisterent & parvinrent jusqu'aux plaines fertiles du Chili , y trouverent de nouveaux obstacles à surmonter. Ils eurent à combattre des peuples très-différens des Péruviens , intrépides , endurcis aux travaux , & assez semblables aux nations guerrières du nord de l'Amérique par leur constitution physique & par leur courage. Quoiqu'étonnés à la première apparition des Espagnols , & plus encore à la vue de leur cavalerie & des effets de leurs armes à feu , les naturels revinrent bientôt de leur surprise , non-seulement jusqu'à se défendre avec courage , mais même jusqu'à assaillir

s soins
verent
on vit
nifique
maisons
es prin-
dès-lors

vention
mit en
omme il
les qua-
miration
s bornes
cinq cens
rangerent
le corps
reux qui
au Pérou.
prompte-
bitude de
& de bra-
ude com-
ui avoient
Amérique ,

I , cap. 12,
ron. lib. I,
II , 294.

1535.

leurs nouveaux ennemis avec plus de résolution & de vigueur que n'en avoit montré jusques-là aucune nation Américaine. Les Espagnols continuerent cependant à pénétrer dans le pays & y recueillirent de l'or en abondance , mais ils ne penserent plus à y former un établissement. Malgré toute la valeur & l'habileté de leur chef , le succès de leur expédition étoit encore extrêmement douteux lorsqu'ils furent rappelés au Pérou par une révolution inattendue dont je vais développer les causes (1).

Révolte
des Péru-
viens.

Les colonies Espagnoles de l'Amérique avoient envoyé un si grand nombre d'aventuriers au Pérou , & tous y portoient des espérances si outrées d'une fortune immense & rapide qu'il n'étoit pas possible de proposer à aucun d'eux de s'enrichir par les travaux de l'industrie. Ils eussent vu dans une pareille proposition, non-seulement le renversement

(1) Zarate , *lib. III , cap. 1*. Gomera , *hist. cap. 131*. Vega , *p. 2 , lib. II , cap. 20*. Ovalle , *hist. de Chile , lib. IV , cap. 15 , &c.* Herrera , *decad. 5 , lib. VII , cap. 9 , lib. X , cap. 1 , &c.*

de

de
vér
trou
hom
dang
enco
les p
nouv
tions
pire
encon
troup
le tem
Chili ,
rer
guées
Manco
des Es
leurs tr
ceux q
sous les
Pizarre
heureux
de veng
ses opp
très-pré
laissaien
cêtres à
commun
Tome

de toutes leurs espérances , mais une véritable insulte. Il falloit cependant trouver quelque occupation à des hommes qu'on ne pouvoit pas sans danger laisser dans l'inaction. Pizarre encouragea quelques-uns des officiers les plus distingués qui étoient arrivés nouvellement , à tenter des expéditions dans quelques provinces de l'empire que les Espagnols n'avoient pas encore visitées. Il se forma diverses troupes assez considérables , qui vers le tems du départ d'Almagro pour le Chili , se mirent en marche pour pénétrer dans différentes provinces éloignées de l'intérieur du pays. L'Inca Manco Capac observant l'imprudence des Espagnols qui dispersoient ainsi leurs troupes & le petit nombre de ceux qui étoient demeurés à Cusco sous les ordres de Jean & Gonzales Pizarre , crut être arrivé au moment heureux d'affurer ses droits à l'empire, de venger son pays & d'exterminer ses oppresseurs. Quoique surveillé de très-près par les Espagnols qui lui laissoient habiter le palais de ses ancêtres à Cusco , il trouva moyen de communiquer son projet aux gens

Son origine.

us de
n'en
e na-
con-
r dans
or en
sferent
ement.
ileté de
expédi-
nt dou-
ellés au
attendue
uses (1).
e l'Amé-
si grand
rou , &
rances si
hense &
ossible de
s'enrichir
ustrie. Ils
e proposi-
versement

Gomera,
II, cap. 20.
ap. 15, &c.
ap. 9, lib. X,

de

7535.

qui devoient l'exécuter. Les moindres desirs des souverains sont des ordres chez un peuple accoutumé à les respecter comme des divinités. Les Espagnols loin de se disposer à abandonner volontairement le Pérou, comme ils l'avoient fait croire aux habitans, y abordoient en beaucoup plus grand nombre. Les Péruviens ne pouvant plus espérer de se voir délivrés de leurs tyrans que par un effort vigoureux de toute la nation, les préparatifs pour l'exécution de cette tentative hasardeuse furent faits avec le silence & le secret dont les Américains sont peut-être seuls capables.

7536. L'Inca avoit déjà fait quelques tentatives infructueuses pour s'échapper des mains des Espagnols, lorsque Ferdinand Pizarre étant venu à Cusco, lui accorda la permission d'assister à une grande fête qui devoit se célébrer à quelques lieues de la capitale. Sous le prétexte de cette solennité, les hommes les plus considérables de l'empire s'étoient rassemblés. Dès que l'Inca les eut joint l'étendard de la guerre fut déployé & en peu de tems tous les guerriers de la nation furent en armes.

depuis
Quito
Beauco
tranqu
avoien
Diffère
précau
roissio
furent
deux ce
croyon
taqua C
fendiren
pagnols
nombre
intercep
tre cette
nombre
dans tou
me toute
de sorte
& dans l
le sort de
posant les
se croyo
destructio
rou (1).

(1) Vega

depuis les confins de la province de Quito jusqu'aux frontieres du Chili. Beaucoup d'Espagnols qui vivoient tranquilles dans les possessions qu'ils avoient obtenues , furent massacrés. Différens détachemens, marchant sans précaution dans une contrée qui paroissoit entièrement soumise au joug, furent exterminés. Une armée de deux cens mille hommes , si nous en croyons les historiens Espagnols , attaqua Cusco. Les trois freres se défendirent avec cent soixante-dix Espagnols seulement. Un autre corps nombreux d'Indiens investit Lima & intercepta toute communication entre cette ville & Cusco. Des troupes nombreuses de Péruviens répandus dans tout le pays, empêchoient même toute relation entre les deux villes, de sorte que les Espagnols dans l'une & dans l'autre ignoroient également le sort de leurs compatriotes , & supposant les événemens les plus funestes, se croyoient les seuls échappés à la destruction de leur nation au Pérou (1).

(1) Vega , p. 2 , lib. II , cap. 28. Zarate ;
P ij

1536.
Siege de
Cusco.

C'est contre Cusco que se fit le plus grand effort des Indiens. L'Inca à la tête d'une nombreuse armée en forma le siege qui fut suivi pendant neuf mois avec la plus grande ardeur. Les Péruviens n'y déploierent pas au même degré le courage féroce des guerriers Mexicains ; mais ils conduisirent quelques-unes de leurs opérations avec plus de sagacité & montrèrent plus d'aptitude à acquérir les connoissances de l'art militaire. Ils avoient observé la discipline espagnole & ils s'efforcèrent de l'imiter. Ils tournerent les armes Européennes contre leurs ennemis. Ils armerent un corps nombreux de leurs plus braves guerriers avec les épées, les piques & les boucliers qu'ils avoient pris aux Espagnols tués dans les différentes parties du pays. Ils avoient remarqué que les Espagnols combattoient ferrés & tiroient de là leur plus grande force dans l'action ; ils s'exercerent à combattre de la même maniere. Quel-

lib. III, cap. 3. Cieca de Leon, cap. 82. Gomera, hist. cap. 135. Herrera, decad. 5, lib. VIII, cap. 5.

que
quer
pour
parm
lui-m
qu'ils
hardi
charg
toit
nomb
impar
des art
que le
Espagn
mit en
sa capi
laquelle
co. Il e
mais les
Pizarre
& quelq
tion. Ex
service
ment de
& desesp
tems à d
augmento

(1) Voy

ques-uns oferent manier les mousquets & acquirent assez d'adresse pour s'en servir. Les plus hardis , parmi lesquels étoit Manco Capac lui-même , montoient les chevaux qu'ils avoient pris & s'avançoient hardiment , la lance en arrêt , pour charger les cavaliers Espagnols. C'étoit cependant bien plus par leur nombre que par ces imitations imparfaites & cet usage mal-adroit des arts & des armes des Européens, que les Péruviens fatiguoient les Espagnols (1). Manco Capac se mit en possession d'une moitié de sa capitale , malgré la valeur avec laquelle les Pizarres défendirent Cusco. Il en fut pourtant chassé ensuite ; mais les Espagnols y perdirent Jean Pizarre le plus aimé des trois freres , & quelques autres officiers de distinction. Excédés par les fatigues d'un service qui ne leur laissoit aucun moment de repos , manquant de vivres & désespérant de résister plus longtemps à des ennemis dont le nombre augmentoit tous les jours , les soldats

(1) Voyez la Note XL.

1536.

de Pizarre avoient résolu d'abandonner Cusco , dans l'espérance de rejoindre ceux de leurs compagnons qui auroient échappé aux Péruviens ou de s'ouvrir un chemin au travers des ennemis , & de gagner la mer où ils trouveroient quelque moyen de quitter un pays devenu le tombeau de leur nation (1).

Arrivée
d'Almagro.

Motifs
de sa
conduite.

La nouvelle de la révolte générale des Péruviens auroit suffi pour engager Almagro à quitter le Chili pour aller au secours de ses compatriotes ; mais il fut porté à cette résolution par un motif moins généreux & plus intéressé. Le même messager par lequel il apprenoit la situation des affaires au Pérou , lui apportoit la patente royale qui le créoit gouverneur du Chili & fixoit les limites de son gouvernement. D'après cette patente , Cusco lui parut évidemment compris dans l'étendue de son département & il eut dès-lors autant d'ardeur pour ôter aux Pizarres la possession de cette capitale que pour empêcher les Péruviens de s'en emparer.

(1) Herrera , *decad.* 5 , *lib.* VIII , *cap.* 4

Impar
jet, il
nouve
fablon
march
la soir
souffre
traver
Il an
ment c
Péruvi
éprouv
Ceux-la
qu'il ne
délibéro
me un l
nemi. Ce
la querel
qu'il y a
qu'à cra
magro. A
truit des
passés per
connoître
tat des aff
pitale ave
de circon
s'entamere
L'Inca s'y

Impatient d'exécuter ce double projet, il hasarda de retourner par une nouvelle route au travers des plaines sablonneuses de la côte. Dans cette marche il souffrit de la chaleur & de la soif, presque autant qu'il avoit souffert du froid & de la faim, en traversant les sommets des Andes.

1536.

Il arrivoit à Cusco dans un moment critique. Les Espagnols & les Péruviens en le voyant approcher éprouverent une égale inquiétude. Ceux-là instruits de ses prétentions, qu'il ne prenoit pas la peine de cacher, délibéroient s'ils le traiteroient comme un libérateur ou comme un ennemi. Ceux-ci connoissant le sujet de la querelle des deux partis, se flattoient qu'il y avoit pour eux plus à espérer qu'à craindre des opérations d'Almagro. Almagro lui-même, mal instruit des événemens qui s'étoient passés pendant son absence & voulant connoître avec plus d'exactitude l'état des affaires, avançoit vers la capitale avec beaucoup de lenteur & de circonspection. Des négociations s'entamerent entre tous les partis. L'Inca s'y conduisit avec beaucoup

1537.

Ses opérations.

1537.

d'adresse. Il s'efforça d'abord de gagner l'amitié d'Almagro ; mais après plusieurs tentatives sans succès , désespérant de former jamais une union sincère avec les Espagnols , il les surprit avec un corps nombreux & choisi. La discipline & la valeur des Espagnols triomphèrent. Les Péruviens furent repoussés avec une si grande perte qu'une grande partie de leur armée se dispersa & qu'Almagro put s'avancer librement jusqu'aux portes de Cusco.

Il prend
possession de
Cusco.

Les Pizarres n'ayant plus à combattre les Péruviens , porterent toute leur attention sur ce nouvel ennemi & prirent des mesures pour lui fermer l'entrée de la capitale. Cependant la prudence empêcha pendant quelque tems les deux partis de tourner leurs armes l'un contre l'autre , tant qu'ils furent environnés d'ennemis communs qui se feroient réjouir de leurs pertes. On proposa différens plans de conciliation. Chacun des chefs s'efforçoit de tromper l'autre & d'attirer à soi ses soldats. Le caractère ouvert , affable & généreux d'Almagro lui gagnèrent plusieurs des

DE
partisa
leurs n
Encour
magro
surprit
les autr
qu'habi
força a
leur par
Il n'y
pagnols
tilités de
furent b
trieres.
persé les
Lima &
caragua
envoya d
ordres d'
livrer ses
co. Ce d
garder co
rable dan
Espagnols
jusqu'à un

(1) Zarat
lib. II, cap
Herrera, d

partisans des Pizarres , révoltés de leurs manieres dures & impérieuses. Encouragé par cette defection , Almagro s'avança de nuit vers la ville , surprit quelques sentinelles , gagna les autres & environnant la maison qu'habitoient les deux freres , il les força après une défense opiniâtre de leur part de se rendre à discrétion (1).

1537.

Il n'y eut que deux ou trois Espagnols tués dans ces premieres hostilités de la guerre civile ; mais elles furent bientôt suivies de scenes meurtrieres. François Pizarre ayant dispersé les Péruviens qui investissoient Lima & reçu d'Hispaniola & de Nicaragua des renforts considérables , envoya cinq cens hommes sous les ordres d'Alonzo d'Alvarado pour délivrer ses freres & la garnison de Cusco. Ce corps , qu'on pouvoit regarder comme une force considérable dans l'enfance de la puissance Espagnole en Amérique , s'avança jusqu'à une petite distance de la capi-

Guerre
civile &
succès
d'Alma-
gro.

(1) Zarate , *lib. III , cap. 4.* Vega , *p. 2 , lib. II , cap. 39.* 1. Gomera , *hist. cap. 134.* Herrera , *decad. 6 , lib. II , cap. 1. 3.*

1537.

tale avant de soupçonner qu'il pût avoir à combattre d'autres ennemis que les Indiens. Ce fut un grand étonnement pour eux de voir leurs compatriotes postés sur les bords de la rivière d'Abançay pour les empêcher de la passer. Almagro cependant, plus jaloux de les attirer à son parti que de les vaincre, tenta de séduire leur chef par des promesses & des présens. La fidélité d'Alvarado ne fut point ébranlée; mais il avoit plus de vertu que de talent pour la guerre. Almagro l'amusa par différens mouvemens, tandis qu'un gros détachement de ses soldats choisis ayant passé la rivière pendant la nuit tomba sur son camp, dispersa ses troupes avant qu'il eût eu le tems de les former, & le fit lui-même prisonnier avec ses principaux officiers (1).

m. Juillet.

Il n'en
profite.
pas..

Par cet avantage, la querelle entre les deux rivaux auroit été décidée sans retour si Almagro avoit aussi bien connu l'art de profiter de la victoire

(1) Zarate, *lib. III, cap. 6.* Gomera, *lib. II, cap. 33.*
481. *Ve a, p. 2, lib. II, cap. 33.*
34. Herrera, *decad. 6, lib. II, cap. 9.*

que
gog
qui
Bou
étoit
dies
faire
avoit
rado
voit e
sur le
victor
eût le
défens
avanta
quoit p
le suivr
qui ne
un sold
service
qu'on n
de parti
guerre d
de répar
& la c
rebelle n
main ar
son souv
Il savoit

que celui de vaincre. Rodrigue Or-
gognès , officier d'un grand talent ,
qui ayant servi sous le connétable de
Bourbon dans ses guerres en Italie ,
étoit accoutumé aux résolutions har-
dies & décisives , lui conseilla de
faire mourir les deux Pizarres qu'il
avoit entre les mains , ainsi qu'Alva-
rado & quelques autres qu'il ne pou-
voit espérer de gagner , & de marcher
sur le champ à Lima avec ses troupes
victorieuses avant que le gouverneur
eût le tems de faire des préparatifs de
défense. Almagro sentoît tous les
avantages de ce conseil & ne man-
quoit pas du courage nécessaire pour
le suivre ; mais il céda à des sentimens
qui ne paroissoient guere convenir à
un soldat de fortune , vieilli dans le
service : il fut arrêté par des scrupules
qu'on ne devoit pas attendre d'un chef
de parti qui avoit tiré l'épée dans une
guerre civile. Son humanité l'empêcha
de répandre le sang de ses adversaires ,
& la crainte d'être regardé comme
rebelle ne lui permit pas d'entrer à
main armée dans une province que
son souverain avoit donnée à un autre.
Il savoit bien que sa querelle avec

1537-

Pizarre ne pouvoit se terminer que par les armes & il ne prétendoit pas éviter cette maniere de la décider ; mais une délicatesse mal entendue dans la circonstance où il se trouvoit lui faisoit souhaiter que son rival fût regardé comme l'agresseur, & ce motif lui fit reprendre tranquillement le chemin de Cusco pour attendre que Pizarte vînt l'y attaquer (1).

Situation
fâcheuse
de Pi-
zarre.

Celui-ci ignoroit encore tout ce qui s'étoit passé, le retour d'Almagro, la prise de Cusco, la mort d'un de ses freres, la captivité des deux autres & la défaite d'Alvarado. Toutes ces nouvelles lui furent apportées en même tems. Tant de malheurs à la fois abattirent pour quelques momens ce courage qui avoit déjà résisté aux plus rudes coups de l'adversité ; mais la nécessité de pourvoir à sa sûreté, aussi bien que le desir de la vengeance, l'empêcha de succomber.

Adresse
de la con-
duite.

Il prit ses mesures avec la sagacité qui lui étoit naturelle. Comme il étoit maître de la côte & qu'il attendoit

(1) Herrera , *decad. 6 , Lib. II , cap. 10 ,*

des renforts considérables d'hommes & de provisions, il étoit aussi important pour lui de gagner du tems & d'éviter une action que pour Almagro de hâter ses opérations & d'en venir à une action décisive. Il eut recours aux artifices qu'il avoit déjà employés avec succès, & Almagro fut assez foible pour se laisser amuser par l'espérance de terminer leurs différens à l'amiable. En variant sans cesse ses propositions, en cédant du terrain à propos, en accordant quelquefois tout & rétractant ensuite ce qu'il avoit accordé, Pizarre fit traîner la négociation de maniere que quoique chaque jour fût précieux à Almagro, il s'écoula plusieurs mois sans qu'on eût rien arrêté. Tandis qu'Almagro & ses officiers n'étoient occupés qu'à reconnoître & éviter les pièges que leur tendoit le gouverneur de Lima, Gonzales Pizarre & Alvarado trouverent le moyen de corrompre leurs gardes, & non-seulement ils s'échapperent, mais ils persuaderent à soixante soldats d'Almagro de s'enfuir avec eux (1). La fortune ayant ainsi

(1) Zarate, *lib. III, cap. 8.* Herrera, *decad. 6, lib. II, cap. 14.*

1537.

rendu au gouverneur un de ses freres; une perfidie de plus ne lui coûta rien pour délivrer l'autre. Il proposa à Almagro de soumettre leurs contestations au jugement de leur souverain. Jusqu'à sa décision chacun demeureroit en possession de ce qu'il occupoit actuellement. Ferdinand Pizarre seroit mis en liberté & partiroit sur le champ pour l'Espagne avec les officiers qu'Almagro voudroit envoyer lui-même pour faire valoir ses droits. Le but de Pizarre dans ses propositions étoit manifeste. Almagro avoit été souvent trompé par ses artifices, & cependant il compta sur la sincérité de son rival avec une crédulité aveugle & accepta toutes ces conditions (1).

Ses pré-
paratifs
pour
commen-
cer la
guerre.

Aussitôt que Ferdinand Pizarre fut en liberté, le gouverneur n'étant pas retenu par la crainte du danger de son frere, ne dissimula plus. Le traité fut oublié, il ne fut plus question de con-

(2) Herrera, *decad. 6, lib. III, cap. 9.*
Zarate, *lib. III, cap. 9.* Gomera, *hist. cap.*
140. Vega, *p. 2, lib. II, cap. 35.*

cilia
c'éto
qu'il
mag
Ses p
lérité
si har
mes e
donna
freres
pour l
violen
l'ambi
& par
tivité
avoir t
les mo
route d
au sud
ca, &
ferent l
la bran
entr'eux
lieu de
uns de
qu'il dé
son enne
Deux ra
quit à pr

ciliation. Il déclara ouvertement que c'étoit désormais les armes à la main qu'il falloit décider qui de lui ou d'Almagro demeureroit maître du Pérou. Ses préparatifs se firent avec la célérité que demandoit une résolution si hardie. Il eut bientôt sept cens hommes en état de marcher à Cusco. Il en donna le commandement à ses deux freres en qui il pouvoit se confier pour l'exécution des mesures les plus violentes ; car ils étoient animés par l'ambition commune aux trois freres & par le souvenir récent de leur captivité & de leurs souffrances. Après avoir tenté sans succès de traverser les montagnes pour arriver par une route directe à Cusco, ils marcherent au sud le long de la côte jusqu'à Nasca, & alors tournant à gauche ils passerent les défilés qu'on trouve dans la branche des Andes qui s'étendoit entr'eux & la capitale. Almagro au lieu de suivre le conseil de quelques-uns de ses officiers qui vouloient qu'il défendît ces passages, attendit son ennemi dans la plaine de Cusco. Deux raisons sembloient l'avoir conduit à prendre cette résolution. Il n'a-

1538.

voit guere que cinq cens hommes & il craignoit de s'affoiblir encore en envoyant des détachemens dans les montagnes ; & comme sa cavalerie étoit plus nombreuse & mieux disciplinée que celle des Pizarres , il ne pouvoit tirer un grand parti de cet avantage qu'en combattant dans un pays découvert.

Son armée marche à Cusco.

Les Pizarres s'avancerent sans rencontrer d'autres obstacles que ceux qui venoient de la nature des contrées horribles & désertes qu'il falloit traverser. Aussitôt qu'ils furent dans la plaine les deux partis montrerent une impatience égale de terminer enfin une querelle qui duroit depuis si long-tems. Compatriotes , anciennement amis , sujets du même souverain & marchant chacun sous l'étendard d'Espagne , ils voyoient les montagnes voisines couvertes d'Indiens assemblés pour jouir du plaisir de les voir s'égorger les uns les autres , & prêts à attaquer ensuite le parti demeuré vainqueur. Mais tous ces motifs ne pouvoient l'emporter sur la haine cruelle dont ils étoient animés. Il ne se donna ni de part ni d'autre aucun

conseil
propre
heure
avanc
porte
mome
tiges
naire
comm
quoiqu
aussi a
autant
le chef
suivre

Le c
des deu
Almagr
de vieu
mais c
du côté
par de
taires q
d'Espag
volte d
mes à
connu e
turiers

(1) H

conseil de paix ; il ne se fit pas une proposition d'accommodement. Malheureusement pour Almagro son âge avancé ne lui permettoit plus de supporter les grands travaux , & dans ce moment critique épuisé par les fatigues & privé de son activité ordinaire , il fut obligé de confier le commandement à Orgognès qui , quoiqu'excellent officier , n'étoit pas aussi aimé des soldats & n'avoit pas autant d'ascendant sur leur esprit que le chef qu'ils étoient accoutumés à suivre & à respecter.

Le combat fut terrible & se soutint des deux côtés avec un courage égal. Almagro avoit un plus grand nombre de vieux soldats & plus de cavalerie ; mais ces avantages étoient balancés du côté de Pizarre par le nombre & par deux compagnies de mousquetaires que l'empereur avoit envoyées d'Espagne sur la nouvelle de la révolte des Indiens (1). L'usage des armes à feu n'étoit pas encore très-connu en Amérique parmi des aventuriers quis'équipaient sans beaucoup

1538.

26 Avril.
Almagro
est défait.

(1) Herrera, *decad.* 6, *lib.* III, *cap.* 8.

1538.

de soin & à leurs propres frais (1). Cette petite troupe armée régulièrement & bien disciplinée décida de la journée. Par-tout où elle se portoit un feu bien conduit & bien soutenu renversoit tout ce qu'elle trouvoit devant elle, cavalerie & infanterie. Orgognès s'efforçant de rallier & de ranimer ses troupes reçut une blessure dangereuse. La déroute devint générale. La cruauté des vainqueurs souilla la gloire d'une victoire si complète. La fureur qu'inspire ordinairement la guerre civile portoit les uns à massacrer leurs compatriotes sans distinction & sans remords; l'esprit d'une basse vengeance poussoit les autres à égorger leurs ennemis particuliers.

Orgognès & plusieurs officiers de distinction furent tués de sang froid. Plus de cent quarante soldats périrent sur le champ de bataille; ce nombre paroîtra très-considérable si l'on fait attention à la petitesse des armées & au peu de durée de l'action. Almagro trop foible pour se tenir à cheval voulut qu'on le portât en litière sur une

(1) Zarate, *lib. III, cap. 8.*

D
haute
de ba
mou
plus
inqui
totale
tion d
accou
dérob
prison
gilance
Les
la réso
taquer
tranqu
n'y a p
nouvea
frappan
sur les
la défa
des pa
rage d
fatigué
sent to
lorsque

(1) Zarate, *lib. III, cap. 8.*

hauteur d'où il pouvoit voir le champ de bataille. Il fut témoin des divers mouvemens des deux armées avec la plus grande agitation & la plus vive inquiétude, & vit enfin la défaite totale de ses troupes avec l'indignation d'un vieux capitaine long-tems accoutumé à vaincre. Il tenta de se dérober par la fuite ; mais il fut fait prisonnier & gardé avec toute la vigilance possible (1).

1538.

Et pris,

Les Péruviens au lieu d'exécuter la résolution qu'ils avoient faite d'attaquer les Espagnols se retirèrent tranquillement après la bataille ; il n'y a peut-être pas dans l'histoire du nouveau monde un exemple plus frappant de l'ascendant des Espagnols sur les Américains. Témoins de la défaite & de la dispersion d'un des partis, ils n'ont pas le courage d'attaquer l'autre affoibli & fatigué par sa victoire même, & ils n'osent tomber sur leurs oppresseurs lorsque la fortune leur offre une

(1) Zarate, *lib. III, cap. 11, 12.* Vega, *p. 11, lib. II, cap. 36-38.* Herrera, *decad. 6, lib. III, cap. 10-12, lib. IV, cap. 1-6.*

1538.

Nouvel-
les expé-
ditions.

occasion si favorable de les combattre avec avantage (1).

Cusco fut pillé par les vainqueurs qui y trouverent un butin considérable formé en partie des restes des trésors des Indiens & en partie des richesses amassées par leurs adversaires au Pérou & au Chili. Mais ces dépouilles & tout ce que leur chef put y ajouter se trouverent si fort au-dessous de ce qu'ils croyoient être dû à leurs services que Ferdinand Pizarre ne pouvant les satisfaire eut recours au même expédient que son frere avoit employé dans une occasion semblable. Il chercha à occuper ces esprits hautains & remuans, afin d'empêcher leurs plaintes de dégénérer en mutinerie. Il encouragea ceux de ses officiers qu'il jugea les plus actifs à entreprendre de découvrir & de soumettre différentes provinces où les Espagnols n'avoient pas encore pénétré. Tous les chefs qui commanderent quelqueune de ces expéditions furent suivis par beaucoup

(1) Zarate, *lib. III, cap. 2. Vega, p. 2, lib. II, cap. 38.*

D
de vol
ardeur
trouve
sicle. I
s'enrôl
tisfactio
tunités
de la c
mis (1).

Alma
étroiter
les inqu
certitue
étoit fix
momen
mains ;
de diffé
que les
Almagro
sans mē
se confie
gnés de
ne subsid
juridiqu
jugé ave

(1) Zar
hist. cap.
cap. 7.

de volontaires qui montraient une ardeur, & une confiance qu'on ne trouve que dans les aventuriers de ce siècle. Plusieurs des soldats d'Almagro s'enrôlerent aussi & Pizarre eut la satisfaction d'être délivré des importunités de ses partisans mécontents, & de la crainte de ses anciens ennemis (1).

1538.

Almagro demeura plusieurs mois On fait étroitement gardé & livré à toutes le procès les inquiétudes que lui causoit l'incertitude de sa situation. Son sort à Almagro. étoit fixé par les Pizarres depuis le moment où il étoit tombé entre leurs mains ; mais la prudence les forçoit de différer leur vengeance jusqu'à ce que les soldats qui avoient servi sous Almagro & plusieurs de leurs partisans même en qui ils ne pouvoient se confier entièrement, fussent éloignés de Cusco. Dès que cet obstacle ne subsista plus, Almagro fut accusé juridiquement pour crime de trahison, jugé avec les formalités ordinaires &

(1) Zarate, *lib. III, cap. 12*. Gómara, *hist. cap. 141*. Herrera, *decad. 6, lib. IV, cap. 7*.

condamné à la mort. Sa sentence le
 1538. Il est frappa de terreur, & quoiqu'il eût
 condam- souvent bravé la mort avec la plus
 né. grande intrépidité dans les combats,
 il ne put sans foiblesse la voir s'ap-
 procher sous une forme ignominieu-
 se. Il eut recours à des supplications
 basses & indignes de sa gloire. Il con-
 jura les Pizarres de se souvenir de
 leur ancienne amitié & des services
 qu'il avoit rendus à leur famille. Il
 rappella à François l'humanité dont il
 avoit usé envers Ferdinand & Gon-
 zales ses prisonniers dont il avoit
 épargné la vie malgré les remontran-
 ces de ses plus fideles amis. Il le pressa
 enfin d'avoir pitié de son âge & de
 ses infirmités & de lui laisser les
 tristes restes d'une vie qui ne pouvoit
 pas encore être bien longue, pour lui
 donner le tems d'expier ses péchés &
 de faire sa paix avec le ciel. Les sup-
 plications d'un homme aimé de tous
 ceux qui avoient servi sous lui, ar-
 racherent des larmes de tous les yeux
 & touchèrent les cœurs les plus durs,
 dit un historien Espagnol ; mais les
 Pizarres demeurèrent inflexibles. Dès
 qu'Almagro vit que son sort étoit

inévitable
 courage
 étrange
 blique
 quinze
 un fils
 dienne
 prison
 succès
 vertu
 l'emper
 La g
 dant to
 pagne,
 extraor
 tard. Ma
 victorie
 quelque
 qui avo
 de cette
 raconter
 circonsta
 zarres ;
 pour le

(1) Za
 hist. p. 14
 Herrera,
 cap. 1.

inévitable , il reprit la dignité & le courage d'un ancien soldat. Il fut étranglé dans sa prison & ensuite publiquement décapité dans la soixante-quinzième année de son âge. Il laissa un fils qu'il avoit eu d'une femme Indienne de Panama ; ce fils étoit alors prisonnier à Lima ; il le nomma son successeur dans son gouvernement, en vertu du pouvoir qu'il en avoit de l'empereur (1).

1538.
Et mis à mort,

La guerre civile du Pérou suspendant toute communication avec l'Espagne , la nouvelle de ces événemens extraordinaires n'y arriva que fort tard. Malheureusement pour le parti victorieux elle y fut apportée par quelques-uns des officiers d'Almagro qui avoient quitté ce pays à l'époque de cette dernière révolution & qui raconterent les faits avec toutes les circonstances défavorables aux Pizarres ; leur ambition , leur mépris pour leurs engagemens les plus so-

1539.
Délibé-
rations
de la
cour
d'Espa-
gne sur
l'état du
Pérou.

(1) Zarate , *lib. III* , *cap. 12*. Gomera , *hist. p. 141*. Vega , *p. 2* , *lib. II* , *cap. 39*. Herrera , *decad. 6* , *lib. IV* , *cap. 9* , *lib. V* , *cap. 1*.

1539.

lemnels, leur violence & leur cruauté furent peintes avec toute la malignité & l'exagération de l'esprit de parti. Ferdinand Pizarre qui arriva bientôt après & qui se montra à la cour avec une magnificence extraordinaire travailla à effacer ces impressions & à se justifier lui-même & ses freres en représentant Almagro comme l'agresseur. L'empereur & ses ministres sans être en état de décider avec certitude lequel des deux partis étoit le plus coupable, virent clairement les suites funestes qu'on devoit attendre de ces dissensions. Il étoit bien manifeste que tandis que des gouverneurs chargés de l'administration de deux colonies naissantes emploieroient l'un contre l'autre des forces destinées à les défendre contre l'ennemi commun, le bien public ne seroit plus rien pour eux & les Indiens pourroient profiter de leur désunion pour exterminer les vainqueurs & les vaincus. Mais il étoit plus aisé de connoître le mal que de trouver le remède. Les informations qu'on avoit reçues étoient si incomplètes & si suspectes, le lieu de la scene étoit si éloigné, qu'il étoit presque

D
presqu
admin
voit su
approu
au Pére
venir t
des circ
partis.
L'em
voyer a
pouvoir
bitraires
l'état des
cherché
différens
la forme
geroit la
pole & à
fut choisi
Il étoit ju
Valladolid
grité, sa
de son so
quoique t
pas dans s
constances
rens caract
verneur en
prendre qu
Tome II

presque impossible de prescrire à un administrateur la conduite qu'il devoit suivre, & qu'avant qu'aucun plan approuvé en Espagne pût être suivi au Pérou, l'exécution pouvoit en devenir très-funeste par le changement des circonstances & de la situation des partis.

L'empereur se vit donc obligé d'envoyer au Pérou un homme revêtu de pouvoirs très-étendus & presque arbitraires, qui, après avoir observé l'état des affaires par lui-même & recherché sur les lieux la conduite des différens chefs, fût autorisé à établir la forme du gouvernement qu'il jugeroit la plus avantageuse à la métropole & à la colonie. Vaca de Castro fut choisi pour cet important emploi. Il étoit juge de l'audience royale de Valladolid ; & ses talens, son intégrité, sa fermeté justifient le choix de son souverain. Ses instructions, quoique très-amples, ne le lioient pas dans ses opérations. Selon les circonstances, il pouvoit revêtir différens caractères. S'il trouvoit le gouverneur encore vivant, il ne devoit prendre que la qualité de juge pour

1539.

Vaca de Castro y est envoyé avec d'amples pouvoirs

1539.

conserver l'air d'agir de concert avec lui & ne pas blesser un homme qui avoit si bien mérité de son pays. Mais si Pizarre étoit mort, il étoit muni de provisions qu'il produiroit & qui le nommoient son successeur au gouvernement. Cette attention pour Pizarre semble pourtant avoir été l'effet de la crainte de son pouvoir plutôt qu'un témoignage d'approbation donné à sa conduite; car au même moment où la cour paroissoit ainsi vouloir le ménager, son frere Ferdinand fut arrêté à Madrid, & renfermé dans une prison où il demeura plus de vingt ans (1).

1540.

Pizarre
partage le
Pérou en-
tre ses
partisans.

Tandis que Vaca de Castro se disposoit à partir, des événemens importants se passaient au Pérou. Le gouverneur se regardant après la mort d'Almagro comme unique dépositaire de l'autorité, partagea les terres aux vainqueurs. S'il eût fait ce partage avec quelque impartialité, cette contrée étoit assez vaste pour lui fournir

(1) Gomera, *hist. cap.* 142. Vega, *p.* 11, *lib. II*, *cap.* 40. Herrera, *decad. lib. VIII*, *cap.* 10, 11, *lib. X*, *cap.* 1.

de qu
gagn
cond
prit d
juge q
comp
par p
freres
dans l
cultivé
autres
terreins
mal sit
parmi l
premier
à la pe
avoit dû
succès,
la prop
avoient
de chacu
leur exo
exagérer
que les c
ceux qui
pérances
tre l'injust
verneur,
magro m

de quoi récompenser ses partisans & gagner ses ennemis. Mais Pizarre se conduisit avec toute l'injustice de l'esprit de parti & non avec l'équité d'un juge qui cherche à distinguer & à récompenser le mérite. Il commença par prendre pour lui ou pour ses frères & ses favoris de grands districts dans les parties du pays les mieux cultivées & les mieux peuplées. Les autres n'eurent dans leurs lots que les terrains les moins bons & les plus mal situés. Les soldats d'Almagro, parmi lesquels étoient plusieurs des premiers aventuriers, à la valeur & à la persévérance desquels Pizarre avoit dû la plus grande partie de ses succès, furent totalement exclus de la propriété de ces terres qu'ils avoient conquises. Comme la vanité de chacun lui faisoit attacher une valeur exorbitante à ses services & exagérer ses prétentions à mesure que les conquêtes s'étendoient, tous ceux qui furent trompés dans leurs espérances se récrièrent hautement contre l'injustice & la rapacité du gouverneur, tandis que les partisans d'Almagro murmuroient en secret & mé-

1540.

1540.
Progrès
des Es-
pagnols.

ditoient leur vengeance (1).

Quelque rapides qu'eussent été les progrès des Espagnols dans l'Amérique méridionale, depuis l'entrée de Pizarre au Pérou, leur passion pour les conquêtes n'étoit pas encore satisfaite. Les officiers que Ferdinand Pizarre avoit mis à la tête de différens détachemens, avoient pénétré dans plusieurs provinces. Ils souffrirent beaucoup, les uns dans les régions stériles & froides des Andes, les autres dans les bois, les marais & les plaines; mais ils firent des découvertes qui étendirent les connoissances & la domination des Espagnols. Pierre de Valdivia reprit le projet d'Almagro sur le Chili, & malgré le courage des naturels du pays, il fit de si grands progrès qu'il fonda la ville de saint-Jago, le premier établissement Espagnol dans cette province (2). Mais de toutes les expéditions faites vers ce tems-là, celle de Gonzales Pizarre est

(1) Vega, pag. 11, lib. III, cap. 2. Herrera, decad. 6, lib. VIII, cap. 5.

(2) Zarate, lib. III, cap. 13. Ovalle, lib. II, cap. 1, &c.

la pl
ne v
freres
Pérou
avoit
ment
tir son
ci de
quête
des,
abonda
recher
& aussi
treprit
pédition
trois cer
de la m
quatre m
provisio
falloit s
tagnes,
rirent pr
froid &
toient pas
quoique p
de souten
souffriren
quelques
furent de

la plus mémorable. Le gouverneur, ne voulant souffrir que lui & ses freres dans les places importantes du Pérou, avoit ôté à Benalcazar, qui avoit conquis Quito, le gouvernement de ce royaume, pour en revêtir son frere Gonzales. Il chargea celui-ci de tenter la découverte & la conquête des pays situés à l'est des Andes, que les Indiens disoient être abondans en cannelle & autres épices recherchées. Gonzales, aussi courageux & aussi ambitieux que ses freres, entreprit avec zele cette périlleuse expédition. Il partit de Quito à la tête de trois cens quarante soldats, dont près de la moitié étoient à cheval, avec quatre mille Indiens pour porter leurs provisions. Dans cette route, qu'il falloit s'ouvrir au travers des montagnes, les malheureux Indiens périrent presque tous par l'excès du froid & de la fatigue auxquels ils n'étoient pas accoutumés. Les Espagnols, quoique plus robustes & plus capables de soutenir la différence des climats, souffrirent infiniment & perdirent quelques hommes. Mais lorsqu'ils furent descendus dans le plat pays,

1540.

leurs souffrances augmentèrent. Ils effuyèrent deux mois entiers de pluies continuelles qui ne leur laissoient pas assez d'intervalle pour sécher leurs habits (1). Les plaines immenses qu'ils traversoient, entièrement dépourvues d'habitans, ou occupées par les peuplades les plus barbares & les moins industrieuses du nouveau monde, leur fournissoient fort peu de subsistance. Ils étoient obligés de se faire un chemin dans les marais, ou de l'ouvrir dans les bois en coupant les arbres. Des travaux si continus & le défaut de nourriture auroient épuisé la constance de toute espece de troupes; mais le courage & la persévérance des Espagnols du seizieme siecle étoient à l'épreuve de tout. Toujours séduits par les fausses relations qu'on leur faisoit de la richesse des pays qu'ils alloient chercher, ils persisterent jusqu'à ce qu'ils eussent atteint les bords du Coca ou Napo, une des grandes rivières qui se jettent dans le Maragnon. Là, ils construisirent avec beaucoup de peine une

(1) Zarate, *lib. IV*, *cap. 2.*

D
barque
être d
faire
curer
le pays
soldats
Franço
de la tr
du fleu
grande
bientôt
suivoie
lenteur
Eloign
lana, jeu
mença à
dant, &
minante
projet de
quelque
cours du
& en rec
que ce fle
aussi hard
sans dout
à son ch
compagno
nus, où
rance de f

barque qu'ils comptoient devoir leur être d'une grande utilité pour leur faire passer les rivières, leur procurer des provisions & reconnoître le pays. Elle fut montée par cinquante soldats sous le commandement de François Orellana, le premier officier de la troupe après Pizarre. Le cours du fleuve les emporta avec une si grande rapidité qu'ils devancerent bientôt leurs compagnons, qui les suivoient par terre avec beaucoup de lenteur & de difficulté.

Eloigné de son commandant, Orellana, jeune homme ambitieux, commença à se regarder comme indépendant, & transporté de la passion dominante dans ce siècle, il forma le projet de se distinguer lui-même par quelque découverte en suivant le cours du Maragnon jusqu'à l'océan, & en reconnoissant les vastes pays que ce fleuve arrose. Ce projet étoit aussi hardi que perfide. Orellana fut sans doute coupable en désobéissant à son chef & en abandonnant ses compagnons dans des déserts inconnus, où ils n'avoient d'autre espérance de succès de leur entreprise &

Il est abandonné par Orellana.

1540.

de salut pour eux-mêmes que celle qu'ils fondoient sur cette même barque qu'Orellana leur enlevoit. Mais son crime est en quelque sorte expié par la hardiesse avec laquelle il se hasarda à suivre une navigation de près de deux mille lieues à travers des nations inconnues, dans un bâtiment fait à la hâte de bois verd, & mal construit, sans provisions, sans boussole, sans pilote. Son courage & son ardeur suppléerent à tout ce qui lui manquoit. En s'abandonnant avec audace au cours du Napo, il fut porté au sud jusqu'à la grande riviere du Maragnon. Tournant ensuite à l'est avec le fleuve il suivit cette direction. Il fit des descentes fréquentes sur les bords, tantôt enlevant de force quelques provisions aux nations sauvages qu'il trouvoit sur sa route, & tantôt les obtenant à l'amiable des peuplades plus civilisées. Après une longue suite de dangers surmontés avec un courage étonnant, & de travaux supportés avec non moins de constance, il entra dans l'océan où de nouveaux périls l'attendoient (1). Il les surmonta

(1) Voyez la NOTE XLI.

DE
de mên
ment
d'où il
nité na
vu des
homme
aventur
loir, co
dans le
de merv
dit avo
riches q
étoient
donna un
républiq
avoient
une part
immenses
contes e
sance à l
cette par
pays abon
nom de
que d'Am
des homm
ce n'est qu
avec beau
raison &c
ces fables

de même & arriva enfin à l'établissement Espagnol de l'isle de Cubagua, d'où il fit voile pour l'Espagne. La vanité naturelle aux voyageurs qui ont vu des pays inconnus aux autres hommes , & l'artifice ordinaire aux aventuriers occupés de se faire valoir , concoururent à lui faire mêler dans le récit de son voyage beaucoup de merveilleux à la vérité. Il prétendit avoir découvert des nations si riches que les toits de leurs temples étoient couverts de plaques d'or & donna une description détaillée d'une république de femmes guerrières qui avoient étendu leur domination sur une partie considérable des plaines immenses qu'il avoit visitées. Ces contes extravagans donnerent naissance à l'opinion qu'il y avoit dans cette partie du nouveau monde un pays abondant en or , connu sous le nom de *El-Dorado* , & une république d'Amazones ; & tel est le goût des hommes pour le merveilleux que ce n'est qu'après beaucoup de tems & avec beaucoup de difficulté que la raison & l'observation ont détruit ces fables. Le voyage d'Orellana ;

1540.

dépouillé de toutes ces circonstances romanesques, mérite cependant d'être remarqué, non-seulement comme une des plus belles expéditions de ce siècle si fécond en entreprises, mais comme le premier événement qui ait donné une connoissance certaine de l'existence de ces régions immenses qui s'étendent à l'est depuis les Andes jusqu'à l'océan (1).

Situation
fâcheuse
de Pi-
zarre.

Il n'y a point de termes qui puissent exprimer la consternation de Pizarre lorsqu'arrivé au confluent du Napo & du Maragnon, où il avoit donné ordre à Orellana de l'attendre, il n'y trouva pas la barque. Il ne put croire qu'un homme à qui il avoit confié l'exécution d'un ordre si important eût assez de bassesse & d'ingratitude pour l'abandonner dans une pareille situation. En ne le trouvant pas au lieu du rendez-vous, il attribua son absence à quelque accident. Il s'a-

(1) Zarate, *lib. VI*, *cap. 4*. Gomera, *hist. cap. 86*. Vega, *p. 11*, *lib. III*, *cap. 4*. Herrera, *decad. 6*, *lib. IX*, *cap. 2-5*. Rodríguez *el Maragon y Amazonas*, *lib. I*, *cap. 3*.

vança
loin e
espéra
barqu
Enfin
officie
abando
de fair
contre
de lui
rellana
rent to
dans ce
vés de
courage
anciens
demande
même s
tant d'ê
pas leur
alors à d
dans leur
à vaincr
encore q
vées dan
être sout
les anim
traignit d
de baies

vança jufqu'à cinquante lieues plus loin en fuisant les bords du Maragnon, efperant à chaque moment de voir la barque revenir chargée de provifions. Enfin il trouva dans ces déferts un officier Efpagnol qui y avoit été abandonné pour avoir eu le courage de faire des remontrances à Orellana contre cette perfidie. Pizarre apprit de lui toute l'étendue du crime d'Orellana, & fes compagnons comprirent toute l'horreur de leur fituation dans ce moment où ils fe virent privés de leur unique reflource. Le courage des plus hardis & des plus anciens vétérans fut abattu, & tous demanderent à retourner à l'inftant même fur leurs pas. Pizarre, affectant d'être tranquille, ne combattit pas leurs defirs; mais il fe trouvoit alors à douze cens milles de Quito & dans leur retour les Efpagnols eurent à vaincre des difficultés plus grandes encore que celles qu'ils avoient trouvées dans leur premiere route, fans être foutenus par les efperances qui les animoient alors. La faim les contraignit de fe nourrir de racines & de baies faves, de manger leurs

1541.

chevaux , leurs chiens , les reptiles les plus dégoûtans & enfin jusqu'au cuir de leurs selles & de leurs ceinturons. Quatre mille Indiens & deux cens dix Espagnols périrent dans cette expédition malheureuse. qui dura près de deux ans , & comme Orellana en avoit emmené cinquante , il n'en revint que quatre-vingt à Quito , nuds comme des sauvages , & si exténués par la faim & la fatigue qu'ils ressembloient plus à des spectres qu'à des hommes (1).

Mécon-
tente-
mens au
Pérou.

Mais au lieu de jouir du repos que son état eût demandé , Pizarre de retour à Quito y apprit un événement fatal qui le menaçoit de malheurs plus grands encore que ceux qu'il venoit d'éprouver. Depuis que son frere avoit partagé ses conquêtes entre ses compagnons avec la partialité que nous avons fait remarquer plus haut, les partisans d'Almagro se considérant comme pros crits par le parti domi-

(1) Zarate , *lib. IV* , *cap. 2-5*. Vega p. 11 , *lib. III* , *cap. 3* , 4 , 5-14. Herrera , *decad. 6* , *lib. VIII* , *cap. 7* , 8 , *lib. IX* , *cap. 2-5* , *decad. 7* , *lib. III* , *cap. 14*. Piz. *Varonès* , *illust. 349* , &c.

DE

nant ,
espéran
grand
retirés à
Almagro
La petit
pere , qu
au fils ,
subsister
qui avoi
avoient
fils qui
virilité &
les qual
tion des
ble , ad
corps , h
& générale
mander ;
reconnu
niens du
voit fait
noissances
mentoienn
lui des av
sur lesque
grande su
magro tro
me un c

nant , ne conservoient plus aucune
 espérance d'améliorer leur sort. Un
 grand nombre d'entr'eux s'étoient
 retirés à Lima où la maison du jeune
 Almagro leur étoit toujours ouverte.
 La petite portion de la fortune du
 pere , que le gouverneur avoit laissée
 au fils , étoit employée à les faire
 subsister. L'attachement que tous ceux
 qui avoient servi Almagro lui
 avoient montré s'étoient réunis sur son
 fils qui venoit d'atteindre l'âge de
 virilité & qui étoit doué de toutes
 les qualités propres à captiver l'affec-
 tion des soldats. D'une figure agréa-
 ble , adroit à tous les exercices du
 corps , hardi , d'un caractère ouvert
 & généreux, il sembloit né pour com-
 mander ; & comme son pere avoit
 reconnu en lui-même les inconvé-
 niens du manque d'éducation , il l'a-
 voit fait instruire avec soin : les con-
 noissances qu'il avoit acquises aug-
 mentoient le respect qu'avoient pour
 lui des aventuriers la plupart ignorans
 sur lesquels il avoit à cet égard une
 grande supériorité. Les partisans d'Al-
 magro trouverent dans ce jeune hom-
 me un centre de réunion dont ils

Les mé-
 contens
 prennent
 le jeune
 Almagro
 pour leur
 chef.



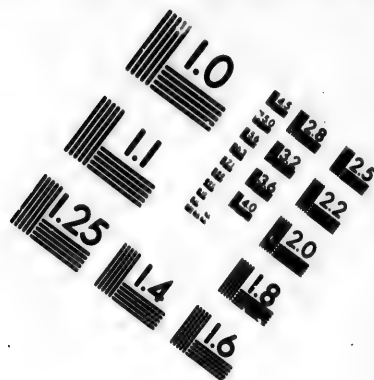
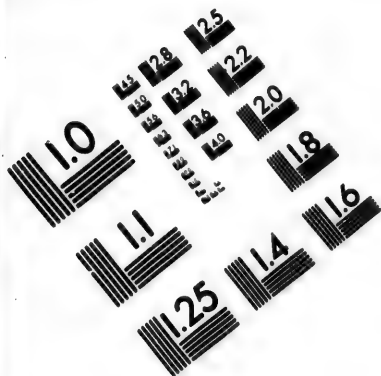
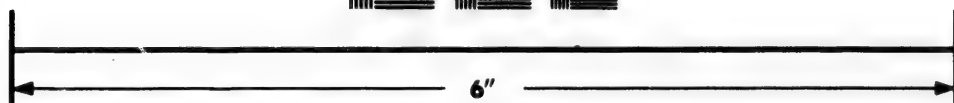
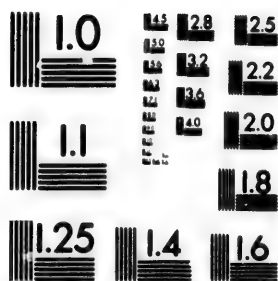


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503



1541.

Ils conf-
pirent
contre
la vie de
Pizarre.

avoient besoin, & le regardant comme leur chef ils étoient disposés à tout entreprendre pour le servir. Mais leur affection pour Almagro n'étoit pas leur unique motif. Il s'y joignoit le desir de sortir de la fâcheuse situation où ils étoient. Plusieurs d'entr'eux manquant de tout (1) & las de traîner une vie à charge à leur chef, ou à ceux de leurs compagnons qui avoient pu dérober quelques débris de leur fortune aux confiscations & aux violences des Pizarres, attendoient avec impatience une occasion d'exercer leur courage & leur activité. Ils commencèrent à délibérer sur les moyens de se venger de l'auteur de leurs maux. Leurs complots ne demeurèrent pas entièrement ignorés & le gouverneur fut averti de se tenir sur ses gardes contre des hommes qui paroïssent méditer quelque action désespérée, & qui avoient assez de résolution pour l'exécuter. Mais soit intrépidité naturelle, ou mépris pour des gens que leur pauvreté même lui paroîs-

(1) Voyez la NOTE XLII,

DE

soit me
prendre
les av
tranqu
sûreté
Pérou
momen
concev
mienne
tisans c
ser mûr
rada, c
qui avo
rigea le
que for
lui insp
que lui
cendan
pille.

Un d
juin ve
tous les
huit des
fortent
més de
main. Il
le palais
vive le r
tres con

soit mettre hors d'état de rien entreprendre de considérable, il négligea les avertissemens de ses amis. Soyez tranquilles, leur disoit-il, je serai en sûreté tant qu'il n'y aura personne au Pérou qui ne sache que je puis en un moment ôter la vie à celui qui oseroit concevoir le projet d'attenter à la mienne. Cette sécurité donna aux partisans d'Almagro tout le tems de laisser mûrir leur projet, & Jean de Herrada, officier de beaucoup de talens qui avoit élevé le jeune Almagro, dirigea leurs mesures avec tout le zèle que son attachement pour Almagro lui inspiroit, & avec toute l'autorité que lui donnoit sur les conjurés l'ascendant connu qu'il avoit sur son pupille.

Un dimanche vingt-sixième jour de juin vers midi, tems de repos dans tous les pays chauds, Herrada & dix-huit des plus déterminés conjurés sortent de la maison d'Almagro, armés de toutes pieces & l'épée à la main. Ils s'avancent à grands pas vers le palais du gouverneur, en criant, vive le roi, meure le tyran. Les autres conspirateurs, avertis par un

1541.

Et l'assassinèrent.

1541.

signal, se tiennent en armes à différens postes pour les soutenir. Pizarre ordinairement environné d'une suite nombreuse, telle que pouvoit l'avoir le particulier le plus riche du siècle dans lequel il vivoit, n'avoit alors presque personne auprès de lui, parce qu'il venoit de se lever de table & que la plupart de ses domestiques s'étoient retirés dans leurs chambres. Les conjurés passerent les deux premières cours sans obstacle. Ils étoient déjà au pied de l'escalier, lorsqu'un page donna l'alarme à son maître qui conversoit avec quelques amis dans une grande salle. Le gouverneur qu'aucun danger n'étonnoit demanda ses armes & ordonna à François de Chaves de fermer la porte. Mais cet officier ne conservant point assez de présence d'esprit pour exécuter un ordre si prudent, courut jusques sur l'escalier & demanda aux conjurés ce qu'ils vouloient & où ils alloient. Au lieu de répondre ils lui percent le cœur d'un coup de poignard & se précipitent dans la salle. Quelques-uns de ceux qui y étoient se jetterent par les fenêtres, d'autres tenterent

D
de s'é
mettan
verneu
Les co
l'objet
virent.
qu'un
l'entré
cantara
il souti
une br
exploit
jeune h
s'écrioi
assez de
pentir c
les conj
se défe
qu'on le
ceux qu
le sang.
pieds de
étoient
lement.
pouvoit
ne pouv
tant d'er
tel dans
sur le

de s'échapper & un petit nombre se mettant en défense suivirent le gouverneur dans une chambre voisine. Les conjurés animés par la vue de l'objet de leur haine les y poursuivirent. Pizarre , sans autres armes qu'un bouclier & son épée, défendit l'entrée & aidé de son beau-frere Alcantara & de sa petite troupe d'amis, il soutint un combat si inégal avec une bravoure digne de ses anciens exploits , & avec la vigueur d'un jeune homme. Courage, compagnons, s'écrioit-il , nous sommes encore assez de braves gens pour faire repentir cestrâtres de leur audace. Mais les conjurés, couverts de leur armure, se défendoient aisément des coups qu'on leur portoit , tandis que tous ceux qu'ils donnoient faisoient couler le sang. Alcantara tomba mort aux pieds de son frere. Ses autres amis étoient presque tous blessés mortellement. Le gouverneur , si las qu'il pouvoit à peine manier son épée & ne pouvant plus se défendre contre tant d'ennemis , reçut un coup mortel dans la poitrine, tomba & mourut sur le champ. Aussitôt les assassins

1542.

Almagro
est re-
connu
pour son
succes-
seur.

Nouvel-
les dissen-
sions.

courent dans les rues , leurs épées
sanglantes à la main & publient la
mort du tyran. Ils sont joints par en-
viron deux cens de leurs compagnons.
Après avoir conduit le jeune Almagro
en pompe dans la ville , ils assemblent
les magistrats & les principaux ci-
toyens qu'ils forcent de le recon-
noître comme le légitime successeur
de son pere dans le gouvernement.
Le palais de Pizarre , ainsi que les
maisons de plusieurs de ses partisans,
sont pillées par les soldats qui ont la
double satisfaction de se venger de
leurs ennemis & de s'enrichir des
dépouilles de ceux aux mains des-
quels étoient tombées toutes les ri-
chesses du Pérou (1).

La hardiesse & le succès de cette
conspiration , aussi bien que le nom
& les qualités populaires d'Almagro
attirerent sous ses drapeaux un grand
nombre de soldats. Tous ceux qui
désespéroient de leur fortune , sous

(1) Zarate , *lib. IV* , cap 6-8. Gomera ,
hist. cap. 144 , 145. Vega , p. 11 , *lib. III* ,
cap. 5-7. Herrera , *decad. 6* , *lib. X* , cap.
4-7. Pizarro , *Var. illust. p. 183*.

le gouver-
ceux qui
lences or-
nieres an-
sans hés-
étoient e-
Almagro
de huit c-
du Pérou
inexperie-
de comm-
ma Herr-
grandes
de tems
autorité
nue. Piza-
d'amis à
L'assassin-
sa patrie
tions rem-
qui conser-
La naissan-
l'incertitu-
fondoit se-
regarder p-
pateur. Le
provinces
son auto-
confirmée

le gouvernement de Pizarre , tous ceux qui avoient souffert de ses violences ou de son avidité dans les dernières années de sa vie, se déclarerent sans hésiter en faveur d'Almagro ; ils étoient en grand nombre & le jeune Almagro se trouva bientôt à la tête de huit cens des plus braves soldats du Pérou. Comme sa jeunesse & son inexpérience ne lui permettoient pas de commander en personne , il nomma Herrada général. Mais avec de si grandes forces assemblées en si peu de tems , il s'en fallut bien que son autorité fût universellement reconnue. Pizarre avoit laissé beaucoup d'amis à qui sa mémoire étoit chere. L'assassinat cruel d'un homme à qui sa patrie avoit de si grandes obligations remplissoit d'horreur tous ceux qui conservoient quelque impartialité. La naissance honteuse d'Almagro , & l'incertitude du titre sur lequel il fondeoit ses prétentions , le faisoient regarder par d'autres comme un usurpateur. Les commandans de plusieurs provinces refuserent de reconnoître son autorité jusqu'à ce qu'elle fût confirmée par l'empereur. Dans d'au-

1541.

tres, comme à Cusco, on leva l'étendard royal & on fit des préparatifs pour venger la mort du gouverneur.

Arrivée
de Vaca
de Cas-
tro.

Il prend
le titre de
gouver-
neur.

Ces causes de guerre ne seroient pas demeurées long-tems sans activité; mais elles acquirent plus de force aussitôt que l'arrivée de Vaca de Castro fut connue. Après un long & pénible voyage, il fut jetté par le mauvais tems dans un petit havre de la province de Popayan & s'avancant à petites journées par de très-mauvais chemins, il arriva enfin à Quito. Il apprit en route la nouvelle de la mort de Pizarre & les événemens dont elle avoit été suivie. Il produisit sur le champ ses patentes de gouverneur du Pérou, qui lui donnoient les mêmes privileges & la même autorité dont avoit joui son prédécesseur, & il fut reconnu sans difficulté par Bernalcasar adelantado ou lieutenant général pour l'empereur dans le Popayan & par Pedro de Puelles qui en l'absence de Gonzales Pizarre avoit le commandement des troupes restées à Quito. Vaca de Castro en prenant ainsi possession du gouvernement, montra qu'il possédoit les talens né-

DE

cessaire
licate. l
il eut
troupes
être lui
sulte, r
respecte
personn
vers éta
faire no
& sa co
noître à
de l'emp
verneme
émislaire
ficiers
conduite
fidélité
tenant l'
confié so
duisirent
par l'app
neur, o
tions, les
dans leur
hautemen
entrevoir
qui étoien
tres, pres

affaires dans une conjoncture si délicate. Par son crédit & par son adresse il eut bientôt assemblé un corps de troupes suffisant, non-seulement pour être lui-même à couvert de toute insulte, mais pour être en état de faire respecter son autorité. Il dépêcha des personnes de confiance dans les divers établissemens du Pérou pour y faire notifier légalement son arrivée & sa commission, & pour faire connoître à ses compatriotes les volontés de l'empereur relativement au gouvernement du pays. Il envoya des émissaires qui encourageoient les officiers Espagnols mécontents de la conduite d'Almagro à montrer leur fidélité pour leur souverain, en soutenant l'homme à qui ce prince avoit confié son autorité. Ces mesures produisirent beaucoup d'effet, Encouragés par l'approche du nouveau gouverneur, ou prévenus par ses insinuations, les sujets fideles se maintinrent dans leurs principes & les avouèrent hautement. Les plus timides laisserent entrevoir leur façon de penser. Ceux qui étoient encore chancelans & neutres, pressés par la nécessité de prendre

1541.

1542.
Conduite
d'Alma-
gro.

un parti , commencerent à pencher vers celui qui leur parut alors le plus sûr aussi bien que le plus juste (1).

Almagro s'aperçut qu'il baïssoit tous les jours dans l'opinion de ses partisans , & pour arrêter les progrès de cette defection avant l'arrivée de Vaca de Castro , il s'avança vers Cusco à la tête de ses troupes. Le corps le plus considérable de ses ennemis y étoit assemblé sous les ordres de Pedro Alvarès Holguin. Pendant sa marche , Herrada qui avoit jusques-là guidé sa jeunesse mourut , & depuis cette époque ses mesures furent toutes violentes , concertées sans prudence & mal-adroitement exécutées. Holguin , avec des forces fort inférieures descendoit vers la côte au même tems où Almagro s'avançoit vers Cusco. Par un stratagème très-simple , il trompa un ennemi sans expérience , évita le combat & exécuta une jonction avec Alvarado , officier de dis-

(1) Benzon , *lib. III* , *cap. 9*. Zarate , *lib. V* , *cap. 11*. Gomera , *cap. 146* , *147*. Herrera , *decad. 6* , *lib. X* , *cap. 1* , *2* , *3-7* , &c.

inction
déclaren
re un
Vaca
tôt avec
nées de
tendard
clara q
sonne la
les trou
professio
lors à un
il montr
coup-d'
coutumé
maître d
celles de
miner pr
bataille.
pérant au
avoient d
verneur
mêmes à
Les deux
Chupas ,
cens mille
avec tout
viles & to
ticulieres

inction qui avoit été le premier à se déclarer contre Almagro comme contre un usurpateur.

1542.

Vaca de Castro les rejoignit bientôt avec les troupes qu'il avoit amenées de Quito , & faisant placer l'étendard royal devant sa tente , il déclara qu'il vouloit remplir en personne la fonction de général de toutes les troupes. Quoiqu'attaché par la profession qu'il avoit exercée jusqu'alors à une vie pacifique & sédentaire , il montra tout de suite l'activité & le coup-d'œil décisif d'un officier accoutumé à commander. Se voyant maître de forces bien supérieures à celles de son ennemi , il voulut terminer promptement la guerre par une bataille. Les partisans d'Almagro n'espérant aucun pardon du crime qu'ils avoient commis en massacrant le gouverneur , ne cherchoient pas eux-mêmes à éviter ce genre de décision. Les deux partis se rencontrèrent à Chupas , lieu distant d'environ deux cens milles de Cusco , & combattirent avec toute la violence des guerres civiles & toute la fureur des haines particulières , animés encore par le desir

Progrès
de Vaca
de Cast.
tro.

16 Sep.

1542.

Sa vic-
toire.

de la vengeance & par les derniers efforts du désespoir. La victoire , après avoir demeuré long-tems incertaine, se déclara à la fin pour Vaca de Castro. La supériorité du nombre, l'intrépidité du général, & les talens militaires de François de Carjaval, officier formé sous le grand capitaine dans les guerres d'Italie, & qui jeta dans cette journée les fondemens de sa réputation au Pérou, triomphèrent de la bravoure des partisans d'Almagro & de celle de leur chef qui se conduisit avec un courage digne d'une meilleure cause & d'une autre destinée. Le carnage fut grand eu égard au nombre des combattans. Plusieurs des vaincus, & particulièrement ceux qui avoient trempé dans l'assassinat de Pizarre, se jetterent au milieu des ennemis pour éviter une mort honteuse. De quatorze cens hommes qui formoient le nombre des combattans des deux armées, il en demeura cinq cens sur le champ de bataille, & le nombre des blessés fut encore plus considérable (1).

(1) Zarate, *lib. IV, cap. 12-19.* Gomera;
Les

Le
avoit
le cha
les ave
duite a
à leur f
la justic
leurs p
ples d'u
arrêter
parmi
centre d
fut de f
sonniers
nés à m
autres b
qui s'éto
été trahi
ficiers, f
Cusco &
nom d'A
qui avoit
rou (1).

cap. 148. V
18. Herrera
3, lib. III,
(1) Zarate
cap. 150. H
12, lib. VI,
Tome

Les talens que Vaca de Castro ^{1542.} avoit déployés dans le conseil & sur Sa sévé-
le champ de bataille avoient étonné rité.
les aventuriers du Pérou; mais sa con-
duite après la victoire ajouta encore
à leur surprise. Dispensateur sévère de
la justice par caractère, il étoit d'ail-
leurs persuadé qu'il falloit des exem-
ples d'une rigueur extraordinaire pour
arrêter l'esprit de licence répandu
parmi des militaires si éloignés du
centre de l'autorité. Son premier soin
fut de faire faire le procès à ses pri-
sonniers. Quarante furent condam-
nés à mort comme rebelles; & les
autres bannis du Pérou. Leur chef,
qui s'étoit sauvé de la bataille, ayant
été trahi par quelques-uns de ses of-
ficiers, fut publiquement décapité à
Cusco & avec lui furent éteints & le
nom d'Almagro & l'esprit de parti
qui avoit jusques-là désolé le Pé-
rou (1).

cap. 148. Vega, p. 11, lib. III, cap. 11-
18. Herrera, decad. 7, lib. 1, cap. 1, 2,
3, lib. III, cap. 1, 2.

(1) Zarate, lib. IV, cap. 21. Gomera,
cap. 150. Herrera, decad. 7, lib. III, cap.
12, lib. VI, cap. 1.

Tome III.

R

Gomera;
Les

1542.
Délibéra-
tions de
l'empe-
reur sur
l'adminis-
tration de
ses états
d'Améri-
que.

Pendant que ces scènes violentes se passaient, l'empereur & ses ministres préparèrent des lois à l'aide desquelles ils espéroient ramener la tranquillité dans les établissemens Espagnols du nouveau monde, & y introduire un meilleur système de police intérieure. Les conquêtes vastes & rapides des Espagnols n'avoient pas été le fruit des efforts réguliers & suivis de la nation ; elles étoient l'ouvrage d'aventuriers particuliers. Après les premiers armemens, faits pour découvrir l'Amérique, la cour d'Espagne sous les regnes agités de Ferdinand & de Charles V, deux princes dont l'un étoit l'homme le plus intrigant & l'autre le plus ambitieux de son siècle, avoit été si fort occupée de projets & de guerres avec presque toutes les nations de l'Europe, qu'elle n'avoit pas eu le tems de porter son attention sur des objets éloignés & moins intéressans. Le soin de poursuivre les découvertes & de tenter des conquêtes, étoit abandonné à de simples particuliers ; ces hommes animés par l'amour de la nouveauté, par la passion pour les

voyage
 tion,
 se jette
 cette n
 d'un sie
 possede
 nouvea
 son emp
 presque
 expéditi
 tendre à
 tages. La
 quis & le
 des mines
 ronne ; le
 de tout le
 tenant de
 pillage co
 pensés qu
 quiper, &
 geoient su
 comme de
 dus à leur
 miere distr
 tendue de
 il étoit im
 de s'appere
 véniens qu
 semblable

voyages , par l'avarice , par l'ambition , par l'espoir de mériter le ciel , se jetterent avec tant d'ardeur dans cette nouvelle carrière qu'en moins d'un siècle les contrées immenses que possède aujourd'hui l'Espagne dans le nouveau monde furent soumises à son empire. Le gouvernement, n'ayant presque point contribué aux frais des expéditions , ne pouvoit pas s'attendre à en retirer de grands avantages. La souveraineté des pays conquis & le quint de l'or & de l'argent des mines furent réservés à la couronne ; les conquérans s'emparoiént de tout le reste comme leur appartenant de droit. Ils regardoient le pillage comme une indemnité des dépenses qu'ils avoient faites pour s'équiper , & les terrains qu'ils partageoient suivant de certaines regles comme des établissemens permanens dus à leur valeur. Dans cette première distribution des possessions l'étendue de chacun étoit mal connue ; il étoit impossible à l'administration de s'appercevoir de tous les inconvéniens qui pouvoient résulter d'une semblable opération , & on fut forcé

1542.

de fermer les yeux sur beaucoup d'injustices. Les peuples vaincus furent pillés avec une rapacité destructive, & leur pays distribué à leurs nouveaux maîtres en portions exorbitantes, excédant de beaucoup toutes les récompenses auxquelles pouvoient prétendre les conquérans. Ces hommes ignorans & grossiers hors d'état de former aucun plan général de police intérieure, uniquement occupés de leur intérêt, & incapables de sacrifier un profit actuel à l'espérance d'un avantage éloigné pour eux-mêmes ou pour le public, n'avoient d'autre objet que de s'enrichir promptement, sans s'embarrasser des conséquences funestes que pouvoient avoir les moyens qu'ils employoient. Mais lorsque la cour d'Espagne eut enfin reconnu l'importance de ses possessions en Amérique, elle sentit la nécessité de les administrer sur un plan entièrement nouveau & de substituer les institutions d'un gouvernement régulier aux maximes & aux usages établis par des aventuriers qui ne savoient que vaincre.

Un mal sur-tout demandoit le plus

D
prompt
Mexiqu
fatal ex
leurs co
s'étoien
& de l'a
me impr
La même
suites. L
travail pa
posoient
leurs for
rapidité,
dre de ne
vaste défe
pays peup
tion.

L'empe
persuadés
toient occ
tion des In
perdre tou
tendoient
sions. Cett
de tems en
j'ai fait me
vouloit aff
ment plus
Mais la dis

prompt remède. Les conquérans du Mexique & du Pérou avoient suivi le fatal exemple que leur avoient donné leurs compatriotes dans les isles ; ils s'étoient livrés à la recherche de l'or & de l'argent des mines avec la même imprudence & la même ardeur. La même conduite avoit eu les mêmes suites. Les naturels employés à ce travail par des maîtres qui leur imposoient des tâches bien au-dessus de leurs forces périssoient avec tant de rapidité, que l'Espagne devoit craindre de ne regner bientôt que sur un vaste désert, au lieu de posséder un pays peuplé & susceptible d'amélioration.

L'empereur & ses ministres étoient persuadés de ces tristes vérités & s'étoient occupés de prévenir la destruction des Indiens qui alloient leur faire perdre tous les avantages qu'ils attendoient de leurs nouvelles possessions. Cette crainte avoit fait porter de tems en tems différentes loix dont j'ai fait mention, & par lesquelles on vouloit assurer à ce peuple un traitement plus humain & plus équitable. Mais la distance où étoit l'Amérique

1542.

Personnes
dont il
prend
conseil.

du centre du gouvernement , la foiblesse de l'autorité dans les nouvelles colonies , l'avarice & l'audace des soldats qui ne connoissoient aucun frein , avoient empêché jusques - là les meilleures loix d'avoir aucun effet sensible. Le mal croissoit ; les affaires de l'Europe laissoient en ce moment à l'empereur quelque loisir pour tourner son attention sur l'Amérique ; non content de délibérer sur cette importante matiere avec ses ministres & les membres de son conseil , il consulta diverses personnes qui avoient résidé long - tems dans le nouveau monde , pour s'aider du résultat de leur expérience & de leurs réflexions. Heureusement pour les Américains Barthelemi de Las Casas se trouvoit à Madrid chargé des affaires d'une maison de son ordre. L'empereur le fit appeller (1). Quoique depuis le mauvais succès de ses efforts pour le soulagement des Indiens il se fût tenu renfermé dans le cloître & ne se fût occupé que des devoirs de la vie monastique , son zele pour ces mal-

(1) Remesal , *hist. de Chiapa* , p. 146.

heureux
compa
n'avoit
noissanc
quise de
vement
ses anci
ment de
vive &
l'ame éto
les scene
fois ses y
tique de
humaine
en homm
tout ce q
plus vive
diennes e
moins de
& cette d
continent
attribua c
à la cruau
à l'esclava
tint que l
arrêter la
tenta pas d
sur ce suje
qu'il y dép

heureux , les premiers objets de sa compassion , loin de s'être amorti , n'avoit fait que s'accroître par la connoissance plus suivie qu'il avoit acquise de leurs calamités. Il saisit vivement cette occasion de rappeler ses anciennes maximes sur le traitement des Indiens, avec l'éloquence vive & naturelle d'un homme dont l'ame étoit profondément affectée par les scènes qui avoient frappé tant de fois ses yeux. Il fit un tableau pathétique de la destruction de l'espèce humaine dans le nouveau monde, en homme convaincu de la vérité de tout ce qu'il avançoit ; il peignit des plus vives couleurs les nations Indiennes emportées presque entières en moins de cinquante ans dans les isles , & cette dévastation s'étendant sur le continent avec la même rapidité ; il attribua ces calamités aux exactions , à la cruauté de ses compatriotes & à l'esclavage des Américains. Il soutint que leur liberté seule pouvoit arrêter la dépopulation. Il ne se contenta pas des discours qu'il prononça sur ce sujet & de la force d'éloquence qu'il y déployoit. Il composa à cette

1542..

occasion son traité célèbre de la destruction de l'Amérique (1), dans lequel il rapporte avec les circonstances les plus horribles, & vraisemblablement avec quelque exagération, la dévastation de tous les pays conquis par les Espagnols.

Ses soins
pour ré-
former
les abus.

L'empereur fut profondément affecté du récit de tant de barbaries; mais ses vues s'étendoient au-delà de celles de Las Casas. Il conçut que pour donner à ses possessions du nouveau monde toute la valeur dont elles étoient susceptibles, il ne suffisoit pas de délivrer les Indiens de l'oppression sous laquelle ils gémissaient, mais qu'il falloit sur-tout y borner le pouvoir & les usurpations de ses propres sujets. Les conquérans de l'Amérique qui avoient rendu de si grands services à leur pays étoient pour la plupart de basse naissance & d'un ordre de citoyens qui ne paroissent mériter aucune distinction aux yeux du monarque. Les richesses prodigieuses que quelques-uns d'eux avoient rapportées dans leur patrie excitoient la ja-

(1) Remesal, p. 192, 199,

lousie d'acquiescer à la condition de ceux qui étoient au-dessus de lui, & à la faste à l'égard des possessions qui étoient au-dessous. Les Espagnols s'étoient établis dans un pays pour en améliorer la fertilité & pour en tirer de riches & de nombreux sujets. Ils étoient également de ces abus & les régles pour cela étoient d'une forme oppressive & avoit eu lieu.

C'est dans un corps de disposition & les Indes, sur & l'autorité

(1) Voyez.

lousie dans un siècle moins accoutumé que le nôtre à voir des hommes d'une condition inférieure, s'élever au-dessus de leur état, & le disputer en faste à l'ancienne noblesse. Les possessions que les chefs de ces aventuriers s'étoient appropriées, étoient d'une étendue immense (1), & si le pays pouvoit jamais recevoir des améliorations proportionnées à la fertilité du sol, les propriétaires ne pouvoient manquer de devenir trop riches & trop puissans pour de simples sujets. Il paroissoit à Charles également nécessaire de corriger l'un de ces abus & de prévenir l'autre, & les réglemens qu'on devoit faire pour cela devoient être soutenus par une forme d'administration plus vigoureuse que celle qui jusqu'alors avoit eu lieu en Amérique.

C'est dans ces vues qu'on forma un corps de loix contenant plusieurs dispositions salutaires sur la constitution & les pouvoirs du conseil des Indes, sur l'étendue de la juridiction & l'autorité des audiences royales, Nouveaux réglemens.

(1) Voyez la Note XLIII.

1542.

sur l'administration de la justice , & sur toutes les parties du gouvernement ecclésiastique & civil. Ces loix furent généralement approuvées ; mais on y joignit des réglemens qui exciterent une alarme universelle & causerent les plus violentes agitations tels que les suivans.

Les *repartimientos* ou concessions de terres étant excessifs, les audiences royales furent autorisées à les réduire à une étendue modérée. A la mort de chaque aventurier ou planteur , les terres & les Indiens qui lui auroient été accordés ne passeroient plus à sa veuve ou à ses enfans , mais retourneroient à la couronne. Les Indiens seroient désormais exemptés de service personnel & ne seroient obligés ni de porter les bagages des voyageurs , ni de travailler aux mines , ni de plonger pour la pêche des perles. Le tribut dû par eux à leurs seigneurs seroit fixé & ils devoient être payés pour tous les ouvrages qu'ils feroient volontairement. Toute personne quit auroit été ou étoit actuellement dans quelque emploi public , tout ecclésiastique , tous les hôpitaux & mo-

DE

naïsses
des Ind
sion , &
la cour
Pérou in
querelle
seroit de
de ses In
profit du
Tous
qu'alors
rique &
du pays ,
tre ces re
eux , aux
présenter
pagnols
époque pa
étoit si pe
espérer de
lioration
quelles ils
secours de
toute espe
pendoit ne
naturels ,

(1) Herre
Fernandès ,

naïssances feroient privés des terres & des Indiens dont ils étoient en possession , & les terres étoient réunies à la couronne. Enfin tout habitant du Pérou impliqué au criminel dans la querelle de Pizarre & d'Almagro feroit dépouillé aussi de ses terres , & de ses Indiens, qu'on confisqueroit au profit du roi (1).

1542.

Tous les ministres Espagnols jusqu'alors chargés des affaires de l'Amérique & les mieux instruits de l'état du pays, firent des remontrances contre ces réglemens , funestes , selon eux , aux colonies naissantes. Ils représenterent que le nombre des Espagnols qui avoient jusqu'à cette époque passé dans le nouveau monde étoit si petit qu'on ne pouvoit rien espérer de leurs efforts pour l'amélioration des vastes régions sur lesquelles ils étoient dispersés , sans le secours des Indiens ; que le succès de toute espece de plan de ce genre dépendoit nécessairement du service des naturels , & que l'indolence de ces

Remon-
trances
de ses mi-
nistres
contre ces
régle-
mens.

(1) Herrera , *decad.* 7 , *lib.* VI , *cap.* 5.
Bernandès , *hist.* *lib.* I , *cap.* 1 , 2.

1542.

peuples, & leur aversion pour le travail ne pouvoient être surmontées par l'appât du gain & des récompenses ; qu'à l'instant où les maîtres n'auroient plus le droit d'imposer une tâche & d'exiger qu'elle fût faite , tout travail cesseroit , & que toutes les sources de richesses qui avoient commencé à couler d'Amérique en Espagne , se fermeroient pour jamais. Mais Charles , attaché dans tous les tems à ses opinions & frappé fortement alors des désordres qui renoient en Amérique , voulut risquer l'application d'un remede même dangereux & persista dans la résolution de publier ses nouvelles loix. Pour en presser l'exécution avec plus de vigueur , il destina François Tello de Sandoval à passer au Mexique , en qualité de visiteur ou surintendant de ce pays , où il seroit chargé de se concerter avec le vice-roi Antoine de Mendoza. Blasco Nugnès Vela fut nommé gouverneur du Pérou avec le titre de vice-roi , & pour fortifier son administration on établit une audience royale à Lima où quatre jurisconsultes estimés devoient exer-

1544.
Vice-roi
envoyé
au Pérou.

DE
cer les
Le
tirent
qu'ils
Améri
leur ar
Mexico
nonce
entiere
soit to
Améric
qui , se
être co
glements
nie de l
puis si l
pecter l
ministra
Mendoz
y eût po
ques ma
il ne se
empêche
acte de
mission
trats &

(1) Zar
cap. 151.

cer les fonctions de premiers juges (1). 1544

Le surintendant & le vice-roi par Effets de
tirent en même tems ; mais les loix ces ré-
qu'ils devoient faire exécuter en glemens
Amérique y étoient connues avant dans la
leur arrivée. L'entrée de Sandoval à nouvelle
Mexico fut regardée comme l'Espagne.
annonce d'une ruine générale. La liberté
entière rendue aux Indiens intéres-
soit tous les Espagnols établis en
Amérique, & il n'y en avoit aucun
qui, sous quelque prétexte, ne pût
être compris dans les nouveaux ré-
glemens & en souffrir. Mais la colo-
nie de la nouvelle Espagne s'étoit de-
puis si long-tems accoutumée à res-
pecter les loix & l'autorité sous l'ad-
ministration prudente & ferme de
Mendoza, que quelque aversion qu'on
y eût pour les loix nouvelles & quel-
ques mauvais effets qu'on en craignît,
il ne se fit aucune tentative pour en
empêcher la publication, ni aucun
acte de violence contraire à la sou-
mission due au souverain. Les magis-
trats & les principaux habitans se

(1) Zarate, *lib. III, cap. 24*. Gomera, *cap. 151*. Vega, *p. 2, lib. III, cap. 20*.

2544.

contenterent d'exposer au vice-roi & au surintendant, dans de respectueuses remontrances, les conséquences funestes des nouveaux réglemens. Heureusement pour eux une longue résidence en Amérique avoit donné à Mendoza une profonde connoissance de l'état du pays, de ses intérêts & de ses ressources ; & Sandoval, quoique nouvellement appelé à l'administration, montra une modération rare parmi ceux qui se trouvent pour la première fois revêtus du pouvoir. Ils s'engagerent l'un & l'autre à suspendre l'exécution des dispositions qui bleffoient le plus les Mexicains, & non-seulement ils consentirent à ce que les habitans de la nouvelle Espagne envoyassent une députation à ce sujet ; mais ils appuyèrent eux-mêmes le vœu de la colonie. Charles, ébranlé par l'opinion de ces hommes que leurs talens & leur intégrité rendoient si capables de juger avec discernement des objets qui étoient sous leurs yeux, se relâcha assez de la rigueur de ses loix pour rendre à la colonie sa première tranquillité (1).

(1) Fernandès, *hist. lib. 1, cap. 3, 4, 5.*

DE
Au I
tournu
fut pas
conqué
les der
plus élo
vrés par
avoient
s'abando
licence.
général c
sionné
chaque p
maître &
plus guid
passions.
alla jufqu
gâtés par
pouvoien
fans crain
vernemen
vice-roi
judicature
core une

Vega, *pag*
rera, *deca*
cap. 14, 15
cap. 13.

Au Pérou les affaires prirent une tournure plus fâcheuse & l'orage ne fut pas si promptement dissipé. Les conquérans de ce royaume, nés dans les dernières classes des citoyens, plus éloignés de la métropole & enivrés par les immenses richesses qu'ils avoient acquises en si peu de tems, s'abandonnoient à une plus grande licence. Au milieu du renversement général de l'ordre & des loix, occasionné par deux guerres civiles, chaque particulier étoit devenu son maître & son propre juge & n'étoit plus guidé que par son intérêt & ses passions. L'esprit d'insubordination alla jusqu'à la révolte. Des hommes gâtés par une si longue anarchie ne pouvoient voir sans répugnance & sans crainte l'introduction d'un gouvernement régulier, le pouvoir d'un vice-roi & l'autorité d'une cour de judicature. Mais ils éprouvoient encore une plus grande indignation à la

1544.

Et au Pérou.

Vega, *pag. 2, lib. III, cap. 21, 22.* Herrera, *decad. 7, lib. V, cap. 7, lib. VII, cap. 14, 15.* Torquemad. *Mond. ind. lib. V, cap. 13.*

1544.

seule idée de se soumettre à des loix qui les dépouilloient en un moment du fruit de tant d'années de travaux , de services & de souffrances. Dès que les réglemens nouveaux furent connus dans les divers établissemens , les habitans s'assemblerent , les femmes en larmes & les hommes se récriant contre l'injustice & l'ingratitude du souverain qui les privoit de leurs biens sans les avoir entendus. Est-ce là , disoient-ils , la récompense due à des citoyens qui sans le secours de l'état , à leurs propres frais & par leur valeur , ont soumis à la couronne de Castille des territoires si riches & si étendus ? Est-ce là le prix de tant de maux que nous avons soufferts , de tant de dangers que nous avons courus pour servir la patrie ? Quel est parmi nous celui qui ait assez bien mérité de son pays ou dont la conduite ait été assez irréprochable pour qu'on ne puisse pas le condamner en vertu de quelqu'une des clauses de ces nouvelles loix , conçues en termes si vagues & si généraux ? Ne paroissent-elles pas rédigées pour servir d'autant de pièges auxquels il est im-

DE

possible
pagnols
Pérou o
sans exc
dans les
des parti
miers pa
voir , &
trouvés
n'ont pas
d'un gran
compens
avoient t
donc pri
pourvoir
mes & de
les laisser
cours qu'i
cour ingr
plus en é
ler décou
pour y fo
solides ; ne
& nos cor
font plus p
& si active

(1) Herre
14, 15.

possible d'échapper ? Tous les Espagnols de quelque considération au Pérou ont eu part à l'autorité, & tous sans exception ont été forcés d'entrer dans les querelles des différens chefs des partis. Faut-il dépouiller les premiers parce qu'ils ont rempli un devoir, & punir les autres de s'être trouvés dans des circonstances qu'ils n'ont pas pu éviter ? Les conquérans d'un grand empire, au lieu des récompenses & des distinctions qu'ils avoient si bien méritées, seroient donc privés de la consolation de pourvoir à la subsistance de leurs femmes & de leurs enfans, & forcés de les laisser dans la dépendance des secours qu'ils pourroient arracher à une cour ingrate (1). Nous ne sommes plus en état, continuoient-ils, d'aller découvrir de nouvelles régions pour y former des établissemens plus solides; notre fanté affoiblie par l'âge & nos corps couverts de blessures ne sont plus propres à une vie si fatigante & si active; mais il nous reste encore

(1) Herrera, *decad. 7, lib. VII, cap. 14, 15.*

1544.

Révolte
prévenue
par la
modéra-
tion de
Vaca de
Castro.

assez de force pour défendre la justice de nos droits & pour ne pas nous laisser dépouiller honteusement (1).

De pareils discours proférés avec toute la véhémence de la passion, & appuyés de l'approbation de tous ceux qui les entendoient, enflammerent tellement les esprits que tout se dispoisoit aux plus grandes violences. Les mécontents commencerent à tenir conseil en différens endroits pour concerter les moyens de s'opposer à l'entrée du vice-roi & des magistrats, & pour prévenir non-seulement l'exécution, mais même la promulgation des nouvelles loix. Vaca de Castro avoit détourné l'orage dans le moment, en les flattant de l'espérance, qu'aussitôt que le vice-roi & les juges seroient arrivés, ils se prêteroiient eux-mêmes à apporter quelque modification à des réglemens qui avoient été dressés sans faire assez d'attention à l'état du pays. Il paroissoit nécessaire d'avoir quelque égard

(1) Gomera, *cap.* 152. Herrera, *decad.* 7, *lib.* VI, *cap.* 10, 11. Vega, *p.* 2, *lib.* 411, *cap.* 20-22, *lib.* IV, *c. p.* 3, 4.

DE

aux rep
de leur
calmer
à l'obéi
que cor
Mais sa
sans des
grande
vice-roi
plan ; &
Vela n'a
font néc
vernent
courage
néroit-el
seconde
dans les
placé, el
vices qu
qu'il déba
comme si
qu'il app
risé à en
faire auc
tendoit di
même de
avec une
lettre des
mulguer.

aux représentations des colonies & de leur accorder quelque chose pour calmer la fermentation & les ramener à l'obéissance en leur inspirant quelque confiance en leurs supérieurs. Mais sans un profond discernement, sans des manières conciliantes & une grande souplesse de caractère, un vice-roi ne pouvoit suivre un pareil plan ; & malheureusement Nugnès Vela n'avoit aucune des qualités qui sont nécessaires aux hommes qui gouvernent , excepté l'intégrité & le courage ; encore la première dégénéroit-elle souvent en dureté & la seconde en obstination ; de sorte que, dans les circonstances où il étoit placé , elles étoient en lui plutôt des vices que des vertus. Du moment qu'il débarqua à Tumbès il se regarda comme simple exécuteur des ordres qu'il apportoit , sans se croire autorisé à en tempérer la rigueur , & sans faire aucune attention à ce qu'il entendoit dire & à ce qu'il voyoit lui-même de l'état du pays , il s'attacha avec une opiniâtre inflexibilité à la lettre des loix qu'il venoit de promulguer.

1544.

Mécon-
tente-
ment aug-
menté
par la
conduite
du vice-
roi.

1544:

Dans toutes les villes où il passa, il rendit la liberté à tous les Indiens, priva tous ceux qui remplissoient quelque emploi de leurs terres & de leurs travailleurs ; & voulant donner lui-même l'exemple, il ne permit pas qu'un seul Indien fût employé à porter son bagage dans sa route vers Lima. L'étonnement & la consternation le précéderent ; mais il craignit si peu d'accroître l'un & l'autre, qu'à son entrée dans la capitale il déclara hautement qu'il venoit pour obéir aux ordres de son souverain & non pour les altérer & les affoiblir. Cette dureté fut accompagnée de tout ce qui pouvoit la rendre plus intolérable, beaucoup de hauteur dans sa conduite, de l'arrogance, un ton tranchant dans toutes ses discussions & cette insolence du pouvoir si choquante pour des hommes qui n'étoient pas même accoutumés à accorder à l'autorité civile le respect qui lui est dû. Toute tentative qui avoit pour objet de suspendre ou de mitiger les nouvelles loix fut regardée par le vice-roi comme suggérée par l'esprit de mécontentement & de rébellion. Il

DE

fit arrêter
dérables
mort sa
Castro l
rang qu
le servie
prévenan
la coloni
jetté en
nel (1).

Mais q
dignation
procédés
rité auro
pour con
ci n'eusse
pable par
réunir &
puis que
été connu
pagnols a
Gonzales
homme ca
heurs qui

(1) Zarat
Gomera, c
IV, cap. 4
6-10.

fit arrêter plusieurs personnes considérables & d'autres furent mises à mort sans forme de procès. Vaca de Castro lui-même, sans égard pour le rang qu'il venoit d'occuper, & pour le service qu'il venoit de rendre en prévenant une révolte générale dans la colonie, fut chargé de chaînes & jetté en prison comme un criminel (1).

1544.

Mais quelque générale que fût l'indignation qu'avoient inspirée de tels procédés, il est probable que l'autorité auroit eu encore assez de force pour contenir les mécontents si ceux-ci n'eussent pas trouvé un chef capable par son crédit & son rang de réunir & de diriger leurs efforts. Depuis que les loix nouvelles avoient été connues au Pérou, tous les Espagnols avoient jetté les yeux sur Gonzales Pizarre, comme sur le seul homme capable de détourner les malheurs qui menaçoient la colonie. Il

Les mé-
contents
choisirent
Gonzales
Pizarre
pour chef

(1) Zarate, *lib. IV*, cap. 23, 24, 25.
Gomera, *cap. 153* 155. Vega, *p. 2*, *lib. IV*, cap. 4, 5. Fernandès, *lib. I*, cap. 6-10.

1544.

recevoit de tous côtés des lettres & des députations par lesquelles on le pressoit de se déclarer le protecteur des Colons, qui le soutiendroient au péril de leur vie & de leur fortune. Gonzales avec moins de talens que ses freres avoit autant d'ambition & de courage. L'ingratitude de la cour envers sa famille étoit sans cesse présente à son esprit. Ferdinand étoit prisonnier d'état en Europe. Les enfans de François étoient confiés à la garde du nouveau vice-roi, & retenu à bord de sa flotte. Lui-même se trouvoit réduit à la condition de simple citoyen dans un pays que les Pizarres avoient découvert & conquis pour la monarchie. Ces pensées le pouffoient à la vengeance & l'excitoient à défendre les droits de sa famille dont il se regardoit comme le dépositaire & l'héritier. Mais comme un Espagnol se dépouille difficilement de ce respect pour son souverain qui lui est comme naturel, la seule idée de prendre les armes contre les troupes royales lui faisoit horreur. Il hésita long-tems & il restoit encore irrésolu, lorsque les violences du vice-

DE

roi, le
tristes
tôt lui-
des loix
à quitter
où il f
rendre à
vinrent
avec des
libérateu
miere ch
nommere
affaires d
soliciter
réglemen
senter leur
royale de
de quelq
diens, l'a
armes. En
Pizarre s
nomma de
faisit une
que Vaca
dépôt à C
Lima com
nemie. Le
lors sous u
gué, attir

roi , le vœu général de ses compatriotes & la certitude de se voir bientôt lui-même victime de la sévérité des loix nouvelles , le déterminèrent à quitter Chuquisaca de la Plata , lieu où il faisoit sa résidence , pour se rendre à Cusco. Tous les habitans vinrent au-devant de lui & le reçurent avec des transports de joie comme le libérateur de la colonie. Dans la première chaleur de leur zèle , ils le nommèrent procureur - général des affaires de la nation au Pérou , pour solliciter la révocation des derniers réglemens. Ils le chargèrent de présenter leurs remontrances à l'audience royale de Lima , & sous le prétexte de quelque danger de la part des Indiens , l'autorisèrent à s'y rendre en armes. En vertu de cette nomination, Pizarre s'empara du trésor royal , nomma des officiers , leva des soldats , fit une grande quantité d'artillerie que Vaca de Castro avoit mise en dépôt à Guamanga & s'avança vers Lima comme contre une ville ennemie. Les mécontents , réunis dès lors sous un chef d'un nom si distingué , attirèrent bientôt à eux beau-

1544.

coup de gens de marque , & une partie considérable des troupes levées par le vice-roi contre Pizarre déserta en corps & vint se réunir à l'armée de celui-ci (1).

Différens
entre le
vice-roi
& les
juges de
l'audien-
ce.

Avant que Pizarre eût atteint Lima, ils'y étoit fait une révolution qui dispo-
soit les choses en sa faveur ; de sorte que son succès paroissoit assuré. Autant la violence de l'administration du vice-roi étoit redoutable aux Espagnols du Pérou , autant sa hauteur insupportable étoit odieuse à ses associés, les juges de l'audience royale. Il y avoit eu entr'eux quelques symptômes de froideur pendant leur voyage d'Espagne au Pérou (2); mais aussitôt qu'ils commencèrent à exercer leurs fonctions respectives , les deux partis s'aigrirent tellement par leurs fréquens débats, sur les limites de leur juridiction, & la contrariété de leurs opinions fut telle que bientôt l'éloi-

(1) Zarate *lib. V* , *cap. 1*. Gomera , *cap. 156* , *157*. Vega , *p. 2* , *lib. VI* , *cap. 4-12*. Fernandès , *lib. I* , *12-17*. Herrera , *decad. 7* , *lib. VII* , *cap. 18* , &c. *lib. VIII* , *cap. 1-5*.

(2) Gomera , *cap. 171*.

gnement

DE
gnement
Les juges
dans to
en liber
fait arr
des mé
leurs re
constanc
ministra
pour rep
naçoit, e
tre l'auto
rerent à l
lement ha
pres gard
& condui
côte pour
qu'on pût
Après c
juges, s'en
me, donne
suspendoit
on se pla
message à
de licencie
dre à Lima
sonnes de s
ajoutoient
cordé tout c
Tome III

gnement se changea en haine ouverte. Les juges traversoient le vice-roi dans toutes ses mesures, mettoient en liberté les prisonniers qu'il avoit fait arrêter, prenoient la défense des mécontents, & applaudissoient à leurs remontrances. Dans une circonstance où les deux parties de l'administration auroient dû être unies pour repousser l'ennemi qui les menaçoit, elles se disputoient l'une l'autre l'autorité. Les magistrats l'emportèrent à la fin. Le vice-roi universellement haï, abandonné de ses propres gardes, fut saisi dans son palais & conduit à une isle déserte sur la côte pour y être gardé jusqu'à ce qu'on pût l'envoyer en Espagne.

1544

Le vice-roi est emprisonné.

Après cette démarche hardie, les juges, s'emparant de l'autorité suprême, donnerent une déclaration qui suspendoit l'exécution des loix dont on se plaignoit & envoyèrent un message à Pizarre, pour le requérir de licencier ses troupes & de se rendre à Lima avec quinze ou vingt personnes de sa suite seulement, d'autant, ajoutoient-ils, qu'ils avoient déjà accordé tout ce que les mécontents pou-

Dessins de Pizarre.

Tome III.

S

1544.

voient desirer. Ces magistrats ne pouvoient guere se flatter qu'un homme qui avoit autant d'audace & d'ambition que Pizarre cédât si facilement à une pareille demande. Ils ne vouloient que jeter un voile de décence sur leur complaisance pour lui. Cependant leur président, esprit remuant & hardi, entretenoit vraisemblablement une correspondance secrète avec Pizarre & nourrissoit le projet que depuis il exécuta de se dévouer entièrement à lui. L'emprisonnement du vice-roi, l'usurpation de l'autorité par les juges, enfin la confusion générale & l'anarchie, suites naturelles d'événemens si singuliers & si inattendus, ouvroient une vaste carrière à Pizarre. Il se voyoit à portée de s'emparer du pouvoir suprême, & ne manquoit pas de courage pour se saisir de l'objet que la fortune lui présentait. Carvajal, son conseil & son guide, voyoit depuis long-tems ce but comme le seul auquel Pizarre devoit rendre. Au lieu de la qualité subordonnée de lieutenant pour le roi dans les établissemens Espagnols du Pérou, Pizarre demanda

ouve
de cap
seil ou
ner u
Une p
de la p
à la têt
portes
ni armé
Mais le
dessaïfir
sauver le
hésiter. C
tuens da
entre de
sieurs off
mis de Pi
forme de
dience ex
une comm
gouverne
torité abso
& le mêm
neur fit so
ville & pr
dignité (1)

(1) Zarate
lib. IV, cap.

ouvertement celle de gouverneur & de capitaine général & requit le conseil ou l'audience de Lima de lui donner une commission avec ce titre. Une pareille requête étoit un ordre de la part d'un homme qui se trouvoit à la tête de douze cents hommes aux portes de Lima où il n'y avoit ni chef ni armée qui pussent s'opposer à lui. Mais le conseil, soit pour ne pas se dessaisir du pouvoir, soit pour sauver les apparences, hésita ou parut hésiter. Carvajal, impatient & impétueux dans toutes ses opérations, entre de nuit dans la ville, saisit plusieurs officiers de distinction ennemis de Pizarre & les fait pendre sans forme de procès. Le lendemain l'audience expédia au nom de l'empereur une commission qui nommoit Pizarre gouverneur du Pérou avec une autorité absolue tant civile que militaire, & le même jour le nouveau gouverneur fit son entrée en pompe dans la ville & prit possession de sa nouvelle dignité (1).

1544

Il s'em-
pare de
l'autorité.

(1) Zarate, *lib. V, cap. 8-10*. Vega, *p. 2, lib. IV, cap. 13-19*. Gomera, *cap. 1, 9-163*.

1544.
28 Oct.
Le vice-roi recou-
vre sa li-
berté.

Mais au milieu du trouble & des désordres qu'entraînoit la dissolution du gouvernement, les esprits ayant secoué le joug des loix & de l'autorité, & s'abandonnant sans frein à tous les caprices on vit les événemens les plus extraordinaires & les moins attendus se succéder avec rapidité. A peine Pizarre commençoit-il à exercer l'autorité dont il s'étoit fait revêtir qu'il vit s'élever contre lui un ennemi formidable. Le vice-roi avoit été envoyé par le conseil à bord d'un vaisseau, sous la garde de Jean Alvarès, membre lui-même du conseil, pour être conduit en Espagne. Dès que le vaisseau fut hors du port, Alvarès, soit remords, soit crainte, se jeta aux pieds de son prisonnier, lui déclara que de ce moment il étoit libre & que lui-même & tous ceux qui étoient dans le vaisseau étoient prêts à lui obéir comme au représentant légitime de leur souverain. Nugnès de Vela leur ordonna de le mener à Tumbès. En débarquant, il éleva l'étendard

Fernandès, *lih. I, cap. 18-25.* Herrera;
decad. 7, lih. VIII, cap. 10-20.

D
royal &
roi. Pl
tion,
regnoit
encore
de suite
soutenir
nement
démarch
la désian
& qui pu
dre appa
augmenta
tisans de l
des colon
forcés de
que les for
ainsi à Tu
corps qu
me une ar
Centeno
nant, pou
& par les
Pizarre da
cas, tram

(1) Zarate
265. Fernand
decad. 7, lih.

royal & reprit ses fonctions de vice-roi. Plusieurs personnes de distinction, que l'esprit de sédition qui regnoit à Cusco & à Lima n'avoit pas encore gagnées, annoncerent tout de suite la ferme résolution de le soutenir (1). La violence du gouvernement de Pizarre qui veilloit sur les démarches de chaque particulier avec la défiance naturelle à un usurpateur & qui punissoit avec rigueur la moindre apparence de mécontentement, augmenta bientôt le nombre des partisans de Nugnès près duquel plusieurs des colons les plus distingués se virent forcés de chercher un asyle. Tandis que les forces du vice-roi grossissoient ainsi à Tumbès, jusqu'à former un corps qu'on pouvoit regarder comme une armée en Amérique, Diego Centeno, officier actif & entreprenant, poussé à bout par l'oppression & par les cruautés du lieutenant de Pizarre dans la province de Los Charcas, trama une conspiration contre

(1) Zarate, *lib. V, cap. 9.* Gomera, *cap. 265.* Fernandès, *lib. I, cap. 23.* Herrera, *dicad. 7, lib. VIII, cap. 15.*

1544.

lui, le fit périr & se déclara pour le vice-roi (1).

1545.

Pizarre
marche
contre
lui.

Pizarre, quoiqu'alarmé des mouvemens qui s'élevoient aux deux extrémités de l'empire, ne se déconcerta point. Il se disposa à soutenir l'autorité dont il s'étoit emparé avec le courage & la capacité d'un homme accoutumé à commander, & marcha directement contre le vice-roi, le plus redoutable de ses ennemis & le plus voisin. Comme il étoit maître du trésor public du Pérou, & que le plus grand nombre des Espagnols attachés au service militaire étoient depuis long-tems dévoués à sa famille, ses troupes étoient si nombreuses que le vice-roi incapable de lui résister se retira sur Quito. Pizarre le suivit, & dans cette longue marche, au travers de pays montagneux & déserts, les deux armées eurent à souffrir des fatigues qu'aucunes troupes européennes n'auroient pu soutenir (2). A peine le vice-roi avoit-il atteint Quito que

(1) Zarate, *lib. V*, cap. 18. Gomera, *cap. 169*. Herrera, *decad. 7*, *lib. IX*, cap. 27.

(2) Voyez la Note XLIV.

l'avant
lui co
qu'agé
montr
viguen
abando
défense
avec un
traite l
tinua qu
mais dé
vint à Q
contre C
de grand
méridion
lui-même
tête au vi
Nugnè
le secours
assemblée
Popayan.
désastres
& le même
rejetta ave

(1) Zarate
cap. 167. Ve
Fernandès,
decad. 7, *lib.*

l'avant-garde de Pizarre parut après lui conduite par Carvajal qui, quoiqu'âgé de près de quatre-vingts ans, montrait toute l'activité & toute la vigueur d'un soldat. Nugnès de Vela abandonna une ville hors d'état de défense & marcha vers le Popayan avec une célérité qui donnoit à sa retraite l'air d'une fuite. Pizarre continua quelque tems de le poursuivre ; mais désespérant de l'atteindre il revint à Quito d'où il envoya Carvajal contre Centeno , qui avoit assemblé de grandes forces dans les provinces méridionales de l'empire , tandis que lui-même demeura à Quito pour faire tête au vice-roi (1).

Nugnès par son activité & avec le secours de Benalcasar eut bientôt assemblé quatre cents hommes dans le Popayan. Il conservoit au milieu de ses désastres la même élévation d'esprit & le même sentiment de sa dignité. Il rejetta avec dédain l'avis de quelques-
Désaire
du vice-roi.

(1) Zarate, *lib. V*, 15, 16-24. Gomera; *cap. 167*. Vega, *p. 2*, *lib. IV*, *cap. 25-28*. Fernandès, *lib. I*, *cap. 34*, 40. Herrera, *decad. 7*, *lib. VIII*, *cap. 16*, 20-27.

1545.

1546.

18 Janv.

Il est tué.

uns de ses partisans qui le pressoient de faire à Pizarre des ouvertures d'accommodement & déclara que l'épée seule pouvoit décider une querelle avec des rebelles. Dans cette résolution il se mit en marche pour Quito. Pizarre se confiant à la supériorité du nombre & encore plus à la discipline & à la valeur de ses troupes s'avança à sa rencontre. Le combat fut sanglant, les deux partis se disputant la possession d'un grand empire & la destinée des chefs ainsi que la fortune des soldats dépendant de cette journée. Mais les vétérans de Pizarre combattant plus régulièrement & avec plus d'ordre ébranlèrent bientôt leurs ennemis. Le vive-roi déploya à la fois les talens d'un capitaine & le courage d'un soldat & tint long-tems la victoire en suspens. Enfin il tomba percé de coups & la déroute de ses troupes devint générale. On les poursuivit vivement. La tête de Nugnès fut coupée & placée au lieu des exécutions à Quito. Pizarre entra dans cette ville en triomphe. Les troupes assemblées par Centeno furent bientôt dispersées par Carvajal

DE

& leur
aux mo
sieurs m
Des fro
du Chili
flotte ,
Pedro d
absolu d
Il mit g
sur la c
où se fai
naire de
Après
zarre &
que tems
miers tra
livrerent
voit atten
riers eniv
nante. Ma
ion le ch
gés de to
flexions f

(1 Zarate
cap. 170. V
Fernandès
decad. 7, li
lib. I, cap.

& leur chef fut obligé de s'enfuir aux montagnes où il demeura plusieurs mois caché dans une caverne. Des frontieres du Popayan à celles du Chili tout se soumit à Pizarre. Sa flotte, sous le commandement de Pedro de Hinojosa, le rendit maître absolu de la mer du sud & de Panama. Il mit garnison à Nombre de Dios sur la côte opposée de l'isthme par où se faisoit la communication ordinaire de l'Espagne avec le Pérou (1).

Après une victoire si décisive, Pizarre & ses troupes passerent quelque tems à Quito; & dans les premiers transports de leur joie ils se livrerent à tous les excès qu'on pouvoit attendre d'une troupe d'aventuriers enivrés d'une prospérité si étonnante. Mais au milieu de cette dissipation le chef & ses amis étoient obligés de tourner quelquefois leurs réflexions sur des objets sérieux & de

1546.

On conseille à Pizarre de se saisir de la souveraineté du Pérou

(1) Zarate, *lib. V*, cap. 31, 32. Gomera, cap. 170. Vega, p. 2, *lib. IV*, cap. 33, 34. Fernandès, *lib. I*, cap. 51-54. Herrera, *decad. 7*, *lib. X*, cap. 12, 19-22, *decad. 8*, *lib. I*, cap. 1-3. Benzo, *lib. III*, cap. 12.

1546.

délibérer avec inquiétude sur le parti qu'ils avoient à prendre. Carvajal, aussi hardi & aussi décidé au conseil que sur le champ de bataille, disoit depuis long-tems à Pizarre que dans la carrière où il étoit entré il ne devoit pas penser à modérer sa course, qu'il falloit prétendre à tout ou n'entreprendre rien : c'étoit la maxime qu'il avoit sans cesse recommandée à Pizarre depuis le moment où celui-ci avoit pris la qualité de gouverneur du Pérou. Après la victoire remportée à Quito, il fit de nouvelles instances, & fut encore plus pressant & plus décidé. Vous avez usurpé l'autorité suprême, écrit-il à Pizarre à cette occasion, au mépris de la commission donnée à un autre par l'empereur; vous avez marché en armes contre les drapeaux de votre souverain; vous avez attaqué son représentant; vous l'avez défait en bataille rangée & vous lui avez fait couper la tête : ne croyez pas que jamais un monarque pardonne de pareilles insultes ni qu'aucune réconciliation entre vous & lui puisse jamais être sincère. Ne laissez plus dépendre votre

destiné
roi. En
d'un pa
des dro
de conc
tacher t
qu'il vo
des conc
par l'int
bleffe &
titres d'
qu'on re
d'empres
ordres d
vileges &
en Espagn
vous serv
forme au
vous con
vos com
concilier
Coya ou f
les plus pr
Incas; vo
bitans du
conserve
narques,
qui y sont
autorité. A

destinée de la faveur incertaine d'un roi. Emparez-vous de la souveraineté d'un pays sur lequel votre famille a des droits, à titre de découverte & de conquête. Vous pouvez vous attacher tous les Espagnols du Pérou, qu'il vous est facile de ménager par des concessions de terres & d'Indiens, par l'institution d'un ordre de noblesse & par la création de quelques titres d'honneur semblables à ceux qu'on recherche en Europe avec tant d'empressement. En établissant des ordres de chevalerie avec des privilèges & des distinctions, comme en Espagne, vous donnerez à ceux qui vous serviront une récompense conforme aux idées des militaires. Ne vous contentez pas de gagner ainsi vos compatriotes; tâchez de vous concilier les Indiens en épousant la Coya ou fille du soleil qui a les droits les plus prochains à la couronne des Incas; vous engagerez les anciens habitans du Pérou, par le respect qu'ils conservent pour le sang de leurs monarques, à s'unir avec les Espagnols qui y sont établis pour soutenir votre autorité. Appuyé des uns & des autres

1546.

vous pourrez défier le pouvoir de l'Espagne & repousser aisément le peu de force qu'elle peut envoyer dans un pays si éloigné d'elle. Le jurisconsulte Cepeda, en qui Pizarre avoit alors beaucoup de confiance, seconda fortement les exhortations de Carvajal & employa toute son érudition à prouver à Pizarre que tous les fondateurs des grandes monarchies avoient été élevés à ce rang, non par l'ancienneté de leur famille ou par la validité de leurs titres, mais par leur valeur & leur mérite personnel (1).

Pizarre se
détermi-
ne à né-
goci-
er avec la
cour d'Es-
pagne.

Pizarre les écouta attentivement l'un & l'autre & ne put cacher la satisfaction avec laquelle il voyoit l'objet qu'on offroit à son ambition. Mais heureusement pour le repos du genre humain, peu d'hommes sont doués de cette force d'esprit & de cette étendue de talens nécessaires pour former & exécuter les grands desseins, qui ne peuvent être poursuivis sans le renversement de l'ordre établi

(1) Vega, p. 2, lib. IV, cap. 40; Fernandès, lib. I, cap. 34, lib. II, cap. 13, 49; Herrera, decad. 8, lib. II, cap. 19.

DE

dans les
maximes
créées. L
Pizarre r
limites p
à l'indép
tenir de l
firmé dan
Pour cet
en Europ
chargé d
l'état du
capable d
ses minis
qu'il occu

Tandis

le parti c
ministres
de leur cō
de rétabli
l'empereur
outrages q
étoient inf
le vice-roi
& de l'usur
solutions si
les talens &
les ; mais
tout entier

dans les sociétés & la violation des maximes qu'on y regarde comme sacrées. La médiocrité des talens de Pizarre resserra son ambition dans des limites plus étroites. Au lieu d'aspirer à l'indépendance, il se borna à obtenir de la cour d'Espagne d'être confirmé dans l'autorité dont il jouissoit. Pour cette négociation, il envoya en Europe un officier de distinction chargé de présenter sa conduite & l'état du pays sous un point de vue capable de déterminer l'empereur & ses ministres à lui laisser la place qu'il occupoit.

Tandis que Pizarre délibéroit sur le parti qu'il avoit à prendre, les ministres Espagnols étoient occupés de leur côté à rechercher les moyens de rétablir au Pérou l'autorité de l'empereur. Ils ignoroient encore les outrages qu'elle avoit reçus, mais ils étoient instruits de la révolte contre le vice-roi, de son emprisonnement & de l'usurpation de Pizarre. Une résolution si alarmante demandoit tous les talens & toute l'autorité de Charles; mais il se trouvoit alors occupé tout entier en Allemagne contre la

1546.

fameuse ligue de Smalkalde. Dans cette situation, une des plus critiques de son regne, il laissa à son fils Philippe & aux ministres qu'il lui avoit donnés pour l'aider dans le gouvernement de l'Espagne, le soin de calmer les désordres du Pérou. Au premier coup-d'œil, la conduite de Pizarre & de ses partisans parut si contraire aux devoirs de sujets envers leur souverain que le plus grand nombre des ministres vouloit qu'on les déclarât sur le champ rebelles & qu'on s'occupât de les punir avec la plus grande rigueur. Mais quand la première chaleur de leur zèle & de leur indignation fut amortie, ils trouverent eux-mêmes dans l'exécution des obstacles sans nombre. Les vieilles bandes d'infanterie, la gloire & la force des armées Espagnoles, étoient alors employées en Allemagne. L'Espagne, épuisée d'hommes & d'argent par une longue suite de guerres où l'avoit jetté l'ambition inquiète de deux monarques, ne pouvoit faire aucun armement assez puissant pour soumettre les rebelles. Il n'étoit pas possible de porter à une si

DE

grande c
troupes.
seroit n
route du
étoit im
Quito pa
velle Gr
immense
habités p
ennemies
difficultés
passage à
de Magel
tain & si
qu'on ne
navigation
au Pérou.
obligés d'
leur zèle
& d'essaye
plus doux
exécuter
Pizarre pr
duite aux
un jour fa
servoit en
respect pe
sitant de c
accordant

grande distance un assez gros corps de troupes. Tant que Pizarre demeureroit maître de la mer du sud , la route du Pérou par Nombre de Dios étoit impraticable & le chemin à Quito par terre , au travers de la nouvelle Grenade & du Popayan , pays immenses , mal-sains , déserts , ou habités par des nations sauvages & ennemies , offroit des dangers & des difficultés insurmontables. Enfin le passage à la mer du sud par le détroit de Magellan étoit si long , si incertain & si peu connu dans ce siècle qu'on ne pouvoit compter sur cette navigation pour porter des troupes au Pérou. Les ministres se virent donc obligés d'abandonner le système que leur zele leur avoit d'abord suggéré & d'essayer de faire par des moyens plus doux ce qu'ils ne pouvoient exécuter par la force. Le soin que Pizarre prenoit de présenter sa conduite aux yeux de l'empereur sous un jour favorable prouvoit qu'il conservoit encore quelques sentimens de respect pour son autorité. En profitant de cette circonstance & en lui accordant assez pour lui montrer dans

1546.

le gouvernement quelque modération & quelque indulgence, on pouvoit encore le rappeler à son devoir, ou bien les sentimens de fidélité naturels aux Espagnols pouvoient se réveiller parmi ses partisans & les déterminer à abandonner un usurpateur.

Gasca est
envoyé
au Pérou
en qualité
de président
de l'audience
de Lima.

Le succès de cette négociation aussi importante que délicate dépendoit entièrement de l'habileté & de l'adresse du négociateur. Après avoir pesé attentivement le mérite de différens sujets, le choix des ministres tomba unanimement sur Pierre de la Gasca, ecclésiastique qui n'avoit d'autre titre que celui de conseiller de l'inquisition. Mais, quoique sans emploi public, il avoit été chargé en quelques occasions d'affaires importantes dans lesquelles il avoit réussi & déployé un caractère insinuant & doux joint à beaucoup de fermeté, une probité au-dessus de tout soupçon, une grande circonspection dans ses plans avec beaucoup de vigueur dans leur exécution, qualités rarement unies. L'empereur, à qui Gasca n'étoit pas inconnu, approuva hau-

tement c
surance
pressions
bonté, c
souverain
sujet à
Gasca, m
la foibles
crainte d
& du séjo
naturelle
mais sort
pas un m
lontés de
que ce m
fusa un év
donner à
gnité. Le
cepter fut
dience de
vouloit re
à cet emp
fut que sa
le roi, &
Amérique
qu'il n'en
soutane &

(1) Ferna

tement ce choix & lui en donna l'assurance dans une lettre pleine d'expressions de bienveillance & de bonté, qui font autant d'honneur au souverain qui les employoit qu'au sujet à qui elles étoient adressées. Gasca, nonobstant son âge avancé, la foiblesse de sa constitution & la crainte des fatigues d'un long voyage & du séjour dans un climat mal-sain, naturelle à un homme qui n'étoit jamais sorti de son pays (1), n'hésita pas un moment à se prêter aux volontés de son souverain. Il fit voir que ce motif seul l'animoit, il refusa un évêché qu'on lui offroit pour donner à son caractère plus de dignité. Le seul titre qu'il voulut accepter fut celui de président de l'audience de Lima & il déclara qu'il ne vouloit recevoir aucun salaire attaché à cet emploi. Tout ce qu'il demanda fut que sa famille fût entretenue par le roi, & comme il alloit exercer en Amérique un ministère de paix & qu'il n'emportoit avec lui que sa soutane & son bréviaire sans autre

1556.

Sa modération.

(1) Fernandès, *lib. II, cap. 17.*

1546.

Pouvoirs
dont il est
revêtu.

suite que quelques domestiques, son expédition ne pouvoit être à charge aux finances du royaume (1).

Mais en montrant tant de désintéressement & de modération, relativement à sa personne, les demandes qu'il forma lorsqu'il fut question de déterminer l'étendue de son autorité, furent d'un ton bien différent. Comme il alloit dans un pays éloigné du chef-lieu du gouvernement & où il lui seroit impossible de recevoir de nouvelles instructions dans les circonstances délicates, & que tout le succès de sa négociation dépendoit de la confiance que pourroient placer dans l'étendue de ses pouvoirs les gens avec qui il auroit à traiter, il exigea qu'on le revêtit d'une autorité sans bornes & que sa juridiction s'étendît à toutes les personnes & à tous les cas; il voulut être autorisé à punir, à récompenser, à pardonner selon les circonstances, à employer la force des armes pour réduire les mé-

(1) Zarate, *lib. IV*, cap. 6. Gomera, cap. 174. Fernandès, *lib. II*, cap. 14-16. Vega, P. 2, *lib. V*, cap. 1. Herrera, *decad. 8*, *lib. I*, cap. 4, &c.

DE

contens
troupes &
les établis
rique. De
que manifi
sa mission
Espagnols
être confi
regardaien
inséparabl
soient de l
vues de l'e
dues que c
nature de
dépositaire
sur beauco
efforts po
s'il étoit d
Charles n'h
l'autorité q
tent de cert
fiance de s
sans troupe
aller appais
frayer tout

En arriv
y trouva H

(1) Fernan

contens & les rebelles , à lever des troupes & à tirer des secours de tous les établissemens Espagnols de l'Amérique. Des pouvoirs si illimités, quoique manifestement utiles au succès de sa mission , parurent aux ministres Espagnols trop considérables pour être confiés à un simple sujet. Ils les regardoient comme des prérogatives inséparables de la royauté & refusoient de les confier à Gasca. Mais les vues de l'empereur étoient plus étendues que celles de ses ministres. Par la nature de sa place Gasca devoit être dépositaire d'un pouvoir arbitraire sur beaucoup d'objets , & tous ses efforts pouvoient devenir inutiles s'il étoit circonscrit sur les autres. Charles n'hésita pas à lui confier toute l'autorité qu'il demandoit. Gasca content de cette preuve récente de la confiance de son maître , sans argent & sans troupes , hâta son départ pour aller appaiser une révolte capable d'ef- 26 Mai, frayer tout autre que lui (1).

En arrivant à Nombre de Dios il y trouva Hernand Mexia , officier de

(1) Fernandès , *lib. II* , *cap. 16-18*.

1546.

marque , posté avec un corps considérable pour s'opposer au débarquement de toute troupe ennemie. Mais Gasca se montroit si pacifique , sa suite étoit si peu nombreuse & son titre si modeste qu'il n'effraya personne & qu'il fut reçu avec beaucoup de respect. De Nombre de Dios , il s'avança à Panama & fut reçu de même par Hinojosa à qui Pizarre avoit confié le gouvernement de cette ville & d'une flotte mouillée dans le port. Il tint en ces deux endroits le même langage , déclarant qu'il étoit envoyé par son souverain comme un messager de paix & non comme un ministre de vengeance , qu'il venoit redresser tous leurs griefs , révoquer les loix qui les avoient alarmés , pardonner les fautes passées & rétablir l'ordre & la justice au Pérou. Sa douceur , la simplicité de ses manieres , la sainteté de son état & un air de candeur aimable lui gagnèrent la confiance. Le respect dû à une personne revêtue d'une autorité légale & agissant en vertu d'une commission du souverain commença à renaître parmi des hommes qui depuis quelque tems

ne connoissoient l'autorité. Hinojosa & les autres officiers de la ville & de la garnison cun desquels étoient parés à le recevoir dirent qu'il étoit à déclarer hautement que Pizarre & ses procédés étoient l'arrivée d'un nouveau qu'il fût en nature de le président à tous les Indiens & promettant qu'il avoient au lieu de la violence la grâce fut outré de sa place de sur le champ ser à l'entrée l'empêcher d'entrer. Ce fut suivie d

(1) Fernan Zarate , lib. 1.
175. Vega ,

ne connoissoient qu'une autorité usurpée. Hinojosa , Mexia & plusieurs autres officiers de distinction , à chacun desquels Gasca s'étoit adressé séparément , furent gagnés & n'attendirent qu'un prétexte pour se déclarer hautement en sa faveur (1).

Pizarre le leur fournit bientôt par ses procédés violens. Dès qu'il apprit l'arrivée de Gasca à Panama , qu'il fût en même tems informé de la nature de sa mission & qu'il sçût que le président offroit un pardon général à tous les Espagnols établis au Pérou & promettoit la révocation des loix qui avoient causé le mécontentement, au lieu de recevoir avec reconnaissance la grace qu'on lui offroit , il fut outré de n'être pas conservé dans sa place de gouverneur , & il prit sur le champ la résolution de s'opposer à l'entrée de Gasca au Pérou & de l'empêcher d'y exercer aucune juridiction. Cette résolution désespérée fut suivie d'une autre non moins ex-

1546.

Procédés
violens
de Pizarre

(1) Fernandès , *lib. II , cap. 21 , &c.*
Zarate , *lib. VI , cap. 6 , 7.* Gomera , *cap.*
175. Vega , *P. 2 , lib. V , cap. 3.*

1546.

travagante. Il envoya en Espagne de nouveaux députés pour justifier sa conduite & demander pour lui, au nom de toutes les communautés du Pérou, le gouvernement pendant sa vie, comme le seul moyen d'y rétablir & d'y conserver la tranquillité. Les députés chargés de cette étrange commission firent connoître les intentions de Pizarre au président & lui signifient en son nom qu'il eût à quitter Panama & à retourner en Espagne. Ils portèrent aussi à Hinojosa des instructions secrètes par lesquelles Pizarre l'autorisait à offrir à Gasca un présent de cinquante mille pesos s'il vouloit faire de bonne grace ce qu'on demandoit de lui, & le pressoit, au cas que le président résistât, de s'en défaire par le fer ou par le poison (1).

Diverses circonstances pouffoient Pizarre à ces mesures violentes. Accoutumé à l'autorité suprême, il ne pouvoit soutenir la pensée de re-

(1) Zarate, *lib. VI, cap. 8*. Fernandès, *lib. II, cap. 33, 34*. Herrera, *decad. 8, lib. II, cap. 9, 10*.

devenir
fant tout
soupon
le tromp
jamais le
çus. Ses
aussi coup
mêmes cr
qui n'av
effrayoit
six mille
rou (1). E
se croyoit
l'indépend
lui refusoit
il s'aperce
soit le plus
bandonner
la pensée d
son souvera
trument de
l'excitoit d
reconnut p
comme son
qui servoit
terent. L'ex
entraîna m

(1) Herre

devenir simple particulier. Connoissant toute la grandeur de ses fautes, il soupçonnoit que l'empereur vouloit le tromper & ne lui pardonneroit jamais les outrages qu'il en avoit reçus. Ses confidens les plus intimes, aussi coupables que lui, avoient les mêmes craintes. L'approche de Gasca qui n'avoit point de troupes ne les effrayoit pas. Il y avoit alors plus de six mille Espagnols établis au Pérou (1). En se mettant à leur tête il se croyoit assuré de s'élever jusqu'à l'indépendance si la cour d'Espagne lui refusoit ce qu'il demandoit. Mais il s'apercevoit que ceux en qui il se fioit le plus étoient déjà tentés de l'abandonner. Hinojosa épouvanté de la pensée de s'opposer aux ordres de son souverain & incapable d'être l'instrument des crimes auxquels Pizarre l'excitoit dans son instruction secrète, reconnut publiquement le président comme son supérieur. Les officiers qui servoient sous ses ordres l'imitèrent. L'exemple fut si puissant qu'il entraîna même les députés envoyés

(1) Herrera, *decad.* 8, *lib.* III, *cap.* 1.

1546.

du Pérou & qu'au moment où Pizarre attendoit la nouvelle du départ de Gasca pour l'Espagne ou de sa mort, il apprit que le président étoit maître de la flotte de Panama & des troupes qui y étoient postées.

1547.
Pizarre se
détermi-
ne à la
guerre.

Furieux à la nouvelle d'événemens si inattendus, il se prépara ouvertement à la guerre & pour justifier cette démarche, il chargea l'audience de Lima de faire le procès à Gasca pour les crimes dont il s'étoit, disoit-il, rendu coupable en s'emparant de ses vaisseaux, en séduisant ses officiers & empêchant ses députés de se rendre en Espagne. Cepeda, qui n'étoit lui-même juge qu'en vertu d'une commission de l'empereur, ne se fit point de scrupule de prostituer la dignité de ses fonctions. Il trouva Gasca coupable de haute trahison & le condamna à mort (1). Ces formes, toutes ridicules qu'elles étoient en pareilles circonstances, imposèrent aux aventuriers ignorans qui rem-

(1) Fernandès, *lib. II, cap. 55*. Vega, *P. 2, lib. V, cap. 7*. Herrera, *decad. 8, lib. III, cap. 6*.

plissoient

DE
plissoient
zarre l'a
tre, co
tribunal
drapeau
parties d
tôt à la t
le corps
encore v
Gasca
cessité d'
cutter sa c
soins à se
en en fai
Carthager
Espagnols
bien qu'il
cher de sa
d'un nom
pour la cê
tion porta
tenter auc
un service
tant à terr
personnes
de l'acte d
révocation
firent contr
fiques &
Tome II

plissoient le Pérou en donnant à Pizarre l'air de marcher contre un traître , condamné comme tel par un tribunal légal. Il vit arriver sous ses drapeaux des soldats de toutes les parties de l'empire & se trouva bientôt à la tête de mille hommes formant le corps le mieux équipé qu'on eût encore vu au Pérou.

1547.

Gasca de son côté voyant la nécessité d'employer la force pour exécuter sa commission , mettoit tous ses soins à se former un corps de troupes en en faisant venir de Nicaragua , de Carthagene & des autres établissemens Espagnols du continent. Il y réussit si bien qu'il fut bientôt en état de détacher de sa flotte une escadre montée d'un nombre considérable de soldats pour la côte du Pérou. Leur apparition porta l'alarme par tout , & sans tenter aucune descente , ils rendirent un service plus grand à Gasca en mettant à terre en différens endroits des personnes qui répandirent des copies de l'acte d'amnistie générale & de la révocation des derniers édits & qui firent connoître les intentions pacifiques & le caractère doux du pré-

Préparatifs de Gasca,

Avril;

1547.

Insurrec-
tion de
Centeno.

fidens. L'effet de ces instructions fut étonnant. Tous ceux qui étoient mécontents de l'administration violente de Pizarre ou qui conservoient quelques sentimens de fidélité pour leur souverain commencèrent à méditer leur défection. Quelques-uns abandonnerent ouvertement une cause qu'ils trouvoient alors injuste. Centeno laissant la caverne où il étoit demeuré caché, rassembla environ cinquante de ses partisans & avec cette troupe foible & mal armée s'avança hardiment vers Cusco. Une attaque de nuit où il déploya autant de valeur que de talent le rendit maître de la capitale, quoique défendue par une garnison de cinq cents hommes, dont la plupart se rangerent sous ses drapeaux, de sorte qu'il se vit à la tête d'un corps nombreux (1).

Pizarre
marche
contre
lui.

Pizarre quoiqu'étonné à la vue de deux ennemis qui s'avançoient, l'un par mer, l'autre par terre, dans un moment où il se croyoit maître de

(1) Zarate, *lib. VI*, cap. 13-16. Gomera, cap. 180, 181. Fernandès, *lib. II*, cap. 28, 64, &c.

tout le
étoit t
de la
Comm
naçoit
vemen
avoir
soldats
rapidité
voyoit
défessio
nuit, &
neux à
mission
put arrê
qu'il fût
près du l
quatre c
pouvoit
hommes
& compt
toient les
détermine
tant com
deur de le
obtenir l
échapper
succès de
n'hésita pa

tout le Pérou , avoit trop de courage, étoit trop accoutumé aux vicissitudes de la fortune pour se laisser abattre. Comme l'attaque de Centeno le menaçoit de plus près, il se mit en mouvement pour s'opposer à lui. Après avoir pourvu de chevaux tous ses soldats il marcha avec une extrême rapidité. Mais chaque jour au matin il voyoit ses troupes diminuées par la désertion qui se faisoit pendant la nuit , & quoique devenu soupçonneux à l'excès & punissant sans remission ceux qu'il soupçonnoit , il ne put arrêter les progrès du mal. Avant qu'il fût à vue de l'ennemi à Huarina près du lac Titiaca il n'avoit plus que quatre cents soldats. A la vérité, il pouvoit les regarder comme des hommes d'un attachement éprouvé & compter entièrement sur eux. C'étoient les plus audacieux & les plus déterminés de ses partisans , qui sentant comme lui-même toute la grandeur de leur crime désespéroient d'en obtenir le pardon & ne pouvoient échapper à la punition que par le succès de leur audace. Avec eux il n'hésita pas d'attaquer Centeno , quoi-

1547.
20 Oct.

436

L'HISTOIRE

que plus fort du double que lui. Les royalistes ne chercherent pas à éviter le combat, qui fut le plus obstiné & le plus sanglant qu'on eût rendu jusques-là au Pérou. A la fin la valeur intrépide de Pizarre & la supériorité des talens militaires de Carvajal l'emportèrent sur le nombre; la victoire fut complete, le butin immense (1) & le traitement des vaincus atroce. Ce succès signalé rétablit la réputation de Pizarre qui, regardé désormais comme invincible, vit son armée augmenter de jour en jour (2).

Cependant d'autres événemens en d'autres parties du Pérou balançoient avantageusement pour Gasca la victoire éclatante de Pizarre à Huarina. Celui-ci avoit à peine quitté Lima que les citoyens las de son gouvernement tyrannique avoient arboré l'étendard du roi. Aldana avec un détachement de soldats de la flotte avoit pris possession de la ville. Vers ce même

(1) Voyez la NOTE XLV.

(2) Zarate, *lib. VII*, cap. 2, 3. Gomer, *cap. 181*. Vega, *P. 2, lib. 18*, &c. Fernandès, *lib. II*, cap. 79. Herrera, *decad. 8, lib. IV*, cap. 1, 2.

D
tems
à Tum
Encour
pays v
clarés
vinces
de Pizar
depuis
reconno
présiden
forcer r
térieur
toujours
gnoit en
dent de r
fusion de
mener le
il ne repr
passées &
sentoient
des enfan
voir. Mai
troit de la
faire avec
guerre. Il
général de

(1) Zarat

tems (1) le président avoit débarqué à Tumbès avec cinqcents hommes. Encouragés par sa présence tous les pays voisins de la mer s'étoient déclarés pour le roi. Cusco & les provinces adjacentes étoient au pouvoir de Pizarre. Tout le reste de l'empire, depuis Quito, en allant vers le sud, reconnoissoit l'autorité de Gasca. Le président voyant son armée se renforcer rapidement s'avança dans l'intérieur du pays. Sa conduite étoit toujours douce & modeste. Il témoignoit en toute occasion un desir ardent de terminer la querelle sans effusion de sang. Plus occupé de ramener les rebelles que de les punir, il ne reprochoit à personne ses fautes passées & recevoit ceux qui se présentoient comme un pere accueille des enfans qui rentrent dans leur devoir. Mais le desir sincere qu'il monroit de la paix ne l'empêchoit pas de faire avec activité ses préparatifs de guerre. Il indiqua pour rendez-vous général de ses troupes la fertile vallée

1547

Il s'avan-
ce vers
Cusco.

(1) Zarate, *lib. VI*, cap. 17.

1547.

de Xauxa sur la route de Cusco (1). Il s'arrêta quelques mois en cet endroit, non-seulement pour tenter de nouveau un accommodement avec Pizarre, mais pour exercer ses nouveaux soldats & les accoutumer à la discipline avant de les conduire contre un corps victorieux de vétérans. Pizarre enivré du succès qui avoit jusques là accompagné ses armes, & fier d'avoir encore près de mille soldats sous ses ordres, refusa d'entendre aucune proposition, quoique Cepeda avec plusieurs de ses officiers & Carvajal lui-même (2) fussent d'avis d'accepter les offres du président, c'est-à-dire, une amnistie générale & la révocation des loix dont on se plaignoit (3). Gasca ayant tout fait pour éviter de tremper ses mains dans le sang de ses concitoyens, se mit en
29 Déc. marche pour Cusco à la tête de seize cents hommes.

(1) Zarate, *lib. VII, cap. 1.* Fernandès, *lib. II, cap. 77, 82.*

(2) Voyez la NOTE XLVI.

(3) Zarate, *lib. VII, cap. 6.* Vega, *P. 2, lib. V, cap. 27.*

Pizar
toire la
obstacle
entre C
vancer
capitale
dans un
rendoit
neroit l
vança a
nemi ; C
disposa l
ment &
militaire
opératio
çant len
présento
singulier.
posée d
pouilles
l'Amérique
qu'aux si
d'étoffes
couverts
gent. Leu
leurs dra
toute la

(1) Zarat

Pizarre se tenant assuré de la victoire laissa les royalistes passer sans obstacle toutes les rivières qui coulent entre Guamangua & Cusco & s'avancer jusqu'à quatre lieues de cette capitale, se flattant que leur défaite dans une pareille situation qui leur rendoit la retraite impossible termineroit la guerre en un coup. Il s'avança alors à la rencontre de l'ennemi ; Carvajal choisit le terrain & disposa les troupes avec le discernement & les profondes connoissances militaires qui distinguoient toutes ses opérations. Les deux armées s'avancant lentement l'une contre l'autre présentoient chacune un spectacle singulier. Dans celle de Pizarre, composée d'hommes enrichis des dépouilles du pays le plus opulent de l'Amérique, tous les officiers & jusqu'aux simples soldats étoient habillés d'étoffes de soie ou de brocards & couverts de broderie d'or & d'argent. Leurs chevaux, leurs armes, leurs drapeaux étoient ornés avec toute la magnificence militaire (1).

1548.
Les deux
partis se
préparent
au combat.

9 Avril.

(1) Zarate, *lib. VI, cap. 2.*

1548.

L'armée de Gasca n'étoit pas brillante, mais présentoit un coup-d'œil non moins singulier. Lui-même, accompagné de l'archevêque de Lima, des évêques de Quito & de Cusco & d'un grand nombre d'ecclésiastiques, parcouroient les rangs répandant des bénédictions & encourageant les soldats à remplir courageusement leur devoir.

Pizarre abandonné de ses troupes.

L'action étoit près de commencer lorsqu'on vit Cepeda donner des éperons à son cheval & galoper vers le président auquel il se rendit. Garcilaso de la Vega & d'autres officiers considérables suivirent son exemple. Leur défection frappe tout le reste d'étonnement. La confiance mutuelle sans laquelle il ne peut y avoir dans une armée ni union ni force se perd tout à coup. La défiance & la consternation se répandent de rang en rang; quelques-uns se dérobent en silence, d'autres jettent bas leurs armes, le plus grand nombre passe du côté des royalistes. Pizarre, Carvajal & quelques autres chefs emploient en vain

(1) Zarate, *lib. VI, cap. 2.*

l'autorité
En moi
capable
pire du
persé. I
ressourc
qui lui
reste-t-i
que de
ennemis
Abattu p
Pizarre r
ce conse
mentoit
se rendit
Carvajal
atteint &
Gasca
n'avoit p
souilla p
Carvajal
belles les
plus disti
Pizarre e
main. Il
une sorte
ses crime
de Carva
Lorsqu'on

l'autorité , les menaces & les prières. En moins d'une demi-heure un corps capable de décider du sort de l'empire du Pérou est entièrement dispersé. Pizarre se voyant perdu sans ressource demande à quelques officiers qui lui demeurent attachés, que nous reste-t-il ? rien, répond l'un d'eux, que de nous jetter au milieu de nos ennemis & de mourir en Romains. Abattu par un revers si inattendu , Pizarre n'eut pas le courage de suivre ce conseil & avec une lâcheté qui démentoit son ancienne réputation , il se rendit à un des officiers de Gasca. Carvajal cherchant à s'échapper fut atteint & pris.

1548.

Gasca heureux d'une victoire qui n'avoit pas fait couler de sang ne la souilla pas par la cruauté. Pizarre , Carvajal & un petit nombre des rebelles les plus connus pour tels & les plus distingués furent punis de mort. Pizarre eut la tête tranchée le lendemain. Il se soumit à son sort avec une sorte de dignité & parut expier ses crimes par son repentir. La mort de Carvajal fut conforme à sa vie. Lorsqu'on lui fit son procès il n'en-

Pris.
Et mis à
mort.

3548.

treprit point de se défendre. En attendant la sentence qui le condamnoit à être pendu il répondit avec un air d'indifférence, *on ne meurt qu'une fois*. Entre son jugement & son exécution il ne montra aucun remords du passé ni aucune inquiétude sur l'avenir. Il plaisanta ceux qui lui rendoient visite avec la même gaieté grossière & la même vivacité qu'il avoit toujours montrée. Cepeda plus criminel que l'un & l'autre auroit eu la même destinée ; mais on lui laissa la vie pour avoir abandonné ses associés dans un moment si critique & si décisif. Il fut envoyé prisonnier en Espagne, & mourut dans sa prison (1).

Dans les détails que les historiens contemporains nous donnent des guerres civiles du Pérou pendant dix années de suite, on remarque plusieurs circonstances si frappantes & qui indiquent des mœurs si singulières qu'elles méritent de fixer notre attention.

(1) Zarate, *lib. VII*, cap. 6, 7, 8. Gomera, cap. 185, 186. Vega, *P. 2*, lib. *V*, cap. 30, &c. Fernandès, *lib. II*, cap. 86, &c. Herrez, *decad. 8*, lib. *IV*, cap. 14, &c.

DE
Quo
fussent
classes
grande
dans la
aventur
dans ro
duits p
disputoi
pas un f
une paie
se regar
quérant
à un étab
quis par
tations e
terminoi
ou ses af
néral con
tune, &
cevant un
devoient
leur vale
à leur nai
compagn
s'ouvrir u
au pouvoi

(1) Vega

Quoique les conquérans du Pérou fussent des hommes des dernières classes de la société & que la plus grande partie de ceux qui se joignirent dans la suite aux premiers fussent des aventuriers sans fortune, cependant dans tous les corps de troupes conduits par les différens chefs qui se disputoient l'autorité il ne se trouvoit pas un seul homme qui servît pour une paie. Tout aventurier au Pérou se regardoit lui-même comme conquérant, ayant droit par ses services à un établissement dans ce pays, conquis par sa valeur. Dans les contestations entre les chefs chacun se déterminoit selon son propre jugement ou ses affections, regardoit son général comme son compagnon de fortune, & se feroit cru dégradé en recevant une solde de lui. Leurs chefs devoient la plupart leur élévation à leur valeur & à leurs talens & non à leur naissance, & chacun de leurs compagnons de guerre espéroit de s'ouvrir une route à la richesse & au pouvoir par les mêmes moyens(1).

1548.
Point de troupes payées dans les guerres civiles du Pérou.

(1) Vega, P. 2, lib. IV, cap. 38-41.

1548.
Entretien
des trou-
pes extrê-
mement
dispen-
dieux.

Mais ces troupes servant ainsi sans aucune paie régulière, ne se levoient qu'avec des frais immenses. Parmi des hommes accoutumés à partager les dépouilles d'un si riche pays, la soif des richesses devenoit tous les jours plus ardente, à proportion même de l'espérance du succès. Tous étant entraînés par le même but & dominés par la même passion, il n'y avoit qu'un moyen de gagner des hommes & de se les attacher fortement. Les officiers connus par des talens, outre la promesse de grands établissemens recevoient encore du chef auquel ils se donnoient des sommes considérables. Il en coûta cinq cents mille pesos à Gonzales Pizarre pour lever mille hommes (1). Gasca en dépensa neuf cents mille pour former le corps qu'il conduisoit contre les rebelles (2). Les concessions de terres & d'Indiens qu'on accordoit aux vainqueurs comme une récompense après la victoire étoient encore plus exorbitantes.

Récom-
penses
excessi-
ves aux
particu-
liers.

(1) Fernandès, *lib. II, cap. 54.*

(2) Zarate, *lib. VII, cap. 10.* Herrera, *decad. 8, lib. V, cap. 7.*

DI
Ceped
qu'il av
cour d
sa san
obtint
cent cin
annuel
un des p
son enn
destin d
revenu d
Tandis
officiers
récompe
proporti
Des ch
pides pro
voit en
fance à d
nouveaux
tumés au
quéroien
profusion
les excès
plus basse
les autres

(1) Gon

(2) Vega

Cepeda pour l'adresse & la perfidie qu'il avoit montrées à persuader à la cour de l'audience royale de donner sa sanction à l'usurpation de Pizarre obtint une concession qui lui valoit cent cinquante mille pesos de revenu annuel (1). Hinojosa , qui se détacha un des premiers de Pizarre & livra à son ennemi la flotte qui décida du destin du Pérou , obtint en terres un revenu de deux cents mille pesos (2). Tandis qu'on traitoit les principaux officiers avec cette magnificence , on récompensoit les simples soldats en proportion.

Des changemens de fortune si rapides produisoient les effets qu'on devoit en attendre & donnoient naissance à de nouveaux besoins & à de nouveaux desirs. Des vétérans accoutumés aux plus grandes fatigues acquéroient tout à coup le goût de la profusion & s'abandonnoient à tous les excès de la licence militaire. La plus basse crapule occupoit les uns , les autres se livroient au luxe le plus

1548.

Profusion
& luxe
des mili-
taires Es-
pagnols.

(1) Gomera , *cap.* 164.

(2) Vega , *P.* 2 , *lib.* VI , *cap.* 3.

1548.

dispendieux (1). Le dernier soldat au Pérou se seroit cru dégradé en marchant à pied, & malgré le prix exorbitant des chevaux en Amérique à cette époque, chacun vouloit en avoir un avant de se mettre en campagne. Mais quoique devenus alors moins capables qu'auparavant de supporter les fatigues du service, ils affrontoient le danger & la mort avec la même intrépidité, & animés par l'espérance de nouvelles récompenses ils ne manquoient jamais en un jour de bataille de déployer toute leur ancienne valeur.

**Férocité
de leurs
guerres
civiles.**

Avec leur courage ils conserverent toute leur première férocité. En aucun pays la guerre civile n'a été faite avec plus de fureur qu'au Pérou. L'avarice se joignit aux passions qui rendent les querelles atroces entre des concitoyens, & donnoit à leur inimitié plus de violence & de durée. La mort d'un ennemi entraînant la confiscation de ses biens, on ne faisoit point de quartier dans les combats. Après la victoire tout homme riche étoit exposé

(1) Herrera, *decad.* 5, *lib.* II, *cap.* 3;
decad. 8, *lib.* VIII, *cap.* 10.

aux acc
soupon
plusieurs
Pérou. C
grand no
de préte
Il périt p
la main d
tailles (1)
condamn

La vio
tis oppos
même acc
assez ordi
chement
donné. Le
quels les
fortement
dans le car
dans celu
semblent
bliés. On t
remords.
ces discuss
Pérou qui
avoit emb
avec lesque

(1) Voyez

aux accusations. Sur les plus légers soupçons Pizarre condamna à mort plusieurs des plus riches habitans du Pérou. Carvajal en fit mourir un plus grand nombre sans chercher même de prétexte pour justifier sa cruauté. Il périt presque autant d'hommes par la main du bourreau que dans les batailles (1), & presque tous furent condamnés sans forme de procès.

La violence avec laquelle les partis opposés se traitoient n'étoit pas même accompagnée , comme il est assez ordinaire , de fidélité & d'attachement à celui auquel on s'étoit donné. Les sentimens d'honneur auxquels les militaires tiennent le plus fortement & la droiture qui domine dans le caractère Espagnol autant que dans celui d'aucune autre nation , semblent avoir été entièrement oubliés. On trahissoit sans honte & sans remords. A peine y eut-il pendant ces discussions un seul Espagnol au Pérou qui n'abandonnât le parti qu'il avoit embrassé d'abord & les associés avec lesquels il avoit été uni , & qui

1548,

Leur
mauvaise
foi à ob-
server les
traités,

(1) Voyez la Note XLVII.

1548.

ne violât tous ses engagements. Le vice-roi Nugnès Vela fut perdu par la trahison de Cepeda & des autres juges de l'audience royale dont ils étoient obligés par le devoir de leur place de soutenir l'autorité. Les instigateurs & les complices de la révolte de Gonzales Pizarre furent les premiers à l'abandonner & à se soumettre à ses ennemis. Sa flotte fut livrée à Gaspar l'homme qu'il avoit choisi entre tous ses officiers pour lui confier cet important commandement. Dans la journée qui décida de son sort, des vétérans, à la vue de l'ennemi, jetterent leurs armes sans rendre de combat & abandonnerent un chef qui les avoit si souvent conduits à la victoire. L'histoire présente rarement des exemples d'un mépris si général & si peu dissimulé des principes de la morale & des obligations qui lient l'homme à l'homme & qui constituent l'union sociale. On ne trouve ces mœurs que dans des hommes qui habitent des pays éloignés du centre de l'autorité, où l'on ne sent plus que foiblement la contrainte des loix & de l'ordre, où

DE L'

l'espérance du
où des ri
faire oubl
on les a a
des circon
possible de
de perfidi
en voit dan

A la mo
contens m
tranquillite
blie ; mais
mandoient
sident. L'un
champ à c
d'aventurie
soient le p
les empêch
troubles,
compenses
fidélité des
Il remplit e
de ces obje
Valdivia au
la conquêt
Centeno de
régions qu
Plata. La r
l'espérance
des pays n

l'espoir du gain n'a point de bornes , où des richesses immenses peuvent faire oublier les crimes par lesquels on les a acquises : ce n'est que dans des circonstances semblables qu'il est possible de trouver autant d'avidité , de perfidie & de corruption qu'on en voit dans les conquérans du Pérou.

A la mort de Pizarre tous les mécontents mirent bas les armes & la tranquillité parut entièrement rétablie ; mais deux objets intéressans demandoient encore l'attention du présent. L'un étoit de trouver sur le champ à cette multitude turbulente d'aventuriers audacieux qui remplissoient le pays , une occupation qui les empêchât d'exciter de nouveaux troubles , l'autre d'accorder des récompenses convenables à ceux à la fidélité desquels il devoit ses succès. Il remplit en grande partie le premier de ces objets , en envoyant Pedro de Valdivia au Chili pour en continuer la conquête & en chargeant Diego Centeno de la découverte des vastes régions que traverse la rivière de la Plata. La réputation de ces chefs & l'espérance d'améliorer leur sort dans des pays nouveaux , attira sous leurs

158.

Gasca
cherche
des oc-
cupations
pour ses
soldats.

1548.

drapeaux la soldatesque la plus indigente & la plus emportée & bannit presque entièrement de la colonie cet esprit de mutinerie que Gasca redoutoit.

Il partage
les terres
aux Espa-
gnols qui
l'ont aidé
dans sa
conquête

La seconde opération étoit plus difficile & plus délicate. Les *repartimientos* ou distributions de terres & d'Indiens qui restoient à faire en conséquence de la mort ou de la fuite des rebelles ou des confiscations prononcées contre eux, passaient deux millions de pesos en revenu annuel (1). Gasca devenu maître de disposer de cette immense propriété conserva le même désintéressement qu'il avoit montré jusques-là, & n'en voulut pas réserver la moindre portion pour lui-même. Mais il y avoit un grand nombre de solliciteurs & la vanité ou l'avarice de chacun lui faisant exagérer ses services & les récompenses qu'il attendoit, les prétentions de tous étoient si exorbitantes qu'il devenoit impossible de les satisfaire. Gasca écouta tout le monde avec la plus grande attention, & pour avoir le loisir de peser scrupuleusement les

(1) Vega, p. 2, lib. IV, cap. 4.

droits de
l'archevêque
taire dans
lieues de C
seurs jours
& des Indi
selon l'imp
chacun avo
pouvoit re
l'impartiali
voyoit les
queroient
tion de for
rober il pa
l'acte de pa
ne l'ouvrir
son départ.

L'indigna
l'avoit prév
varice, la ja
le désespoir
agitent les
violence, l
leur intérêt
concourut à
lence. Elle
fut l'objet de
& des maléc
gratitude, d
Parmi des

droits de chacun il se retira avec l'archevêque de Lima & un seul secrétaire dans un village situé à douze lieues de Cusco. Là il employa plusieurs jours à faire le partage des terres & des Indiens à tous les prétendants, selon l'importance des services que chacun avoit rendus & de ceux qu'il pouvoit rendre dans la suite. Malgré l'impartialité qui l'avoit guidé il prévoyoit les cris & la rage qui ne manqueroient pas d'éclater à la publication de son décret, & pour s'y dérober il partit pour Lima, laissant l'acte de partage scellé avec ordre de ne l'ouvrir que quelques jours après son départ.

L'indignation fut aussi grande que l'avoit prévu Gasca. La vanité, l'avarice, la jalousie, l'envie, la honte, le désespoir & toutes les passions qui agitent les hommes avec le plus de violence, lorsque leur honneur & leur intérêt sont compromis, tout concourut à en augmenter la violence. Elle éclata avec fureur. Gasca fut l'objet de la calomnie, des menaces & des malédictions. On l'accusa d'ingratitude, de partialité & d'injustice. Parmi des soldats toujours prêts à

1548.

24 Août.
Mécon-
tente-
ment cau-
sé par
cette dis-
tribution.

1548.

en venir aux armes, ces discours séditieux auroient été bientôt suivis de violences. Ils commençoient à chercher quelque chef mécontent qui se mît à leur tête pour demander le redressement de leurs griefs. Mais quelques actes de vigueur du gouvernement faits à propos arrêterent cet esprit de mutinerie & la guerre civile fut éloignée pour quelque tems (1).

1549.
Il rétablit
l'ordre.

Gasca cependant considérant que le feu étoit plutôt couvert qu'éteint travailla avec la plus grande assiduité à adoucir les mécontents en donnant des gratifications considérables aux uns, en promettant aux autres des *repartimientos* lorsqu'il y en auroit de vacans, en les caressant & les flattant tous; mais afin d'établir la tranquillité publique sur des fondemens plus solides que les dispositions passageres qu'il leur inspiroit, il travailla à fortifier l'autorité de ses successeurs dans l'emploi qu'il occupoit, en rétablissant une administration régulière dans

(1) Zarate, *lib. II, cap. 9.* Gomera, *cap. 187.* Vega, *P. 2, cap. 1, &c.* Fernandès, *P. 2, lib. I, cap. 1, &c.* Herrera, *deca. 8, lib. IV, cap. 17, &c.*

toutes les
troduisit l'
la percepti
fit des rég
des Indien
de l'oppre
dans les pr
priver les E
pouvoit r
Après avoi
Gasca desir
privée com
Pérou à l'au
pour l'Espa
narchie &
dernieres a
aucune rem
portoit avec
ses épargné
son économi
administrati
toutes les d
Il fut reg
miration u
ses talens &
que celles d
des preuves
sans argent,
qu'il n'en co

toutes les parties de l'empire. Il introduisit l'ordre & la simplicité dans la perception des revenus du roi. Il fit des réglemens sur le traitement des Indiens pour les mettre à l'abri de l'oppression & les faire instruire dans les principes de la religion sans priver les Espagnols du bénéfice qu'on pouvoit retirer de leurs travaux. Après avoir ainsi rempli sa mission, Gasca desirant de retourner à sa vie privée commit le gouvernement du Pérou à l'audience royale & fit voile pour l'Espagne. Comme durant l'anarchie & les troubles des quatre dernières années il n'avoit été fait aucune remise au trésor du roi, il emportoit avec lui treize cents mille pesos épargnés sur le revenu public par son économie & le bon ordre de son administration, après avoir payé toutes les dépenses de la guerre.

Il fut reçu dans sa patrie avec l'admiration universelle que méritoient ses talens & des vertus aussi pures que celles dont il venoit de donner des preuves. Sans armée, sans flotte, sans argent, avec un train si modeste qu'il n'en coûta à l'état que trois mille

1549.

1550.
Et part
pour l'Es-
pagne.

Com-
ment il
y est re-
çu.

1550.

ducats pour l'équiper (1), il étoit parti d'Europe pour calmer une révolte terrible. Par sa sagesse & son habileté il suppléa aux moyens qui lui manquoient & créa, pour ainsi dire, les instrumens propres à exécuter son entreprise. Il acquit une force maritime assez grande pour le rendre maître de la mer. Il leva un corps de troupes capable de se mesurer avec les vétérans qui avoient conquis le Pérou. Il triompha de leur chef, dont la victoire avoit jusquelà suivi les pas. Il établit le pouvoir des loix & l'autorité du souverain légitime. Mais les éloges dus à ses talens sont encore au-dessous de ceux que méritent ses vertus. Après avoir résidé dans un pays où l'appât des richesses avoit jusqu'alors séduit tous ceux qui y avoient été revêtus de quelque autorité, il quitta ce poste délicat sans qu'on eût pu même soupçonner son intégrité. Il avoit partagé à ses compatriotes des possessions d'une étendue & d'un revenu immense & il demouroit dans sa première pauvreté; en même tems qu'il

(1) Fernandès, *lib. II, cap. 18.*

rappor
mes in
mande
quelqu
pendan
mérite
rent pa
donna
l'estime
évêque
rare pass
retraite,
honoré p
tout le m
Malgr
Gasca, la
pas de lo
où l'autori
dant un si
& de défo
chefs trom
disposés à
tentement
prêts à les
ficile de ra
fut encore
voltes. Ma

(1) Manusc

rapportoit au trésor royal des sommes immenses, il fut obligé de demander à son souverain qu'on payât quelques dettes qu'il avoit contractées pendant son expédition (1). Tant de mérite & de désintéressement ne furent pas méconnus de Charles. Il donna à Gasca les témoignages de l'estime la plus distinguée. Il le fit évêque de Palencia & cet homme rare passa le reste de sa vie dans la retraite, respecté de ses compatriotes, honoré par son souverain, aimé de tout le monde.

Malgré les sages réglemens de Gasca, la tranquillité du Pérou ne fut pas de longue durée. Dans un pays où l'autorité avoit été méconnue pendant un si long intervalle d'anarchie & de désordre, où il y avoit tant de chefs trompés dans leur espérance & disposés à faire éclater leur mécontentement & tant de soldats mutins prêts à les suivre, il n'étoit pas difficile de rallumer la sédition. Le pays fut encore troublé par plusieurs révoltes. Mais comme ces orages ne

(1) Manuscrit entre les mains de l'auteur.

1550.

furent que passagers & élevés plutôt par l'ambition & l'inquiétude de quelques particuliers que par des motifs généraux & pour ainsi dire nationaux, les détails en seroient étrangers à l'objet de cette histoire. Ces mouvemens, comme tout ce qui est violent dans le corps naturel ou politique, ne furent pas de longue durée, & en emportant les humeurs vicieuses qui les avoient causés, ils contribuèrent à la fin à fortifier la société qu'ils avoient menacé de détruire. Dans le cours de ces querelles, plusieurs des premiers conquérans du Pérou & des aventuriers sans frein que la renommée de leurs succès avoient attirés dans le pays, périrent par les mains des uns & des autres. Chaque parti triomphant alternativement mettoit à mort ou bannissoit ses adversaires. Il ne resta à la fin au Pérou que les hommes les moins entreprenans, & les plus disposés à se renfermer dans le cercle d'une industrie paisible, & l'autorité royale s'y trouva par degrés aussi solidement établie que dans aucune autre colonie Espagnole.

Fin du Livre sixieme.

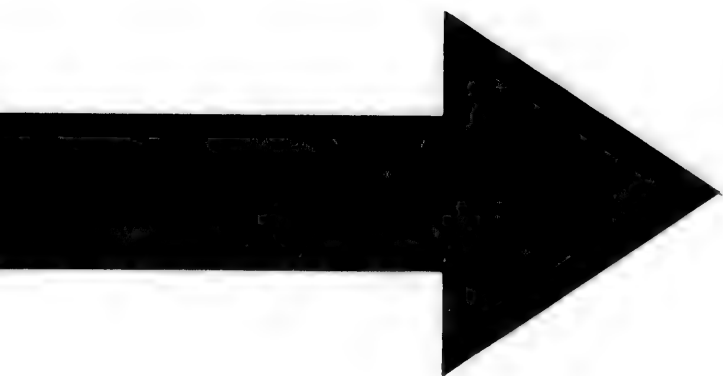
NOTES

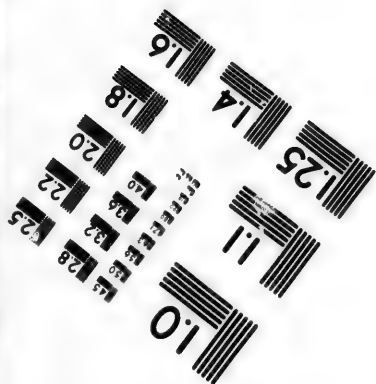
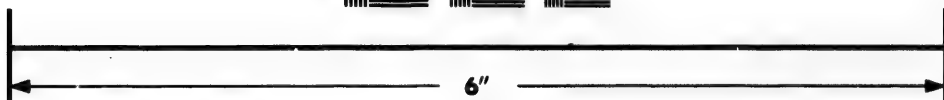
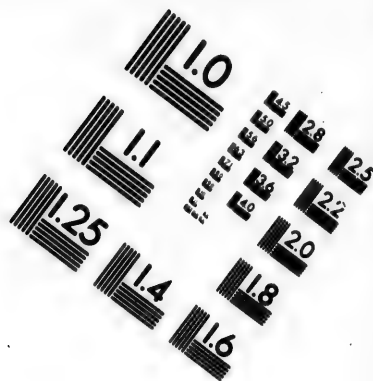
Q
R

Mare d'Antigua
C. Mazon
C. Toros
C. nas
H

Benard Dirge







Photographic Sciences Corporation

**23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503**

18
20
22
25

10
01

60

VERAGUAS

4

5. 10. 15. 20. 25. 30.

O C É A N P A C I F I Q U E , O ù M

Lieues de 10. au Degré.
5. 10. 15. 20. 25. 30.



2

0

2

4

64

62

60

Equateur ou Ligne Equinoxiale

Golfe de Guayaquil





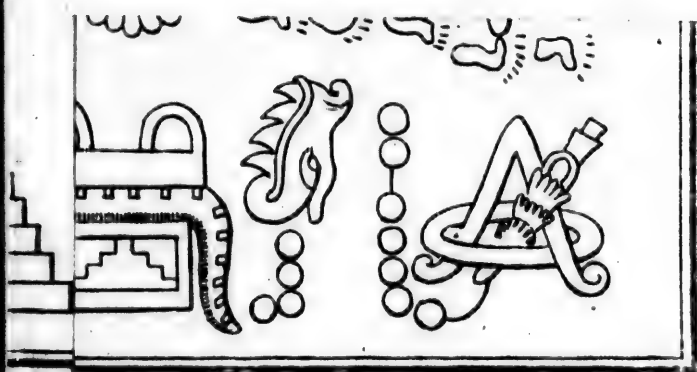
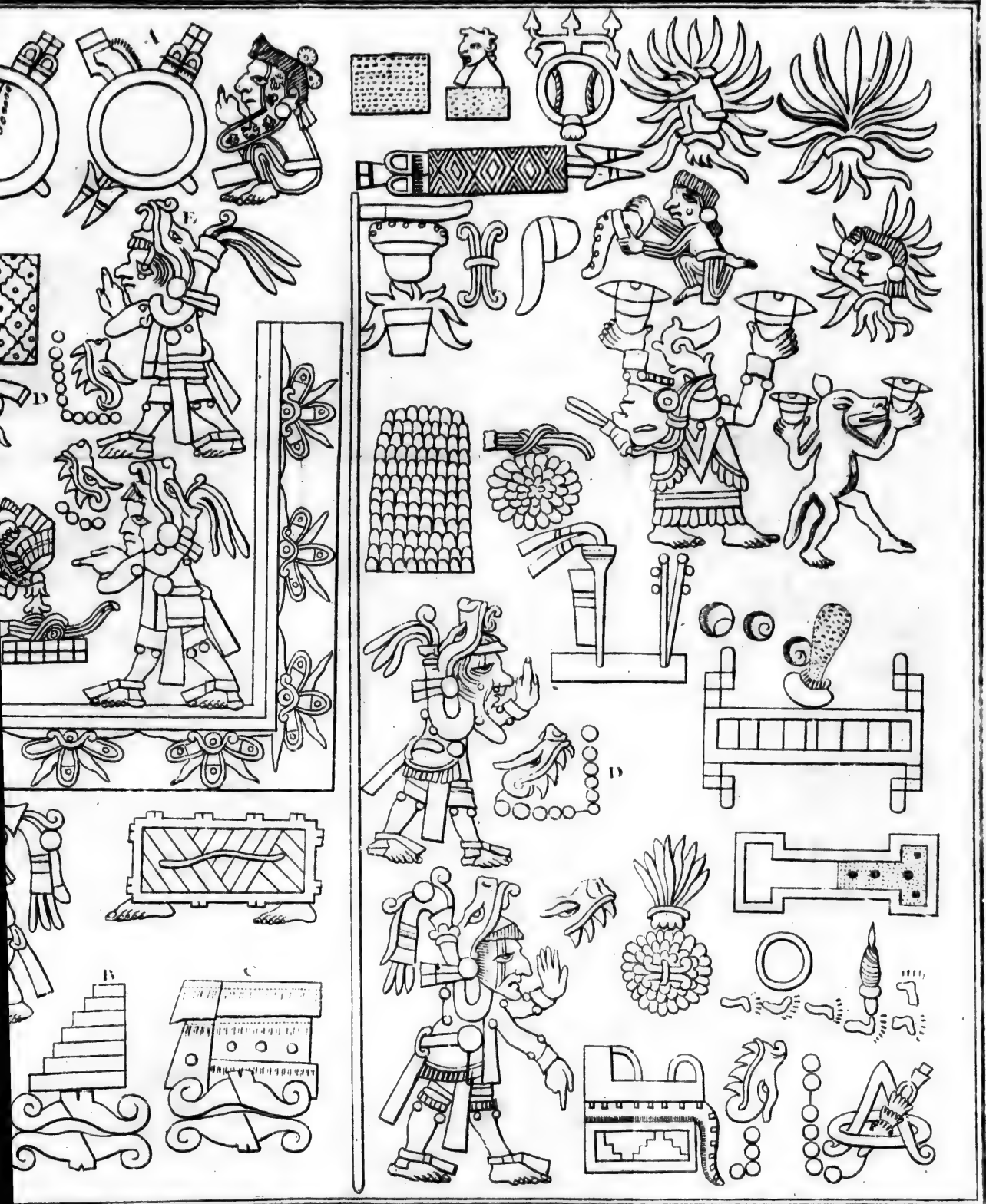




Table Chronologique



Chronologique des Mexicains .

E T

LA
passé
Espa
auth
celles
évén
que ;
en a
ancien
Cortè
Comm
dépen
gé d'e
détail
mérite
rain.

Sa p
rendue

Tom

NOTES

ET ÉCLAIRCISSEMENTS.

NOTE PREMIERE, pag. 5.

LA connoissance de tout ce qui s'est passé à la conquête de la nouvelle Espagne nous vient de sources plus authentiques & plus originales que celles qui nous ont transmis les autres événemens de l'histoire de l'Amérique ; & parmi ces monumens, il n'y en a pas de plus précieux & de plus anciens que les lettres adressées par Cortès à l'empereur Charles-Quint. Comme Cortès se rendit bientôt indépendant de Velasquès, il étoit obligé d'envoyer à la cour de Madrid un détail de ses opérations qui pût lui mériter l'approbation de son souverain.

Sa premiere dépêche n'a jamais été rendue publique. Elle fut écrite à la

Tome III,

V

l
l
a
c
é
q
e
a
C
C
de
ge
de
m
ra
re

Vera-cruz le 16 juillet 1519, & doit avoir été remise à l'empereur pendant son séjour en Allemagne, puisqu'il quitta l'Espagne le 22 mai de cette année, pour aller recevoir la couronne impériale. J'ai fait en Espagne & en Allemagne toutes les recherches possibles pour trouver une copie de cette lettre, mais inutilement. Cette perte ne peut cependant pas être d'une grande conséquence, parce que la lettre écrite immédiatement après l'arrivée de Cortès dans la nouvelle Espagne ne devoit contenir rien d'essentiel. La seconde dépêche, datée du 30 octobre 1520, fut publiée à Madrid en 1522; la troisième & la quatrième parurent peu de tems après qu'on les eut reçues. En 1532 on en imprima en Allemagne une traduction latine. Ramusio leur donna une plus grande publicité en les insérant dans son précieux recueil. Ces lettres contiennent une histoire exacte & précise de l'expédition de Cortès, avec plusieurs particularités intéressantes touchant les mœurs & les coutumes des Mexicains. Cet ouvrage fait honneur à Cortès. Le style en est simple &

clair
gran
tions
il est
toire
actes
quels
L'o
est la
Franc
1554.
est très
rer est
ble &
il est q
Sa qual
Cortès
velle E
il comp
le fait
augmen
à cach
tions q
gloire. I
dans une
cap. 2, &
préventi
pendant
sur plus

clair ; mais comme il avoit le plus grand intérêt à présenter ses opérations sous le jour le plus favorable , il est à croire qu'il a exagéré ses victoires , diminuée ses pertes & pallié les actes de rigueur & de violence auxquels il a pu se porter.

L'ouvrage qui suit celui de Cortès est la *Cronica de la nueva España* , par *Francisco Lopez de Gomera* , publié en 1554. Le mérite historique de Gomera est très-distingué ; sa maniere de narrer est claire , facile , toujours agréable & souvent même élégante ; mais il est quelquefois inexact & crédule. Sa qualité de chapelain particulier de Cortès après son retour de la nouvelle Espagne , & par l'ordre de qui il composa sans doute cet ouvrage , le fait soupçonner d'avoir cherché à augmenter le mérite de son héros , & à cacher ou du moins à voiler les actions qui auroient pu nuire à sa gloire. Herrera l'accuse de ce défaut dans une occasion , *Decad. 2, lib. III, cap. 2* , & ce n'est pas la seule où sa prévention paroît manifestement. Cependant il a écrit avec tant de liberté sur plusieurs mesures prises par la

cour d'Espagne, que les copies de son histoire des Indes & de sa chronique furent retirées par un décret du conseil des Indes ; on les regarda même long-tems en Espagne comme des livres prohibés , & ce n'est que depuis peu qu'on a accordé la permission de les publier. *Pinelo , biblioth. pag. 589.*

La chronique de Gomera engagea Bernal Diaz del Castillo à composer son *Historia verdadera de la conquista de la nueva España*. Compagnon de Cortès dans toutes ses batailles , il l'avoit été de toutes les expéditions de la nouvelle Espagne, & s'étoit trouvé dans toutes les occasions périlleuses. Lorsqu'il vit que ni lui-même ni la plupart de ses compagnons n'avoient été cités par Gomera , mais que l'honneur de leurs exploits étoit attribué à Cortès seul, ce brave vétéran prit avec indignation la plume & composa son *histoire véridique*. Elle contient un récit minutieux & prolix de toutes les opérations de Cortès , dans un style aussi dur & aussi bas qu'on peut l'attendre d'un soldat non lettré. Mais comme il parle de faits

dont
princ
tous l
d'aille
avec
une v
donna
(comm
s'est tr
que fo
qu'on
que ce
Pet.
récit de
un tra
qu'il a
Oceanic
que de
après so
ouvrage
paroît c
par Cor
lettres e
cularités
les offici
Cortès.
Mais l
dernes o
chant la

dont il a été témoin & souvent un des principaux acteurs, sa narration porte tous les caractères de la vérité; elle est d'ailleurs écrite avec tant de naïveté, avec des détails si intéressans, avec une vanité si amusante, mais si pardonnable dans un vieux soldat qui, (comme il s'en vante lui-même), s'est trouvé à cent dix-neuf batailles, que son livre est un des plus curieux qu'on puisse lire dans quelque langue que ce soit.

Pet. Martyr ab Angleria a fait le récit de l'expédition de Cortès dans un traité de *Insulis nuper inventis*; qu'il a joint à ses *Décades de rebus Oceanicis & novo orbe*; mais il n'y parle que de ce qui arriva immédiatement après son premier débarquement. Cet ouvrage qui est court & superficiel, paroît contenir des relations données par Cortès même dans ses premières lettres embellies de plusieurs particularités communiquées à l'auteur par les officiers chargés des dépêches de Cortès.

Mais le livre où les historiens modernes ont puisé le plus de faits touchant la conquête de la nouvelle Es-

pagne , c'est l'*Historia de la conquista de Mexico* , par D. Antonio de Solis , publié pour la première fois en 1684. Je ne connois point d'auteur que sa gloire littéraire ait plus élevé au-dessus de son mérite réel. Solis est regardé par ses compatriotes comme un des écrivains les plus purs dans la langue Castillane ; & s'il est permis à un étranger de hasarder son opinion sur une matière dont les Espagnols seuls doivent être juges , j'ose dire qu'il a droit de prétendre à ce titre. Mais quoique son langage soit correct , sa diction n'est rien moins que claire. Ses phrases trop soignées ont souvent de la roideur & quelquefois de l'enflure ; les figures dont il se sert sont communes ou impropres & ses réflexions superficielles. On pourroit cependant lui pardonner aisément ces défauts , si d'ailleurs il ne lui manquait pas toutes les grandes qualités nécessaires à un historien. Dépourvu de cette patience industrieuse qui conduit à la connoissance du vrai , & de l'impartialité qui pèse tout avec une attention réfléchie , il n'a cherché qu'à établir son système favori en

faisant
exemp
toutes
moins
qu'à r
contri
ses disc
& son
Quoiqu
ches de
pas co
souven
moins
de tou
toriens

Mais
Herrera
récit le
tancié d
des aut
soin &
consulte
mais les
publics
lumière
sur-tout
qu'il a m
ses Déca
roit mên

faisant de Cortès un héros parfait, exempt de tout défaut & doué de toutes les vertus : ce qui l'a rendu moins attentif à découvrir la vérité qu'à rapporter tout ce qui pouvoit contribuer à embellir son sujet. Toutes ses discussions critiques sont captieuses & fondées sur des faits controuvés. Quoiqu'il cite quelquefois les dépêches de Cortès, il paroît ne les avoir pas consultées, & quoiqu'il critique souvent Gomera, il n'en préfère pas moins son autorité, la plus suspecte de toutes, à celle des autres historiens contemporains.

Mais de tous les auteurs Espagnols, Herrera est celui qui nous a donné le récit le plus exact & le plus circonstancié de la conquête du Mexique & des autres événemens d'Amérique. Le soin & l'attention avec lesquels il a consulté non-seulement les livres, mais les papiers originaux & les actes publics qui pouvoient jeter quelque lumière sur l'objet de ses recherches, sur-tout l'impartialité & la candeur qu'il a mis dans ses jugemens, rendent ses Décades fort précieuses. On pourroit même à juste titre le placer parmi

les meilleurs historiens de sa nation sans l'ordre chronologique trop scrupuleux qu'il a voulu observer dans les événemens du nouveau monde ; ce qui rend son ouvrage si diffus , si obscur & si découfu que ce n'est qu'au moyen d'un travail pénible qu'on rassemble les diverses circonstances d'un fait. Au reste , il indique les sources où il a puisé pour composer son recueil. *Decad. 6, lib. III, cap. 19.*

NOTE II, pag. 9.

Cortès se proposoit de suivre Ovando lorsqu'il partit pour son gouvernement en 1502 ; mais il fut retenu par un accident. Comme il cherchoit pendant une nuit fort obscure à entrer par la fenêtre dans la chambre à coucher d'une dame avec qui il avoit une intrigue , un vieux mur sur lequel il étoit monté s'écroula , & Cortès fut si grièvement blessé qu'il lui fut impossible de faire le voyage. *Gomera , Cronica de la nueva Espagna , cap. 1.*

NOTE III, pag. 12.

Cortès avoit deux mille pesos entre

les m
empru
somm
trois
tourn
en Am
fort n
lib. II.

Les
dont il
histoire
Leon ,
rero ,
toval d
Francis
rado ,
Escobar
comm
amiral.
formé d
le com
premier
éprouve

Les E

les mains d'André Duero & en avoit emprunté quatre mille. Ces deux sommes réunies font environ vingt-trois mille sept cents cinquante livres tournois ; mais la cherté des denrées en Amérique y rendoit cette somme fort modique. *Herrera , Decad. 2 , lib. III , cap. 2 ; B. Diaz , cap. 20.*

NOTE IV , pag. 19.

Les noms de ces braves officiers dont il fera souvent parlé dans cette histoire , sont Juan Velasquès de Leon , Alonso Hernandès Portocarrero , Francisco de Montejo , Christoval de Olid , Juan de Escalante , Francisco de Morla , Pedro de Alvarado , Francisco de Salceda , Juan de Escobar , Ginès de Nortès. Cortès commandoit en personne le vaisseau amiral. Francisco de Orozeo , officier formé dans les guerres d'Italie , avoit le commandement de l'artillerie. Le premier pilote étoit d'une habileté éprouvée & se nommoit Alaminos.

NOTE V , pag. 22.

Les Espagnols ne perdirent dans
V. v.

cés différens combats que deux hommes, mais il y en eut un grand nombre de blessés. Quoiqu'il ne fût pas nécessaire de recourir à une cause surnaturelle pour rendre compte de leurs victoires éclatantes & des pertes peu considérables qu'ils faisoient, les Espagnols n'ont pas manqué d'attribuer ces succès à saint Jacques leur patron, qui combattoit, disent-ils, à la tête de leurs troupes, & dont le courage decidoit du destin des batailles. Gomera est le premier qui ait parlé de cette apparition. On ne peut que s'amuser de l'embarras de B. Diaz del Castillo, flottant entre la crédulité qui lui fait ajouter foi à cette histoire, & sa véracité naturelle qui ne lui permet pas de l'affirmer. « J'avoue, dit-il, que nous devons tous nos exploits & toutes nos victoires à notre Seigneur J. C. & qu'à cette bataille le nombre des Indiens étoit si supérieur à celui des Espagnols que si chacun d'eux eût seulement jeté une poignée de terre, ils nous auroient tous enterrés, si la miséricorde de Dieu ne nous eût pas protégés. Il se peut que la personne que

Gomera
val gr
l'apô
saint
permi
un tr
viens
monte
misér
ritoit
ces fai
ait ve
passées
avant
n'avoit
conqu
reil fût

Plus
portent
faire cr
ces pré
capital
tems q
à faire
croyab
circonf

Gomera dit être apparue sur un cheval gris pommelé ait été monseigneur l'apôtre saint Jacques ou monseigneur saint Pierre, & qu'il ne m'ait pas été permis de le voir parce que j'étois un trop grand pécheur. Je me souviens d'avoir vu François de Morla monté sur un pareil cheval ; mais un misérable mortel comme moi ne méritoit pas sans doute de voir un de ces saints apôtres. Il se peut que Dieu ait voulu que les choses se soient passées comme Gomera le dit ; mais avant d'avoir lu sa chronique , je n'avois jamais entendu dire par les conquérans de l'Inde que rien de pareil fût arrivé » , *cap.* 34.

NOTE VI , *pag.* 31.

Plusieurs historiens Espagnols rapportent ce fait comme s'ils vouloient faire croire que les Indiens chargés de ces présens, les avoient apportés de la capitale dans un aussi court espace de tems que les couriers en avoient mis à faire leur voyage. Cela n'est pas croyable , & Gomera rapporte une circonstance qui prouve qu'il ne s'est

rien passé d'extraordinaire dans cette occasion. Ce riche présent qui avoit été préparé pour Grijalva lorsqu'il débarqua au même endroit quelques mois auparavant, se trouvoit tout prêt, lorsque Montézume envoya des ordres pour le donner. *Gomera Cron. cap. 27, pag. 28.*

Suivant B. Diaz del Castillo, le plat d'argent qui représentoit la lune, valoit seul plus de vingt mille pesos, ce qui fait environ cent douze mille cinq cents livres tournois.

NOTE VII, *pag. 40.*

Ce commerce particulier étoit directement contraire aux instructions de Velasquès, qui portoient que tout le produit d'un commerce quelconque seroit versé dans la caisse commune. Mais il paroît que les soldats avoient chacun une pacotille de bagatelles propres à un petit trafic avec les Indiens, & que Cortès pour gagner leur amitié encourageoit cet échange clandestin. *B. Diaz, cap. 41.*

NOTE VIII, *pag. 59.*

Gomera a publié un catalogue des

différents
présent
Anglen
furent
paroît
grande
criptio
parce
des pro
faits d
De Inf
354,

Il n'y
l'histoir
rique q
nombr
à comb
soutinr
une de
peu de
ce peup
tention
les seul
que nou
seconde
Segura

différens articles qui composoient ce présent. *Cron. cap. 49.* P. Martyr ab Angleria , qui les vit après qu'ils furent arrivés en Espagne , & qui paroît les avoir examinés avec une grande attention , en donne une description détaillée qui est très-curieuse, parce qu'elle donne quelques idées des progrès que les Mexicains avoient faits dans les différens arts de luxe. *De Insulis nuper inventis , lib. pag. 354 , &c.*

NOTE IX , pag. 69.

Il n'y a rien de plus douteux dans l'histoire de la conquête de l'Amérique que le détail de ces armées innombrables que les Espagnols ont eu à combattre. Comme la guerre qu'ils soutinrent contre les Tlascalans fut une des plus difficiles , quoique de peu de durée , le récit des forces de ce peuple mérite de fixer notre attention. Nous devons à trois auteurs les seules informations authentiques que nous en ayons. Cortès , dans sa seconde lettre à l'empereur , datée de Segura de la Frontera , le 30 octobre.

1520, dit que les troupes Tlascalanes se montoient dans la premiere bataille à six mille hommes, dans la seconde à cent mille, & dans la troisieme à cent cinquante mille, *Relat. ap. Ramus. tom. III, pag. 228*. Bernal Diaz del Castillo, qui fut témoin oculaire & qui se trouva engagé dans toutes les actions de cette guerre, assure que leur nombre se montoit, à la premiere bataille, à trois mille: *pag. 43*; à la seconde à six mille: *ibid.* à la troisieme à cinquante mille: *pag. 45*. Gomera, qui fut le chapelain de Cortès après son retour en Espagne & qui publia sa chronique en 1552, suit le calcul de Cortès, excepté pour la seconde bataille, où il prétend qu'il y avoit quatre-vingt mille Tlascalans: *pag. 49*. C'étoit sans doute l'intérêt de Cortès de présenter sous un jour favorable & ses dangers & ses exploits; car il n'y avoit que des services extraordinaires qui pussent faire oublier l'irrégularité de sa conduite en s'arrogeant un pouvoir indépendant. Bernal Diaz, quoique fort porté à faire valoir ses prouesses & celles de ses compagnons, n'avoit pas le même

intérêt
bable q
bre des
vérité.
armée
mes fan
des pro
dont les
prévoy
aux Am
pas avoi
cala por
grande
vince fû
les autre
pagne,
pain, le
pendant
que de
croît sa
Herrera,
pag. 18

On di
times éto
dération.
ait emplo

intérêt à les exagérer , & il est probable que le récit qu'il fait du nombre des Indiens approche plus de la vérité. On ne peut assembler une armée de cent cinquante mille hommes sans de grands préparatifs & sans des provisions pour leur subsistance, dont les soins auroient exigé plus de prévoyance qu'on n'en peut supposer aux Américains. La culture ne semble pas avoir été assez considérable à Tlascalala pour fournir des vivres à une si grande armée. Quoique cette province fût beaucoup mieux cultivée que les autres parties de la nouvelle Espagne , car on l'appelloit *le pays au pain* , les Espagnols furent obligés , pendant leur marche , à ne subsister que de *Tunas* , espece de fruit qui croît sans culture dans les champs. *Herrera , Decad. 2 , lib. VI , cap. 5 , pag. 182.*

NOTE X , pag. 76.

On dit que ces malheureuses victimes étoient des personnes de considération. Il n'est pas probable qu'on ait employé cinquante personnes pour

servir d'espions. On avoit pris & renvoyé tant de prisonniers, & les Tlascalans avoient fait passer tant de messagers dans les quartiers des Espagnols, qu'il n'y avoit aucune raison de hasarder la vie d'un si grand nombre de personnes pour prendre des informations sur la situation & l'état de leur camp. La maniere barbare avec laquelle Cortès a traité un peuple qui ignoroit les loix de la guerre établies parmi les nations policées, a paru si révoltante aux historiens Espagnols postérieurs, qu'ils ont diminué le nombre de ceux qu'il a si cruellement punis. Herrera dit qu'il fit couper les mains à sept & les pouces à quelques autres. *Decad. 2, lib. II, cap. 8.* Solis prétend qu'on coupa les mains à quatorze ou quinze & les pouces au reste, *lib. II, cap. 20.* Mais Cortès lui-même, *Relat. pag. 228, B.* & Gomera d'après lui, *cap. 48*, affirment que les cinquante eurent les mains coupées.

NOTE XI, *pag. 79.*

Les chevaux étoient ce qui caufoit

le plus
peuple
crurent
cavalerie
d'une f
centaur
que les
nourri
portois
pain. L
erreur
anima
dant la
nissioie
proie. L
pas de
Herrera

Suiva
il n'y a
massacr
pure cru
pour fr
de la n
Destruy
de Las
gérer. L

le plus grand étonnement à tous les peuples de la nouvelle Espagne. Ils crurent d'abord que le cheval & le cavalier ne faisoient qu'un seul monstre d'une forme horrible semblable aux centaures; & comme ils croyoient que les chevaux prenoient la même nourriture que les hommes, ils leur portoient à manger de la viande & du pain. Lorsqu'ils s'apperçurent de leur erreur, ils s'imaginèrent que ces animaux dévoreroient les hommes pendant la bataille, & que quand ils hennissoient, c'étoit pour demander leur proie. L'intérêt des Espagnols n'étoit pas de les détromper sur ce sujet: *Herrera, Decad. 2, lib. VI, cap. 11.*

NOTE XII, pag. 88.

Suivant Barthelemi de Las Casas, il n'y avoit aucune raison de faire ce massacre, & ce ne fut qu'un acte de pure cruauté, commis principalement pour frapper de terreur les peuples de la nouvelle Espagne. *Relac. de la Destruyc. pag. 17, &c.* Mais le zèle de Las Casas le porte souvent à exagérer. D'un autre côté, *Bern. Diaz,*

cap. 83, dit que les premiers missionnaires envoyés par l'empereur dans la nouvelle Espagne firent une recherche exacte de ce fait, & qu'après avoir interrogé les prêtres & les chefs de Chohula, ils trouverent qu'il y avoit réellement eu une conspiration contre les Espagnols, & que le récit envoyé par Cortès étoit exactement vrai. Cortès étoit sans doute intéressé alors à gagner l'esprit de Montézume; il n'est donc pas croyable qu'il eût voulu faire une démarche si propre à l'aliéner des Espagnols, s'il ne l'avoit pas jugé nécessaire à sa propre conservation. Mais il est vrai aussi que les Espagnols qui servoient en Amérique avoient un tel mépris pour les naturels du pays, & les croyoient si peu dignes du droit commun à tous les hommes, que Cortès a pu regarder les Cholulans comme coupables sur la preuve la moins certaine. La sévérité du châtimement étoit d'ailleurs excessive & atroce.

NOTE XIII, *pag.* 89.

Cette description est prise litté-

ralement trop peu pour avoir rapporté un si grossier pagnons
 « qu'on
 » j'écris
 » passé
 » c'est u
 » & une
 » qui n
 » tendue
cap. 86.

N

B. Di
 une idée
 frances
 cation &
 dant ne
 Mexico
 tion entr
 dormire
 de mail
 étoient
 nattes ou
 obligés

ralement de Bernal Diaz del Castillo, trop peu instruit dans l'art d'écrire pour avoir pu embellir son récit. Il rapporte dans un style simple & grossier ce que lui-même & ses compagnons penserent à cette occasion : « qu'on ne s'étonne pas », dit-il, « si j'écris de cette manière ce qui s'est passé alors, car il faut penser que c'est une chose que de rapporter, » & une autre d'avoir vu des choses qui n'ont jamais été vues ni tendues, ni dites par les hommes » : *cap. 86, pag. 64, B.*

NOTE XIV, pag. 108.

B. Diaz del Castillo nous donne une idée des fatigues & des souffrances qu'ils éprouverent à cette occasion & dans plusieurs autres. Pendant neuf mois qu'ils restèrent à Mexico, tous, sans aucune distinction entre les officiers & les soldats, dormirent tout armés avec leurs cotes de maille & leurs gorgerettes. Ils étoient couchés par terre sur des nattes ou de la paille, & tous étoient obligés de se tenir prêts comme s'ils

avoient été de garde. « Ce qui me de-
 » vint si familier », ajoute-t-il ,
 « qu'aujourd'hui même , quoique fort
 » avancé en âge , je dors toujours
 » avec mes habits & jamais dans un
 » lit. Lorsque je visite mon *encomienda* ,
 » je fais porter , par égard pour mon
 » rang , un lit avec mes bagages ;
 » mais je n'en fais jamais usage , parce
 » que je dors tout habillé , & que je
 » me promène souvent la nuit en
 » plein air pour voir les étoiles sui-
 » vant mon ancienne habitude » :
cap. 108.

NOTE XV , *pag.* 112.

Cortès lui-même , dans sa seconde
 lettre à l'empereur , n'explique point
 les motifs qui le portèrent à con-
 damner Qualpopoca aux flammes , &
 à faire mettre Montézume aux fers ,
Ramusf. III , 236. B. Diaz passe sous
 silence les raisons de ce premier fait ,
 & la seule cause qu'il donne du der-
 nier , c'est qu'on vouloit prévenir
 tout obstacle à l'exécution de la sen-
 tence prononcée contre Qualpopoca ;
cap. 95 , *pag.* 75. Mais puisque Mon-

Et
 tézume
 & entier
 sulte fait
 servir qu
 mera sup
 d'autre
 zume d
 qu'il dor
 qui arriv
 Herrera
cad. 2 ,
 moyen d
 à un hon
 veaux ou
 lis croit
 timider
 aucun e
 victimes
 soumis ,
 mis les
 n'y avo
 Si l'on
 j'ai cher
 de Cort
 qu'on d
 ces acte
 pression
 fréquens
 quête de

tézume étoit le prisonnier de Cortès & entièrement en son pouvoir , l'insulte faite à ce monarque ne pouvoit servir qu'à l'irriter sans nécessité. Gomera suppose que Cortès n'avoit point d'autre objet que d'occuper Montézume de ses propres malheurs , afin qu'il donnât moins d'attention à ce qui arrivoit à Qualpopoca : *Cron.* 89. Herrera est du même sentiment : *Decad.* 2 , *lib.* VIII , *cap.* 9. Mais ce moyen de faire supporter une offense à un homme en lui faisant de nouveaux outrages, semble fort étrange. Solis croit que Cortès ne vouloit qu'intimider Montézume , afin qu'il ne fît aucun effort pour faire délivrer les victimes ; mais ce monarque étoit si soumis , & il avoit si lâchement remis les prisonniers à Cortès , qu'il n'y avoit rien à craindre de sa part. Si l'on n'adopte pas la maniere dont j'ai cherché à expliquer la conduite de Cortès à cette occasion , je crois qu'on doit la regarder comme un de ces actes de pure barbarie & d'oppression qu'on ne trouve que trop fréquens dans l'histoire de la conquête de l'Amérique.

NOTE XVI, pag. 118.

Solis, *lib. IV*, *cap. 3*, prétend que ce fut Montézume lui-même qui fit la proposition de rendre hommage au roi d'Espagne, afin d'engager les Espagnols à quitter ses états. Il dépeint sa conduite en cette occasion comme fondée sur la plus profonde politique, & suivie avec tant d'adresse que Cortès lui-même y fut trompé; mais on ne trouve rien dans les historiens contemporains, tels que Cortès, Diaz & Gomera, qui puisse justifier cette assertion. Jamais Montézume n'a montré en d'autres occasions cet art & cette politique. La douleur dont il fut pénétré en se soumettant à cet acte d'humiliation, étoit naturelle si l'on suppose qu'il a été involontaire. Mais, suivant Solis, elle auroit été contradictoire & incompatible avec son projet de tromper les Espagnols.

NOTE XVII, pag. 123.

Les Espagnols, malgré leur industrie & leur pouvoir, ne purent point

trouve
vins
curere
peu d
Cortès
roi de
honna
richess
qu'il av
le reste
B. Dia
tout l'a
à cinq
ce qui s
tès, qu
roi fut
De fort
gent n
onces,
marc;
portion
fort pe

No

Solis
question
seule ra
avec la

trouver d'or dans plusieurs provinces. Dans d'autres ils ne se procurerent que quelques bagatelles de peu de valeur. Montézume assura Cortès que le présent qu'il offroit au roi de Castille , après lui avoir rendu hommage comprenoit routes les richesses amassées par son pere , & qu'il avoit déjà donné aux Espagnols le reste de son or & de ses bijoux. *B. Diaz , cap. 104.* Gomera dit que tout l'argent qu'on recueillit montoit à cinq cents marcs , *Cron. cap. 93* ; ce qui s'accorde avec le récit de Cortès , que le quint de l'argent pour le roi fut de cent marcs. *Relat. 239 , B.* De sorte que la somme totale de l'argent ne monta qu'à quatre mille onces , à raison de huit onces par marc ; ce qui fait voir que la proportion de l'argent avec l'or a été fort petite.

NOTE XVIII , pag. 124.

Solis , lib. IV , cap. 1 , met en question la vérité de ce fait , par la seule raison qu'il étoit incompatible avec la prudence qui distinguoit le

caractere de Cortès. Mais il auroit dû se rappeler l'impétuosité de son zele à Tlalcala qui n'avoit pas été moins imprudente. Il dit que la preuve est fondée sur le témoignage de B. Diaz del Castillo, de Gomera & de Herrera. Tous s'accordent en effet à rapporter cette démarche inconsidérée de Cortès, & ils ont eu raison de le faire, puisque Cortès lui-même parle de cette action dans sa seconde lettre à l'empereur, & paroît même s'en glorifier. *Cortès, relat. Ramus. III, 140.* Ce qui est une des preuves sans nombre que Solis a consulté avec peu de soin les lettres de Cortès à Charles-Quint, qui cependant sont les sources les plus authentiques où l'on doit puiser des lumieres sur ses opérations.

NOTE XIX, pag. 130.

Herrera & Solis croient que Velasques fut encouragé à former cet armement contre Cortès, par les rapports qu'il reçut d'Espagne touchant la réception des agens envoyés par la colonie de la Vera-cruz, & par la

chaleur

chaleur
de Bur
& con
Herrera
De So
chron
cette
Montej
cruz le
cad. 2
querent
suivant
qui se
rems-là
les évén
à ses c
leur mar
rivée de
me d'u
Epist. 6
cordent
tès euren
l'empere
rendit d
mere, e
Compos
lib. V, c
Mais l'en
pour alle
Tome

chaleur avec laquelle Fonseca, évêque de Burgos, avoit épousé ses intérêts & condamné les procédés de Cortès. *Herrera, Decad. 2, lib. IX, cap. 18. De Solis, lib. IV, cap. 5.* Mais l'ordre chronologique des événemens réfute cette supposition. Portocarrero & Montejo mirent à la voile de la Veracruz le 26 juillet 1519. *Herrera, Decad. 2, lib. V, cap. 4.* Ils débarquerent à San-Lucar, en octobre, suivant *Herrera, ibid.* Mais P. Martyr qui se trouvoit à la cour dans ce tems-là & qui communiquoit tous les événemens de quelque importance à ses correspondans jour par jour, leur marqua le premier décembre l'arrivée de ces agens, & en parle comme d'un fait nouvellement arrivé. *Epist. 650.* Tous les historiens s'accordent à dire que les agens de Cortès eurent leur première audience de l'empereur à Tordesillas, lorsqu'il se rendit dans cette ville pour y voir sa mere, en allant à saint-Jacques de Compostelle. *Herrera, Decad. 2, lib. V, cap. 4. De Solis, lib. IV, p. 5.* Mais l'empereur partit de Valladolid pour aller à Tordesillas le 11 mars

1520 , & P. Martyr dit avoir vu alors les présens faits à Charles-Quint : *Epist.* 665. L'armement commandé par Narvaès partit de Cuba en avril 1520. Il est donc clair que Velasquès n'a pu recevoir aucune nouvelle de ce qui s'étoit passé à cette entrevue à Tordesillas , antérieure à ses préparatifs de guerre contre Cortès. Ses vrais motifs paroissent avoir été ceux dont j'ai parlé. La patente qui le nomme *Adelantado* de la nouvelle Espagne , avec des pouvoirs aussi étendus , est datée du 13 novembre 1519. *Herrera , Decad.* 2 , *lib.* III , *cap.* 11. Il a pu la recevoir vers le commencement de janvier. Gomera remarque que du moment qu'il eut reçu sa patente , il commença à équiper une flotte & à lever des troupes. *Cron. cap.* 96.

NOTE XX , *pag.* 134.

Solis prétend que comme Narvaès n'avoit point d'interpretes , il ne pouvoit avoir aucune communication avec les peuples des provinces , ni converser avec eux que par le

moy
égale
comm
cap. 7
Cortès
les pa
de Na
ses suj
Relat.
assure
correc
& les
point
B. Dia
que le
joint
pretes
langue
avec f
noms
ch. 122
punis
un an
avec le
pas su
d'entr
langue
le croi
cap. 1.

moyen des signes , & qu'il lui étoit également impossible d'avoir quelque commerce avec Montézume : *lib. IV, cap. 7*. Mais c'est d'après l'autorité de Cortès même que je rapporte toutes les particularités de la correspondance de Narvaès avec Montézume & avec ses sujets dans les provinces maritimes. *Relat. Ramus. III, 244, A. C.* Cortès assure qu'il y avoit une espece de correspondance établie entre Narvaès & les Mexicains ; mais il n'explique point de quelle maniere elle se faisoit. B. Diaz supplée à ce défaut en disant que les trois déserteurs qui avoient joint Narvaès lui servoient d'interpretes , étant assez instruits de la langue du pays , *cap. 110*. Il rapporte avec son exactitude ordinaire leurs noms & leurs caractères , & parle , *ch. 122* , de la maniere dont ils furent punis de leur perfidie. Il y avoit alors un an que les Espagnols demeuroient avec les Mexicains ; il n'étoit donc pas surprenant que quelques - uns d'entr'eux eussent appris à parler la langue du pays , comme il y a lieu de le croire. *Herrera , Decad. 2, lib. X, cap. 1*. B. Diaz qui en fut le témoin &

Herrera le plus exact & le plus instruit des auteurs Espagnols , s'accordent avec le récit que donne Cortès de la correspondance secrete avec Montézume : *Decad. 2 , lib. IX , cap. 18 , 19.* Solis semble regarder comme un déshonneur pour Cortès , son héros , que Montézume ait voulu s'engager dans une correspondance avec Narvaès. Il prétend que ce monarque avoit pris une telle amitié pour les Espagnols qu'il ne desiroit point de les voir partir. Cette affection paroît peu croyable quand on pense à la maniere indigne dont il avoit été traité , & Solis même est obligé d'avouer qu'on doit la regarder comme un des miracles que Dieu a opérés pour faciliter la conquête du nouveau monde : *lib. IV , cap. 7.* Ce qu'il y a de vrai , c'est que malgré la crainte que Montézume avoit des Espagnols , il n'étoit pas moins impatient de recouvrer sa liberté.

NOTE XXI , pag. 157.

J'ai appris ces mots de l'*histoire anonyme de l'établissement des Euro-*

pléens
ley ,
méri
qu'au
roug

Les
s'acc
homm
en ce
secon
n'y eu
de tue
249 ,
alors
d'Espa
faite.
minue
compa
deux
B. Dia
cents
quatre
chappe

(1) Ce
Traduct

péens en Amérique, publiée par Dodfley, en 2 vol. in-8°. ouvrage d'un mérite si reconnu que je ne crois pas qu'aucun écrivain de ce siècle doive rougir de s'en avouer l'auteur (1).

NOTE XXII, pag. 166.

Les historiens contemporains ne s'accordent point sur le nombre des hommes que les Espagnols perdirent en cette occasion. Cortès, dans sa seconde lettre à l'empereur, dit qu'il n'y eut que cent cinquante hommes de tués. *Relat. ap. Ramusf. III, pag. 249, A.* Mais son intérêt exigeoit alors qu'il laissât ignorer à la cour d'Espagne toute la perte qu'il avoit faite. Solis, toujours attentif à diminuer les échecs qu'essuyoient ses compatriotes, évalue cette perte à deux cents hommes, *lib. IV, cap. 19.* B. Diaz assure qu'ils perdirent huit cents soixante-dix hommes, & que quatre cents quarante seulement s'échappèrent à Mexico, *cap. 128, pag.*

(1) Cette histoire est de M. Burkc. Note du Traduct.

108, B. Palafox , évêque de Los Angelès , qui paroît avoir porté un œil attentif sur les événemens arrivés à ses compatriotes dans la nouvelle Espagne , confirme le récit que B. Diaz fait de la grandeur de leur perte. *Virtudes del Indio* , pag. 22. Gomera évalue cette perte à quatre cents cinquante hommes : *Cron. cap.* 109. Quelques mois après , Cortès ayant reçu plusieurs renforts , fit la revue de ses troupes & trouva qu'elles montoient seulement à cinq cents quatre-vingt-dix hommes. *Relat. ap. Ramusf. III* , pag. 255 , E. Comme Narvaès avoit amené huit cents quatre-vingts hommes dans la nouvelle Espagne , & qu'alors environ quatre cents soldats de Cortès vivoient encore , il est évident que sa perte à la retraite de Mexico doit avoir été plus considérable qu'il ne le dit. B. Diaz , toujours porté à exagérer les dangers & les fatigues auxquels ses compagnons & lui avoient été exposés , peut avoir exagéré le nombre des morts ; mais je crois qu'on ne peut pas l'estimer à moins de six cents hommes.

On
ouvra
étran
& lan
mada
pag.

N

Le p
de Ta
ville.
observ
qui se
pagnon
Ramusf.
qui ét
rappor
cap. 1
décrit
l'impre
& sa f
dont l
pour é
» vu »
» comp

NOTE XXIII, pag. 199.

On voit quelques restes de ce grand ouvrage , & l'on montre encore aux étrangers l'endroit où l'on conduisit & lança à l'eau les brigantins. Torquemada les a vus. *Monarq. Indiana, vol. I, pag. 531.*

NOTE XXIV, pag. 211.

Le poste d'Alvarado sur la chaussée de Tacuba étoit le plus voisin de la ville. Cortès dit qu'ils pouvoient observer distinctement de là tout ce qui se passoit lorsque leurs compagnons furent sacrifiés , *Relat. ap. Ramus. III, pag. 273* , E. B. Diaz , qui étoit de la division d'Alvarado , rapporte ce qu'il a vu de ses yeux , *cap. 152* , *pag. 148* , B. 149 , A. Il décrit avec son ingénuité ordinaire l'impression que lui fit ce spectacle , & sa franchise est celle d'un homme dont le courage étoit trop connu pour être suspect. « Avant que j'eusse » vu », dit-il , « la poitrine de mes » compagnons ouverte , leurs cœurs

» palpitans offerts à une affreuse
 » idole, & leur chair dévorée par nos
 » cruels ennemis , j'étois accoutumé
 » à marcher au combat , non-seule-
 » ment sans crainte , mais avec une
 » grande intrépidité ; mais depuis ce
 » moment-là je ne m'approchai ja-
 » mais des Mexicains pour les com-
 » battre sans une secrète horreur ; je
 » frémissais en pensant à la mort
 » cruelle que mes amis avoient subie». Il a soin d'ajouter que cette crainte cessoit aussitôt que le combat étoit engagé , & sa valeur reconnue en toute occasion ne peut laisser aucun doute sur son récit. *B. Diaz , cap. 156 , pag. 157 , A.*

NOTE XXV , pag. 220.

Une circonstance de ce siège mé-
 rite de fixer notre attention. Le récit
 que les historiens Espagnols font des
 armées nombreuses employées à l'at-
 taque & à la défense de Mexico , pa-
 roît incroyable. Suivant Cortès mê-
 me , il a eu à la fois à son service
 cent cinquante mille auxiliaires In-
 diens. *Relat. ap. Ramus. III , p. 275 ,*

E. C
 de d
 Her
 auto
 au
 mille
 Aucu
 ne m
 perso
 de M
 vent
 qui
 si l'or
 il est
 mille
 dans
 dinain
 subfis
 assem
 une p
 xicain
 rassén
 parve
 étoit
 avoir
 dont
 degré
 qu'au
 Les E

E. Gomera dit qu'il y en avoit plus de deux cents mille , *Cron. cap. 136.* Herrera , auteur d'une plus grande autorité , assure aussi qu'ils étoient au nombre d'environ deux cents mille , *Decad. 3 , lib. 1 , cap. 19.* Aucun des historiens contemporains ne marque positivement le nombre des personnes qui se trouverent au siege de Mexico ; mais Cortès parle souvent des Mexicains qui y furent tués ou qui périrent faute de nourriture , & si l'on peut ajouter foi à ces rapports , il est à croire que plus de deux cents mille Indiens se trouvoient renfermés dans la ville. Mais la quantité extraordinaire de vivres nécessaires pour la subsistance d'une si grande multitude assemblée pendant trois mois dans une place , & les soins que les Mexicains auroient dû prendre pour les rassembler , font douter qu'on pût y parvenir dans un pays où l'agriculture étoit encore si imparfaite , où il n'y avoit aucun animal domestique , & dont le peuple n'étoit pas capable du degré de prévoyance & d'ordre qu'auroit exigé un plan si compliqué. Les Espagnols , malgré leurs soins &

leur attention , furent très-mal nourris , & se trouvoient souvent réduits à la plus affreuse extrémité faute de vivres. *B. Diaz , pag. 142. Cortès , Relat. 171, D.* Cortès parle une fois en passant de la subsistance de son armée , & après avoir avoué qu'il se trouvoit souvent dans le plus grand besoin , ajoute qu'il recevoit des secours des naturels, qui lui apportoitent du poisson & des fruits auxquels il donne le nom de *cerises du pays* : *ibid.* B. Diaz dit qu'ils avoient des gâteaux de maïs & des *cerasas de la tierra* , & que quand la saison en étoit passée , ils avoient d'autres fruits qu'il appella *tunas* ; mais leur meilleur aliment étoit une racine dont les Indiens se nourrissoient & qu'il nomme *quilites* , *pag. 142.* Les Indiens auxiliaires avoient un moyen de plus pour se nourrir que les Espagnols ; ils mangeoient les Mexicains qu'ils tuoient dans le combat : *Cortès , Relat. 176 , C.* B. Diaz confirme ce récit , & ajoute que lorsque les Indiens retournerent de Mexico chez eux , ils emportèrent une grande quantité de chair des Mexicains salée ou séchée ,

com
leurs
de f
corp
Solis
pute
de co
nour
très-a
chere
point
lib. V
puyer
origin
parois
pule ,
parle ,
de ces
deven
ce sup
Indien
possibl
vivres
rables
torien
meille
difficu
de B.
de to

comme un présent fort précieux pour leurs parens , qui auroient le plaisir de se nourrir dans leurs festins du corps de leurs ennemis , *pag. 157.* Solis qui paroît craindre qu'on n'impute à ses compatriotes d'avoir agi de concert avec les auxiliaires qui se nourrissoient de chair humaine , est très-attentif à prouver qu'ils cherchent à engager leurs alliés à ne point manger les corps des Mexicains : *lib. V, cap. 24* ; mais il ne peut s'appuyer sur l'autorité d'aucun historien original. Diaz & Cortès lui-même ne paroissent pas avoir eu un pareil scrupule , & en plusieurs occasions Cortès parle , sans en témoigner d'horreur , de ces repas Indiens , qui leur étoient devenus très-familiers. Mais malgré ce supplément de nourriture pour les Indiens , il ne paroît encore guere possible qu'ils aient pu fournir des vivres pour des armées aussi considérables que celles dont parlent les historiens Espagnols. Peut-être que le meilleur moyen de résoudre cette difficulté , c'est d'adopter le sentiment de B. Diaz del Castillo , le plus naïf de tous les *historiadores primitivos.*

« Lorsque Gomera », dit-il, « rap-
 » porte en quelques endroits que
 » nous avons eu tant de milliers d'In-
 » diens pour alliés, & d'un autre côté,
 » qu'il y avoit tant de milliers de
 » maisons dans telle ou telle ville,
 » on ne doit avoir aucun égard à son
 » énumération, parce que son auto-
 » rité ne peut être d'aucun poids à
 » cet égard, le nombre des hommes
 » ou des maisons n'étant pas la cin-
 » quieme partie de ce qu'il dit. Si l'on
 » additionnoit les différens nombres
 » qu'il cite, ce pays contiendrait plus
 » de millions d'hommes qu'il n'y en
 » a dans la Castille », *cap. 129.* Mais
 quoiqu'on puisse rabattre beaucoup
 des calculs que les Espagnols ont
 donnés des forces Mexicaines, elles
 doivent cependant avoir été fort con-
 sidérables; car il n'y avoit qu'une
 très-grande supériorité du nombre
 qui pût les engager à faire tête à un
 corps de neuf cents Espagnols, com-
 mandé par un général aussi habile
 que Cortès.

NOTE XXVI, *pag. 242.*

En parlant des procédés cruels &c

tyra
 nouv
 pour
 parc
 de la
 nife
 moig
 mera
 j'ai f
 fligée
 sans
 prob
 tume
 géné
 à pal
 comp
 Caci
 de di
 flam
 eut c
 pard
 V, c
 témo
 avoi
 plusi
 même
 gnols
 la pu
 mada

tyranniques des conquérans de la nouvelle Espagne , je n'ai pas pris pour guide Barthelemi de las Casas , parce que le récit qu'il en fait , *Relat. de la Destruyc. pag. 18, &c.* est manifestement exagéré. C'est sur le témoignage de Cortès même & de Gomera qui écrivit sous ses yeux , que j'ai fondé le récit de la punition infligée aux Panucans qu'ils rapportent, sans y ajouter aucun sentiment d'improbation. B. Diaz , contre sa coutume , n'en parle qu'en des termes généraux , *ch. 162.* Herrera , attentif à pallier les actions barbares de ses compatriotes , dit bien que soixante Caciques & quatre cents personnes de distinction furent condamnés aux flammes ; mais il prétend qu'il n'y en eut que trente de brûlés , & qu'on pardonna aux autres , *Decad. 3 , lib. V, cap. 7.* Mais cela est contraire au témoignage de Gomera , qu'il paroît avoir consulté , puisqu'on retrouve plusieurs de ses expressions dans ce même passage. Les historiens Espagnols les plus authentiques parlent de la punition de Guatimofin. Torquemada a extrait d'une histoire de Te-

zeuco , écrite en langue Mexicaine , un récit de ce fait , plus favorable à Guatimosin que ceux des écrivains Espagnols , *Mond. Indiana I* , 575. Suivant ce récit , Cortès n'avoit aucune preuve positive pour justifier un pareil acte de cruauté. Bern. Diaz assure que Guatimosin & ses malheureux compagnons attesterent leur innocence en rendant le dernier soupir , & que plusieurs soldats condamnerent l'action de Cortès comme également injuste & inutile , *pag. 220 , B , 201 , A.*

NOTE XXVII , *pag. 246.*

Cette expédition avoit pour motif de punir Christoval Olid , un de ses officiers , qui s'étoit révolté contre lui , & qui cherchoit à se former une juridiction indépendante. Cette révolte parut si dangereuse à Cortès , & il craignoit tellement l'expérience & la popularité d'Olid qu'il marcha lui-même à la tête des troupes destinées pour l'appaiser. Suivant Gomera , il fit plus de trois mille lieues au travers d'un pays couvert d'épaisses forêts ,

de m
profo
seulen
n'y a
quéra
puisse
la fam
turels
climat
espec
ans à
fut m
d'écla
donna
coura
sa per
dans
Herren
VIII
163-

N
Su
Cort
en q
trava
d'or
aloi

de montagnes escarpées , de rivières profondes , peu habitée & cultivée seulement en quelques endroits. Il n'y a que les aventures des autres conquérans du nouveau monde qui puissent égaler ce qu'il souffrit par la famine , par les hostilités des naturels du pays , par les rigueurs du climat & par des fatigues de toute espèce. Cortès employa plus de deux ans à cette terrible expédition qui ne fut marquée par aucun événement d'éclat , mais pendant laquelle il donna de plus grandes preuves de son courage , de la force de son esprit , de sa persévérance & de sa patience que dans aucun autre période de sa vie. *Herrera , Decad. 3 , lib. VI , VII , VIII & IX. Gomera , Cron. cap. 163-177. B. Diaz , 174-190.*

NOTE XXVIII , pag. 248.

Suivant Herrera , le trésor que Cortès apporta avec lui , consistoit en quinze cents marcs d'argenterie travaillée , deux cents mille pesos d'or fin , & dix mille d'un moindre aloi , plusieurs diamans de grand

prix, un entr'autres valant quarante mille pesos, & plusieurs ornemens & bijoux de prix : *Decad. 4, lib. III, pag. 8, lib. IV, cap. 1.* Il s'engagea ensuite à donner en mariage à sa fille cent mille pesos. *Gomera, Cron. cap. 237.* Il laissa à ses fils une fortune très - considérable. Nous avons cependant déjà remarqué que la somme qui fut partagée entre les conquérans à la première réduction de Mexico, étoit fort petite. Il y a donc lieu de croire que les accusations des ennemis de Cortès n'étoient pas tout à fait destituées de fondement. Ils le chargent de s'être approprié injustement une portion exorbitante des dépouilles des Mexicains ; d'avoir caché les trésors de Montézume & de Guatimofin ; d'avoir distrait le quint du roi, & d'avoir privé ses compagnons de ce qui leur étoit dû : *Herrera, Decad. 3, lib. VII, cap. 15 ; Decad. 4, lib. III, cap. 8.* Quelques - uns même des conquérans eurent de pareils soupçons : *B. Diaz, cap. 157.*

NOTE XXIX, pag. 255.

En traçant les progrès des armes

Españ
nous
com
à l'e
exact
vainc
pas e
pres
puité
temp
C'
Pizar
mier
Péro
qui n
hualp
en E
imm
cour
rou
D
serv
de f
en l
fon
jama
Sanc
mén
ter

Espagnoles dans la nouvelle Espagne, nous avons suivi Cortès lui-même comme le guide le plus sûr. Ses lettres à l'empereur contiennent un récit exact de ses opérations ; mais le vainqueur ignorant du Pérou n'étoit pas en état d'écrire lui-même ses propres exploits. Cependant nous avons puisé les faits dans des auteurs contemporains & respectables.

C'est François Xerès, secrétaire de Pizarre, qui nous a donné la première relation de ses exploits au Pérou. C'est un récit simple & naïf, qui ne va que jusqu'à la mort d'Atahualpa en 1533 ; car l'auteur retourna en Espagne en 1534, & fit imprimer immédiatement après son arrivée, sa courte histoire de la conquête du Pérou, qu'il dédia à l'empereur.

Don Pedro Sancho, officier qui servit sous Pizarre, écrivit un récit de son expédition, qui fut traduit en Italien par Ramusio & inséré dans son précieux recueil, mais qui ne fut jamais publié dans sa langue originale. Sancho retourna en Espagne dans le même tems que Xerès. On peut ajouter la plus grande foi à tout ce que

ces deux auteurs ont dit des opérations de Pizarre ; mais les Espagnols étoient restés si peu de tems au Pérou, lorsqu'ils quitterent ce pays, & ils avoient eu si peu de communication avec les habitans, qu'ils n'avoient qu'une connoissance fort bornée des mœurs & des usages de ce peuple.

L'historien contemporain qui vient ensuite est Pierre Cieza de Leon, qui publia sa chronique du Pérou à Séville en 1553. S'il avoit fini tout ce qu'il se proposoit par la division générale de son ouvrage, ç'auroit été l'histoire la plus complete qui eût été publiée de quelque partie du nouveau monde que ce fût. Il étoit très en état de l'exécuter, ayant servi pendant dix-sept ans en Amérique, & ayant parcouru lui-même la plupart des provinces dont il avoit à parler. Sa chronique contient une description du Pérou & de la plupart des provinces adjacentes, avec un détail historique des mœurs & des usages des naturels des pays, écrite avec si peu d'art & avec tant d'apparence de vérité, qu'on ne peut s'empêcher de regretter la perte des autres parties de son ouvrage.

Cet
par D
1555
cubrim
del Pe
tion,
& av
qualit
venu
sujet
écrite
comm
inform
aveca
des P
rite le
En
publi
seul
visior
pagn
été en
au Pe
noiss
cipau
que
ment
il pa
les p

Cette perte est amplement réparée par Don Augustin Zarate , qui en 1555 , publia son *Historia del descubrimiento y conquista de la provincia del Peru*. Zarate , homme de condition , avoit reçu une bonne éducation & avoit été employé au Pérou en qualité de contrôleur général du revenu public. Son histoire , tant par le sujet que la maniere dont elle est écrite , est un livre fort estimable ; & comme il a été à portée d'être bien informé , & qu'il paroît avoir observé avec attention les mœurs & les actions des Péruviens , son témoignage mérite le plus grand crédit.

En 1571 , Dom Diego Fernandès publia son histoire du Pérou , dont le seul objet est de rapporter les divisions & les guerres civiles des Espagnols dans cet empire. Comme il a été employé dans les affaires publiques au Pérou , & qu'il avoit une connoissance exacte du pays & des principaux acteurs des faits dont il parle ; que d'ailleurs il possédoit un jugement sain & une grande impartialité , il peut être mis au rang des historiens les plus distingués par l'exactitude de

leurs recherches & par leur discernement à juger des événemens qu'ils rapportent.

Garcilasso de la Vega , Inca , est celui qu'on peut regarder comme le dernier historien contemporain de la conquête du Pérou ; car quoique la première partie de son ouvrage intitulé, *Commentarios Reales del Origen de los Incas Reies del Peru* , ne fut publiée qu'en 1609 , soixante-seize ans après la mort d'Atahualpa le dernier empereur , cependant comme il étoit né au Pérou , d'un officier de distinction & d'une *Caya* ou femme de la famille royale , ce qui l'autorisait à prendre le titre d'*Inca* ; comme d'ailleurs il parloit fort bien la langue des Incas & qu'il étoit instruit des traditions de ses compatriotes , son autorité est fort estimée & souvent même préférée à celle de tous les autres historiens. Cependant on ne peut regarder son ouvrage que comme un commentaire des écrivains Espagnols qui ont traité de l'histoire du Pérou , composé de citations prises des auteurs dont j'ai parlé. C'est l'idée qu'il en donne lui-même : *lib. I,*

cap. 10
le récit
ment ;
truit q
tions
cêtres.
Quipo
celle d
ple de
n'est le
de Blas
fionnai
jamais
Au res
cherch
de l'In
gement
qui n'e
est pro
défaut.
On y
lui on
compa
avoit
à mêm
des éc
séré d
les ou
dont
publié

cap. 10. Ce n'est pas seulement dans le récit des faits qu'il les suit servilement ; mais il ne paroît pas mieux instruit qu'eux en expliquant les institutions & les cérémonies de ses ancêtres. L'explication qu'il donne des Quipos , est à peu près la même que celle d'Acosta. Il ne cite aucun exemple de la poésie des Péruviens , si ce n'est le mauvais morceau qu'il a pris de Blas Valera , un des premiers missionnaires , dont les mémoires n'ont jamais été publiés : *lib. II , cap. 15.* Au reste , ce seroit en vain qu'on chercheroit dans les commentaires de l'Inca le moindre ordre & le jugement nécessaire pour distinguer ce qui n'est que fabuleux d'avec ce qui est probable ou vrai. Malgré tous ces défauts , son ouvrage peut être utile. On y trouve quelques traditions qui lui ont été communiquées par ses compatriotes. La connoissance qu'il avoit de la langue Péruvienne l'a mis à même de corriger quelques erreurs des écrivains Espagnols , & il y a inséré des faits curieux qu'il a pris dans les ouvrages de quelques auteurs , dont les ouvrages n'ont jamais été publiés & qui se sont perdus.

NOTE XXX, pag. 262.

On pourra se former une idée des peines qu'ils eurent à souffrir & de l'insalubrité des pays qu'ils parcoururent par la mortalité extraordinaire qui regna parmi eux. Pizarre conduisit avec lui cent douze hommes, & Almagro soixante-dix; il en mourut cent trente en moins de neuf mois, & peu par l'épée; presque tous périrent de maladie : *Xerès*, pag. 180.

NOTE XXXI, pag. 267.

Cette île, dit Herrera, est si désagréable par l'intempérie de son climat, ses bois impénétrables, ses montagnes escarpées & la multitude des insectes & des reptiles, que lorsqu'on en parle on se sert ordinairement de l'épithète d'*infernale*. On y voit rarement le soleil & il y pleut presque toute l'année, *Decad. 3, lib. X, cap. 3*. Dampierre qui toucha à cette île en 1685, n'en rend pas un compte plus favorable, *vol. 1, pag. 172*. Pendant sa croisière sur cette côte,

il visi-
zarre
en fai-
des pr

Les
tipliés
sur le
mença
put se
qu nq
fidéral
posé d
à ceux

En
Don C
quil à
Pizarr
mer u
march
de leu
neufes
Motup
milles

il visita la plupart des endroits où Pizarre descendit, & la description qu'il en fait jette un grand jour sur les récits des premiers historiens Espagnols.

NOTE XXXII , pag. 291.

Les chevaux étoient alors fort multipliés dans les possessions Espagnoles sur le continent. Lorsque Cortès commença son expédition en 1518, il ne put se procurer que seize chevaux, quoique son armement fût plus considérable que celui de Pizarre & composé de personnes d'un rang supérieur à ceux qui conquièrent le Pérou.

NOTE XXXIII , pag. 293.

En 1740 Don Antoine Ulloa & Don George Juan allèrent de Guayaquil à Motupé par la même route que Pizarre avoit suivie. On peut se former une idée de la difficulté de leur marche pour le récit qu'ils ont fait de leur voyage. Les plaines sablonneuses entre saint-Michel de Piura & Motupé s'étendent à quatre-vingt-dix milles, sans qu'on trouve ni eau, ni

arbre , ni plante , ni verdure sur cette horrible étendue de sable brûlant.
Voyage , tom. I , pag. 399 , &c.

NOTE XXXIV , *pag. 301.*

C'est avec justice que tous les historiens ont censuré le discours extravagant & déplacé de Valverde. Mais quoiqu'il paroisse avoir été un moine fort ignorant , fort superstitieux & fort différent du bon Olmedo , qui accompagna Cortès , on ne peut cependant lui imputer entièrement son absurde apostrophe à Atahualpa. Son harangue est sans doute une traduction ou une paraphrase du formulaire concerté par le junto des ecclésiastiques & des jurisconsultes Espagnols en 1509 pour démontrer le droit de leur roi à la souveraineté du nouveau monde , & pour servir d'instruction aux officiers employés en Amérique , sur la manière dont ils devoient prendre possession d'un nouveau pays. *Voyez vol. I , NOTE XXIII.* Les sentimens contenus dans la harangue de Valverde ne peuvent être attribués à l'imbécille fanatisme d'un seul

seul ho
où il
mera
s'il est
verde
pris ,
que pe
ne cess
nage ,
l'ennen
épées ,
Cron. c
orbis , l
est bien
catholi
parties
employ
térer l
férocité

No

Il y
toucha
historie
les viol
prétend
d'amiti
mulées
Tom

seul homme , mais à celle du siècle où il a vécu. On trouve dans Gomera & dans Benzoni un fait qui , s'il est vrai , suffit pour rendre Valverde non-seulement un objet de mépris , mais même d'horreur. Ils disent que pendant toute l'action , ce moine ne cessa d'exciter les soldats au carnage , en leur conseillant de frapper l'ennemi , non du tranchant de leurs épées , mais de la pointe : *Gomera , Cron. cap. 113 ; Benzoni , hist. nov. orbis , lib. III , cap. 3.* Cette conduite est bien différente de celle des prêtres catholiques romains dans les autres parties de l'Amérique , où ils ont employé tout leur crédit pour protéger les Indiens & pour modérer la férocité de leurs compatriotes.

NOTE XXXV , pag. 532.

Il y a deux sentimens différens touchant la conduite d'Atahualpa. Les historiens Espagnols , pour justifier les violences de leurs compatriotes , prétendent que les démonstrations d'amitié de l'Inca n'étoient que simulées , & qu'en accordant une en-

trevue à Pizarre à Caxamalca , son intention étoit de se défaire tout d'un coup de lui & de ses compagnons ; que c'est pour cette raison qu'il s'avança avec une suite si nombreuse qui avoit des armes cachées pour exécuter ce projet. Voilà du moins le sentiment de Xerès & de Zarate , lequel a été adopté par Herrera. Mais si l'Inca avoit voulu détruire les Espagnols , il n'est pas croyable qu'il les eût laissé passer librement par le désert de Motupé , & qu'il eût négligé de défendre les passages des montagnes où il auroit pu les attaquer avec tant d'avantage. Si les Péruviens en marchant vers Caxamalca , avoient eu intention de tomber sur les Espagnols , il est surprenant qu'un corps de troupes aussi considérable , armé pour le combat , n'ait pas cherché à faire la moindre résistance , mais se soit laissé lâchement tuer par un ennemi qu'ils s'étoient préparés à attaquer. La manière dont Atahualpa se rendit à l'entrevue avoit l'air d'une procession paisible & non pas d'une entreprise militaire. Lui-même & les personnes de sa suite , vêtus de leurs habits de cé-

rem
cou
peu
& r
le p
histo
voit
d'étr
adm
ou à
peu
on n
du
histo
proc
s'app
tion
l'Inca
effet
avoi
de ce
Ga
gneu
comp
massa
ne cr
pagn
ce q
time

rémonie , étoient précédés par des coureurs sans armes. Quoique les peuples sauvages soient souvent faux & rusés , cependant s'il faut imputer le plan d'une fourberie & d'une trahison , ou à un monarque qui n'avoit pas lieu d'être alarmé de la visite d'étrangers qui demandoient à être admis en sa présence comme amis , ou à un aventurier aussi hardi & aussi peu scrupuleux que l'étoit Pizarre , on ne peut guere balancer sur le choix du coupable. Malgré les soins des historiens Espagnols pour pallier les procédés de Pizarre , il est facile de s'appercevoir que c'étoit son intention comme son intérêt de se saisir de l'Inca , & qu'il avoit pris pour cet effet des mesures avant qu'il eût pu avoir le moindre soupçon des desseins de ce monarque.

Garcilasso de la Vega , très-soigneux de justifier les Péruviens ses compatriotes, du crime d'avoir voulu massacrer Pizarre & ses compagnons, ne craint pas moins d'accuser les Espagnols d'en avoir mal agi avec l'Inca, ce qui lui fait adopter un autre sentiment. Il dit qu'un homme de taille

majestueuse , avec une longue barbe & des habits qui descendoient jusqu'à terre , ayant apparu à Viracocha , huitieme Inca , & lui ayant déclaré qu'il étoit fils du soleil , ce monarque bâtit un temple en son honneur , & y plaça une image aussi ressemblante qu'il fut possible à la forme singuliere sous laquelle il se monroit à ses yeux. C'est dans ce temple qu'on lui rend les honneurs divins sous le nom de Viracocha : *Part. I, lib. IV, cap. 21, lib. V, cap. 22.* Lorsque les Espagnols parurent pour la premiere fois au Pérou , la longueur de leur barbe & les habits qu'ils portoient leur donnoient tant de ressemblance avec l'image de Viracocha aux yeux des Péruviens, qu'ils les regarderent comme des enfans du soleil descendus du ciel sur la terre. Tous conclurent que l'empire du Pérou touchoit au terme fatal , & que le trône alloit être occupé par de nouveaux maîtres. Atahualpa lui-même , regardant les Espagnols comme des envoyés du ciel , fut si éloigné de chercher à leur résister qu'il résolut de se soumettre aveuglément à leurs ordres. C'est à

ces
dén
de l
cale
Piza
miss
se di
dans
ranc
pillo
la ré
pliqu
tendr
cataf
Il
aucun
perst
Espag
Sanch
antér
ceper
alors
rendi
conq
envoy
gnols
prête
d'une
seroie

ces sentimens qu'on doit attribuer les démonstrations d'amitié & de respect de l'Inca, ainsi que la réception amicale qu'il fit à Soto & à Ferdinand Pizarre dans son camp, & la soumission respectueuse avec laquelle il se disposa à visiter le général Espagnol dans son quartier ; mais par l'ignorance grossière de l'interprete Philippillo, la déclaration des Espagnols & la réponse de l'Inca furent si mal expliquées, que la difficulté de s'entendre mutuellement fut cause de la catastrophe de Caxamalca.

Il paroît singulier qu'on ne trouve aucune trace de cette vénération superstitieuse des Péruviens pour les Espagnols ni dans Xerès, ni dans Sancho, ni dans Zarate, historiens antérieurs à l'entrevue de Caxamalca; cependant les deux premiers servoient alors sous Pizarre, & le dernier se rendit au Pérou peu de tems après la conquête. Si l'Inca lui-même ou ses envoyés avoient adressé aux Espagnols les discours que la Vega leur prête, ils doivent avoir été étonnés d'une pareille soumission, & ils se feroient sans doute servis d'eux pour

exécuter leurs desseins avec plus de facilité. Quoique le récit de la Vega lui-même sur la correspondance de l'Inca avec les Espagnols avant la rencontre de Caxamalca, soit fondée sur la supposition que ce monarque les regardoit comme des Viracochas ou des êtres divins, *Partie II, lib. I, cap. 17, &c.* Cependant son inattention & son inexactitude ordinaires lui font dire dans un autre endroit, que les Péruviens n'avoient remarqué la vraisemblance des Espagnols avec le dieu Viracocha qu'après les malheurs qui suivirent le massacre de Caxamalca, & que ce ne fut qu'alors qu'ils commencèrent à les appeler Viracochas, *Part. I, lib. V, cap. 21*; ce qui se trouve confirmé par Herrera, *Decad. 5, lib. II, cap. 12*. Si l'on en croit les historiens Espagnols, leurs compatriotes étoient regardés dans plusieurs parties de l'Amérique comme des êtres descendus du ciel. Mais dans ce cas, comme dans plusieurs autres qui peuvent avoir lieu dans un commerce entre des nations dont les progrès dans la civilisation sont très-inégaux, les

idées de ceux qui s'expriment sont très-différentes des idées de ceux qui écoutent ; car tel est l'idiôme des langues Indiennes , ou telle est plutôt la simplicité de ceux qui les parlent , que lorsqu'ils voient une chose qui leur étoit inconnue jusqu'alors & dont ils ignoroient l'origine , ils disent qu'elle est venue du ciel : *Nugnès*, *Ramusf. III*, 327, C.

Le récit que j'ai fait des sentimens & des procédés des Péruviens paroît plus naturel & plus plausible que les deux autres , & se trouve plus conforme aux faits rapportés par les historiens contemporains.

Suivant Xerès , pag. 200 , deux mille Péruviens furent tués. Sancho fait monter le nombre de ceux qui périrent à six ou sept mille. *Ramusf. III*, 274, D. La Vega dit qu'il y en eut cinq mille de massacrés, *Part. II*, lib. I, cap. 25. Le nombre moyen que j'ai pris entre les deux extrêmes , paroît être plus approchant de la vérité.

NOTE XXXVI, pag. 305.

Il n'y a point de preuve plus frap-

pante de ce fait , que le voyage de trois Espagnols de Caxamalca à Cusco, dont la distance est de six cents milles. Pendant toute cette longue route ils furent traités avec tous les honneurs que les Péruviens rendoient à leurs souverains & même à leurs divinités. Sous prétexte de rassembler ce qui manquoit encore à la rançon de l'Inca, ils demanderent les plaques d'or dont étoient ornés les murs du temple du soleil à Cusco , & quoique les prêtres ne voulussent pas donner ces ornemens sacrés & que le peuple refusât de violer la demeure de leur dieu , les trois Espagnols dépouillerent de leurs propres mains le temple de la plus grande partie de ses richesses ; & le respect des Péruviens pour eux étoit si grand , que quoiqu'ils regardassent ce sacrilège avec étonnement , ils ne tenterent pas de l'empêcher. *Zarate, lib. II, cap. 6. Sancho, ap. Ramus. III, 375, D.*

NOTE XXXVII , pag. 323.

Herrera dit qu'après avoir pris le quint du roi , le butin fait à Cusco

fut parragé entre quatre cents quatre-vingt personnes, dont chacune reçut quatre mille pesos, ce qui fait un million neuf cents vingt mille pesos : *Decad. 5, lib. VI, cap. 3*. Mais comme la part du général & des autres officiers étoit beaucoup plus forte que celle des soldats, la somme totale doit avoir été infiniment plus grande que celle que j'ai énoncée : *Gomera, cap. 123, & Zarate, lib. II, cap. 8*, se contentent de dire en termes généraux, que le butin de Cusco doit avoir été d'une valeur beaucoup plus considérable que la rançon d'Atahualpa.

NOTE XXXVIII, pag. 326.

Aucune expédition dans le nouveau monde ne fut conduite avec un courage plus constant ni accompagnée de travaux aussi pénibles que celle d'Alvarado. La plupart de ceux qui s'y trouverent étoient, ainsi que leur chef, des vétérans qui avoient servi sous Cortès & qui étoient endurcis à toutes les fatigues de la guerre en Amérique. Ceux des lecteurs qui ne

peuvent consulter les peintures frappantes que Zarate & Herrera ont faites de leurs souffrances , pourront se former quelque idée de la nature de leur marche depuis les côtes de la mer jusqu'à Quito , en lisant le récit que Dom Antoine Ulloa a donné du voyage qu'il a fait en 1736 , à peu près par la même route : *Voyage, tom. I , pag. 178 , &c.* ou celui de M. Bouguer , qui se rendit de Puerto Viejo à Quito par le même chemin qu'avoit pris Alvarado. Il compare son propre voyage avec celui du capitaine Espagnol , & donne par cette comparaison une idée frappante de la hardiesse & de la patience d'Alvarado, en forçant sa route à travers tant d'obstacles : *Voyage du Pérou , pag. 28 , &c.*

NOTE XXXIX , pag. 328.

Suivant Herrera , il y eut pour le compte du roi la valeur de cent cinquante-cinq mille trois cents pesos en or , & cinq mille quatre cents marcs de huit onces chacun d'argent , outre la vaisselle & les ornemens dont quel-

ques-uns étoient d'or & les autres d'argent; & pour le compte des particuliers la valeur de quatre cents quatre-vingt dix-neuf mille pesos d'or & cinquante-quatre mille marcs d'argent : *Decad. 5, lib. VI, cap. 23.*

NOTE XL, pag. 341.

Les Péruviens avoient recours à d'autres ruses de guerre que celles dont se servoient les Espagnols. Comme la cavalerie étoit le principal objet de leur terreur, ils cherchoient à la rendre incapable d'agir en lançant une longue courroie avec une pierre attachée à chaque bout, laquelle en s'entortillant autour du cavalier & du cheval les mettoit hors d'état d'agir. Herrera leur attribue cette invention : *Decad. 5, lib. VIII, cap. 4.* Mais j'ai déjà observé dans le quatrième livre que cette arme est commune à plusieurs peuples sauvages qui habitent l'extrémité de l'Amérique méridionale, & il est plus probable que les Péruviens ayant observé la dextérité avec laquelle ils s'en servoient à la chasse, l'ont adoptée eux-mêmes

en cette occasion. Les Espagnols s'en trouvoient fort incommodés : *Herrera, ibid.* Il y a un autre exemple de l'industrie des Péruviens qui mérite d'être rapporté. En détournant une rivière de son lit, ils inonderent une vallée où se trouvoit posté un corps d'Espagnols, & cela avec tant de célérité, qu'ils ne s'échapperent qu'avec la plus grande difficulté : *Herrera, Decad. 5, lib. VIII, cap. 5.*

NOTE XLI, pag. 368.

Le récit du voyage d'Orellana par Herrera, paroît le plus détaillé & le plus exact. Il est probable qu'il l'a pris du journal d'Orellana même ; mais les dates ne sont pas marquées distinctement. Il commença à descendre le Coca ou Napo dans les premiers jours de février 1541, & il arriva à l'embouchure de cette rivière le 26 d'août, ayant employé près de sept mois à faire ce voyage. En 1743 M. de la Condamine se rendit en moins de quatre mois de Cuença à Para, établisement Portugais à l'embouchure de la rivière, quoique cette naviga-

tion soit beaucoup plus longue que celle d'Orellana : *Voyage*, pag. 179. Il est vrai que les deux voyageurs étoient bien différemment équipés pour leur voyage. Cette entreprise périlleuse , à laquelle l'ambition a engagé Orellana & l'amour des sciences M. de la Condamine , fut faite en 1769 , par madame Godin des Odonais pour aller rejoindre son mari. Il n'y a point d'histoire plus singulière ni plus touchante que celle des fatigues qu'elle souffrit , des dangers auxquels elle fut exposée & des malheurs qu'elle essuya dans sa route. Sa conduite nous offre une vive peinture de la force qui distingue l'homme unie à la sensibilité & la tendresse qui sont particulieres au sexe : *Lettre de M. Godin à M. de la Condamine.*

NOTE LXII , pag. 374.

Herrera a fait une peinture frappante de leur indigence. Douze gentilshommes , qui avoient été officiers de distinction sous Almagro , logeoient dans la même maison, n'ayant entr'eux qu'un seul manteau qu'ils

portoient tour à tour quand ils devoient paroître en public , tandis que les autres étoient obligés de rester chez eux. La crainte de déplaire à Pizarre ne permettoit pas à leurs anciens amis & compagnons ni de les voir ni d'entretenir aucun commerce avec eux. Il est facile de concevoir quel devoit être l'état & l'indignation de ces hommes accoutumés au pouvoir & à l'opulence , lorsqu'ils se virent pauvres & méprisés , sans avoir même une retraite , tandis que ceux dont le mérite & les services ne pouvoient être comparés aux leurs , vivoient avec opulence dans des édifices magnifiques : *Decad. 6 , lib. VIII , cap. 6.*

NOTE XLIII , pag. 393.

Herrera , le plus exact des historiens , dit que Gonzale Pizarre possédoit des terres dans le voisinage de Chuquesaca de la Plata , qui lui rapportoient annuellement un revenu plus considérable que celui de l'archevêché de Tolède , le plus riche siège épiscopal de l'Europe : *Decad. 7 , lib. VI , cap. 3.*

NOTE XLIV , pag. 414.

Tous les historiens Espagnols décrivent sa marche & les embarras des deux partis avec beaucoup d'exactitude. Zarate remarque qu'à peine trouvera-t-on rien de comparable dans l'histoire, tant pour la longueur de la retraite que pour l'ardeur de la poursuite. Suivant son calcul , Pizarre poursuivit le vice-roi près de trois mille milles : *lib. V, cap. 16, 16.*

NOTE XLV , pag. 436.

Suivant Fernandès, le plus instruit des historiens de ce tems ; le butin se monta à un million quatre cents mille pefos : *lib. II, cap. 79.*

NOTE XLVI , pag. 438.

Depuis le commencement Carjaval avoit cherché à porter Pizarre à un accommodement avec Gasca. Comme il trouvoit que Pizarre n'étoit pas capable de soutenir la démarche hardie qu'il lui avoit inspirée , il lui conseilla

320 NOTES ET ÉCLAIRCISSEMENTS.

de la soumette à tems à son souverain, comme le parti le plus sûr. Lorsque Pizarre reçut pour la première fois les offres du président, « par Notre-Dame » dit Carvajal avec le ton de buffonnerie qui lui étoit ordinaire, « le prêtre donne des » lettres de grace, & il les donne » bonnes & à bon marché ; il faut » non-seulement les accepter, mais » même les porter comme des reliques au tour de notre col » ; *Fernandès, lib. II, cap. 93.*

NOTE XLVII, pag. 447.

Pendant la révolte de Gonzale Pizarre, sept cents hommes furent tués en combattant, & trois cents quatre-vingt furent pendus ou décapités : *Herrera, Decad. 8, lib. IV, cap. 4.* Plus de trois cents furent taillés en pieces par Carvajal : *Fernandès, lib. II, cap. 91.* Zarate fait monter le nombre de ceux qui furent exécutés à cinq cents : *lib. VII, cap. 1.*

Fin des Notes du Tome troisieme.

A P P R O B A T I O N.

J'A I lu , par l'ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux , un Manuscrit intitulé: *l'Histoire de l'Amérique, traduite de l'Anglois de Robertson* , & il m'a paru mériter de voir le jour. A Paris , ce 14 Janvier 1778.

DUPUY.

P R I V I L E G E D U R O I.

LOUIS , par la grace de Dieu , Roi de France & de Navarre. A nos amés & féaux Conseillers , les Gens tenant nos Cours de Parlement , Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel , Grand-Conseil , Prévôt de Paris , Baillis , Sénéchaux , leurs Lieutenans-Civils , & autres nos Justiciers qu'il appartiendra: SALUT. Notre amé le Sieur Molini , Libraire à Paris. Nous a fait exposer qu'il desireroit faire imprimer & donner au Public *l'Histoire de l'Amérique traduite de l'Anglois de Robertson* , par M^{re} , s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de privilege pour ce nécessaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Exposant, Nous lui avons permis & permettons, par ces présentes, de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui semblera, & de le vendre , faire vendre & débiter par tout notre Royaume. pendant le tems de dix années consécutives, à compter de la date des présentes , & encore pendant la vie dudit Sieur Traducteur , si celui-ci survit à l'expiration du présent privilege , conformément à l'Article IV de l'Arrêt du Conseil du 30 Août 1777, portant Règlement sur la durée des privileges en Librairie. Faisons défenses à tous Imprimeurs , Libraires & autres personnes , de quelque qualité & condition

qu'elles soient , d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance : comme aussi d'imprimer , ou faire imprimer , vendre , faire vendre , débiter , ni contrefaire ledit Ouvrage , sous quelque prétexte que ce puisse être , sans la permission expresse ou par écrit dudit Exposant , ses hoirs ou ayans-cause , à peine de saisie & confiscation des exemplaires contrefaits , de six mille livres d'amende , qui ne pourra être modérée pour la première fois , de pareille amende & de déchéance d'état en cas de récidive , & de tous dépens, dommages & intérêts, conformément à l'Arrêt du Conseil du 30 Août 1777 , concernant les contrefaçons : A la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris , dans trois mois de la date d'icelles ; que l'impression dudit Ouvrage sera faite dans notre Royaume & non ailleurs , en bon papier & beaux caractères , conformément aux Réglemens de la Librairie , à peine de déchéance du présent Privilege ; qu'avant de l'exposer en vente , le manuscrit qui aura servi de copie à l'impression dudit Ouvrage , sera remis dans le même état où l'approbation y aura été donnée , ès mains de notre très-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France , le sieur HUE DE MIROMENIL : qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliothèque publique , un dans celle de notre Château du Louvre , un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier , Chancelier de France , le Sieur DE MAUREOU ; & un dans celle dudit sieur HUE DE MIROMENIL ; le tout à peine de nullité des Présentes , du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir l'Exposant ou ses ayans-cause pleinement & paisiblement , sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie des Présentes , qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage , soit tenue pour dûement signifiée , & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amis & féaux Conseillers-Secrétaires , foi soit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis , de faire , pour l'exécution d'icelles , tous actes requis & nécessaires , sans demander autre per-

mil
No
not
mo
div
Ro

Ro
Pa
rior
4

mission, & nonobstant clameur de haro, Chartre
Normande, & Lettres à ce contraires: Car tel est
notre plaisir. DONNÉ à Paris, le quatorzieme jour du
mois de Janvier, l'an de grace mil sept cent soixante
dix-huit, & de notre regne le quatrieme. Par le
Roi en son Conseil. LE BEGUE.

*Registré sur le Registre XX de la Chambre
Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de
Paris, n°. 812, fol. 461, conformément aux disposi-
tions énoncées dans le présent privilege. A Paris, ce
4 Mars 1778. A. M. LOTTIN l'aîné, Syndic.*

